

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XVIII - 1980. N° 2 (Avril - Juin)

Mélanges offerts au XV^e Congrès International
des Sciences Historiques

Bucarest, Août 1980

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

Comité de rédaction

M. BERZA — membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef*; ALEXANDRU DUȚU — *rédacteur en chef adjoint*; EM. CONDURACHI, A. ROSETTI, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, MIHAI POP, EUGEN STĂNESCU, LIDIA SIMION — *secrétaire du comité*

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à ILEXIM, Départementul Export-Import Presă, P. O. Box 136 — 137, télex 11226, str. 13 Decembrie, n° 3, R — 70116 București, România ou à ses représentants à l'étranger. Le prix d'un abonnement est de \$ 35 par an.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES 71119 București, sectorul 1, str. I. C. Frîmu, 9, téléphone 50 75 25, pour la

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25 — 30 pages dactylographiées pour les articles et de 5 — 6 pages pour les comptes rendus

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei n° 125, téléphone 50 76 80, 71021 București — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XVIII

1980

avril-juin n° 2

SOMMAIRE

MÉLANGES DÉDIÉS AU XV^e CONGRÈS INTERNATIONAL DES SCIENCES HISTORIQUES

La Roumanie dans le sud-est de l'Europe : histoire et actualité 173

Convergences culturelles

[MIHAI BERZA], Quelques remarques sur la culture roumaine du Moyen Age. 177

ZOE DUMITRESCU-BUȘULENGA et ALEXANDRU DUTU, L'étude comparée des littératures du Sud-Est européen. Problèmes et méthodes (XVI^e — XX^e siècles) . . . 181

ALBERT B. LORD (Harvard), Tradition and Innovation in Balkan Epic. From Heracles and Theseus to Digenis Akritas and Marko. 195

ALEXANDRU ROSETTI, Invocation du Soleil dans le folklore roumain 213

CATHERINE KOUMARIANOU (Paris), Tendances humanistes dans les littératures du Sud-Est européen au 19^e et au début du 20^e siècle. La littérature neohellénique 215

ELENA SCĂRLĂTOIU, Les emprunts serbocroates du lexique roumain 223

MICHEL BALARD (Reims), Un document génois sur la langue roumaine en 1360 . . . 233

SYLVIA AGÉMIAN (Beyrouth), Deux manuscrits ciliciens du XIV^e siècle dans les Archives d'État de Cluj-Napoca 239

ZAMFIRA MIHAIL, Nicolae Milescu, le spatiaire — Un «encyclopédiste» roumain du XVII^e siècle 265

PIRIN BOIAGIEV (Silistra), Vlad Botulescu et Partenij Pavlović. 287

PAUL CERNOVODEANU, Jérémie Cacavela et le protestantisme. 293

VALENTIN ANTONOV (Šištov), Manuscrits et vieux livres roumains dans la bibliothèque de Šištov. 311

MISKOLCZI AMBRUS (Budapest), Projects of the Vienna State Printing-House (Staatdruckerei) for the Publication of Romanian Books in the 1850's 325

CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, La fonction idéologique de la littérature en langue grecque des Principautés Roumaines au XVIII^e siècle. 333

ALEXANDRU ZUB, Sur la modernité de l'historiographie roumaine au XVIII^e siècle 345

Problèmes actuels de l'historiographie contemporaine

AURELIAN PETRE, Dix années de recherches au sujet des problèmes de la continuité (1970 — 1979). Monographies archéologiques concernant les IV^e — X^e siècles de n. é., et l'éthnogenèse du peuple roumain 357

RICHARD FRUCHT (Indiana University), Romania ant the "Statut définitif" of the Danube (1921) : a reappraisal.	373
---	-----

Comptes rendus

<i>Dicționarul literaturii române-Istoria literaturii române. Studii</i> (Alexandra Anastasiu-Popa) ; ILIE CORFUS, <i>Documente privitoare la istoria României culese din arhivele polone. Secolul al XVI-lea</i> (Mustafa Ali Mehmet) ; HERBERT HUNGER, <i>Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner. II</i> (H. Mihaescu) ; DIMITRIE RALET, <i>Suvenire și impresii de călătorie în România, Bulgaria, Constantinople</i> (A. Pippidi) ; WOLFGANG KESSLER, <i>Buchproduktion und Lektüre in Zivilkroatien und-stawonien zwischen Aufklärung und "Nationaler Wiedergeburt" 1767-1848</i> , (Cătălina Velculescu).	381
---	-----

LA ROUMANIE DANS LE SUD-EST DE L'EUROPE: HISTOIRE ET ACTUALITÉ

Dédié au XV^e Congrès International de Sciences Historiques, ce fascicule englobe des contributions sur un thème qui retiendra l'attention des spécialistes réunis à Bucarest : l'Europe de l'Est, aire de convergence des civilisations. C'est un thème qui nourrit les autres débats sur les rapports entre civilisations diverses, dans le cadre de la section « chronologique » (« civilisations et sociétés », « rapports entre l'Est et l'Ouest », « idées et sociétés », « relations internationales », etc.). Limité au Sud-Est européen, ce thème est abordé dans les pages qui suivent dans une série d'études qui prennent en charge les formes de la communication orale ou de la communication favorisée par le livre. Les approches méthodologiques et les reconstitutions historiques mettent en lumière le rythme des contacts culturels, les formes adoptés par les relations intellectuelles et les conséquences de ces relations pour le sud-est du continent qui n'est jamais resté isolé des mouvements culturels développés dans le Centre de l'Europe et dans le Proche-Orient.

Toutes les études prennent en considération des réalités roumaines, soit qu'il s'agit d'actes génois ou de manuscrits arméniens, soit que l'analyse se penche sur les relations avec les Yougoslaves ou sur les contacts d'un lettré grec avec les cercles protestants. Le folklore et le livre évoquent les Roumains qui se sont toujours intéressés aux réalisations authentiques d'autres peuples et qui ont soutenu, par leurs actions, leurs voisins et tous ceux qui aspiraient à un monde plus juste et meilleur, dans lequel la littérature et la vie sociale, la peinture et l'œuvre juridique, la sculpture et l'action politique expriment les attitudes mentales fondamentales des hommes.

Bon nombre d'études s'occupent d'une période historique pendant laquelle les relations du peuple roumain avec les autres peuples du Sud-Est européen a eu, en premier lieu, un caractère culturel. Car après la chute de Byzance qui a marqué la disparition des Etats balkaniques — tsarats bulgare ou serbe, principauté albanaise —, les contacts entre Roumains et peuples du sud du Danube n'ont plus revêtu les formes propres aux relations entre Etats. Une grande partie des fonctions politiques et sociales est revenue à la seule institution qui a survécu, dans les Balkans, à l'expansion ottomane : l'Eglise ; une institution des « opprimés », d'après la désignation inspirée de Hans Georg Beck, l'Eglise a consolidé les solidarités et a assuré un cadre à la vie culturelle. Tout comme auprès des institutions religieuses ottomanes ont fonctionné des centres de copistes et des écoles, de même furent organisées, surtout dans les monastères, des écoles où ont pénétré des idées nouvelles, surtout à partir du 17^e siècle. A cette épo-

que les convergences culturelles ont été très intenses et l'œuvre encyclopédique d'un Nicolas Milescu nous fournit une preuve de premier ordre, comme, d'ailleurs, toutes les autres œuvres des humanistes roumains. La curiosité intellectuelle s'est aiguillonnée vers la fin du siècle, quand les contacts avec Padoue, mais aussi avec Vienne et Moscou se sont amplifiés. A l'époque des Lumières et des grands mouvements vers la libération sociale et nationale, la conscience nationale de chaque peuple a donné un poids de plus en plus important à la conscience européenne.

Les Roumains sont présents dans toutes ces phases, accordant leur appui aux centres de culture traditionnels, offrant des subsides aux jeunes qui désiraient parachever leurs études à Iași ou à Bucarest ou bien à Padoue, envoyant au-delà du Danube des livres imprimés en slavon ou en grec à Brașov, Bucarest ou Iași. En même temps, on peut recapter l'écho enregistré dans le monde des architectes et peintres par l'activité déployée sur les grands chantiers de Putna, Curtea de Argeș, des Trois Archevêques de Iași ou de Hurez, en Oltenia, ou bien par l'action de décorer à fresques des grandes surfaces murales en Moldavie, pendant le règne de Petru Rareș, au 16^e siècle, ou en Valachie, à l'époque de Constantin Brâncoveanu, à la fin du 17^e — début du 18^e siècles. Enfin, puisque l'action culturelle a été souvent suivie par l'action militaire, des princes et grands capitaines — comme Dan I^{er}, Michel le Brave ou Iancu de Hunedoara — ont inspiré les poètes et furent chantés dans des poèmes et des ballades balkaniques. Au 19^e siècle, les peuples balkaniques ont toujours compté sur l'amitié du peuple roumain, au cours de leurs luttes militaires ou diplomatiques pour la reconnaissance de leurs droits : l'émigration balkanique en Roumanie et les actions communes ont cimenté une solidarité qui se fondait sur la résistance opposée à la domination impériale.

A une époque plus proche, la Roumanie a offert un exemple de ferme résistance face aux forces qui poussaient le monde vers la guerre : une résistance qui se revendiquait des idées généreuses qui avaient inspiré les actions culturelles. Il est significatif que le premier institut de recherches sud-est européennes, ayant comme but la reconstitution du passé afin de découvrir les convergences et les orientations communes, a été fondé dans cette zone, à Bucarest, en 1914. Tout aussi significatif est le fait que l'Institut balcanique de Bucarest a été la cible des attaques de la propagande nazie, pendant les années sombres de la Seconde Guerre mondiale.

L'Association Internationale d'Etudes Sud-Est Européennes, fondée en Roumanie, à Sinaïa, en 1963, a contribué considérablement à l'instauration d'un climat de coopération culturelle dans cette aire du continent : la meilleure preuve en est fournie par les colloques, les congrès, les publications parues ces dernières années. Un fort accent a été mis sur tout ce qui peut unir dans une action d'ample collaboration les peuples et les Etats sud-est européens, au service de la paix internationale et de la civilisation humaine. L'histoire des dernières décennies a été fréquemment évoquée dans des publications diverses et souvent dans les pages de notre revue ; il y a deux aspects qui méritent d'être soulignés.

Premièrement, l'étude du passé a mis en lumière des œuvres culturelles d'une grande valeur qui indiquent l'existence d'un important foyer de civilisation dans cette zone du continent. Or, ces œuvres n'ont cessé

de communiquer leur « message » au long des siècles, en commandant les arts de vivre et de penser des hommes ; c'est le motif pour lequel la recherche archéologique s'avère toujours actuelle, en tirant au clair les fondements des attitudes mentales qui subsistent et les conditions qui ont favorisé la genèse des peuples avec un rôle de premier ordre dans le modelage de la civilisation européenne. Une récapitulation comme celle que nous proposons à nos lecteurs nous conduit naturellement vers les débuts, vers la civilisation hellénique, celle thrace, et la réalisation politique du roi dace Burebista, dont la stature européenne émerge des pages écrites par Strabon, et de ses successeurs évoqués par Virgile et Horace. Le haut niveau de culture atteint par les Thraces peut être déduit aussi du fragment dans lequel Platon raconte comment leurs médecins guérissaient les malades. Il s'agit d'un art et d'une science qui agissaient sur les pensées et sur les sentiments — comme l'histoire qui ne s'occupe pas seulement des batailles, des traités ou des prix ; un art et une science toujours actuels car ils recommandaient aux hommes la ténacité, la lucidité et l'espoir, car autrement « je ne peux aucunement t'aider, cher Carmide ».

Deuxièmement, l'importance de l'action politique dans le monde dans lequel nous vivons résulte aussi du rapport qui se laisse saisir entre action politique et développement culturel. Or, la politique étrangère de la Roumanie socialiste offre une base solide à la collaboration politique et culturelle. Le président Nicolae Ceaușescu soulignait clairement au Congrès récent du Parti Communiste Roumain qu'« il est nécessaire que les efforts orientés vers le développement d'une collaboration ample et sans entraves entre tous les pays européens soient intensifiés, en écartant les pratiques et les barrières discriminatoires qui pèsent encore sur la coopération inter-européenne. Il est aussi nécessaire d'étendre les actions qui conduisent à l'élargissement des relations dans le domaine de l'enseignement et de la science, à l'intensification des échanges culturels-artistiques — qui concernent la littérature, le théâtre, la musique, les arts plastiques, y compris le mouvement artistique des amateurs — et qui peuvent contribuer à une meilleure connaissance entre les nations, au rapprochement des peuples de ce continent, à l'instauration d'un climat d'estime et de considération réciproque ». Expression d'une sagesse qui émerge de la tradition culturelle roumaine, cet attachement à la cause de la paix et du respect réciproque se confond avec la volonté de favoriser les convergences des civilisation.

QUELQUES REMARQUES SUR LA CULTURE ROUMAINE DU MOYEN AGE

MIHAI BERZA

Considérés dans l'ensemble de la Latinité, les Roumains apportent comme notes spécifiques, entre autres, celles d'être un peuple de religion orthodoxe parmi des peuples catholiques, d'avoir appartenu, au Moyen Age, à l'aire orientale de la culture européenne dont le principal centre d'irradiation se trouvait à Byzance, et même d'avoir utilisé, pendant une longue période, comme langue de leur culture écrite, le slavon.

Le christianisme s'étant implanté en Dacie depuis les III^e—IV^e siècles, les Roumains sont, avec les Grecs, le plus ancien peuple chrétien de l'Europe Orientale. La langue liturgique de leurs ancêtres Daco-Romains fut le latin. Mais, au X^e siècle très probablement, les Roumains, dont le processus d'ethnogenèse était à cette date achevé, adoptèrent la liturgie slave, créée au siècle précédent. Ainsi, le slavon, devenu langue de l'Eglise, deviendra aussi, pour de longs siècles, chez les Roumains, la langue d'Etat et celle de la culture écrite. Commun en tant que langue d'Eglise pour tous les Roumains, il aura toutefois comme langue d'Etat une destinée différente des deux côtés des Carpates : la conquête de la Transylvanie par les Magyars aux XI^e—XII^e siècles mit fin aux formations politiques roumaines préexistantes, tandis qu'à l'est et au sud des Carpates, bien que fortement entravées dans leur développement par les dernières vagues des migrations, les formations politiques roumaines purent survivre et aboutir, aux XIII^e—XIV^e siècles, à la constitution des Etats unitaires de Moldavie et de Valachie. C'est justement de cette dernière époque que datent les plus anciens manuscrits en langue slave, de provenance roumaine, qui se soient conservés jusqu'à nos jours.

Le recours au slavon comme instrument d'expression de la culture écrite avait, certes, les désavantages inhérents à l'utilisation d'une langue autre que celle parlée par le peuple : limitation sociale de l'accès à la culture, qui reste en premier lieu l'apanage du clergé, difficultés rencontrées par l'esprit créateur surtout dans le domaine littéraire, etc. Ce fut d'ailleurs aussi le cas du latin pour les peuples romans depuis la constitution de leurs propres langues, pour ne plus rappeler son adoption par les peuples germaniques ou par des peuples slaves, comme les Polonais par exemple. L'adoption du slavon comme langue liturgique présente néanmoins des aspects positifs, pour un peuple qui se trouve à un moment donné isolé des autres peuples romans : il facilitait les contacts culturels avec d'autres peuples de la même zone géographique, ouvrait, à côté

de celle des contacts directs, une nouvelle voie d'accès aux richesses de la civilisation byzantine, dont la culture slave se fit l'intermédiaire, et ménageait à la culture slave elle-même, pour le moment où les États sud-slaves seront supprimés par la conquête ottomane (fin XIV^e—XV^e siècles), un territoire de refuge favorable à la continuation d'une activité créatrice libre.

Il faut ajouter, d'autre part, qu'à côté de la culture écrite il y avait la très large zone de la culture de transmission orale, qui utilisait la langue parlée du peuple, c'est-à-dire le roumain (conte populaire, poésie lyrique, chanson épique populaire et chanson épique de cour, etc.). Le latin et le grec furent à leur tour utilisés comme langue écrite surtout dans les chancelleries princières — à un degré beaucoup moindre pourtant que le slavon.

Les centres principaux des activités culturelles aux XIV^e—XVI^e siècles étaient les grands monastères, principalement ceux de Neamț et de Putna en Moldavie, de Bistrița et de Tismana en Valachie, ainsi que les sièges des évêchés et les cours princières. Les domaines cultivés étaient eux aussi assez nombreux. À côté de ce qui touchait à l'Église — livres de rituel, psautiers, œuvres des Pères de l'Église, écrits d'édification morale, etc. — nous y trouvons des codes de lois byzantino-slaves (droit canonique et aussi droit civil et pénal), utilisés en justice parallèlement au droit coutumier, des livres de lecture tels que le Roman d'Alexandre ou l'Histoire de Troie. La partie la plus originale de cette production est représentée par l'historiographie des XV^e—XVI^e siècles. Une pensée politique pleine d'intérêt se retrouve aussi dans la correspondance diplomatique des princes roumains, dans les instructions qu'ils donnaient à leurs ambassadeurs, ou dans certains chapitres d'un ouvrage comme les « Conseils du prince Neagoe Basarab (1512—1521) à son fils Theodosie ». Le premier livre imprimé en Valachie date de 1508.

Des témoignages dignes de confiance se réfèrent à l'utilisation du roumain comme langue écrite parallèlement au slavon au moins depuis le début du XV^e siècle; aucun de ces textes ne s'est toutefois conservé. D'après nos connaissances actuelles, le commencement du courant des traductions en roumain est à placer dans la dernière décennie du XV^e siècle ou, au plus tard, au début du siècle suivant.

Le XVI^e siècle reste une période essentielle pour les progrès réalisés par la langue roumaine en tant qu'instrument d'expression de la culture écrite. Parmi les caractères du processus que les études récentes ont réussi à définir, ce qui frappe tout d'abord est l'ampleur du mouvement et la variété des domaines qu'il touche. Du point de vue quantitatif — et, évidemment, aussi de celui de l'ambiance sociale, du public (lecteurs ou auditeurs) qu'il pouvait atteindre — en tête se place toujours la littérature religieuse. Nous y retrouvons ensuite les œuvres littéraires dont nous avons déjà signalé la circulation en slavon et que nous retrouvons, cette fois-ci, traduites et souvent adaptées en roumain. Les textes juridiques ne manquent pas non plus, tandis que vers la fin du siècle, sous le grand règne de Michel le Brave (1593—1601), font leur apparition les œuvres historiques écrites dans la langue vernaculaire. D'une très grande importance fut l'utilisation toujours plus large du roumain dans la correspondance entre particuliers (la plus ancienne lettre conservée date de

1521), entre les villes ou bien dans les actes privés. Le roumain pénètre aussi dans les chancelleries princières, où l'on y fait appel pour la rédaction des ordres envoyés aux agents du pouvoir, pour l'enregistrement des revenus princiers et même, comme c'est le cas de Michel le Brave, pour les instructions données aux envoyés diplomatiques du voivode.

Le second caractère important du mouvement en faveur de la langue parlée est la part qu'y ont prise tous les trois pays roumains — Transylvanie, Valachie et Moldavie. Il ne s'agit pas seulement du fait que l'usage du roumain enregistra les mêmes progrès dans chacune de ces provinces historiques. Les textes circulent d'un pays à l'autre et, traduits dans l'un d'entre eux, on les retrouve souvent copiés dans un autre. Dans la seconde moitié du siècle, un important centre d'impression d'ouvrages en roumain est installé à Braşov, en Transylvanie; les livres qui sortent de ses presses se répandent dans toutes les directions du territoire roumain.

L'explication qu'on donnait autrefois à ce phénomène, dont on n'arrivait d'ailleurs pas à se rendre suffisamment compte, dans toute son ampleur et la variété de ses aspects, résidait soit dans l'absence toujours plus accentuée des bons connaisseurs du slavon, qui aurait imposé nécessairement le recours au roumain, soit dans l'influence exercée par les mouvements de réforme de l'Eglise, favorables généralement à l'usage de la langue parlée.

Il a fallu pourtant observer que la première explication n'expliquait rien, car c'était prendre une conséquence pour une cause. En réalité, le XVI^e siècle, qui a vu de si grands progrès du roumain comme langue écrite, est aussi la période d'apogée de l'utilisation du slavon comme langue de culture. Si au siècle suivant il y a eut toujours moins de bons slavisants, c'est que la société n'avait plus besoin d'eux. La Réforme a pu, en effet, donner une certaine impulsion au courant des traductions religieuses, mais seulement en Transylvanie, où elle chercha à faire des prosélytes, tandis qu'en Moldavie et en Valachie elle n'atteignit d'aucune manière la société roumaine.

Si l'accent fut longtemps mis principalement sur les progrès de l'emploi du roumain par l'Eglise, on se rend compte aujourd'hui que l'attitude de cette institution traditionnelle fut beaucoup plus complexe. Si elle a grandement aidé la diffusion des livres religieux dans la langue parlée, il n'est pas moins vrai que pour l'essentiel le service divin continua à être effectué en slavon jusque vers la fin du XVII^e siècle, pour n'aboutir à la complète élimination de ce dernier que dans la première moitié du XVIII^e siècle. L'Etat qui joua lui aussi un rôle important dans l'ensemble du processus, continua, à son tour, jusqu'assez tard dans le courant du XVII^e siècle, à délivrer les documents les plus importants dans la même langue.

L'explication ne peut donc être que d'ordre social et c'est dans cette direction qu'on l'a justement cherché ces derniers temps — le nom de l'historien P. P. Panaitescu, aujourd'hui décédé, doit être le premier cité à ce sujet — même si l'on n'est pas encore arrivé à toute la précision souhaitable. Il faut y voir le résultat d'un effort d'accéder à la culture de couches plus larges, d'une pression venue de ces couches et qui gagna progressivement toute la société et, en même temps, du besoin de disposer d'un instrument d'expression plus facile à utiliser et mieux adapté à

la transmission directe de la pensée et des sentiments. On peut distinguer dans cet élargissement du cercle des bénéficiaires de la culture, et même de ceux qui participent à sa diffusion et parfois à l'œuvre de création, la présence d'éléments provenant des couches urbaines, de la catégorie des détenteurs de petits emplois de l'Etat, du bas-clergé, de la petite noblesse. Un renouvellement se produit d'ailleurs dans les rangs de la noblesse aussi, esquissé déjà depuis la seconde moitié du XVI^e siècle. Au XVII^e siècle, la grande noblesse donnera elle-même quelques-unes des personnalités dont le rôle sera décisif dans le triomphe du roumain comme langue de la culture écrite. Car cette victoire finale, préparée déjà par l'œuvre accomplie au XVI^e siècle, ne sera assurée que par les nouvelles générations du siècle suivant.

L'ÉTUDE COMPARÉE DES LITTÉRATURES DU SUD-EST EUROPÉEN. PROBLÈMES ET MÉTHODES (XVI^e — XX^e SIÈCLES)*

ZOE DUMITRESCU-BUȘULENGA
ALEXANDRU DUȚU

Les denses exposés et les analyses pertinentes des relations littéraires qui furent soumis à l'attention des participants au premier Congrès d'études sud-est européennes de Sofia (1966) et au deuxième Congrès d'Athènes (1970) ont marqué, de toute évidence, une nouvelle étape dans le développement des recherches de littérature comparée dédiées à cette zone du continent européen. Sans doute, une tradition dans ce domaine peut être aisément reconstituée; illustrée par les études de plusieurs savants distingués de tous les pays sud-est européens, cette préoccupation ne date pas depuis dix ou vingt années. Mais la fondation des instituts et centres spécialisés dans tous les pays de cette aire, de même que dans d'autres pays du monde, ainsi que la parution des revues qui entretiennent et impulsent ces investigations, ont favorisé considérablement la délimitation de ce domaine de recherches et son exploration systématique. Les rapports et les communications présentés dans les deux assemblées savantes ont mis en lumière les résultats atteints par l'effort collectif des équipes qui poursuivent des objectifs scientifiques similaires; ces contributions ont donné, d'une part, une nouvelle dimension géographique et historique à un domaine des plus attachants de la communication intellectuelle, de même qu'elles ont enrichi, d'autre part, les connaissances de l'humanité d'aujourd'hui sur l'expérience culturelle des sociétés qui forment, par leurs traditions et leur projets existentiels, une unité dans la diversité.

Les relations entre les littératures sud-est européennes qui ont capté antérieurement l'attention des slavistes, des romanistes, des orientalistes et des spécialistes en néo-grec ou albanais ont été reconsidérées et regroupées à l'occasion de ces deux Congrès où, grâce à la bonne volonté commune, des perspectives nouvelles ont été ouvertes à l'étude globale des littératures de cette zone européenne. Au Congrès de Sofia, un problème majeur a été tiré au clair, celui du développement des littératures sud-est européennes en relation avec les autres littératures, à partir du XVIII^e siècle; le Congrès d'Athènes a mis un accent particulier sur deux étapes décisives dans l'évolution de ces littératures: l'humanisme et le romantisme, tout en sollicitant la coopération des spécialistes afin d'élucider la formation des langues littéraires. Les Actes des deux Congrès offrent aux comparatistes un riche matériel d'où l'on peut détacher les

* Rapport présenté au III^e Congrès International d'études du Sud-Est européen, tenu à Bucarest, en 1974. Texte modifié et amplifié.

jalons utiles au travail futur ; un travail qui pourrait permettre de saisir la parution, la formation et l'évolution des courants et des genres, de même que la mécanique de la tradition sélective. Si en ce qui concerne l'étape historique de l'humanisme les contributions au second Congrès ont fourni des approches successives, les Lumières et le Romantisme émergent aujourd'hui dans des coordonnées plus claires. On ne peut oublier, d'ailleurs, que l'étude de ces trois étapes a été reprise dans les débats de la première réunion de la Commission d'Histoire des Idées, à Bucarest, en 1965, où furent soulevés d'importantes questions de méthode ; les Lumières et la formation de la conscience nationale fût le thème d'un colloque tenu à Paris, en 1968 ; les rapports entre structures sociales et développement culturel des villes balkano-adriatiques ont été analysés au colloque de Venise, en 1971. Il faut ajouter l'essor des préoccupations comparatistes dans les revues d'études sud-est européennes, publiées par les instituts situés dans cette zone ou en dehors d'elle ; la revue de l'Institut de Bucarest a dédié un tome entier (le X^e, 1972) aux « Contacts culturels ».

Toutes ces contributions concernant l'évolution sous un angle comparatiste des littératures nationales ou de l'historiographie littéraire développée dans chaque pays du Sud-Est européen marquent une nouvelle phase dans la recherche des phénomènes artistiques ; car l'effort commun favorise une prise de conscience de notre passé culturel, de même qu'il facilite le travail destiné à préciser la place des littératures sud-est européennes dans la littérature universelle. Le bilan de la démarche littéraire et de la démarche historique, fait en rapport avec l'expérience artistique et critique des voisins plus ou moins éloignés, s'avère susceptible de jeter un jour nouveau sur les styles et courants qui ont traversé les cultures nationales, et en même temps sur le patrimoine artistique universel ; d'un côté comme de l'autre, toute expérience reconquise enrichira la connaissance de nous-même et l'universalité. Au terme de telles recherches, qui supposent la collaboration internationale, la vie intellectuelle du passé et du présent se trouvera éclairée ; mais à cette fin, le domaine que nous savons primordial est celui du développement des littératures sud-est européennes (repensé à la lumière des débats comparatistes internationaux) et celui de l'articulation de cette évolution dans la littérature mondiale.

Or, les aspects théoriques de ces questions ne furent pas ignorés par les distingués rapporteurs de Sofia et d'Athènes. Tout au contraire ; dans chaque rapport, aussi bien que dans bon nombre de communications ou interventions, ont été avancés des propositions et principes. Nous voulons en rappeler quelques-uns, dans l'espoir que les débats animés par ce bref rapport mèneront à une récapitulation et à l'amplification des prémisses de la recherche comparée collective.

Nous nous rappelons tous les repères évoqués à Sofia par le regretté André Mirambel : « Le Sud-Est européen représente tout le contraire d'un assemblage artificiel ; nulle part ailleurs, en Europe, on ne rencontre rien de comparable. La position géographique des pays qui le composent est telle qu'elle permet un double jeu de relations et d'échanges : à un premier degré entre ces pays eux-mêmes que distinguent des formes religieuses, des langues, des intérêts, et à un deuxième degré, entre cet

ensemble situé à une frontière de l'Europe et les mondes d'Orient et d'Occident. Tant par leurs contacts séculaires que par leurs liens avec le reste du continent européen et le continent asiatique, les pays du Sud-Est européen ont réussi, sans exclure leur participation à une civilisation plus vaste, à constituer une civilisation balkanique ».

Profondément ancrée dans la civilisation méditerranéenne, ouverte, d'un côté, aux impulsions venues de l'Occident et, de l'autre, à celles d'un autre continent, cette zone n'a cessé d'affirmer sa personnalité même quand des cultures en pleine expansion ont diffusé vigoureusement leur propre programme culturel. L'esprit de synthèse et l'originalité ont mis leur empreinte sur chaque étape culturelle et sur l'évolution des genres littéraires dans les sociétés sud-est européennes. En même temps, de fortes relations avec les cultures voisines se laissent saisir dans chaque culture nationale. La synthèse opérée à des degrés variables, les solutions et formes originelles qui sûrent s'affirmer, les parallélismes et coïncidences entre les cultures de cette zone dévoilent des traits communs qui, à leur tour, constituent une contribution originelle à l'expérience culturelle de l'humanité. Mais est-ce qu'il suffit d'enregistrer cette contribution et de l'insérer dans le patrimoine mondial? Emerge-t-elle, cette civilisation balkanique, des résultats épars des activités intellectuelles, enregistrés tout simplement dans un musée imaginaire? Est-ce que ce musée fait état des « apports » culturels des peuples à un schéma préétabli, ou bien le patrimoine culturel de l'humanité se renouvelle-t-il sans cesse grâce aux expériences intellectuelles qui, ancrées dans la réalité vécue, transforment les visions du monde et l'idée de l'homme? Le professeur André Mirambel introduisait dans la discussion les concepts de « littérature universelle » et de « littérature générale » : « la première consiste en un inventaire des manifestations littéraires de toutes les contrées du globe ; la seconde s'attache au processus même de la création, aux conditions et aux orientations du développement des littératures ; elle est un domaine qui ne peut se définir a priori, mais seulement après l'observation et l'analyse des phénomènes littéraires dans des zones géographiques et historiques déterminées ». Localiser « le fait littéraire » et établir le degré de généralité du fait étudié sont les deux procédés qui clarifient le contenu de la littérature générale, ajoutait l'auteur. Dans ce même sens, dans le rapport général présenté à Athènes, le professeur Denis A. Zakythinos proposait aux spécialistes de délibérer sur les « faits et phénomènes qui, rompant les limites régionales, étatiques ou nationales, se prolongent sur une superficie supra-nationale et inter-balkanique... Une discrimination des faits historiques est nécessaire. Faits historiques : événements d'histoire politiques, théorie de l'Etat, religion et organisation religieuse et ecclésiastique, phénomènes et mouvements sociaux, structures et institutions sociales, éléments du droit, courants d'idées, culture, art, us et coutumes, attitudes religieuses et sentimentales n'auront droit de cité dans le domaine du Sud-Est européen que lorsque, rompant les cloisons des Etats, des groupes sociaux, des nations, ils s'implanteront d'une façon plus ou moins durable dans la quasi-totalité de notre communauté. Il s'ensuit que les recherches du Sud-Est européen, abandonnant à d'autres disciplines le particulier (en l'occurrence l'histoire événement-

tielle), se porteront de plus en plus vers le général, vers le structural, le social, le culturel ».

Discerner les faits, afin de saisir ceux qui s'imposent par leur caractère essentiel, tel est l'objectif qui se dégage d'autres exposés et interventions faits aux deux Congrès qui ont précédé le Congrès de Bucarest. Les faits ne sauront reconstituer d'eux-même les développements culturels ; l'histoire événementielle ne peut se suffire à elle-même, quoique l'éliminer comporte le risque d'ouvrir la voie aux analyses faites en vase clos. Des faits significatifs, alors, qui définissent avec quelque précision la portée des processus culturels ; des faits situés dans le cadre des traditions culturelles et capables de faciliter la reconstitution des convergences et disparités mentales. Faits saisis dans deux ou plusieurs cultures de cette zone et qui permettent au chercheur de mettre en relief des orientations et tendances à caractère général, par des comparaisons continues opérées sur les deux plans évoqués, à Athènes, par le professeur Zoran Konstantinović : le premier, celui qui enregistre la projection des courants de la littérature universelle dans les littératures du Sud-Est européen ; le second, celui qui dévoile le contenu du chaque courant dans les littératures de cette zone, un contenu souvent nouveau dans le cadre même de la littérature universelle. Cette précision nous semble extrêmement utile si on tient compte de ce que la littérature universelle n'a d'aucune manière un caractère figé. Car, tant la série d'œuvres qui définit une littérature nationale, que celle qui forme le patrimoine commun de l'humanité sont sujettes aux restructurations et modifications provoquées par les transformations intervenues dans les structures mentales des hommes qui vivent, à un certain moment, dans une société et dans une communauté humaine aux dimensions psychologiques variables. C'est en partant de l'évolution des mentalités, mise au clair par le mode dont s'organise, dans chaque étape historique, le patrimoine culturel d'un groupe, d'une classe, d'une société, d'un groupe de sociétés et de la communauté humaine, que l'historien pourra saisir le développement des rapports littéraires communiqués par les faits significatifs. Et dans ces rapports, si l'analyse se propose d'épuiser tous les aspects, il est possible de constater des ressemblances, aussi bien que des disparités, des nouveaux acquis, aussi bien que des expériences intellectuelles reléguées par le tri critique au fond passif de la tradition. L'analyse des faits significatifs se doit donc de les localiser historiquement et dans le cadre d'une évolution que les dimensions changeantes des traditions autochtones, zonales ou continentales rendent sensible. Les faits d'une portée générale n'ignorent pas les faits particuliers, de même que les traits communs ne prétendent pas épuiser toutes les options et orientations manifestées dans une zone culturelle. Dans ce sens, la définition du professeur Emil Georgiev s'impose à l'attention des spécialistes : « Les études balkaniques, générales et comparées, s'occupent des processus et des faits des littératures balkaniques prises dans leurs ensemble et dans leurs relations réciproques ; des liens littéraires interbalkaniques dans le passé et le présent ; de l'incidence des rapports entre les peuples balkaniques dans la littérature ». Ces études pourraient ouvrir la voie à un ouvrage synthétique sur le développement des littératures balkaniques, ou bien à une histoire comparée des littératures balkaniques. On pourrait rappeler,

en ce sens, l'ouvrage de Nicolae Iorga *L'Histoire des littératures romanes*, dans lequel les littératures nationales ne sont pas simplement juxtaposées, mais présentées dans leurs relations réciproques et leur évolution, par périodes.

Mais les difficultés subsistent.

En premier lieu, celles soulevées par la multitude des langues ; et, on pourrait dire qu'il est plus facile d'élaborer une histoire des littératures de l'Amérique du Sud, qu'une histoire des littératures sud-est européennes, où le spécialiste en littérature roumaine et néo-grecque ne ferait que des allusions aux littératures bulgare ou albanaise, et le spécialiste en littératures yougoslave et bulgare explorerait trop timidement les cultures ottomane ou néo-grecque, ou bien serait enclin à présenter à la même enseigne des séries entières d'écrivains de plusieurs pays et aux orientations artistiques diverses. Les longues listes de noms propres sont toujours sujettes à caution. Une collaboration internationale s'impose.

En second lieu, on ne peut laisser dans l'ombre les différences qui marquent souvent la destinée commune des peuples balkaniques ; l'étude comparée se doit d'enregistrer les résultats des enquêtes faites dans d'autres domaines et retenir les données qui précisent la place des centres culturels dans le cadre des sociétés ou dans la diaspora, le développement de la vie urbaine, l'évolution des structures sociales, la formation des écoles littéraires, etc. La recherche comparée des littératures ne peut s'isoler des débats autour des problèmes majeurs, comme ceux qui ont lieu dans le cadre de ce Congrès même ; on ne peut prétendre avoir élucidé le contenu des relations littéraires tout en ignorant « les relations culturelles du Sud-Est européen avec le monde méditerranéen et pontique », « les mouvements sociaux et nationaux dans les pays du Sud-Est européen », « le développement de la pensée sociale et politique », « les langues littéraires », la « tradition et innovation dans le folklore » ou dans les arts, etc. Car, même si elle se préoccupe des aspects esthétiques, la littérature comparée ne sera pas periclitée par des contacts avec les disciplines qui définissent mieux le climat intellectuel où sont élaborées les valeurs littéraires. Tout au contraire ; les relations littéraires se laissent mieux saisir dans le cadre des changements de perspective, et cela surtout dans une zone où l'interférence de la culture écrite et de la culture orale a été permanente et où le poids des traditions a fait face à l'impact des influences extérieures, déclenché souvent de manière brusque. D'une façon ou d'une autre, l'étude littéraire comparée se doit d'envisager les rapports des niveaux culturels, les aspects du développement des structures sociales, des relations politiques. Littératures engagées, les littératures du Sud-Est européen ne satisferont jamais les esthètes qui séparent d'une manière tranchante la vie des œuvres de la vie des hommes. En ce sens, l'historiographie littéraire comparée du Sud-Est européen enrichira la méthodologie comparée universelle. Mais à cette fin, l'étude comparée se doit de s'attacher aux recherches pluri- et interdisciplinaires.

En troisième lieu, le tri de l'héritage culturel et la place accordée à l'innovation, aspects de la mécanique de la tradition sélective, n'ont pas eu toujours le même poids. La tradition sélective a conféré à l'Humanisme, aux Lumières, au Romantisme, et ensuite aux courants littéraires des rythmes et des caractères spécifiques. Or, si l'essor tardif du

théâtre ou le prolongement du romantisme jusqu'au XX^e siècle dans certaines sociétés balkaniques ne sauront être expliqués par la formule commode et trompeuse du « retardement », alors l'étude comparée doit tenir compte du rythme spécifique à chaque culture de cette zone.

Loin d'épuiser la diversité de cette aire culturelle qui forme une unité, les aspects évoqués ici nous semblent plaider en faveur d'une méthode souple de travail et d'un système assez riche de critères. Car si les traits communs ne signifient pas l'uniformité et si les rapports avec les autres cultures, développées dans des conditions historiques différentes, ne doivent être envisagés sous un angle destiné à justifier la surenchère ou cacher la sous-estimation, le système de références doit faire place tant aux faits particuliers, qu'aux faits généraux, tant aux traits spécifiques de la zone, qu'aux traits universels. En ce sens, le système de références s'établit en partant de la nécessité de rendre compte de la dynamique interne des cultures sud-est européennes, de l'évolution des formes d'universalité et des relations entre les œuvres représentatives et les œuvres de portée mondiale.

I. La dynamique interne de la culture écrite se laisse saisir dans l'évolution même des langages culturels, à travers les différentes étapes historiques. Au moment où la culture écrite commence son expansion sociale, la multiplication des activités intellectuelles favorise l'affirmation de l'autonomie du domaine des belles-lettres. Il est possible, dans le cadre d'une telle évolution, de pousser la recherche dans plusieurs directions, dont la plus enrichissante nous semble être celle qui s'attacherait à mettre en lumière le développement de la structure de la culture écrite ; après avoir donné un statut à la littérature rituelle, à la littérature sapientielle, à la littérature historique, de nouvelles catégories de livres commencent à s'affirmer, transformant les catégories traditionnelles. Décisive s'avère l'expansion de l'écriture dans les cultures yougoslave, roumaine et néo-grecque au XVII^e siècle, et surtout l'expansion générale à l'époque des Lumières, quand le rationalisme a provoqué une restructuration des littératures, en favorisant l'essor des livres de délectation. Deux problèmes particulièrement importants doivent être abordés : la délimitation de l'aire de la civilisation du livre aux siècles révolus et son évolution à l'époque moderne ; les rapports entre la culture écrite et l'oralité.

En ce qui concerne le premier problème, les recherches sont favorisées par des travaux récents qui éclairent quelques aspects majeurs. De précieux instruments de travail ont été publiés ces dernières années, dans la série desquels il convient de rappeler, à titre d'exemple, les catalogues de manuscrits élaborés par Christo Kodov, Manio Stoianov ou P. P. Panaitescu, le répertoire des manuscrits slaves de Macédoine, édité à Skopje, ou les répertoires de livres publiés par le dr. Mihailovici, par Ph. Iliou ou par l'équipe qui a mis au jour le beau Catalogue de livres yougoslaves de 1519 à 1867 qui rappelle la Bibliographie des livres roumains anciens publiée par Ion Bianu, Nerva Hodoș, Dan Simionescu. Ajoutons les études sur les centres typographiques (de G. Ploumidis, Richard Clogg, Sp. Asdrahas et autres). Une place à part revient aux bibliographies analytiques des périodiques (dont il nous faut citer celle de I. Lupu, O. Papadima, N. Camariano, parue à Bucarest, et celle élaboré par le Centre d'études néo-hellénique d'Athènes). Même si de nombreux

manuscrits et livres imprimés se sont perdus à travers les dramatiques vicissitudes qui ont marqué la destinée des peuples du Sud-Est européen, et même s'ils ne figureront jamais dans des répertoires, de tels instruments s'avèrent indispensables aux enquêtes faites sur la diffusion du livre et son rôle dans la civilisation balkanique. Les données concrètes fournies par ces travaux facilitent la reconstitution des grandes étapes de l'histoire du livre, des moments où la création artistique s'est affirmé vigoureusement, de la multiplication des genres; cette reconstitution explique soit l'attachement à la tradition manuscrite, soit l'accent mis sur l'éducation à l'aide du livre imprimé, soit la priorité accordée à un genre ou à un autre, de même que les relations entre l'auteur et son public. À l'aide de ces données on peut tirer au clair les raisons qui ont empêché les interprètes des cultures yougoslave ou néo-grecque de parler d'une « Renaissance » similaire à celle définie par l'historiographie littéraire bulgare; on peut mieux comprendre les particularités de la culture roumaine élaborée dans une société qui ne fut jamais englobée dans l'Empire ottoman et qui n'a pas reconquis ses structures étatiques dans le cadre d'une « Renaissance ». Il est possible encore de restituer le rythme adopté par les belles-lettres au XIX^e siècle et de jeter un jour nouveau sur des œuvres qui sont demeurées cachées jusqu'à présent aux regards des historiens. Le pr. K. Bihiku a évoqué à Athènes les succès récents de l'historiographie albanaise dans l'interprétation des créations méconnues avant la Libération. L'analyse du rythme des littératures sud-est européennes rend intelligible la manière dont les œuvres se sont ancrées dans la vie intellectuelle des sociétés de cette zone du continent, en exprimant les aspirations profondes des collectivités, leur lutte pour la liberté et la justice sociale, dans des formes diverses; la transition du romantisme au réalisme, l'adoption successive ou concomitante des moyens d'expression réaliste ou symboliste constituent des thèmes à explorer; la constante humaniste exerce, comme de juste, une attraction explicable. Ces problèmes fourniront un généreux levain aux débats qui se poursuivront à l'avenir.

L'aire de la civilisation du livre se précise en élucidant les rapports entre écriture et culture orale, au moins sous trois aspects: relations entre livre manuscrit ou imprimé et création orale, relations entre langue artistique et langue parlée, relation entre livre populaire et livre pour le peuple — problème soulevé par B. P. Hasdeu, N. Cartojan, C. Th. Dimaras, et qui réclame l'analyse des niveaux culturels à l'époque féodale, dans la société bourgeoise et dans les sociétés où le pouvoir est détenu par les masses des travailleurs.

La destinée du livre, que nous pouvons mieux saisir aujourd'hui, à l'époque de la télévision, permet la délimitation de *la surface de contact* entre les littératures de cette zone. Dans ce sens, une attention prioritaire sera accordée aux traductions sous un triple aspect: traductions réciproques, traductions en langues de diffusion internationale, traductions d'œuvres de prestige mondial. La question des traductions s'avère du plus haut intérêt pour l'étude attachée aux voies d'accès au circuit universel des œuvres écrites en langues de faible diffusion. Or, en partant du support mental de la traduction, l'analyse peut essayer de pénétrer dans la dynamique interne des cultures, en expliquant les raisons qui

ont déterminé les adaptations, les imitations ou les incursions dans la mentalité des autres, aussi bien que la dynamique de plusieurs cultures — l'intensification ou le ralentissement du rythme des traductions réciproques, l'appel aux sources communes — de Dante, Voltaire ou Schiller à Maxim Gorki ou Eugen O'Neill —, la capacité d'irradiation dans les grandes cultures — aspect traité à Sofia par I. M. Cheptounov. La suggestion des œuvres traduites d'une langue balkanique dans une autre doit être retenue ; du côté roumain, ce travail a été commencé à l'Institut d'études sud-est européennes où un répertoire des traductions en roumain, faites entre 1650 et 1830, a été récemment achevé, et à l'Institut d'histoire littéraire, où un répertoire des traductions publiées dans les revues du XIX^e siècle aboutit aux premiers résultats (un volume, contenant la bibliographie des traductions des œuvres appartenant aux littératures germaniques, vient de paraître).

Les relations entre les écrivains s'inscrivent dans ce même chapitre ; des études plus poussées s'avèrent nécessaires pour l'intelligence de la formation des intellectuels dans les sociétés sud-est européennes et leur rôle dans l'essor de belles lettres, le rôle des sociétés littéraires et des académies, des lectures réciproques et des relations par correspondance. (Un corpus intéressant de documents concernant les relations roumano-bulgares a été publié en 1973, à Sofia, par Todor Ganev ; un débat sur la formation des intellectuels balkaniques en Roumanie a eu lieu à Bucarest et les communications ont été publiées dans la « Revue des études sud-est européennes », 1978, n^o 4). Il faut encore préciser le rôle joué par les centres de culture écrite dans chaque société (la cour impériale à Istanbul et les cours princières des pays roumains, les monastères, les typographies et les écoles situées dans les villes et les villages, les universités et les grandes bibliothèques), aussi bien que dans toute la zone (Istanbul, évoqué au colloque dont les actes ont paru en 1977 ; Kiev et Moscou ; Venise et Padoue ; Vienne, Buda et les universités allemandes ; Paris et Londres ; centres internes qui ont irradié dans les Balkans et au Proche-Orient, comme Bucarest, Rîmnic, Iași, Sibiu ou Brașov).

Si la démarche vers l'intériorité signifie se mettre en quête de la personnalité nationale, lorsqu'elle se préoccupe surtout des continuités internes, elle peut, en même temps, mener à la saisie des traits particuliers d'une zone de civilisation, en amplifiant toujours les points de référence et les critères. En partant de la surface de contact, l'enquête se dirigera, donc, vers un nouvel niveau, là où peuvent être reconstituées les visions du monde.

II. Les formes d'universalité sont susceptibles de révéler la place des créations artistiques, tant dans la vie de chaque société sud-est européenne, que dans l'aire qui, par des moyens divers, s'est intégrée dans la littérature universelle. Pris séparément, ni l'œuvre, ni l'auteur ne sauraient fournir un terme de comparaison. Mais, ancrée dans la réalité vécue, l'œuvre est l'expression d'une partie, sinon de l'ensemble, du programme culturel propre à une étape déterminée, tel qu'une classe sociale ou toute la collectivité le définit. La vision du monde de l'auteur s'insère dans la vision du groupe ou de la collectivité à laquelle il appartient. Or, dans cette vision, une certaine idée d'universalité guide les

options et les refus. Il est vrai que les belles lettres ont démarré plus tard dans les cultures sud-est européennes qu'en Occident ; mais l'explication — transformée en cliché par des manuels et compte rendus parus à l'étranger — qu'il s'agit d'un retardement, d'une « stagnation orientale », peut-elle être acceptée d'emblée ? Est-il suffisant de montrer que *Zuma ou la découverte de Quinquina* a été traduite d'abord en néo-grec et ensuite en roumain pour établir le rythme de la sortie de la « léthargie orientale » ? Ne peut-on prouver en partant des traductions que des faits littéraires confirmant ceux décelés dans les cultures moins affectées par les vicissitudes dramatiques qui ont marqué les cultures du Sud-Est européen ? Il est incontestable que l'essor des littératures a été puissamment freiné dans cette aire. Mais l'investigation de la structure littéraire et du système des valeurs met au jour une autre forme culturelle que celle acceptée par les sociétés occidentales en expansion.

Des progrès réels ont été faits à cet égard pour ce qui est de l'estimation du poids de l'héritage de l'Antiquité ; un héritage qui — ainsi que le prof. G. Mihailov le soulignait — a englobé aussi des valeurs élaborées par les peuples situés au nord des cités helléniques. De son côté, la culture médiévale révèle ses traits particuliers, longtemps cachés par les calques occidentaux superposés aux réalités sud-est européennes ; la conscience européenne de cette culture est née de la conviction des Antiques et des Byzantins qu'ils se trouvaient au centre du monde, au centre du foyer le plus actif du continent. De ce point de vue, « Byzance après Byzance » signifie une forme d'universalité perpétuée jusqu'à l'époque des Lumières et continuée par les constantes sud-est européennes des littératures contemporaines. Si les écrivains du Sud-Est européen réfugiés en Italie et dans d'autres pays de l'Occident ont élaboré des œuvres qui se sont insérées dans les catégories de livre existantes dans ces sociétés, les lettrés qui ont travaillé dans le Sud-Est européen ont produit des œuvres faites pour s'intégrer dans la structure de la culture écrite qu'ils avaient héritée et qu'ils ont développée. L'étude de l'humanisme attesté à Dubrovnik, dans l'œuvre des lettrés roumains ou dans la culture néo-grecque met en lumière l'évolution d'une universalité de plus en plus ouverte vers les centres où s'était opérée une « *translatio studii* », telle que l'éclosion de la Renaissance italienne l'a tiré au clair. La création artistique a assimilé, dans ces conditions, les modèles occidentaux, sans se détacher brusquement de la tradition ; elle a donné expression à une mentalité qui se laisse saisir d'une manière frappante dans la littérature historique et dans celle sapientielle.

Exemplaire, en ce sens, s'avère l'œuvre de Démètre Cantemir *l'Histoire hiéroglyphique* : chargée de symboles et de la sagesse puisée dans les maximes et proverbes roumains et orientaux, elle ne reste pas étrangère aux normes de la littérature baroque. Il convient de rappeler aussi les livres « populaires » véhiculés et renouvelés au XVIII^e siècle puisqu'ils révèlent les liens étroits qui les rattachent dans une égale mesure aux tropes et aux thèmes relevant des profondeurs du passé, ainsi qu'à la mentalité de ceux qui les multiplient, tout en donnant cours aux exigences d'un goût nouveau. Une analyse partant des critères fournis par l'évolution des mentalités pourrait démontrer que cette catégorie de livres appartient à une structure diversifiée de la culture écrite : ces ouvrages

s'insèrent dans la littérature d'imitation et sapientielle ou dans la littérature de délectation, dont le support se retrouve dans la création orale. L'examen concomitant de la création écrite et orale montre que l'expansion du livre, à l'époque des Lumières, provoque une restructuration profonde de la culture traditionnelle : la littérature sapientielle accorde une place toujours plus importante aux manuels de savoir-vivre, jusqu'à s'enliser dans le didacticisme, alors que la littérature de délectation ouvre toutes larges les portes à l'imagination et au sentimentalisme. Mais, au moment où l'appel aux modèles occidentaux devient fréquent, le vers et le conte populaires assurent la substance à la création individuelle. Les belles lettres évoluent en partant de la création artistique élaborée dans les villes et villages et l'expérience acquise par les traducteurs et adapteurs de livres « populaires » ; en même temps, la poésie lyrique a bénéficié de l'exemple fourni par la lyrique populaire, la prose a fait sienne les acquis du conte populaire, et les créations originelles ont pris leur essor en s'orientant d'après des modèles de prestige, jusqu'au moment où les distances sont devenues parfaitement sensibles, quand la culture citadine s'est détachée de la culture rurale, quand on a commencé à diffuser des « livres populaires » nouveaux par leur contenu et leur destination. Ce moment sera illustré par la littérature d'évasion et la littérature didactique. Mais même alors, la culture écrite n'étouffera pas la culture orale.

L'étude de la dynamique interne des cultures sud-est européennes rend intelligibles les modalités qui ont régi, à l'époque des Lumières, la transition d'une forme de culture universelle à une autre forme qui se constituait sous l'impulsion du grand mouvement révolutionnaire déclenché en 1776 et 1789. Le développement des structures littéraires sous l'impulsion des exigences de la réalité vécue indique l'abandon progressif d'un monde de création dominé par l'expérience collective et fondé — à des degrés variables — sur l'héritage de l'Antiquité et sur l'attachement à la civilisation byzantine. Suivant des rythmes variés, les cultures sud-est européennes se sont encadrées dans l'universalité des cultures nationales, prônée surtout par le Romantisme. Toutefois leurs liens avec l'universalité antérieure ne furent jamais complètement brisés.

Sous ce rapport, la grande mutation qui a eu lieu au moment où la culture médiévale s'est orientée vers les genres littéraires modernes a éveillé l'intérêt justifié des historiens littéraires. On pourrait reprendre la discussion de cette étape justement pour préciser de quelle manière chaque peuple a participé selon ses propres aptitudes à la perpétuation de l'universalité traditionnelle ou à la genèse de la forme moderne d'universalité. La superficie de contact, délimitée par les facteurs que nous venons d'évoquer, permet *le sondage des convergences* artistiques.

Les convergences se laissent saisir surtout aux moments de densité intellectuelle où — comme C. Th. Dimaras le remarquait — l'activité dans le domaine de la culture écrite s'amplifie. Grâce à ces moments, propices à la naissance des courants culturels — Humanisme, Lumières, Romantisme —, et littéraires — Baroque, Néoclassicisme, Réalisme, Naturalisme, Symbolisme, Expressionisme —, des points de contact peuvent être mis en lumière de façon frappante. L'étude des courants littéraires éclaire la manière dont les littératures nationales se sont articulées dans les rythmes sud-est européen et universel.

Le Congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée qui a eu lieu au Canada, en août 1973, a accordé une attention spéciale à la question de savoir comment articuler et périodiser le processus historique en littérature comparée. Ce problème de la périodisation est d'une priorité incontestable et seul l'effort conjugué des spécialistes pourra parvenir à élucider les nombreux aspects se cachant sous le concept de littérature universelle. L'investigation des relations littéraires moyennant le mécanisme influence—accueil, les parallélismes et les coïncidences, contribue à dégager le rythme de la littérature dans chaque culture nationale et à le rapporter au rythme des autres littératures, voisines ou plus éloignées. On peut corroborer constamment les recherches dégageant les similitudes, de même que celles relevant des données historico-typologiques — comme le prof. G. Dimov le recommandait — justement pour établir dans quelle mesure les courants littéraires d'une culture déterminée se retrouvent dans une autre culture ou lui appartiennent en propre. Il est nécessaire à ce point de vue-là de maintenir la distinction entre l'humanisme en tant que période culturelle et comme constante des cultures modernes, entre le classicisme en tant que forme d'équilibre et comme courant littéraire, entre le réalisme en tant que reflet délibéré des manifestations de l'immédiat et le courant littéraire. La clarté de la terminologie est essentielle dans le dialogue international.

L'évolution des genres offre sans doute un vaste champ de recherche aux comparatistes. Fait significatif à retenir : la floraison, dans toutes les littératures de la zone envisagée, de la poésie à l'époque romantique, ainsi que durant l'entre-deux-guerres. Également significative est la place tenue par le roman aux XIX^e et XX^e siècles, qui a reçu une forte impulsion de l'essor de la prose cultivée par la presse, dont l'éclosion fut spectaculaire au siècle dernier dans toutes les cultures du Sud-Est européen. Par sa propension à suivre les modèles des grandes littératures européennes, ainsi que le désir de donner une solution aux problèmes posés par les rapides transformations intervenues dans l'existence des peuples balkaniques, le roman sud-est européen offre un riche matériel à l'étude entreprise sur les deux plans évoqués par le prof. Zoran Konstantinović. De son côté, la littérature dramatique est susceptible de fournir elle aussi des éléments éloquentes à l'analyse des formes artistiques parues dans les sociétés sud-est européennes.

Sur un plan plus proche de l'évolution des structures mentales reflétées par les œuvres et modifiées par elles se place l'étude des *topos*. Il est à souhaiter qu'un ouvrage dans le genre de celui rédigé par E. R. Curtius concernant l'Occident soit entrepris pour notre propre aire culturelle, afin que nous soient révélés les rapports entre la rhétorique et la théorie littéraire ou la persistance dans les œuvres anciennes et dans celles plus récentes de la nature, du héros, du cycle de la vie. Le renouveau des études thématologiques a mis en lumière les résultats qu'on est en droit d'attendre, dans cette zone aussi, de l'investigation des littératures modernes et contemporaines. Comme le prof. A. Karahan nous l'a montré à Sofia, l'analyse des métaphores et des symboles, avec leur valeur différente dans les littératures orientales et occidentales, est susceptible de nous édifier sur les interférences, ainsi que sur les solutions originales découvertes par les littératures sud-est européennes.

III. Les indices fournis par la dynamique interne et par l'insertion des œuvres dans des formes diverses d'universalité sont à même de faciliter la mise au clair du rapport : œuvre représentative — œuvre de valeur universelle.

L'œuvre qui communique une expérience intellectuelle faite dans une réalité vécue et qui exprime les aspirations profondes d'une collectivité est, sans doute, représentative. Mais, on peut se demander, s'insère-t-elle presque automatiquement dans le patrimoine contemporain de la littérature universelle ? Et on peut, à juste titre, parler d'un patrimoine « contemporain », car la tradition sélective, qui crée un plan général dans chaque culture nationale, donne de nouvelles dimensions au plan général qui rassemble les créations de partout. Or, en évoquant la tradition sélective, nous nous proposons de souligner, encore une fois, l'intérêt des analyses faites sur les grandes étapes de l'historiographie littéraire des pays sud-est européennes : une analyse qui est en cours, d'après les constatations des rapporteurs aux Congrès. Soit que nous parlions de la signification actuelle des œuvres du passé ou de la valorisation de l'héritage littéraire, des critères similaires sont mis à l'œuvre dans toutes les cultures de cette zone. Significatifs, à cet égard, nous semblent les jalons proposés par le prof. Léandre Vranoussis — jalons qu'on retrouve dans l'historiographie roumaine du siècle dernier, aussi bien que dans les interprétations des historiens littéraires d'autres pays. Repoussant l'Ancien Régime, renversé par la révolution de 1821, les historiens littéraires grecs s'attachèrent à révaloriser les œuvres des siècles précédents partant surtout de leur apport au développement de la langue, au dépens de leur contribution à l'épanouissement de la pensée, et portant au premier plan les créations populaires. Cette même démarche se dessine dans l'historiographie roumaine de la génération de 1848. Il reste donc à voir si les choses n'ont suivi le même cours avec la génération du Tanzimat, avec celles ayant participé à la Renaissance bulgare et albanaise ou dans la culture yougoslave.

La continuité s'est avéré donc en fin de compte précaire, bien qu'elle fût attestée dès la mise en lumière — par le canal des genres — du lien existant entre la nouvelle structuration des cultures écrites et la transformation des structures mentales. Dans l'espace Sud-Est européen, de même que dans d'autres régions du monde, la longue durée a tenu son rôle, peut-être même plus qu'ailleurs, vu le poids du niveau populaire dans le développement culturel. Mais, en dépit de cette longue durée, les créations autochtones furent magnifiées à la manière romantique, de même qu'on a fait monter ensuite au premier plan des œuvres donnant expression à l'idéologie des groupes ou classes dirigeantes. De nos jours, le bilan de l'historiographie littéraire est à même de restituer le support des littératures modernes et, en même temps, la place tenue dans la vie des collectivités par les œuvres représentatives.

Enregistrées comme telles, les œuvres communiquent une expérience artistique tout aussi chargée de signification pour la société qui se retrouve en elles, que pour les sociétés évoluant selon des coordonnées similaires. Or, cette expérience se doit d'être incluse dans le patrimoine universel qui ne se réduit plus à l'heure actuelle à un simple schéma, car ses dimensions reflètent l'expansion continue de l'intelligence qui essaye

d'embrasser la totalité de l'aventure humaine, ainsi que les acquis des peuples qui sont parvenus à affirmer leur individualité. Dans le patrimoine culturel contemporain, renouvelé par un aiguillage qui met au jour le caractère universel non pas d'une seule expérience exemplaire, mais de la somme des expériences accumulées par les peuples au cours de leur lutte pour une affirmation en toute liberté et dignité, la création artistique en langue de diffusion limitée peut se frayer une place par le truchement des traductions ; mais elle peut y accéder également grâce au travail des historiens et critiques littéraires. En ce sens, on pourrait commencer par établir, dans un ouvrage collectif, les grandes dates des littératures sud-est européennes, en partant des œuvres représentatives de chaque pays ; ensuite, on pourrait essayer de choisir les œuvres qui s'avèrent représentatives de la zone entière.

A cette fin, il nous semble qu'on doit mieux connaître les convergences des mentalités. Et un domaine fécond en résultats concrets est celui des représentations collectives, car en partant de ces représentations on peut saisir les aspirations profondes qui se sont exprimés à travers les œuvres. L'image qu'un peuple s'est fait de ses voisins ou des peuples éloignés, voir de toute une zone (comme l'Occident ou l'Orient), peut restituer les directions des courants culturels et littéraires. Il importe, à ce même titre, de connaître l'image du Sud-Est européen reflétée dans les littératures de large diffusion. De même que C. D. Rouillard traita l'image du Turc dans la littérature française des XVI^e—XVII^e siècles, et que nous pouvons mieux saisir l'image de la culture grecque chez les philhellènes, il faudra qu'on s'occupe de l'image des cultures yougoslave, roumaine, bulgare et albanaise dans les littératures occidentales, ou du centre et de l'est de notre continent. Et ceci non seulement parce que la zone où elles sont placées fut traversée par les grands courants de la Renaissance, des Lumières ou du Romantisme, non seulement parce qu'elle fut fécondée par les idées de la Révolution française et du marxisme, qui l'ont rendue sensible aux modèles d'un prestige reconnu par le continent tout entier, mais aussi parce que cette galerie d'images permet une meilleure connaissance de soi comme des autres.

La recherche comparée du rythme des littératures sud-est européennes, des formes culturelles qui ont oscillé vers l'Orient et vers l'Occident, des modalités d'accès dans le patrimoine de la culture universelle contemporaine réclame le recours constant à des méthodes susceptibles de mettre au jour l'univers humain. C'est de cet univers que parle la profonde implantation des littératures dans la réalité vécue. Même quand les circonstances matérielles ont entravé l'activité intellectuelle, empêchant son développement sur un registre qu'elle était pourtant à même de couvrir, même quand les créations artistiques ont adopté des formes diverses, la littérature est demeurée attachée aux problèmes majeurs de l'existence individuelle et collective.

L'investigation de la nature humaine condensée dans les modèles d'humanité — le chevalier, le philosophe patriote, le citoyen et les autres types d'hommes exemplaires infusés dans la conscience collective par les créations contemporaines — pourra mettre en lumière une substance humaine qui constitue un acquis des plus importants de la civilisation sud-est européenne. Par sa contribution au développement de la person-

nalité et des relations humaines, la littérature s'est insérée dans une expérience intellectuelle qui, retrouvée dans les œuvres représentatives, s'avère capable d'enrichir le patrimoine contemporain de la littérature universelle.

Depuis 1974, plusieurs initiatives ont mis au jour le progrès constant des préoccupations comparatistes. Il faut saluer la constitution du comité yougoslave de littérature comparée et d'un comité roumain; les deux comités ont des représentants dans le Bureau de l'Association, Internationale de Littérature Comparée. Les Congrès de cette Association tenus à Budapest, en 1976, et à Innsbruck, en 1979, ont attiré un grand nombre de spécialistes des pays sud-est européennes. Un colloque international organisé à Sofia, par l'Académie Bulgare des Sciences, a posé le problème très important de la périodisation des littératures de cette zone de l'Europe. Un autre colloque tenu à Bucarest, sous les auspices de l'Académie roumaine des Sciences Sociales et Politiques et de l'Association Internationale des Études Sud-Est Européennes a repris le problème des relations entre histoire et littérature vu sous l'angle offert par l'affirmation des nations qui ont lutté au siècle passé pour leur indépendance.

A ces manifestations s'ajoutent de nombreux volumes et des recueils exclusivement dédiés à la littérature comparée. Qu'il nous soit permis de rappeler ici qu'en 1974, après le Congrès d'études sud-est européennes de Bucarest, a eu lieu le premier Colloque international de littérature comparée, tenu à Bucarest, et que les actes de ce colloque ont paru dans le nouvel annuaire consacré à cette discipline : « Synthesis », périodique né cette même année. En 1975, le deuxième tome de cet annuaire mettait au jour plusieurs articles sur le « Réalisme sud-est européen », pendant qu'en 1979 le sixième tome a mis à la disposition des lecteurs les actes du colloque sur la littérature et l'histoire dans le Sud-Est européen au XIX^e siècle. Des aspects littéraires sud-est européens ont été souvent discutés dans un autre périodique roumain qui englobe des recherches de littérature comparée : « Cahiers roumains d'études littéraires ». Ajoutons que dans « Synthesis » plusieurs articles ont établi des liens entre l'étude comparée des littératures et l'histoire des mentalités, fréquemment évoquée dans ce rapport.

Initiatives nationales, débats internationaux et publications dévoilent ensemble un essor des préoccupations comparatistes qui ne manqueront pas de contribuer à une meilleure connaissance réciproque, au dépassement des cloisons provinciaux et à une relance des études littéraires consacrées à une zone encore méconnue, et par là à la littérature européenne dans son entier.

TRADITION AND INNOVATION IN BALKAN EPIC.
FROM HERACLES AND THESEUS TO DIGENIS AKRITAS
AND MARKO*

ALBERT B. LORD
(Harvard)

Although the story should begin earlier and farther to the east, I pick it up in ancient Greece because it is then and there that it first becomes manageable in the Balkans. The myths of ancient Greece present us several types of protagonists and several basic patterns of narrative. There is, for example, the Wandering Hero (Odysseus), or the Questing Hero (Jason), or the Warrior Hero (Achilles), or the Returning Hero (Odysseus). Heracles and Theseus were, of course, the Monster-Slaying Heroes par excellence. A full study of tradition and innovation should include all these types and others as well. For obvious reasons I have had to choose one, and the Heracles-Theseus group of traditions seemed to have a peculiar staying power in the Balkans over the centuries.

Although in what follows it may seem at times as if I assumed that there was a straight line of tradition from ancient Greece to the modern Balkans, I am perfectly aware that the truth is much more complex than that. Not only are there changes, adaptations, and some innovations in the course of time as language, social institutions, religions, and peoples themselves change, but new people and new traditions have entered the Balkans. Romans and Slavs brought their own myths and legends and beliefs; Celts have passed this way, and Arabic and Persian influence has been felt through the Turks later, or, in the case of Persia, directly in ancient times. There is much more, as you all know, and the full investigation must eventually take it all into account.

The evidence for ancient epics on Heracles and Theseus is assembled in G. L. Huxley's *Greek Epic Poetry from Eumelos to Panyassis*, Harvard University Press, 1969, Chapter VIII, "Earlier Epics about Herakles", and Chapter IX, "Epic Poetry in Attica and the *Theseis*". For Heracles and Theseus I am otherwise indebted to Apollodorus, for Theseus also to Plutarch's life of him. Other sources will be acknowledged in the course of the paper.



The songs of Marko Kraljević provide the best material for a study of tradition in Balkan epic because the narratives that became attached to Marko are among the oldest in the Balkans and because Marko is the best known and most sung of heroes in northern Balkan song. If we

* Report to the IIIrd Congress of South East European Studies, Bucharest, 4–10 September 1974.

include Digenis Akritas songs as the Greek counterpart to Marko's, then the Marko-Akritic materials can be thought of, and indeed are, pan-Balkan. Marko is sung of in Serbo-Croatian, Bulgarian, Romanian, and Albanian. Although the Akritic songs seem to have been strongest in the Greek speaking parts of Anatolia—Digenis, after all, belonged in Cappadocia—his ballads became known in Greece proper as well. For the purpose of general chronological orientation, we should remember that, difficult as it is to identify Digenis with any historical figure, he may have lived in the second half of the tenth century. Mavrogordato places the writing of the epic in the second quarter of the eleventh century. The earliest manuscript of the epic, that of Grottaferrata, is from the fourteenth century. On the other hand, Marko is a known historical person, oldest son and successor of King Vukašin. Marko died in 1395 fighting on the Turkish side against Vojvoda Mircea at Rovine (May 17, 1395). He was a vassal of the sultan. The earliest song, i.e. text, we have preserved is the ballad in *bugarštice* recorded by Petar Hektorović in his long poem of 1555 *Ribanje i ribarsko prigovaranje*. But the elements in the songs, the narratives themselves, are much earlier than the heroes or than the earliest manuscripts in which they can be found.

Of the ancient Greek myths those associated with Heracles seem to have been among the most prolific and the most basic. Surely much of his significance comes from the fact that he was the son of Zeus himself and of Alcmene. The closest ancient hero to Heracles in this respect was Theseus, by some accounts the son of Poseidon. Theseus, a mainly Attic figure, attracted some of the elements of the Heracles myths (see H. J. Rose). We are dealing, in short, with the son of the great god, either of the sky (Zeus and Heracles) or of the sea (Poseidon and Theseus). When the peoples to whom the stories of Heracles belonged by tradition were Christianized, Heracles the son of the great god Zeus had to be replaced eventually. The only son of the one God was Jesus, and He could not replace Heracles in such pagan tales. While the heroes of the traditional stories could no longer be sons of god or gods, they were, however, to keep some special characteristics that pertained to their ancestry or birth. Digenis's very name is enigmatic, "the twy-born", and his father was a Moslem Emir, his mother a Christian. Marko's father was a king, and in some variants that appear to be needed to support Marko's supernatural characteristics and deeds his mother was a vila. To strengthen this idea of supernatural power, there is the story that Marko was suckled by a vila.

There is a peculiar, or strange, element in Marko's story that requires mention. His father is often presented as a villain, notably, but not exclusively, in the most common version of Marko's birth in the song "The Wedding of King Vukašin". In it Vukašin tries to persuade Momčilo's wife Vidosava to betray her husband to him and to marry him. Vidosava does this, but Momčilo is almost saved by the heroism of his sister. Before he dies he recommends that Vukašin marry the sister, Jevrosima, and kill Vidosava. Vukašin follows Momčilo's advice, and Jevrosima becomes the mother of Marko and Andrija. Now Marko's maternal uncle was a much greater man than his father; for when Vukašin tried to don Momčilo's clothes they were far too large for him and in them Vukašin cut a ludicrous figure. It is to be noted that in the case of Digenis his maternal

uncle Constantine was a great favorite with the boy and vice versa, without, however, any denigrating of Digenis's father the Emir. Do these uncles have any counterparts in the Heracles tradition? Are the uncles in the Middle Greek and the South Slavic traditions the result of similar forces, or are they attributable to different causes?

Let me take the second question first. Assuming that the uncles are non-historical, or that their significance and role in the songs are non-historical even if the uncles might be, I feel that the difference between the two stories argues the strong possibility of separate sources for the uncles. The Digenis tale is the classical, ideal favorite uncle story. Even if we were to find a favorite uncle figure in the Heracles story, Digenis's uncle Constantine might have come from the medieval epic and romance favorite uncle configurations which were very common (compare e.g. in the *chansons de geste*, such as *Roland* or *Raoul de Cambrai*.) Uncle Constantine plays the role of the initiatory youth's sponsor at the time of the trials with wild beasts, nothing more. The death of Marko's uncle Momčilo before Marko's birth, however, deprives Marko of having a favorite uncle sponsor — if we can put it in that way. In short, it seems that the two "favorite uncles" derive from different sources and play different roles. I have suggested a possible, even probable, source for uncle Constantine. What about Momčilo? What about the Heracles tradition?

The genealogy of Heracles is complicated, partly because of conflicting traditions and partly because of the fact that Alcmena entertained both Zeus and her husband Amphitryon during the same night and gave birth to twins, Heracles, sired by Zeus, and Iphicles, son of Amphitryon. Incidentally, Iphicles had a son Iolaus who later became a companion of Heracles in some of the latter's labors and other adventures. But let me return to the twins, because they are a link to Marko, specifically to Marko and Andrija. There is a difference between Marko and Andrija as there is between Heracles and Iphicles; one is "stronger" than the other. In both the ancient Greek and the South Slavic traditions the father of the heroes Vukašin and Amphitryon killed a close male relative of the heroes' mother (Momčilo, brother, and Electryon, father of Alcmena). I should like to suggest that the South Slavic tradition of Marko's and Andrija's birth owes something at least to the Heracles tradition. Whom, if that be true, would Momčilo represent in the Heracles story? The key may be not in kinship, but in relationship in quality. Momčilo was far superior to Vukašin, and Marko took after his maternal uncle, not his father. According to this reasoning, then, Momčilo was the equivalent of Zeus from whom Heracles had his special characteristics. Amphitryon is thus reflected in Vukašin. The physical roles were reversed, that is, in the myth Zeus could be the begetter, but in the "reality" of Marko's birth story the "supernatural" father becomes a supernumerary whereas the real father is Vukašin, the tradition thus maintaining a double father-ship. The changes here are adaptations rather than innovations. They are necessitated by a change from the ancient view of the gods and their mingling with the daughters of men. Is it too much to go the next step and see the negative role of Vidosava, wife of Momčilo, as a reflection of Hera's sinister role in the story of Heracles? I suspect that may be going too far. But the identification of Momčilo with Zeus explains the fact

that Momčilo is presented as an extraordinary person whose qualities Vukašin cannot match. Marko had to have a supernatural ancestor in his background and Vukašin did not fit the bill. Somewhere in Marko's story must be the divine. In some versions it was a vila, but in the classical song Momčilo performs that function.

Much more could be said about Marko's and Digenis' birth and their relationship to the Heracles traditions of his begetting by Zeus. I have tried to be suggestive rather than exhaustive. One must always be cognizant of the fact that our sources are far from ideal for our purposes. The Digenis poem is found in literary reworkings of, I believe, oral traditional elements. The Heracles tradition comes to us largely in comparatively late summary. Only in the case of the Marko songs are we dealing with reasonably acceptable traditional texts. Often what I am saying in reality is that there was narrative matter similar to what we have attached to Heracles, and to other figures as well, in ancient times. The same can be said for the stories around Digenis. In spite of these difficulties, it is astonishing how much we can surmise that is reasonable and seems to fit the available facts. We should be grateful for that.

★

I have not discussed in this paper the possible intermediate role of the Alexander romance of Pseudo-Callisthenes. It also provides important parallels to Digenis and Marko, as concerns birth and ancestry, training, encounters with wild beasts. For further on this see Georg Veloudis, *Der neugriechische Alexander Tradition in Bewahrung und Wandel*, Munchen, 1968. He has a chapter on oral tradition (pp. 227—252) and devotes several pages to Alexander and Digenis (pp. 265—268). Especially helpful is his schematization of Alexander's life under the headings of I Abstammung, II Geburt, III Jugend, IV Mannesalter, and V Tod (pp. 286—290).

★

Heracles' early life and training up to the time when he undertook his famous labors were not without incident or interest for an investigation of the traditional character of the stories of Marko Kraljević and of Digenis Akritas. When Heracles was eight months old Hera (or Amphitryon — they were both jealous) put two huge serpents in his bed and he strangled them with his hands. The infant Heracles' killing of the serpents is but the earliest of a number of conquerings of wild creatures of various sorts which are characteristic of Heracles and form a bond between him and Marko and especially Digenis. Digenis' first adventures with wild beasts, however, begin somewhat later in life, when he is twelve, and do not include any encounter with serpents. But later adventures, after his marriage, tell of battles with a dragon who threatens his wife. I do not know of any meeting of infant Marko with one or more serpents. Yet we shall see shortly that both dragons and wild beasts, as well as serpent related figures loom importantly in Marko's experiences.

Heracles was taught to drive a chariot by Amphitryon (his "father"), to shoot with the bow by Eurytus, to wrestle by Autolycus, to fence by Castor, and to play the lyre by Linus, a brother of Orpheus. These seem to have been the skills required of the well bred demigod. Digenis' training

fits his age too, of course. After three years with a teacher, he had "much learning", which is Mavrogordato's translation of "plethos esche grani-maton", i.e. book learning, reading and writing. He also learned horse-manship and hunting from his father. There are two elements in the medieval "curriculum" of Digenis that are absent from the ancient Greek that might be thought of as innovations, namely, reading and writing and horsemanship, the latter perhaps "replacing" learning to drive a chariot. I want to dwell for a moment on the "new" development of horse culture. Here we have an "innovation", a difference from the Hera-clean tradition and a very important one.

The horse culture of the ancient Greek epic tradition was centered on the chariot. By the time of the Digenis tradition riding horseback was highly developed, probably having been imported into Byzantium from Arabia and later from the lands of the Turks. The fabled and divine horses of Achilles, the much prized horses of Rhesos, and a few other horses in ancient epic are all chariot horses. (For more on the horse in ancient Greece, see J. K. Anderson, *Ancient Greek Horsemanship*, Berkeley and Los Angeles, 1961.) In short, the ancient Greek epic had a horse culture, but it was different in some ways from that which was to appear in the medieval and later periods in the Balkans. There were no more chariots; men rode on horses into battle and on journeys. Epic had to change with the times and to adapt. Yet these are outward changes. Horses in the ancient epic were more than drawers of chariots, and in medieval epic they were more than conveyors. In both older periods and right down to the present, the horses of traditional epic or ballad, or narrative in general, are close to the heroes, sometimes an alter ego of their masters, sometimes a tie with the "other" world. The tradition is very, very old.

In the epic of Digenis Akritas the magic role of the horse is not so clear as elsewhere, as we shall see, but that the horse was important is nevertheless evident, or can be deduced. The role he plays in the "investiture" scene where he is described magnificently is an eminent example. Digenis was twelve years old and had just overcome a series of wild beasts. He bathed ceremonially and dressed in a change of fine clothing. He mounted, then :

"Changed saddle to a horse white as a dove,
His forelock was plaited with precious stones,
And little golden bells among the stones;
So many little bells a noise was made
Delightful, wondrous, and amazing all.
A green and rosy silk was on his croup
Covered the saddle to keep the dust away;
Saddle and bridle plaited with gold tags
And all the handicraft studded with pearls.
The horse was spirited and bold in play
And so the boy was quick in riding it.
Whoever saw him wondered at the youth,
How that the horse played at the youngster's will,
And he sat like an apple on a tree."

(Mavrogordato, p. 81, lines 1212-1225)

Tradition teaches us to expect more of this horse besides this admirable description. Ancient Greek epic tradition would have told us his provenience, as indeed, would Arabian or later Turkish traditions, including an account of how our hero obtained the horse. Unfortunately, our Digenis text is literary and some of the traditional elements in the oral versions that probably are in its background have been lost. Horse culture is strong throughout the poem even in its literary form, but the tradition of the hero's special horse is only faintly seen.

This is not the case for Marko Kraljević. This South Slavic Heracles figure has also acquired, probably from Arabic or Turkic traditions, a horse which is his alter ego, whose name is Šarac, meaning "piebald". There are stories of how Marko acquired his horse; in some songs Šarac helps his master in fighting and in advice. The instances are too well known for me to rehearse them here. The tale, or tales, of how he found this horse seem to belong to the same type of tale as those associated with the Turkish hero Kurroglou. So the horse tradition represented by Šarac is the adoption of another tradition, non-Balkan, into the Balkan tradition as represented by its oldest — so far as I know — poetry, that of ancient Greece. But I am getting ahead of my story. Digenis' learning horsemanship led me to an investigation of a new tradition of horseback riding and of horse culture coming at some time from the east and supplanting the chariot horsemanship of the ancients. I wish now to return to following the fate of some of the elements in the Heracles story in its possible manifestations later in Greece and in the northern Balkans.

★

As I have said, Heracles was taught to play the lyre by Linus, a brother of Orpheus. "... he, Linus, came to Thebes and became a Theban but was killed by Hercules with a blow of the lyre; for being struck by him, Hercules flew into a rage and slew him. When he was tried for murder, Hercules quoted a law of Rhadamanthys, who laid it down that whoever defends himself against a wrongful aggressor shall go free, and so he was acquitted. But fearing he might do the like again, Amphitryon sent him to the cattle farm; and there he was nurtured and outdid all in stature and strength. Even by the look of him it was plain that he was a son of Zeus' for his body measured four cubits and he flashed a gleam of fire from his eyes; and he did not miss, neither with the bow nor with the javelin. While he was with the herds and had reached his eighteenth year he slew the lion of Cithaeron, for that animal, sallying from Cithaeron, harried the kine of Amphitryon and of Thespius. . . . And having vanquished the lion, he dressed himself in the skin and wore the scalp as a helmet." (Apollodorus, *The Library*, Vol. I, Loeb edition.)

Except for the killing of the lion, and even that in most general terms, there is no parallel in the traditions of Digenis Akritas that I know to these incidents. In short, Digenis does not seem to have killed his music teacher or anyone else of his instructors, nor was he banished to the farm to grow up out of harm's way. It is true that we have a general description of Digenis at the end of Book III :

“So the child grew, the Twyborn Borderer,
 Having from God strange favour of manliness,
 So that all looking on him were amazed,
 Admired his wisdom and his noble daring;
 And fame about him was in all the world.”

(Mavrogordato, P. 65, lines 976—980)

For further description, see Mavrogordato, page 79, lines 1173—1180.

In the passage above from Apollodorus there are at least three events to be noted: 1) Heracles killed Linus; 2) Amphitryon sent him to the farm to avoid further trouble; and 3) Heracles killed the lion of Cithaeron, and thus acquired his lion's skin and cap, according to Apollodorus. (More commonly the lion's skin is said to be that of the Nemean lion). Do any of these three events have possible reflections in the songs or stories of Marko Kraljević?

Marko did in his early career destroy life and for this was driven out by his father. The tale is told in a complicated Bulgarian song about which I have previously written. (To be published in the collected papers of the Bulgarian Conference at the University of Wisconsin in 1973). The song is frankly a puzzle to me, since, for all its interest, its publishers have given no information about its collector or singer nor any comment on its contents. I find this lack of documentation disconcerting, but assuming that the song is a bona fide traditional product I shall use it for this investigation. The story goes as follows:

King Vukašin learned from one of three prophetesses who visited him at midnight during the feast at the birth of Marko that the child could become a hero and that he would crush his father's bones. Vukašin put the baby in a basket and floated it on the Vardar. The child's cries were heard by a shepherd who took the baby to his mother. Marko was brought up by the shepherds until he was old enough to work. This is certainly very old traditional material, as I am sure that no one will deny. Perhaps the most pertinent of the older forms is in the Oedipus myth, where it was predicted, of course, that Oedipus would kill his father and marry his mother. Since the singers knew that Marko did not kill Vukašin, the dread prophecy was changed to “crush his bones”. The incest portion of the Oedipus myth has been dropped here, but it is to be noted that such incest is told in Serbo-Croatian epic song about Nahod Simeon, the foundling whose earlier history was close to that of Marko in the Bulgarian song under consideration. The patricide in this tale, then, may be connected with that other Theban mythic cycle, that of Oedipus. I do not know of such prophecy in the story of Theban Heracles. Let me continue the Bulgarian song.

The shepherd sent Marko to pasture the village calves. He pastured them three days and three nights and on the fourth day he beat them to death and returned home. The shepherd was angry for the trouble Marko had caused him and he drove him from home. He told Marko that if he had been any good, he would not have been exposed in the river to be found by him. The Vardar was his father and his mother. Now

Marko knew that he was a foundling, and he went and made a home for himself in the sand on the shore of the river. This is the strangest part of this strange song. It has been pointed out that Marko's is a composite figure in tradition (Burin in *B'lgarsko narodno tvorčestvo*) with many contradictions. How did this bit about Marko killing the calves on his first job find its way into Marko's story? But first, where did it come from? I have pointed out elsewhere that the only parallels I know are from the Kullervo runes in the *Kalevala* and from the Armenian epic of *David of Sassoun*. (Bulgarian Conference at the University of Wisconsin, 1973). I have begun to wonder whether the Heracles myth may help us in seeking an answer to the origin and meaning of such incidents. The elements that have been suggestive have been the early appearance in Heracles of a trait of irrational violence, especially homicidal violence, and his banishment to the farm. In respect to the violence, it is to be noted that this is the first incidence of it in Heracles' life, but by no means the last, nor, perhaps, the most important. This first violence was caused by an action of the teacher Linus; Heracles was acquitted on self defense. The second was caused by a madness sent by the jealous Hera, and it caused the murder of Heracles' and Iphicles' children. Periodic madness became a characteristic of Heracles.

It is Heracles' affinity with animals which ties his tradition most closely to Digenis Akritas. In this I am distinguishing between animals, wild or domestic, and monsters. Heracles' roll call in both categories is impressive, of course. There is no need here to give them all, but they include the following: *Animals, wild*: 1) two huge serpents, 2) the lion of Cithaeron, 3) the Nemean lion — but note that the lion was invulnerable and begotten by Typhon and that Heracles took his club, but actually "putting his arm around its neck held it tight till he had choked it" — compare the strangling of the two huge serpents, 4) the Ceryntian hind — but note that it had golden horns and that he shot and captured it alive —, 5) the Erymanthian boar (taken alive), and Apollodorus adds at one point: "So journeying through Europe to fetch the kine of Geryon he destroyed many wild beasts" (p. 211). *Animals, domestic*: 1) the Cretan bull, captured and released, 2) the mares of Diomedes — but note that they were man-eaters and might be classed as wild — captured and given to Eurystheus, who released them but they were destroyed by wild beasts on Mount Olympus, 3) the kine of Geryon. *Monsters*: 1) Lernaean hydra, killed with the help of Iolaus, his nephew, 2) the sea monster to whom Hesione, daughter of Laomedon of Troy, was exposed (Heracles was promised as a reward the mares that Zeus had given to Laomedon in compensation for the rape of Ganymede, which reward was not given and as a result Heracles later attacked Troy), 3) Geryon, son of Chrysaor, who was brother of the winged horse Pegasus (they both sprang from the decapitated Gorgon; Poseidon was their father; Heracles was of the line of Perseus the Gorgon slayer); Geryon "had the body of three men grown together and joined in one at the waist, but parted in three from the flanks and thighs", 4) Geryon's watch-dog, Orthus, "the two-headed hound begotten by Typhon on Echidna", 5) the dragon that guarded the apples of the Hesperides, and 6) Cerberus, the hound of Hades. "Cerberus had three heads of dogs, the tail of a dragon, and on his back the

heads of all sorts of snakes". "When Hercules asked Pluto for Cerberus, Pluto ordered him to take the animal provided he mastered him without the use of the weapons which he carried. Hercules found him at the gates of Acheron, and, cased in his cuirass and covered by the lion's skin, he flung his arms round the head of the brute, and though the dragon in its tail bit him, he never relaxed his grip and pressure till it yielded. So he carried it off and... after showing Cerberus to Eurystheus, carried him back to Hades" (p. 237).

Before looking at the animal affinities of Digenis and Marko — and later their experiences with monsters — we should remark on Heracles' weapons. We have already seen that he had enormous strength in his arms and hands and that he frequently used that without weapons. Otherwise, his earliest weapons and armor were as follows: "Hercules received a sword from Hermes, a bow and arrows from Apollo, a golden breastplate from Hephaestus, and a robe from Athena; for he had himself cut a club at Nemea" (p. 183). Diodorus Siculus added that he also received horses from Poseidon. Although the club is characteristic of Heracles in art and he used it frequently and effectively, he also made considerable use of bow and arrows, for he had dipped the latter in the gall of the hydra and they were poisoned.

The club and great unaided strength are characteristic also of Digenis and of Marko, in the latter's case in the form of a mace (buzdovan). To the best of my knowledge Digenis does not use bow and arrows, but on occasion — as against a vila, for example — Marko did. The sword was commonly used by both heroes, but in the song of "Marko and Musa" a special one is forged for him by Novak (Hephaestus), who had also made one for Musa. In respect to strength and weapons both the middle and modern Greek and South Slavic heroes are honorable traditional descendants from Heracles.

Except for the horse — a special case, of which we have spoken earlier at some length — neither Digenis nor Marko has any particular relationship with domestic animals. They do not seem to have inherited, in other words, what might be termed the "culture hero" tradition of Heracles. Whether one should attach any significance in this respect to Marko's beating of the calves in the Bulgarian song analyzed above I do not know, but I would tend to be cautious.

On the other hand, Digenis devotes no small amount of his time to wild animals and he became famous for his deeds with them. In one scene in Book III, as the Emir, after Digenis' birth, was riding to visit his mother, Digenis' father encounters a lion and takes prizes to be given to his son on his return. The passage is as follows:

"Once as they travelled through an awful pass
They found a fierce lion holding a doe;
When they beheld him straightway his companions
All in a fright ran up into the hill;
And grieving the Emir said to the lion,
'How did you venture so, most dreadful beast,
And stand across the road of passionate love?
I'll give you recompense as you deserve.'
He struck him with his staff full in the middle

And straight he was stretched baleful on the ground.
 Straightway he commanded his own companions,
 'Knock out the teeth all of them of the beast,
 Likewise the talons of his right forepaw,
 That when, with God, I return to Romania,
 We'll give them to wear, I say, to my good son,
 Twyborn brave Kappadokian Borderer.' "

When Digenis was twelve, as I have noted before, he fought wild beasts. First he attacked ferocious *bears*, a male and female with two cubs. His uncle told him not to use his sword, but only a club. Actually he squeezed the female to death and the male, which was running away, he flew after like an eagle and caught, seized by the chap, shook, killed, threw it on the ground, twisted its neck about and broke its spine. The incident with the bears was followed immediately by pursuit of a *deer* which was startled by the bears. Digenis overtook it in a few strides, seized it by hind legs, and with a quick shake tore it in two parts. Shortly thereafter a *lion* came out of the thicket to find the boy dragging the bears with his right hand and the hind with his left. His uncle advised use of the sword for this encounter, and with it Digenis split his head apart down to the shoulders.

Later, when he was visited by the King, Digenis gave an exhibition performance. First he subdued a wild horse :

"And tucking fast his kilts into his girdle,
 Began to run behind to catch him up,
 And in a little distance seizing the mane
 He turned round backwards the great beast and wild,
 Kicking and plunging, all thinking to escape ;
 And when the brave boy came before the King,
 He dashed it down spread out upon the ground."

At this point a lion emerged :

"Even the King himself was turned to fly.
 The Boy at once running up to the lion
 And snatching hold of one of its hind legs,
 Mightily shook and dashed it on the ground,
 And turned it dead upon the gaze of all."

I do not need to belabor the fact that these passages are Heraclean, although the taming of the horse may also be reminiscent of the Pseudo-Callisthenes "Romance of Alexander the Great." Heracles dispatched lions, but not bears, and he caught, but did not kill — according to our version — the Cerynitian hind. He brought to Eurystheus the mares of Diomedes. The Digenis of the epic — from which I have taken the above examples — was a worthy descendant of Heracles through, I believe, a continuous Greek oral tradition. That tradition lived on to the present time in some of the Akritic ballads.

Marko Kraljević, except for the calves already mentioned, has nothing to do with domestic animals ; Šarac, too, is a special exception. Marko's involvement with wild animals — as distinguished from dragons and other monsters — is seen in an astonishing song from southern Dal-

matia published in the last century by the Matica Hrvatska (Vol. II, No. 2, p. 5 ff.). In it the vila attacks Marko who has disturbed her lake. Girded with snakes and mounted on a stag whose bridle and reins are snakes which she strikes with a snake whip she approaches Marko. She is accompanied by the wild creatures of the mountain. The vila dismounts from the stag and the snakes take it and hold it; Marko dismounts from Šarac. The vila shoots six arrows, but Marko catches them on his bear-skin shield and breaks them. They now wrestle together for a summer's day to noon, and finally Marko begins to kneel on the ground. The vila laughs and the sound flashes through the clear air as if the heavens were opened. Then Marko calls upon his "vila posestrima" who, after scolding him, reminds him of his hidden knife. The vila with whom he is fighting looks up to the sky to see with whom Marko is speaking. She lets up a little on Marko and he draws his knife and scatters her entrails down the mountainside. I have written elsewhere — in fact in a paper on dragons, delivered at the meeting of this association in Sofia some years ago and since published among the papers of that conference — about the vila in this song as a dragon figure, her relationship to Musa Kesedžija, and a possible connection to the cosmic dragon. At this point I should like to emphasize her relationship to wild creatures. Not only is she depicted as riding a stag and as having snake helpers and attributes, but in the final exchange of words between the dying vila and Marko one finds another connection of the vila and of Marko with wild animals.

As the vila dies she curses Marko: "May you become blind in both eyes and perish from the world, for you have killed the vila and mistress of the mountain woods and the clear lake, where the wild geese and the swans breed, where the wolf pastures the lamb, and where stags allow themselves to be ridden!" Marko heard but paid no attention to these words. He swung his sword and freed the stag from the snakes and let it loose into the green woods. Then he mounted his horse and set out along the road singing.

As the slayer of wild beasts we see Marko only in an indirect way, namely, through his wolf's fur headgear and his bear's skin shield. But as freer of the wild creatures his role is clear in this song. The only parallel I am aware of to his action is in the Armenian songs of David of Sassoun. David discovers his father's hunting park, surrounded by a wall without a gate, in which are deer, wild sheep, wolves, and bears. David broke down with his mace the wall of the game preserve and found there "A luxurian garden, an orchard of fruit trees, A large swimming pool, And a stream of gurgling water flowing into the pool, And all kinds of animals." One might suppose that the incident of freeing the wild animals as found in the Croatian song was an innovation, were it not for the Armenian parallel. One should add to the excerpt from *David of Sassoun* that after David had discovered the park with its swimming pool, he set the animals free in this wise:

"With one blow David knocked down the walls;
He took off his mantle, tossed it in the air and shouted:
Hey, hey!
All the animals ran out.
David said: — Go, you are free.

He searched the hills and valleys,
 Looked beneath every stone, rock, and tree,
 Walked around, saying : — It will be a pity
 If one of these animals, asleep, is left behind.

David chased all the animals out of the park.” (p. 221)

Later David bathed in the pool, sacrificed two wild sheep to God, feasted and then rested.

In a Bulgarian song “Marko Kraljeviči, Ive i Dete Dukatinče,” there is to be found a description of the vila with stag and snakes that is very close to that in the Croatian song above. This is one of the many instances of the close tie between the traditions of the Dalmatian coast and those of Macedonia and Bulgaria, and it is of great interest. But the freeing of the wild creatures is not in the Bulgarian song. The Bulgarian song was collected in 1887 (September 9) and published in the first volume of the *Sbornik za narodni umotvorenija, nauka i knižnina*, 1889. The second volume of the Matica Hrvatska publication appeared in 1897, but I do not know the date of Dragutin Rakovac’s collection from which our Croatian song was taken (no. 104). The Bulgarian song in question, it should be said, does not tell of Marko invading the water kingdom of the vila, but it belongs in the vila stories in which a companion of Marko sings for Marko’s entertainment and at his insistence; the singing disturbs the vila, and she kills Marko’s comrade. Marko on Šarac catches the vila and makes her obtain herbs to bring the comrade back to life. To the preceding material has been added a story of an encounter between Marko and Dete Dukatinče. The description of the stag-riding vila suits the Croatian song far better than it does the Bulgarian; it is, in fact, incongruous and even inconsistent in the latter. After killing Marko’s friend Ive the vila flies up to the sky beneath the moon. For this journey we might assume that she would normally use her own wings rather than the stag on which she first appeared. The stag description, if I may call it that, belongs with the creatures of the wild “theme,” which also involves killing the vila. The flight heavenward belongs to the singing-killing-comrade complex, and for it a falcon, a hefty throw of the mace, or a special quality in a horse to overtake the vila are requisite. Our Bulgarian song is blessed with one of the finest conversations between Marko and Šarac that I know of. Marko asks Šarac if he has seen where the vila (Vida Bazdaržijkja) has fled. The horse replies that she has fled to the clear sky with the stag near to the bright moon. Marko asks Šarac then if he can fly up to where she is and bring her down to earth. The horse says that he can. But he tells Marko to take a white cloth and tie his black eyes, because when he flies to the clear sky, he will meet all sorts of winds, furious winds and whirlwinds, and Marko might lose consciousness and fall from him. Marko follows the horse’s advice, he ties his eyes against the winds. When they reach the vila, Marko strikes her with his mace and brings her to earth.

Before leaving the subject of animals wild and domestic from the Heracleian and related traditions in the Balkans, I should note that we have now discovered at least two elements common to Marko’s tradition and that of David of Sassoun: the irrational behaviour of the

hero on an assigned task in the realm of village life ; the theme of freeing wild creatures. I have suggested that the first of these elements, the hero's irrational behaviour under given circumstances, may just possibly be associated with the irrational behavior of Heracles. I do not know where to seek the common source for the liberation of wild creatures element. It may be somewhere in the Heracles-Theseus legends from antiquity that the kernel can be found. I do not know. One can seek it also in the Alexander romance, in Turkish or Arabic narrative, or, more probably, I would think, in the *Shah name* of Persia.

In the meantime, the problem is complicated by the existence of what may be called the "northern" versions of the irrational behavior element. I have previously mentioned the case of Kullervo in the songs of the *Kalevala*. I have been reminded of the case of Grettis in the songs of the *Grettis saga* of the thirteenth century. This is the oldest clear case of the theme, all the other instances being from nineteenth or twentieth century manuscripts.

To sum up, while Digenis seems beyond a doubt to belong in the same tradition of a slayer of wild animals to which Heracles belonged in ancient times, Marko seems to have had a different involvement with the creatures of the wild. We come finally now to the last part of this section, the monster slaying activity of both Digenis and Marko.

In the epic Digenis eliminates one dragon, a clever creature which changed itself into a handsome youth in order to seduce Digenis' wife. The atmosphere of this dragon interlude is more romantic than epic. Digenis is asleep. The Girl goes to a nearby spring where she wades a little. A serpent "self-changed to a handsome youth" approached to seduce her, but she recognized him for what he was and warned him of her sleeping husband. The serpent tried violence and the Girl cried out. Digenis awoke, drew his sword and in a twinkling was at the spring. The serpent changed his appearance again :

"Three well-grown heads he had all fiery-flaming ; . . .
 Moving from his place he made a noise of thunder,
 So the earth seemed to shake and all the trees.
 His body thick, joining the heads in one,
 Behind was slender, tapering to a tail . . .

Digenis raises his sword, brings it down on the beast's heads, taking them all together.

. . . on the ground stretched out
 He lashed his tail up and down for the last time."

Digenis wipes his sword, puts it in its sheath, summons his boys to take the dragon away and goes back to sleep again. The Girl laughs as she thinks of what has happened, and so that her laughter may not wake her husband she goes to a nearby tree, "To have a little comfort after her fear," when a lion comes from the grove. He started to attack her but she cried out.

"I heard, and swiftly rose up from the bed,
 And when I saw the lion quickly jumped
 With staff in hand, and straightway fell on him,
 And struck him on the head ; he died forthwith."

When dragon and lion had been thrown far off the Girl asked Digenis to play on the lute "to refresh her soul." Fortunately, unlike Heracles he had not killed his music teacher and he played while she sang a song very like one in the third century romance "Clitophon and Leucippe" by Achilles Tatius (II.1). The sound of the song caught the attention of some rieviers, forty in number, who found Digenis and his company and wanted the Girl. He routed them. He sent the Girl then for a clean garment to change for his blood-stained one. He was waiting on a tree, and three cavaliers showed up. And so on.

Our epic dragon has almost, but not quite, lost his supernatural reality in the series of rapid romantic events in the literary texts.

Marko's repertory of monsters is more variegated. It is perhaps surprising to find that in the published Karadžić collection (i.e. volumes 2 and 6) there is no song of Marko killing a dragon. For this tale we have to turn to the Matica Hrvatska and to the Bulgarian collections. Song No. 50 in Volume II of Matica Hrvatska, *Hrvatske narodne pjesme*, "Marko Kraljević i zmaj," begins with the frequent scene of Marko supping with his mother. He asks her if she has ever been afraid, and she replies only once, when he had gone into the army, and counters with the same question for him. He admits that he has been afraid only once. That was when he was "mladi diver" for Sibirjanin Janko. When the wedding guests had left the bride's home with her they had been warned by the girl's mother that a dragon with three heads and six wings would meet them. At the first flapping of its wings all the wedding guests would fall to the ground, at the second flapping they would all perish, and at the third flapping they would all disappear. All this happened, except that at the third flapping of the dragon's wings the dragon struck Marko on his left thigh and his left leg pained him. He struck the dragon with his sword and cut off three of its wings. When he started to strike a second time, the sword fell from his grip, but the girl happened to have a sword that her brothers had given her to be presented to the young "diver" as a gift when they reached Sibirj. With that sword Marko killed the dragon. With great difficulty he gathered the wedding guests together (!), they completed their journey, and feasted for a week.

Here is a rather ornate dragon, which blocks the roads for wedding parties, presumably to take away the bride, since there is, of course, a distinct category of dragons given to maiden snatching. Notable in this song, however, is the switch in swords. A special weapon seems to be required for certain special tasks, such as dragon slaying. When Marko fights with Musa, he is reminded by a vila of a hidden knife, and he had previously had a special sword forged for the encounter. Beowulf, you will recall, had his own sword, was given Unferth's sword, and finally dispatched Grendel's dam with a special sword he found in her den!

The Bulgarian song that is closest to the Croatian song above is the one of "Marko and the Three Prophetesses" of which we have talked above. In it the hero is living in the sands of the Vardar river, when he is recruited as "po-mal dever." On their return with the bride the wedding guests are stopped by a huge three-headed beast (zveretina) who takes away the wedding gifts and, when the "deveri" approach with the bride, demands that she too be given to him. The older dever, Gruzica, ran away,

but Marko stayed with the bride. The beast was furious and attacked Marko. They fought and the wedding guests watched from a distance, but finally they too in fright ran away. They went to the bridegroom's house (Rela Šestokrila) to celebrate funeral services and feast for the bride and the "po-mal dever." Marko, of course, killed the wild beast and cut off all three heads. He proceeded with them to the wedding feast, and then gave all the wedding guests a beating for having deserted him and the bride. You will recall that among the wedding guests was Marko's father Volkašin. Recognition and reconciliation take place.

From the dragon slaying point of view, the notable element is the wild beast with three heads, another form of dragon, a monster. There is also an element of the hero being deserted by his companions, an element which occurs in the Croatian song as well.

Finally, the Bulgarian song that presents us with the finest dragon I know — one of which I have previously written, is entitled simply "Marko Kraljeviči ubiva zmija troeglava" (*B'lgarsko narodno tvorčestvo* pp. 131 ff.). It is a comparatively short song. Marko and thirty heroes set out to kill a three-headed dragon that has blocked the sultan's roads and the narrow passes so that no bird even can fly across them, to say nothing of any man. When they reach the passes Marko calls forth the dragon, who has one head beneath the bright sky, another on the beautiful earth, and a third in between heaven and earth. This is a grand cosmic dragon. When Marko's comrades saw it, however, they fled back leaving Marko alone. Marko is in despair, but his horse Šarko encourages him, saying he will dispatch the upper head with his teeth, and the lower head with his hoofs, while Marko takes care of the middle head. This is, of course, exactly what happens. When Marko returned he found his comrades drinking in the cool tavern. He beat them with his mace for having deserted him.

To sum up this section, the Heracleian tradition of a relationship, chiefly an adversary one, of the hero to animals wild and domestic, and to monsters, survived into the present day, or at the very least has counterparts at the present time, in the songs about Digenis Akritas from at the latest the fourteenth century onwards, and in those about Marko Kraljević in Serbo-Croatian and Bulgarian.

I would assume that the three-headed Arab so common in the Marko, and other, songs is an adaptation of the three-headed dragon or monster and not the other way around. I have encountered a number of versions of "Marko i Troglav Arapin" in the Parry Collection, but it is noteworthy that neither the Matica Hrvatska, nor Karadžić, nor the Bulgarian collections have this song or a version of it. In their songs there is only Crni Arapin; no mention of three heads!



Brigands are an important element in the tradition of both Heracles and Theseus. There is an excellent comment on these brigands and the activities of Heracles and Theseus against them in Plutarch's "Life of Theseus." It is too long to quote in full, and the following must suffice:

"That age produced a sort of men, in force of hand, and swiftness of foot, and strength of body, excelling the ordinary rate and wholly

incapable of fatigue; making use, however, of these gifts of nature to no good or profitable purpose for mankind, but rejoicing and priding themselves in insolence, and taking the benefit of their superior strength in the exercise of inhumanity and cruelty, and in seizing, forcing, and committing all manner of outrages upon everything that fell into their hands."

Heracles destroyed some of these bandits, but some escaped or were beneath his notice. Later Theseus undertook to emulate Heracles, according to Plutarch.

In the epic of Digenis there are one or more bands of brigands, or rievvers, as Mavrogordato's translation calls them. Interestingly enough Digenis shows some inclination to join them, but he is essentially a loner. He competes with them, he fights and overcomes them, and finally they bring in a band of Amazons under Maximo, whom he subdues both militarily and sexually, and then kills. The story of Maximo is not under consideration here, but the encounter of Digenis with the rievvers is perhaps the most obvious parallel to the brigandage of ancient times. A far better parallel to the individual brigand — as distinct from bands of brigands — is to be found in Digenis' fight with Mousour, a highwayman who blocked all the roads. Digenis had killed him and saved the beloved of the daughter of Haplorhabdes, whom he himself (Digenis) had met, and seduced, on the road. Mousour is a shadowy figure in the Digenis epic. His encounter with Digenis is only referred to and is not the center of the incident of which it is a part. One might even assume that the story was possibly well known and that there was no need to rehearse it entirely, but this is perhaps reading too much into this reported event off-stage. Mousour remains, however, the best individual parallel between one of the ancient road blocking brigands and the characters in the Digenis epic.

Both his name and his highwayman activity connect Mousour in medieval Greek tradition with Musa Kesedžija in the Marko Kraljević tradition in South Slavic, Albanian, (and Romanian?). Musa had rebelled against the sultan because he had not been properly paid for his services; he built a tower on the highway and killed merchants and pilgrims. In this, incidentally, he has similarities, of course, with Crni Arapin, whose song frequently begins, "The Black Arab built a tower." The sultan sends forces against Musa (and against Crni Arapin) but they are all defeated. Finally, Marko goes to meet him, they wrestle, Marko is nearly overcome, but with the help of a vila's advice and a hidden weapon, (essentially by deception and outside supernatural intervention) Marko splits Musa open. Inside he finds three serpents in Musa's heart; one has been killed, a second is just waking up, and a third is still asleep. The song ends with Marko's comment, as he returns home, that he has killed a better hero than himself. In this way we realize that Marko's opponent was not simply a brigand, but a figure of supernatural powers that had to be overcome by supernatural intervention and special means.

In Heracles' tradition the encounter that best fits the Digenis-Mousour, Marko-Musa pattern is clearly that with the road-blocker, stranger-killer, son of Ares, Kyknos (or Cycnus). Kyknos cuts off the heads of strangers and uses their skulls (according to Stesichoros) to

build a temple to Ares. (For a full account of Kyknos and his relationship to other figures in ancient myth see Joseph Fontenrose, *Python*, Berkeley, 1959, especially pages 28—34 and 321—364.) The fullest account of the fight is given in the piece, sometimes attributed to Hesiod, entitled “The Shield of Heracles.” Here is Fontenrose’s summary of the battle:

“Herakles and Iolaos, on their way to Trachis to visit King Keyx, encountered Kyknos and his father Ares in the temenos of the Pagasaeon Apollo, and Kyknos thought to vanquish Herakles. The contestants left their chariots and fell upon each other. Herakles’ spear soon cut through two tendons of Kyknos’ neck, and Kyknos fell to the ground. Then Ares advanced upon Herakles, who received his attack. Athena, who had come to give support to Herakles (she had already provided his breastplate) tried without success to hold Ares back, and when Ares’ spear struck Heracles’ shield, she weakened its force. Ares drew his sword and rushed upon Herakles, but the hero wounded him in the thigh, just as Diomedes did on the Trojan plain, and cast him to the ground. Then Phobos and Deimos, the war god’s attendants, picked Ares up, put him in his chariot, and drove off to Olympos.” (Fontenrose, p. 29)

In other versions the fight between Heracles and Ares is stopped by a thunderbolt from Zeus. Kyknos is associated with Thessaly and hence his legends are geographically well placed for survival in the Balkans. Heracles, too, it is to be remembered, is associated with Thebes and Tiryns.

In the Alcestis myth, there is an episode in which Heracles fights with Thanatos, Death, himself. Heracles fought Hades at Pylos (the “gate” to the other world) and wounded him in the thigh with an arrow so that Hades fled in pain to Zeus on Olympus.

“As Nilsson has pointed out, the legend of Herakles’ war on Pylos is his combat with Hades-Thanatos historicized.”

(pp. 329—330)

“Furthermore, in our earliest source, the *Iliad*, we read that Herakles struck Hades ‘at Pylos among the corpses,’ i.e., at the gate among the dead... It was just this combat between Herakles and the death god at the gate that we find in the Kyknos legend, where Death appears both as Ares, mounted on a chariot which Deimos and Phobos drove — Herakles wounded him with his spear, striking deep into the flesh of his thigh as at Pylos — and as Kyknos, the collector of skulls; then too Herakles fought among corpses.”

(Fontenrose, p. 330)

Among other adventures of Heracles with implications of overcoming Death is the killing of the dragon that guarded the golden apples of the Hesperides, for these famous apples were located in the west which was also thought to be an entrance to the world of the dead.

If we understand the song of “Marko and Musa” and its relatives in South Slavic epic tradition against the background of Heracles’ struggles with death, then the intervention of the supernatural figure of the vila in a battle which normally would have gone against the human, for Musa was the “better hero,” becomes clearer. In fact, in the song the superiority

of Musa is pointed out in at least three different ways : 1) by the statement of Marko after killing him ; 2) by the two serpents left alive in his heart, the observation of which gave rise to Marko's comment ; and 3) the sword which Musa possessed made by the same smith, but better than Marko's. In the ancient tradition Heracles could overcome Kyknos, but not Ares. In the Christian tradition, or more specifically the Marko tradition, Marko could overcome death only with supernatural help. And in the statement of Marko about Musa being the better hero the song almost presents the question : Did I really do it ? Marko, indeed, could overcome Kyknos (the one dead serpent in Musa's heart ?) but not Ares (the two still living). In short, man, even if he is part divine, cannot really overcome death ; the mortal part decides.

With this interpretation of the Marko and Musa song using the Heracles tradition as a background, it is clear that the corresponding tradition in modern Greek is to be found in the Akritic ballads about Digenis' struggle with Charon, in which, with full realization of what the song is about, Charon finally defeats the hero. And with these songs we come full circle back to the mixture of mortal and immortal in the ancestry of the dragon-slaying hero. At the beginning we were concerned with the divine element that provided the extraordinary strength and other characteristics of the hero. Here at this point we are face to face with the opposite element, the mortal. There is no doubt in my mind that the basic, deep subject of this tradition is the problem of life and death, mortality and immortality. Only by viewing these songs as part of a tradition can one feel their true impact.

INVOCATION DU SOLEIL DANS LE FOLKLORE ROUMAIN

ALEXANDRU ROSETTI

Dans notre mémoire sur les chants de quête roumains (*Colindele religioase la Români*, București, 1920), nous avons montré que la fête chrétienne du 25 décembre recouvre la fête payenne du Soleil (*dies natalis Solis invicti*) placée à la même date (le Solstice d'hiver)¹.

Dans l'antiquité, le culte de Mithras, dieu de la Lumière, doué des attributs du Soleil (« *genitor luminis, deus invictus Mithras* »), chez les Scythes, Parthes, Arméniens et manichéens, était largement répandu en Dacie, au cours des III^e et IV^e siècles de notre ère. On a relevé, en Dacie, pas moins de 280 monuments dédiés à Mithras, parmi lesquels des grottes, où se célébrait ce culte².

Les mystères de Mithras comportaient le sacrifice du taureau.

Mircea Eliade³ a examiné les prolongements de ce mythe du taureau en Dacie, et, plus tard, dans les pays roumains, sur tout le parcours du Danube et, ensuite, jusqu'à la vallée du Rhin⁴.

Les fouilles exécutées sur ce vaste territoire ont mis à jour de nombreux reliefs de Mithras, sacrifiant le taureau, « en costume national dace », décrit par N. Densușianu (*Dacia preistorică*, București, 1913, p. 372).

La prolongation du culte du Soleil, à notre époque, est attestée dans la production poétique orale (incantations) roumaine et dans la

¹ Fr. Cumont, *Les mystères de Mithra*², Paris, 1902. Le culte de *Mithras*, divinité de la Lumière, est emprunté aux habitants accadiens ou sémitiques de la Babylonie. Dans l'*Avesta*, *Mithras* est le génie de la lumière céleste. P. Caraman, « Substratul mitologic al sărbătorilor de iarnă la Români și Slavi », *Arhiva ... Iași*, XXXVIII, 1931, p. 358—448 a donné des détails sur le culte de *Mithras*, en Dacie, recouvert, ensuite, par la pratique religieuse chrétienne des fêtes de Noël et du Nouvel An. En Dacie on a signalé des grottes (*Mithraeum*), consacrées au culte de *Mithras* (*Dictionar de istorie veche a României*, 1976, p. 206—207, 280 et 395—396). Radu Vulpe, *Hist. ancienne de la Dobroudja*, Bucarest, 1938, p. 230 : « *Mithras* jouissait d'une large faveur dans tout le pays [la Dobroudja]. En neuf endroits, au moins, de la Dobroudja ... les témoignages subsistent de ce *Deus Invictus* ou *Deus bonus Mithras invictus*, ou ... *Deus Sanctus Sol*, adoré en grande partie par des militaires ou des vétérans » ; p. 236 : « le dieu oriental *Mithras* était même adoré par de nombreux collègues » ; p. 295 : Culte de *Sol invictus* ... , divinité monothéiste dont le culte syncrétiste, assimilé d'abord à la religion de *Mithras*, avait été proclamé par Aurélien et ses successeurs comme la religion suprême de l'empire ». V. aussi *Istoria României*, I, Ed. Acad. R. P. Române, 1960, p. 439, 546 et 554.

² D. M. Pippidi, *Studii de istorie a religiilor antice*, București, 1969, p. 292—293, 308—309. Riches informations sur le culte de *Mithras* dans *History of Religions* (17, 1977, p. 200—208), c.r. par Bruce Lincoln du I^e Congrès d'études mithraïques de l'Université de Manchester, 1975.

³ *De Zalmozis à Gengis-Khan*, Paris, 1970, p. 131—161 ; Oct. Buhociu, *Die rumanische Volkskultur und ihre Mythologie*, Wiesbaden, 1974, p. 137—138.

⁴ V. Pârvan, *Getica*, București, 1926, p. 522.

production artisanale : représentations solaires, sur des quenouilles, œufs durs ornements, pièces de céramique (plats, assiettes) d'usage domestique⁵.

L'invocation du Soleil, dans une incantation (*descîntec*) recueillie de nos jours à Bărbătești (d. Vilcea) : *Soare, soare, sfinte soare* (« Soleil, soleil, saint Soleil »)⁶ témoigne de la persistance du culte ancien de Mithras.

Il existe, dans le folklore roumain, une pratique magique consacrée au Soleil, *postu Soarelui* « le jeûne du Soleil », dont tous les détails ont été recueillis, au cours d'une enquête, en 1974.

Le texte de l'incantation comporte l'invocation du Soleil : *Sfinte Soare* « saint Soleil »⁷.

Dans les « Réponses » au « Questionnaire » envoyé par B. P. Hașdeu aux réviseurs scolaires et aux prêtres de l'ancien royaume de Roumanie, en 1885, l'invocation du Soleil est très souvent attestée (question n° 177) : *Soare sfînt, așa să-mi ajute sf. Soare* « que le saint Soleil m'aide de cette manière »⁸.

Le souvenir du culte de Mithras est donc encore vivant de nos jours en Roumanie.

⁵ N. Dunăre, *Ornamentică tradițională comparată*, București, 1979, p. 81, 111.

⁶ Gr. C. Tocilescu, *Materialuri folkloristice*, I, 1, București, 1900, p. 559.

⁷ *Archives de l'Institut de folklore de Bucarest*, n° 4833, I C (1), 139—272, enregistré par Radu Răutu le 14 juillet 1974, à Vadu Izei (dép. de Maramureș). L'informateur est une femme de 61 ans ; elle avait 13 ans lorsqu'elle a entendu l'incantation, récitée par une vieille de 86 ans, du même village (communication de Radu Răutu, de l'Institut sus-nommé). V. les renvois réunis par Radu Niculescu, du même Institut (« Cîntecul soarelui. Schiță a unei analize de text », *Rev. de ist. și teorie literară*, 28, 1979, p. 258, n. 14), aux matériaux publiés dans les ouvrages consacrés au folklore roumain. « Le Soleil est considéré sacré dans la mythologie populaire roumaine » (l. c.).

⁸ Ion Mușlea, Ov. Birlea, *Tipologia folclorului. Din răspunsurile la chestionarele lui B. P. Hașdeu*, București, 1970, p. 118—121.

TENDANCES HUMANISTES DANS LES LITTÉRATURES DU SUD-EST
EUROPÉEN AU 19^e ET AU DÉBUT DU 20^e SIÈCLE.
LA LITTÉRATURE NÉOHELLÉNIQUE *

CATHERINE KOUMARIANOU
(Paris)

La notion « tendances humanistes » exige certains éclaircissements préliminaires. D'autre part il nous faudra préciser les rapports de cette notion, telle que nous l'aurons définie, avec la littérature néohellénique. Notre enquête, selon la thématique de notre congrès sera limitée aux 19^e et 20^e siècles. Une première constatation sinon une première réaction serait-ce un certain doute sur ce que le terme représente dans la littérature grecque de cette période. On se demande, en effet, en quel sens le terme « humanisme » pourrait répondre à notre problématique étant donné qu'il s'agit d'un terme saturé à cause d'un itinéraire long en même temps que riche. Largement employé et consacré par un usage qui s'étend dans les siècles, il se trouve revêtu d'un contenu approuvé au moins à la première approche. La question donc qui se pose, est, à mon avis, de préciser la signification du terme et d'affirmer sa fonction dans les mouvements littéraires grecs au tournant du 20^e siècle.

On sait bien d'ailleurs comment les différentes écoles ont choisi comme étendards les termes que nous utilisons pour nous entendre, tels par exemple le réalisme, le naturalisme et autres, teintés parfois, selon l'usage et l'usager, d'aspect et de sens différents. Comme C. Dimaras a écrit, « ... même des termes communément approuvés... prennent d'un pays à l'autre des aspects parfois sensiblement différents¹ ».

En effet, ils ne peuvent s'appliquer que jusqu'à un certain degré, jusqu'à une certaine limite. Et ceci pour différentes causes. Le sens que nous leur donnons dépend des facteurs divers, en rapport étroit avec des particularités et des idiomorphies qui se manifestent au niveau national — c'est la thèse de Dimaras ; en rapport aussi avec les prises de position des groupes comme des individus. Or, l'action de ces facteurs aboutit à gauchir le sens des mots et pour les charger d'un contenu nouveau les détourne de leur sens usuel et commun. Cependant, une fois établis et acceptés, même s'ils n'échappent pas à une certaine ambiguïté en raison des facteurs qui ont pesé sur leur évolution sémantique, ces termes nous donnent la possibilité de nous entendre, de transmettre nos informa-

* Co-rapport présenté par Catherine Koumarianou du Comité Hellénique, au III^e Congrès International d'Études du Sud-Est européen, Bucarest, 4-10 septembre 1974.

¹ v. le journal grec « To Vima », 16/3/73 : article sur le Naturalisme.

tions avec un minimum de précision et sans danger pour nous à la seule condition que nous soyons avertis de l'ambiguïté qui les caractérise.

L'« humanisme », utilisé et affirmé par un long usage est, généralement, accepté comme doctrine morale qui « ... reconnaît à l'homme la valeur suprême ». Large et flexible, le terme peut être appliqué à « ... toute théorie philosophique, sociale, politique ayant pour but suprême le développement illimité des possibilités de l'homme et le respect réel de la dignité de la personne humaine ». ² A partir de cette définition, dès qu'elle soit considérée comme valable, le terme peut être appliqué à tout courant, à tout mouvement intellectuel — pour se limiter aux seules manifestations intellectuelles —, qui est animé par l'intérêt, la préoccupation de l'être humain.

Du beau livre de Robert Mandrou, *Des humanistes aux hommes de science, XVI^e et XVII^e siècles*, je retiens les mots suivants : « ... l'humanisme. . . dans son extrême diversité qui ne se prête pas aux classifications rigoureuses » ³. C'est, en effet, cette diversité qui fait son dynamisme, son avantage même, sa supériorité vis-à-vis d'autres termes de contenu plus strictement délimités, tandis que le mot « humanisme », assoupli et enrichi par l'usage a pu exprimer, dans sa diversité diachronique, et il exprime encore à cette heure des courants et des idées de contenu varié.

La question qui se pose ensuite est de savoir s'il a existé des tendances que nous pouvons qualifier comme humanistes dans certains courants littéraires grecs au tournant du 20^e siècle. Cependant, et avant de tenter de dégager quelques réponses au problème ainsi posé, je crois qu'il serait utile d'examiner brièvement la pré-histoire de l'« humanisme » et son impact dans le contexte néohellénique.

C'est à deux reprises que nous constatons, dans l'histoire littéraire et culturelle de la Grèce moderne, un renouvellement de l'esprit humaniste et, les deux fois, en un sens proche de celui de la Renaissance. Effectivement, ce qui domine le mouvement humaniste émanant des milieux de l'Eglise orthodoxe grecque, durant le 17^e siècle, c'est surtout le retour à la culture classique, l'ouverture vers les sciences humaines. Allant de pair avec l'usage de la langue populaire, ce mouvement d'« humanisme religieux » aspire à renforcer l'éducation, à introduire la culture classique chez les Grecs. Cyrille Loucaris, le patriarche éclairé, en fut le principal instigateur ; il se trouva en tête d'une pléiade de gens, hommes du clergé en grande partie, qui avaient les mêmes aspirations sinon les mêmes principes. Je souligne parmi les projets rénovateurs de Loucaris, la fondation des écoles et, surtout, celle d'une imprimerie grecque à Constantinople. D'autre part il y a Eugène Yannoulis ; clerc lui aussi, il s'est retiré, après la mort violente de Loucaris dans les montagnes de son pays natal. Pendant plusieurs décennies il enseigna dans des villages éloignés de la Grèce occidentale, il forma des disciples, il incita les gens à suivre des modes de vie inspirés par la culture classique. C'est dans cet esprit qu'il a écrit à un de ses élèves : « Je ne t'ai pas envoyé là-bas pour faire

² Larousse, *Dictionnaire de la philosophie*, 1964.

³ Editions du Seuil (*Histoire de la pensée européenne*, 3) 1973, p. 8.

œuvre de prêtre et que tu suives les évêques. J'ai voulu que tu enseignes les belles-lettres qui ont, de notre temps, complètement disparu. J'ai préféré cela, plutôt que de t'avoir à mes côtés... »

D'autres manifestations datant de cette époque, parmi lesquelles un certain nombre de publications portant sur la philosophie et les lettres indiquent bien l'intérêt profond de ces milieux grecs pour l'antiquité et l'esprit classiques ; elles sont animées par un « humanisme » militant qui a largement contribué au renouveau de la vie culturelle grecque, tel qu'il s'est manifesté au siècle suivant.

La propagation des connaissances dans le monde grec de l'époque des lumières s'effectue par divers moyens, trop connus d'ailleurs pour qu'on fasse ici l'énumération. Il serait pourtant utile d'y distinguer deux manifestations intellectuelles qui ont marqué, par leur vigueur, cette période de la vie littéraire grecque ; il s'agit d'une part du retour à l'antiquité, au sens originel du terme, à savoir l'effort consciencieux qui visait au renouvellement des liens entre la culture classique et la culture néohellénique en train de se former ; cet objectif se réalise notamment par la publication successive d'ouvrages appartenant à la littérature classique, en traduction néohellénique ou dans la langue ancienne, par l'enseignement rigoureux d'auteurs classiques pour faire connaître au public grec les réalisations de leurs aïeux. D'autre part, il s'agit de l'introduction de l'étude des sciences qui se réalise à grands pas vers la fin du 18^e siècle.

Ainsi, l'esprit humaniste se greffe sur le mouvement des lumières, y met son accent, s'impose à lui ; cette influence est très sensible pendant toute cette période de l'histoire littéraire néohellénique.

Cependant, pour la Grèce de la fin du 19^e siècle un humanisme axé sur celui de la Renaissance ne pourrait plus être concevable. Le retour à l'antiquité classique ne pouvait plus constituer un idéal valable pour la nouvelle société. D'ailleurs, l'historiographie néohellénique en imposant sa doctrine historique, celle de la continuité, a introduit d'autres réalités dans le contexte néohellénique : Byzance et sa civilisation ont pris la revanche ; de même l'étude des mœurs et des coutumes du peuple grec instaurée par la nouvelle science de folklore, a équilibré, en quelque sorte, l'impact des périodes antérieures sur la vie et sur le sort du peuple grec.

Ce qui attire les romanciers dans cette période c'est surtout l'homme, élément constitutif de la nouvelle société. D'ailleurs, les mouvements littéraires du 19^e siècle ont accentué l'intérêt pour la personnalité humaine, pour la vie et le comportement de l'homme. Du romantisme au réalisme et au naturalisme, toute réserve faite pour ce qui est différent dans ces courants littéraires, c'est toujours l'homme qui joue le rôle décisif ; dans la littérature comme dans la vie d'ailleurs, dans la réalité quotidienne comme dans la réalité politique et dans les luttes qu'il engage pour son bonheur personnel, pour le progrès de la collectivité. Sous l'influence des courants littéraires de l'Occident, sous l'influence des mouvements politiques et des transformations sociales, un certain nombre de romanciers grecs cherchent à évaluer la présence humaine. L'homme et ses occupations, ses désirs et ses souffrances font l'objet de leurs observations, de leurs narrations. Mais, c'est surtout chez deux écrivains, chez Paul Calliga et Constantin Théotoki, que l'intérêt profond et réel pour l'homme

prend une telle forme, une telle ampleur, qu'on a tout droit de les ranger parmi les écrivains humanistes. Plutôt que la description minutieuse de la vie et des activités de l'homme, c'est la pénétration dans la vie intérieure des gens qui fait l'objet de leurs observations. Humanistes donc en ce sens, par l'intérêt profond qu'ils éprouvent pour la personne humaine et pour sa dignité.

La Grèce de Calliga diffère beaucoup de la Grèce de Théotoki et pas seulement par rapport au temps qui sépare leurs écrits respectifs. On pourrait considérer ces auteurs, surtout en ce qui concerne le moment de leur apparition sur la scène littéraire néohellénique comme représentant des cas extrêmes, puisque leur production littéraire se situe à l'un et à l'autre bout d'une période qui dépasse largement les soixante-dix années. En effet, tandis que la production littéraire de Théotoki prend son essor pendant les deux premières décennies du 20^e siècle, les écrits littéraires de Calliga apparaissent en plein milieu du 19^e siècle. Limités en quantité, ces derniers — en fait, il ne s'agit que d'un seul roman, intitulé *Thanos Vlêkas*, d'après le nom de son héros — sont par ailleurs très intéressants et importants pour l'histoire de la littérature, pour l'histoire de la société néohellénique aussi.

Un coup d'œil sur la situation du pays dans la période de la publication du roman de Calliga est indispensable pour qu'on soit en position de mieux apprécier son apport à la réalité néohellénique. De même, un bref exposé des développements qui se sont produits dans le pays au tournant du siècle nous donneront la possibilité de mieux saisir l'importance de la contribution de Théotoki dans le domaine littéraire et social.

On a droit de dire qu'au moment de l'apparition de *Thanos Vlêkas* de Calliga, entre 1855 et 1856, dans la revue « Pandora », la société grecque se trouvait en état de stagnation. Les causes en sont multiples ainsi que les facteurs y contribuant. La monarchie, à laquelle ont abouti les expérimentations politiques entreprises au nom du peuple grec et souvent en son absence, a empêché le développement normal de la vie de la nation, à tout niveau presque. La vie politique, économique et sociale fut bouchée par un régime qui fut étranger aux aspirations du peuple grec.

Le dynamisme que l'hellénisme manifesta à différents niveaux de la vie nationale dans la période qui précède 1821 a cédé désormais la place au découragement, au désespoir, à la confusion, à la résignation même. Les contradictions de nature sociale qui se sont fait jour pendant la décennie de la Guerre d'Indépendance, marquant les gens et les groupes engagés dans la lutte, et qui, à maintes reprises ont abouti à des conflits ouverts entre groupes opposés, n'ont pas pu aboutir, quand un Etat grec libre s'est instauré, à une politique nationale cohérente par la formation de partis politiques répondant aux besoins du peuple et du pays. Les solutions imposées dans cette période, étrangères plus ou moins aux manifestations nationales, ont bloqué souvent l'évolution sur le plan politique, économique et social. Le recul fut senti aussi dans la vie intellectuelle grecque.

Des questions qui touchent aux structures sociales trouvent leur place dans le roman de Calliga. Juriste très connu, brillant homme d'Etat qui a eu l'occasion, par ses longues études en Italie et en Allemagne, de

connaître les mouvements politiques et sociaux, les courants idéologiques de l'époque, Calliga n'hésite pas à décrire dans son livre certaines situations qui ont suscité en lui des sentiments de justice sociale. En dehors des relations humaines il met en cause les relations entre l'autorité — représentée sous formes diverses — et l'homme. C'est justement en ce sens qu'il se réfère au problème très grave de la distribution des terres nationales en critiquant les méthodes employées qui ouvrent la porte aux injustices envers les paysans, les vrais et naturels, selon lui, propriétaires de la terre. Il stigmatise dans *Thanos Vlėkas* la bureaucratie de la capitale du royaume qui encourage les gens sans scrupules à profiter de la faiblesse, du manque d'éducation des paysans pour les exploiter, pour leur ôter même ce qui légitimement leur appartenait.

Calliga est convaincu que l'évolution de la nouvelle société grecque ne peut se faire qu'aux prix d'efforts constants en vue de l'assainissement de la vie publique et par la création simultanée de conditions permettant de donner satisfaction aux besoins des gens, de répondre à leurs aspirations et leurs exigences. La préoccupation primordiale est l'instauration de la justice sociale. Il croit que l'injustice peut disparaître par les efforts des hommes de bonne volonté.

Calliga ne met pas en cause le système. Il suggère comme solutions de créer, par le moyen d'un juste et efficace gouvernement, des conditions dans lesquelles l'homme pourrait accomplir sa personnalité — c'est l'idéal auquel tend son héros Thanos Vlėkas —, afin de trouver à un haut niveau son bonheur personnel.

C'est dans ce sens qu'on peut considérer Calliga comme écrivain humaniste. Il a du respect pour les êtres humains, surtout les moins favorisés. Il est capable de détecter, et il présente avec talent et compétence, les faiblesses des gens et les défauts de la société grecque dont les structures ne se trouvent pas tellement éloignées de celles du temps de la domination ottomane; leur défaillance est une des causes qui écrasent l'individu. Des changements profonds sont par conséquent plus que nécessaires. Comme homme de lettres par profession, comme écrivain et politicien, Calliga cherche des solutions aux problèmes sociaux de l'époque. Pourtant, dans son roman, ce témoignage vif et fidèle de son temps, des milieux et des groupes sociaux, de leurs activités et de leurs mentalités, il est incapable d'introduire des solutions stables et valables. La confusion qui règne dans cette nouvelle société non évoluée, qui n'a pas encore formé son idéologie, ne laisse pas beaucoup de possibilités à l'auteur. Vu sous cet angle, *Thanos Vlėkas* est très proche de ce que Lucien Goldmann décrit comme «...le „roman” à héros problématique, fondé précisément sur l'opacité de la vie sociale et sur la difficulté pour l'individu de s'orienter et de donner un sens à sa vie»⁴. Comme tel, il est difficile d'aboutir à des solutions permanentes. Ce que Calliga achève pourtant c'est la mise en valeur du facteur humain; il le réalise dans son roman avec beaucoup de perspicacité et d'ardeur. C'est, en principe, cette qualité qui fait de lui un auteur aux «tendances humanistes».

⁴ Lucien Goldmann, *La Création culturelle dans la société moderne*, Paris, Editions Denoël, 1973, p. 31.

La production littéraire de Théotoki se situe vers la fin du 19^e et au début du 20^e siècle, période de transformations profondes : développement économique de l'hellénisme — le capitalisme, nouvelle force qui s'affirme, pénètre profondément la vie économique du pays ; changements effectués au niveau social ; nouvelles orientations politiques marquent la vie publique à cette fin de siècle. La confusion sociale du temps de Calligà cède la place à des formations sociales assez cohérentes, averties plus ou moins de leurs intérêts de classe, de leurs droits, de leurs exigences. Le pays entre dans une phase nouvelle, celle d'un Etat moderne. Les structures changent ainsi que les mentalités. La vie intellectuelle, l'expression littéraire subissent aussi des changements profonds. L'influence de l'école ionienne sur l'école athénienne devient de plus en plus importante surtout après le rattachement des Sept Iles ; elle aboutit à la transformation complète de cette dernière. La question de la langue et la défense de la langue populaire, considérée « comme le seul moyen d'expression directe et sincère », provoque des conflits et des discussions violentes autour du problème linguistique. Une nouvelle génération de littérateurs, poètes et prosateurs, celle de 1880, fait son apparition, avec C. Palamas en tête. Jean Psichari, prosateur de talent, s'impose comme le chef naturel des luttes linguistiques. L'historiographie grecque forme sa doctrine en la personne de Constantin Paparrigopoulos : dans son œuvre monumentale intitulé *Histoire de la nation hellénique depuis les temps héroïques jusqu'aux temps modernes*, publié entre 1860 et 1872, il a développé l'idée de la continuité et de l'unité de l'hellénisme.

C'est dans ce climat, littéraire et social, que Théotoki fait ses débuts de romancier. Né en 1872, à Corfou, issu d'une famille noble, il a eu la possibilité de faire des études prolongées dans différents pays de l'Occident où il avait l'occasion de se familiariser avec les courants littéraires, les mouvements sociaux de l'époque. Il éprouve un très vif intérêt pour l'homme et la société. D'une culture soignée et vaste, allant de pair avec une sensibilité remarquable et avec son esprit vigilant, il fut attiré par le mouvement socialiste durant ses longs séjours en Occident. Impressionné par la philosophie de Nietzsche lors de ses premiers contacts avec les courants philosophiques de l'époque, il a très vite abandonné une théorie étrangère à sa mentalité, à son idiosyncrasie tempérée d'homme qui avait beaucoup de considération pour l'être humain.

Théotoki est socialiste. Il est socialiste convaincu et, jusqu'à un certain moment de sa vie, socialiste engagé. Ses qualités d'observateur et de penseur, ses vastes connaissances, renforcées par son « credo » socialiste, ont fait de lui un homme capable de pénétrer les mentalités, de comprendre les comportements en corrélation avec les conditions sociales qui les forment et les provoquent. La diversité des types humains présentés dans l'ensemble de son œuvre en est la preuve. Théotoki est, par excellence, parmi les romanciers grecs de son temps, celui qui a pu mettre en évidence, mettre en valeur l'élément humain comme facteur de la formation de la société.

Il ne choisit pas ses héros ; il les cherche et il les accepte, tels quels. Il les trouve dans toutes les classes, dans toutes les couches sociales, qu'ils soient hommes ou femmes, sans discrimination, qu'ils soient riches

ou pauvres, dominés et dominants. Son engagement politique accentue sa capacité d'auteur à saisir, avec perspicacité, les problèmes dont s'occupent ses héros ; il le fait sur deux plans, sur le plan individuel et sur le plan social avec autant de virtuosité.

Les descriptions des milieux dans lesquels vivent et agissent les personnages de ses romans impressionnent le lecteur. Qu'il s'agisse des résidences imposantes de la bourgeoisie ascendante, ou de celles de l'aristocratie en décadence, qu'il s'agisse des humbles demeures des travailleurs et des paysans corfiotes, les descriptions de Théotoki sont faites pour mieux servir la personne humaine.

Son dernier roman, intitulé *Esclaves dans leurs chaînes* (1922), « ...œuvre de caractère nettement social... », est une composition qui inclut des éléments humains de la société grecque de l'époque en nombre tel qui dépasse de loin les modèles du roman néohellénique. L'auteur manifeste le souci évident de mettre en lumière un nombre considérable de types humains qui, en dépit du fait qu'ils appartiennent aux mêmes couches sociales, développent des mentalités différentes, ils font preuve de comportements différents. Les problèmes politiques, aussi bien que ceux de nature sociale et morale se posent par les personnages du roman qui témoigne, dans son ensemble, de la sensibilité accrue de l'auteur face à la réalité sociale.

Humaniste plutôt qu'auteur réaliste Théotoki a imposé sa personnalité d'écrivain profondément intéressé à l'homme. De pair avec Calliga il a réussi à développer dans ses ouvrages un humanisme profond, avec ou sans qualificatif : humanisme social ou humanisme tout court.

LES EMPRUNTS SERBOCROATES DU LEXIQUE ROUMAIN

ELENA SCĂRLĂTOIU

L'étude méthodique des rapports entre les langues roumaine et yougoslaves remonte au siècle dernier, leur début se plaçant à peu près vers la même époque que l'étude des relations entre ces peuples, considérées toujours sur le plan scientifique, mais d'un autre point de vue, à savoir, celui de l'histoire¹. Il y a plus d'un siècle Timotei Cipariu écrivait déjà dans son ouvrage bien connu consacré aux « principes de la langue et de l'écriture » (*Principia de limbă și scriptură*, Blaj, 1866) : « Encore, ni nous voulons ou ni nous pouvons nier que la langue roumaine, issue, naturellement, de la patrie italique, a subi partout l'influence des langues voisines — mais il n'y a point de doute qu'elle aussi a rendu avec intérêts l'emprunt de l'influence sur les langues environnantes »².

Sur l'impératif de prendre en considération non seulement ce que le roumain a reçu des langues slaves, mais aussi sa contribution à l'enrichissement du lexique de ces langues se sont arrêtés tout particulièrement B. P. Hasdeu et I. A. Candrea. Le premier déclarait, à juste titre, non scientifique la méthode de certains linguistes qui, chaque fois qu'ils localisent le même mot en roumain et dans l'une des langues voisines de celui-ci tendent à penser que ce sont les Roumains qui ont emprunté le mot respectif de leur voisin, sans examiner la possibilité d'une influence en sens inverse³.

C'est dans le même esprit que I. A. Candrea, de son côté, se prononce à ce sujet : « La langue roumaine était considérée par nos devanciers comme une langue apte seulement à recevoir des emprunts et jamais comme une langue qui puisse en prêter des mots, par différentes voies. De sorte que le roumain — dit notre philologue — se révélait comme un éternel débiteur, jamais créancier. Aujourd'hui, le philologue impartial a le devoir de se poser la question si tel mot n'a été pris par quelque langue slave du roumain »⁴.

¹ Cf. pour l'étude des relations historiques roumano-yougoslaves : K. Jireček, *Die Walachen und Maurowalachen in den Dankmälern von Ragusa*, Prague, 1879 ; Fr. Miklosich, E. E. Kaluźniacki, *Über die Wanderungen der Rumunen in den dalmatischen Alpen und Karpathen*, Vienne, 1880 ; N. Iorga, *Istoria românilor din Peninsula Balcanică*, Bucarest, 1919 ; idem, *Relations entre Roumains et Serbes. Correspondance roumaine des voévodes de Cladovo*, « Bulletin de la Section historique de l'Académie Roumaine », Bucarest, 1928, p. 70—72. Riche bibliographie à jour chez Anca Iancu, *Știri despre români în izvoare istoriografice strbești (sec. XV—XVII)*, dans *Studii istorice sud-est europene*, vol. I, Bucarest, 1974, p. 7—41.

² p. 62.

³ B. P. Hasdeu, *Etymologicum Magnum Romaniae*, vol. I, 1886, p. 934.

⁴ Voir « Noua revistă română », 9, 1900, p. 399—400.

Bien qu'on ait abordé jusqu'à présent des domaines variés en ce qui concerne les rapports linguistiques roumano-yougoslaves, on est encore loin d'avoir l'image nette de la durée, l'importance, les sphères sémantiques du vocabulaire serbocroate sur lequel s'est exercé l'influence du roumain et, notamment, du lieu tenu par l'élément lexical roumain dans la structure du vocabulaire propre à la langue serbocroate.

Moins connues sont en outre les traces laissées par les Roumains dans l'onomastique⁵ et la toponymie de certaines régions de Serbie, Crna Gora, Herzégovine, Bosnie ou du littoral et des îles dalmates, ainsi qu'en Istrie⁶.

Pour certains linguistes, l'influence roumaine sur la langue serbocroate est mineure, surtout si l'on considère le nombre des mots empruntés par cette dernière. C'est, par exemple, l'avis de Th. Capidan, qui pense que « en ce qui concerne les éléments roumains dans les langues slaves méridionales, nous devons reconnaître dès le début que, du point de vue numérique, ils sont de beaucoup inférieurs aux éléments slaves qui existent en roumain. Les raisons de cette importante différence doivent être cherchées dans tout un complexe de circonstances historiques et culturelles par lesquelles sont passés les Roumains établis sur les deux rives du Danube depuis l'arrivée parmi eux des Slaves méridionaux, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle »⁷.

Les thèses de Th. Capidan ont été reprises et continuées par R. Flora qui se prononce pour la théorie du minimum d'influence roumaine et de l'existence d'un déséquilibre pondéral entre les éléments que le serbocroate aura prêtés au roumain et ceux qu'ils aura reçus du roumain : « L'influence de la langue serbe sur la langue roumaine est beaucoup plus grande qu'est le cas inverse... ». « L'influence de la langue roumaine sur la langue serbe (langue unique au fond des Serbes, Croates et Monténégrins) est presque imperceptible. Elle se réduit à relativement peu d'éléments toponymiques et onomastiques... en tant que vestiges des migrations et des relais temporaires des Vlaques balkaniques..., quelques éléments lexicaux... et les inhérentes influences dialectales dans des aires linguistiques limitrophes ». Ce « déséquilibre » dont parle le linguiste serait dû au fait que « la base romane de la langue serbocroate est de beaucoup plus restreinte et que, en fin de compte, la langue roumaine agit là en tant que langue romane essentiellement différente par rapport aux autres influences romanes exercées là de manière directe (la vénétolienne ou la latine médiévale, par la filière de l'écriture). Tout au plus si l'on aurait pu établir quelques parallélismes avec l'antique dalmate — toutefois, l'influence de celui-ci est... restreinte, ce qui nous autorise à en induire que l'aire linguistique de celui-ci ne pouvait être elle non plus par trop étendue »⁸.

⁵ Cf. N. Drăganu, *Români în veacurile IX — XIV pe baza toponimiei și onomasticeei*, Bucarest, 1923.

⁶ Cf. S. Dragomir, *Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice în Evul Mediu*, Bucarest, 1959.

⁷ *Les éléments des langues slaves du sud en roumain et les éléments roumains dans les langues slaves méridionales*, « Langue et littérature » (Bulletin de la Section littéraire de l'Académie Roumaine), V, 1944, p. 210.

⁸ *Interferențe lingvistice strbo-române. Cronologie, zone, criterii*, « Analele Societății de limba română », 7, 1976, Zrenjanin, p. 135—136.

Ce qui importe quant aux emprunts roumains en serbocroate, de même que dans d'autres langues sud-slaves, c'est toutefois, à notre avis, non leur poids, leur nombre : ce poids ou nombre pourrait être très important ou fort modeste, il peut varier d'une époque à l'autre en fonction de toute une série de facteurs extralinguistiques, qui agissent diversement le long du temps et laissent, de manière inévitable, une certaine empreinte aussi sur la structure du vocabulaire. Donc, ce qui importe, c'est, d'un côté *l'ancienneté, la place tenue par les éléments lexicaux roumains dans la structure du vocabulaire et leur diffusion dans la langue*, d'un autre côté, *les domaines du vocabulaire où ces éléments se manifestent*. Le manque d'instruments de travail qui fournissent l'étymologie aussi exacte que possible des mots justifie, au moins en partie, les points de vue de certains linguistes. Le Grand Dictionnaire de Zagreb⁹ — infiniment utile pour la partie explicative et historique — est à peu près inutilisable sous le rapport étymologique. Pour ce qui est du Dictionnaire de Vuk Karadžić¹⁰, paru en plusieurs éditions, bien qu'offrant un riche matériel lié à la question qui nous occupe, il n'en reste pas moins un ouvrage sélectif. Ce n'est que le Dictionnaire étymologique de P. Skok¹¹, publié il y a quelques années, qui se révèle susceptible d'offrir une base de débat. Malheureusement, à la date où nous avons dressé le répertoire lexico-étymologique des emprunts roumains en serbocroate¹² nous n'avons pas disposé de ces ouvrages au complet. C'est, du reste, l'une des raisons qui ont décidé de la reprise d'une telle recherche, afin d'en élargir le champ et les perspectives.

Par rapport à la langue macédonienne, le serbocroate dispose d'un plus grand nombre de sources matérielles pour alimenter cette recherche. Ce qui lui manque, comme nous l'avons déjà précisé, c'est leur suffisante exploitation scientifique. Le premier à présenter des termes roumains, seize en tout, avec leur équivalence respective dans les langues slaves fut Fr. Miklosich, le savant slovène généralement connu pour la contribution d'un intérêt tout particulier qu'il a fournie aux assises scientifiques des études slaves. Or, ledit savant s'est révélé tout aussi remarquable en tant que bon connaisseur et fondateur, sur les mêmes bases scientifiques, de l'étude des relations et des interférences linguistiques roumano-slaves¹³.

Le mérite d'avoir enregistré pour la première fois la présence des termes d'origine roumaine dans le lexique serbe revient au philologue, lexicographe et linguiste serbe en renom Vuk Karadžić¹⁴. Quant aux recherches suivies dans ce domaine, elles ont été aiguillées dans le sens de l'élaboration de quelques études concernant l'influence roumaine

⁹ Jugoslavenska Akademija Znanosti i Umjetnosti. *Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*, Zagreb, 1882 et suiv.

¹⁰ V. St. Karadžić, *Srpski rječnik istumačen njemačkim i latinskim riječima*, 4^e, Belgrade, 1935.

¹¹ P. Skok, *Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*, vol. I—IV, Zagreb, 1971—1973.

¹² E. Scărlătoiu, *Emprunts roumains dans le lexique serbo-croate*, RESEE, 1972, 1, p. 95—113 ; 1973, 2, p. 327—352.

¹³ Fr. Miklosich, *Die Fremdwörter in der slavischen Sprachen*, Vienne, 1886 ; idem, *Etymologisches Wörterbuch der slavischen Sprachen*, Vienne, 1886 (où il présente plusieurs autres étymologies roumaines que les seize de l'ouvrage déjà mentionné).

¹⁴ V. Karadžić, *op. cit.*

sur le serbocroate avec la parution des ouvrages fondamentaux de P. Skok sur la chronologie, la localisation géographique, le poids et les sphères sémantiques dans les limites desquelles cette influence a joué¹⁵.

Parmi les aspects les plus importants concernant les relations linguistiques roumano-yougoslaves sur lesquels la littérature spécialisée s'est arrêtée plus longuement, il convient de mentionner :

1. *Problèmes de méthodologie de l'étude portant sur les interférences roumano-serbocroates*, auxquels les travaux de R. Flora¹⁶ ont apporté une contribution essentielle parce qu'ils ont mis en lumière le caractère et la portée de ces emprunts et des sphères sémantiques qui les ont adoptés.

2. *Influences roumano-serbocroates exercées au niveau de la langue* :
a) *Langue roumaine — langues balkaniques*, parmi lesquelles le serbocroate a sa propre place, nettement définie. Sous ce rapport, il nous faut noter, quels qu'en soient ses défauts¹⁷, l'ouvrage de G. Pascu, *Rumänische Elemente in den Balkansprachen*, imprimé à Genève en 1924, et lui ajouter celui de K. Sandfeld (version française de l'original danois), *Linguistique balkanique*, Paris, 1930. La liste des emprunts roumains dans les langues balkaniques fournie par ce dernier ouvrage souligne elle aussi leur réception par le serbocroate¹⁸. La question de l'influence roumaine est, en outre, remise sur le tapis par H. Barić, dans le premier volume de son ouvrage *O uzajmim odnosima balkanskih jezika* (Belgrade, 1937), traitée de manière succincte.

b) *Langue roumaine — langues slaves* qui concernent, certes, le serbocroate également. Il y a lieu de noter, à ce propos, que les remarques de Th. Capidan au sujet de l'influence roumaine sur le serbocroate ne se bornent pas à l'aspect numérique de la question — aspect que nous venons de commenter. Ces remarques sont de beaucoup plus étoffées : chacune d'elle est en fait une hypothèse de travail, ouvre des perspectives d'un caractère inédit pour la recherche des rapports linguistiques roumano-slaves, introduit dans le débat quelque nouveau problème à la solution en suspens et pour lesquels l'auteur suggère ses propres solutions. Par exemple, à propos du *caractère des emprunts roumains* dans les langues slaves méridionales, le linguiste roumain pense que « l'influence lexicale du roumain sur le grec est toute entière d'origine macédo-roumaine... tandis que les mots roumains qui existent dans les langues slaves du sud sont pour la plupart d'origine daco-roumaine », en ajoutant que « très peu seulement proviennent de la langue des Roumains fixés au sud de la Péninsule Balkanique ». L'auteur continue en soulignant que « en dehors de ces mots, on rencontre... des formes roumaines plus nouvelles, d'un

¹⁵ Voir notre bibliographie (Scărlătoiu, *Emprunts...*, RESEE, 1972, 1, p. 96).

¹⁶ *Contribuție la metodologia studierii relațiilor sirbo-române pe plan lingvistic și literar-cultural*, « Lumina », Pančevo, 1968, p. 383—425 ; *Din relațiile sirbo-române. Noi contribuții*, Pančevo, 1968, p. 13—57 ; *Interferențe lingvistice...*, p. 123—136 ; dans cette dernière étude, l'auteur reprend d'une certaine manière les thèses de Th. Capidan au sujet de la portée de l'influence roumaine sur les langues des Slaves méridionaux, en général, sur le serbocroate en particulier.

¹⁷ Cf. le compte rendu de H. Barić, « Arhiv za arbansku starinu, jezik i etnologju », II, 1924—1925, p. 329—402.

¹⁸ p. 45—65.

emploi régional. Elles ont été introduites très tard par les Roumains de Roumanie qui se sont établis au milieu des Bulgares et des Serbes. Certaines de ces formes ont d'ailleurs pénétré dans les régions limitrophes peuplées de Roumains et de Slaves, par suite des relations de bon voisinage qui existaient entre les deux peuples »¹⁹.

Pour ce qui est des *domaines du lexique* de ces langues balkaniques ayant subi l'influence roumaine, y compris le serbocroate, ces domaines se réduisent selon Th. Capidan aux lexèmes de nature pastorale²⁰. Le fait pourrait s'expliquer par « les rapports linguistiques entre les Roumains et les Serbo-Croates » qui « n'ont jamais eu la même intensité que ceux qui ont existé entre les Roumains et les Bulgares. Ce fait tient à plusieurs causes : par suite de la position géographique qu'ils occupent dans le sud-est européen, les Serbes ont eu peu de contacts, non seulement avec les Roumains, mais encore avec les autres peuples des Balkans... »²¹. Comme nous l'avons déjà noté en début de cette étude, l'auteur souligne en général qu'il ne saurait être question d'une influence par trop marquée du roumain sur les langues sud-slaves²².

Presque une trentaine d'années plus tard, les thèses de Th. Capidan seront reprises, sous un autre angle et avec d'autres moyens, par Silvia Niță-Armaș et toute une équipe de la chaire des langues slaves, dans le cadre de la Faculté des langues étrangères de Bucarest, pour servir de base à l'élaboration d'une étude concernant l'influence roumaine sur le lexique slave²³. Dans cette étude, une place est également réservée aux mots d'origine roumaine entrés dans le vocabulaire serbocroate. Le choix de ces mots a été fait en travaillant sur les matériaux lexicographiques et les études spécialisées, en ne retenant que les termes reconnus en tant qu'emprunts roumains par tous les ouvrages dépouillés à cet effet. Il n'est guère nécessaire d'insister ici sur cette liste de termes, qui ne dépasse point en richesse celle de S. Pușcariu²⁴ (ce qui du reste n'aurait servi pas au but qu'elle se donne). Mais il importe, par contre, de retenir certaines conclusions bien fondées, qui offrent une reformulation des thèses de Capidan. Il s'agit, notamment, de préciser la période de l'entrée des termes roumains dans les langues sud-slaves et de la relation qu'ils établirent avec les domaines dans lesquels le lexique serbocroate a manifesté sa perméabilité. Contrairement à certaines opinions, il s'est avéré que « l'influence roumaine sur les Slaves méridionaux est fort ancienne. Les Roumains, continuateurs de la population romaine de l'est de la Péninsule Balkanique (des deux côtés du Danube) ont maintenu le contact avec les Slaves méridionaux. Mais la difficulté réside dans l'absence des possibilités de localiser les emprunts de cette période... On peut se fonder uniquement sur les sources écrites à partir des XIII^e, XIV^e siècles, sources où l'on constate une série de toponymes, de noms de personnes ou communs d'origine roumaine... ». En poursuivant dans cette direc-

¹⁹ « Langue et littérature », I, 1941, p. 199—203.

²⁰ *Ibidem*, p. 211.

²¹ *Ibidem*, p. 213.

²² *Ibidem*, p. 215.

²³ S. Niță-Armaș, N. Pavliuc, D. Gămulescu, T. Pleter, M. Mițu, E. Timofte, M. Osman-Zavera, A. Tănăsescu, *L'influence roumaine sur le lexique des langues slaves*, « Romanoslavica », XVI, 1968, p. 59—121.

²⁴ *Studii istoromâne*, vol. II, Bucarest, 1926.

tion, la conclusion qui s'impose à juste titre est que « les termes auraient été adoptés avant le XIII^e siècle ». Ce rayonnement de l'élément roumain à travers la Péninsule Balkanique « était due aux bergers, durant tout le moyen âge. Vers cette époque, les termes pastoraux sont communiqués par la transhumance ». Combien de temps allait se manifester cette sorte d'influence pastorale ? Jusqu'au XIV^e siècle — affirme l'étude en question — quand « les migrations des pasteurs roumains vers le sud a cessé, à cause de l'occupation ottomane de Bulgarie ; maintenant sa direction est vers le nord, nord-ouest. Plus tard, aux XVI^e—XIX^e siècles, l'influence roumaine... posera son empreinte, mais, cette fois-ci non sur les termes pastoraux, mais socio-politiques-culturels et économiques, du fait de certaines étroites relations économiques noués entre les Roumains et les Yougoslaves pendant cette période »²⁵.

e) *Langue roumaine — langue serbocroate* : listes de mots, répertoires. Pour ce qui est des listes ou répertoires avec les emprunts roumains en serbocroate, il faut reconnaître que nous disposons de nos jours d'un matériel suffisamment riche, sinon exhaustif. Sextil Pușcariu publiait une liste d'environ 200 termes roumains du serbocroate, liste qui, à part les appellatifs (au nombre de 93), comporte aussi une suite de noms topiques ou de personnes²⁶. De son côté, Al. Rosetti présente une liste de mots roumains du serbocroate, mais celle-ci n'est pas plus riche que l'autre, due à S. Pușcariu²⁷. La liste de celui-ci s'est trouvée complétée, notamment dans le domaine de la terminologie pastorale, avec quelques mots nouveaux fournis par I. Popović²⁸. Des précisions d'ordre étymologique, chronologique et sémantique sont apportées par le répertoire s'intitulant *Emprunts roumains dans le lexique serbo-croate*²⁹ réunissant 162 mots-titre, seulement des appellatifs, d'origine roumaine ou supposés tels, relevés dans le lexique serbocroate à partir d'un riche matériel. Bien que complétant les listes précédentes, ce répertoire se ressent — comme nous l'avons déjà souligné — de n'avoir pas utilisé de manière intégrale le dictionnaire étymologique de P. Skok.

3. *Influences au niveau interdialectal* : parlers daco-roumains du Banat — parlers serbes ; parlers aroumains — parlers serbes ; parlers istroroumains — parlers croates-čakaviens. En ce qui concerne les sphères sémantiques d'influence, celles-ci se réduisent, selon R. Flora, exclusivement au domaine pastoral — compte tenu de l'activité principale des Vlaques balkaniques³⁰. Dans le territoire du Banat yougoslave, « l'influence roumaine est plus faible, néanmoins présente même dans la phonétique »³¹. Mais jusqu'à présent, pour autant que nous le sachions, on n'a pas encore dressé des listes avec les emprunts roumains, si l'on excepte

²⁵ *Art. cit.*, p. 69—70.

²⁶ S. Pușcariu, *op. cit.*

²⁷ Al. Rosetti, *Istoria limbii române. De la origini, pînă în secolul al XVII-lea*, Bucarest, 1978, p. 431—433.

²⁸ I. Popović, *Valacho-Serbica. L'influence de la langue roumaine sur le serbocroate et sa géographie*, « Godišnjak » (Balkanološki Institut), Sarajevo, 1961, p. 101—121.

²⁹ Scărlătoiu, *Emprunts...*, RESEE, 1972, 1 ; 1973, 2.

³⁰ R. Flora, *Dialecti di varia origine in contatto*, « Actes du I^{er} Congrès International de Dialectologie Générale », Louvain, 1964, p. 46—59.

³¹ R. Flora, *Relații sirbo-române. Noi contribuții...* passim ; *Influențe...*, p. 134.

le département de Caraş³². Il reste donc à découvrir, dans le nord de cette région, aussi bien l'aire du Banat yougoslave (susmentionnée), que celle également située le long de la vallée du Danube et du Timoc³³; à l'ouest, l'aire d'influence istroroumaine est elle aussi à découvrir³⁴ et, du côté du midi, celle d'influence aroumaine³⁵. Toujours dans le sud, on constate l'influence toute particulière exercée notamment sur les argots du sud-slave, influence étudiée par E. Petrovici³⁶ et, dernièrement encore, D. Gămulescu³⁷.



Dans l'idée de poursuivre quelques-unes de nos recherches antérieures, nous avons repris le répertoire des termes roumains du serbo-croate publié en 1972—1973³⁸, pour l'enrichir avec d'autres termes et lui ajouter nombre de données et documents supplémentaires. De l'ensemble du matériel ainsi réuni³⁹ se dégagent une suite de remarques au sujet des rapports linguistiques roumano-serbocroates, tels que l'enchaînement des siècles les ont précisés.

Tout d'abord, nous avons adopté la thèse suivant laquelle lors de l'installation des Slaves dans la zone des Balkans la langue des Thraces n'avait plus cours⁴⁰, n'y laissant des vestiges que dans le latin parlé dans l'est de la Péninsule. Il s'agit de ce latin qui était en train de devenir le roumain commun, avec l'ébauche de quelques différenciations dialectales⁴¹. Or, si l'on admet cette thèse, dans l'est, le sud-est et le sud du territoire linguistique couvert par le serbo-croate, il ne saurait plus être question d'emprunts du thrace (ou du thraco-illyrien), ni du latin de basse époque, mais seulement du roumain. Avec, toutefois, la prudence requise en ce qui concerne l'origine roumaine absolument certaine de quelques-uns des termes du serbo-croate — car il nous faut souvent nous maintenir dans le domaine de l'hypothèse même quand il s'agit de témoignages apparemment convaincants —, nous tâcherons de synthétiser les remarques qui, comme nous venons de le dire, se sont imposées à nous lors de la rédaction du répertoire dans sa nouvelle forme augmentée et enrichie.

³² E. Petrovici, *Graiul Caraşovenilor*, Bucarest, 1930, p. 237 et suiv.

³³ Cf. P. Ivić, *O govorima Banata*, « Južnoslovenski filolog », VIII, 1949—1950, p. 153 et suiv.; II. Barić, *Lingvističke studije*, Sarajevo, 1951.

³⁴ A titre d'information, cf. Al. Belié, *Dialekti istočne i južne Srbije*, « Srpski dialektološki zbornik », I, 1905, p. 23 et suiv., ainsi que « Zbornik po slavjanovedenija », Sanktpetersburg, II, 1905, p. 17—27; L. Morariu, *Istroromânii*, Cernăuți, 1927; A. Kovačec, *Descrierea istroromânei actuale*, Bucarest, 1971.

³⁵ Voir chez A. Kovačec, *op. cit.*

³⁶ *Cuvinte argotice de origine românească*, « Dacoromania », VII, 1931—1933, p. 23—28.

³⁷ *Imprumuturi românești în argourile sud-slave*, « Studii și cercetări de lingvistică », 4, 1965, p. 531—540.

³⁸ Scărlătoiu, *Emprunts...*, RESEE, 1972, 1; 1973, 2.

³⁹ Compris dans un répertoire des emprunts roumains des langues sud-est européennes, élaboré par une équipe de spécialistes de l'Institut des études sud-est européennes de Bucarest, répertoire que nous espérons voir publié prochainement.

⁴⁰ Cf. I. I. Rusu, *Limba traco-dacilor*, Bucarest, 1969, p. 12 et suiv.

⁴¹ Cf. E. Scărlătoiu, *The Balkan Vlachs in the light of linguistic studies*, RESEE, 1979, 1, p. 14.

1. La première de ces remarques — dont l'évidence est indéniable à notre avis — se rapporte aux domaines du vocabulaire serbocroate qui permettent la localisation des éléments roumains. Les mots d'origine roumaine du serbocroate ne tiennent pas uniquement à la sphère de l'activité pastorale. Ils sont liés aussi à d'autres aspects de l'existence et de la culture matérielle, à savoir : la maison, la cour, les accessoires, les agglomérations humaines, les voies d'accès, les vêtements, la nourriture (35 mots), la faune (23 mots), la flore (10 mots) ; le paysage, le relief (9 mots) ; le corps humain et ses différentes parties, la médecine populaire, les maladies, les infirmités physiques (16 mots), la culture et la vie spirituelle, les coutumes, les instruments de musique (13 mots), les relations sociales, la société — manière de s'adresser, parenté, fonctions, rangs, terminologie juridique, militaire, ecclésiastique, etc. (16 mots). Il y a là un témoignage de contact incessant et de longue haleine entre la population romanisée de la Péninsule Balkanique et la population sud-slave. Le fait que le serbocroate, de même que le macédonien, a adopté et par la suite emprunté un nombre relativement réduit de mots roumains (daco-roumains dans leur majeure partie) s'explique si l'on tient compte de ce que le dialecte daco-roumain de la langue roumaine, tout comme les dialectes aroumain et mégléno-roumain, avait au sud du Danube une certaine position par rapport aux dialectes qui devaient donner naissance au IX^e siècle aux langues bulgare et serbe (serbocroate).

Au début, en tant que l'un des représentants de la romanite orientale dans la Péninsule Balkanique, le dialecte daco-roumain également parlé au nord et au sud du Danube, a « prêté », au même titre que les autres langues ou dialectes de la zone concernée, une série d'éléments lexicaux aux dialectes sud-slaves, y compris à ceux parlés par les Slaves méridionaux de l'ouest. Avec le temps après la séparation dialectale du roumain commun (XI^e siècle), l'intervention de certains facteurs extralinguistiques devait entraîner un changement de position chez le daco-roumain parlé au sud du Danube (à la différence de ce même dialecte parlé au nord du fleuve) par rapport au bulgare et au serbocroate, changement de position au profit de ces derniers.

2. A l'est et au nord-est du territoire linguistique couvert par le serbocroate, les mots d'origine roumaine sont dans la plupart des cas daco-roumains. Ils sont aroumains, mégléno-roumains et même daco-roumains dans le sud-est et le sud de ce territoire.

3. Vu leur large diffusion géographique, quelques-uns des termes qui semblent être d'origine uniquement roumaine peuvent avoir en réalité une double étymologie (roumaine et albanaise, roumaine et dalmate), voire une étymologie multiple (roumaine, albanaise, dalmate).

4. Le littoral adriatique s'est avéré être le lieu de convergence des trois « courants » : roumain, dalmate et albanaise. C'est encore là, aussi, que les Daco-Roumains du nord et nord-est, qui pratiquaient la transhumance, rencontraient les Aroumains, pratiquant tout comme eux la transhumance, mais venus du sud et du sud-est.

5. Quant à la stratification, à la chronologie des mots d'origine roumaine du serbocroate, par conséquent à la place tenue par les termes d'origine roumaine dans la structure du vocabulaire serbocroate, nos

conclusions sont analogues à celles auxquelles nous avons abouti en ce qui concerne le macédonien.

I° — *Les premiers termes d'origine roumaine entrés dans le serbocroate* sont :

A. *Les mots adoptés du roumain commun* (de ses dialectes : daco-roumain — les plus nombreux —, aroumain et mégléno-roumain) et qui, en tant que tels, représentent *l'héritage du substratum thraco-illyrien*. Dans la plupart des cas, ils jouissent d'une large diffusion et circulation — remarque valable pour le serbocroate autant que pour le bulgare ou le macédo-roumain — ce qui souligne deux vérités essentielles. La première de ces vérités réside dans l'importance du territoire romanisé trouvé par les Slaves à leur arrivée dans la Péninsule Balkanique, cependant que la seconde se rapporte à la pérennité de ces termes, dont en voici quelques-uns : *bač, bačija, Strunga* (top.) et *struga* ; *brénce, urda, kaš* ; *mùrg (av), kàléš* (et *galeš*) ; *krlik* ; *bale, rndza, guša* ; *kàtun, bùrdelj, bràva, brlog, vatra* ; *klisura, balta, molika, brnduša, vrež, búc*. Certains de ces mots se sont conservés dans l'aire orientale du territoire linguistique serbocroate, sans rayonner vers l'ouest, où ils sont concurrencés par des synonymes, venant soit du slave commun, soit d'une autre origine (le cas de *bràva*) ; quelques autres ont été véhiculés dans un espace moins étendu, se limitant à la zone nord-est du territoire respectif (*bùrdelj*, entré en compétition dans les autres régions avec *koliba*).

Une partie des termes d'origine roumaine de la catégorie discutée sont connus seulement par le serbocroate (*baura, čot, brnčelj*). Ils sont, à notre avis, une démonstration de l'unité dans la diversité du roumain commun qui — à l'époque des premiers contacts avec les Slaves méridionaux — était parlé dans un vaste territoire d'où des différenciations non seulement phonétiques, mais lexicales aussi.

B. *Les mots adoptés du roumain commun* (de ses dialectes : daco-roumain — les plus nombreux —, aroumain et mégléno-roumain) et qui, en tant que tels, représentent *l'héritage du latin vulgaire*.

a) Les mots avec une vaste aire de diffusion et dont beaucoup sont entrés aussi dans la langue littéraire : *čutura, kupa, sak, bisàgi, furka, gùnja* ; *turma, bivol* (entrés aux VII^e—VIII^e siècles), *sugare, paun* ; *faša, fečior* ; *familia* ; *Kračun, nun* (après la conversion des Slaves au christianisme — IX^e siècle). Une place à part revient ici au mot roumain *puică* (« poulette »), qui dans l'aire linguistique du serbocroate et du bulgare prend la forme *pujka* (identique à celle du daco-roumain), alors que dans l'aire du macédonien et de l'albanais sa forme est *pul'ka* (identique à celle de l'aroumain). Il faut y voir, pensons-nous, encore un témoignage de l'étendue du territoire romanisé trouvé par les Slaves dans la Péninsule Balkanique, ainsi que des particularités dialectales qui se manifestaient même dans le roumain commun.

b) Les mots enregistrés seulement par le serbocroate : *velénce, mrcina, krasta, munčel, rukarjel, urlati*, etc., avec une aire de diffusion généralisée ou vaste en tout cas.

II° — *Les mots plus récents d'origine roumaine* (du daco-roumain le plus souvent, de l'aroumain ou du mégléno-roumain) en serbocroate sont, à notre avis, *de véritables emprunts*.

A. Mots d'origine latine en roumain, enregistrés dans de petites zones et de circulation réduite en serbocroate : *klindur* (Monténégro),

făca (Dubrovnik), etc. Mais ces mots peuvent tout aussi bien passer pour des termes anciens, ayant « végété » dans des aires périphériques, sans la force de pénétrer la langue standard. Toutefois, vu l'absence des preuves documentaires concernant leur ancienneté, il nous faut les ranger hypothétiquement dans cette catégorie.

B. Mots d'origine latine en roumain, emprunté par le serbocroate en suivant la filière de l'écriture : *tabla* (*tâbla*), *artikul* (enregistré sous cette forme dès le XV^e siècle).

C. Mots d'origine néo-grecque en roumain, que le serbocroate emprunta toujours par la filière écrite : *dèspot*, *râsa*, *klitor*.

D. Mots roumains de différentes étymologies empruntés par le serbocroate à différentes époques, suivant tantôt la filière orale, tantôt la filière écrite : *kosor* (< roum. *cosor* < sl. *kosa* + suff. *-ar* > *-or*), *carina* (< roum. *țarina* < lat. *terra* + suff. sl. *-ina*), *leș*, *fădul* (< roum. *leș*, *fuđul* < tc., postérieurs à l'expansion turque dans les Balkans, donc postérieurs au XIV^e siècle), etc.

6. Le critère « étymologique » associé à d'autres critères met en lumière la stratification des emprunts roumains en serbocroate, de même que dans le cas du macédo-roumain.

7. En ce qui concerne les « balkanismes », nous pensons pour notre part qu'il n'en saurait être question que dans la mesure où les termes passant pour tels étaient enregistrés dans un vaste territoire, comptant au moins deux langues sud-est européennes. *Les « balkanismes » les plus anciens du serbocroate sont, à notre avis, justement les mots que cette langue a adoptés du roumain commun (appartenant au substrat thraco-illyrien ou hérités du latin et enregistrés dans une vaste étendue, par au moins deux langues balkaniques.* Il convient de leur ajouter les autres « balkanismes », c'est-à-dire les « grécismes », ensuite les « turcismes » et, en fin de compte, les « latinismes » cultivés — tous attestés, à leur tour, dans deux ou plusieurs langues balkaniques. C'est, à ce qu'il nous semble, tant le résultat des affinités et des contacts culturels, que l'expression de certains impératifs nés des circonstances particulières, d'ordre administratif et politique, auxquelles furent confrontés des siècles durant les peuples du Sud-Est européen. Reste ouverte la question de savoir si et dans quelle mesure peut-on parler de « néologismes balkaniques » à partir du XIX^e siècle, notamment depuis ses dernières décennies, autrement dit à partir de la période où dans l'histoire des peuples de la zone concernée intervient l'événement décisif pour leur évolution ultérieure : la libération de sous le joug ottoman.

8. Quelques mots d'origine roumaine du serbocroate ont disparu complètement — *pitik*, *kjelator*. D'autres mots ont été remplacés par des néologismes : *artikul*, devenu *artikl* sous l'influence du terme français.

9. Les mots roumains enregistrés par les textes écrits du territoire linguistique serbocroate s'ajoutent aux témoignages documentaires les plus anciens de la langue roumaine connus jusqu'à nos jours : *drac*, dans le nom de personne *Drakul* (XI^e siècle); *ctitor*, *cătun* (XII^e siècle); *bivol* (XIII^e siècle), entré dans la latinité balkanique aux VII^e—VIII^e siècle; *țarină*, *sclav* dans le sens de « captif » (XIII^e siècle); *turmă*, *despot*, *arbore* (XIV^e siècle); *articol* (XV^e siècle).

UN DOCUMENT GÉNOIS SUR LA LANGUE ROUMAINE EN 1360

MICHEL BALARD
(Reims)

L'accord des historiens est encore loin de se faire sur les débuts de l'écriture en langue roumaine et les conditions dans lesquelles s'est effectué le passage de la littérature rédigée en slavon aux premiers textes en langue vernaculaire. Pour certains, les influences extérieures, en particulier les idées réformatrices de Jean Huss, de Luther et de Calvin, seraient à l'origine des premiers écrits en langue populaire. Pour d'autres, les débuts de l'écriture en roumain constituent un phénomène culturel interne : alors que les boyards et les knèzes transylvains étaient attachés par tradition à l'écriture en slavon, la petite noblesse de Valachie, de Moldavie et du Maramureș, ainsi que les citadins des trois pays roumains, ressentirent le besoin d'une culture leur appartenant en propre ; le développement économique de ces couches sociales conduirait donc à l'adoption de la langue populaire¹.

Les premiers textes, dits rhotacisants, sont des psautiers rédigés en roumain dans le Maramureș, à la fin du XV^e siècle, comme l'attestent le filigrane du papier utilisé et le cryptogramme du psautier dit Psaltirea Șcheiană². Mais le premier monument écrit de la langue roumaine, qui puisse être daté avec précision, est la lettre du marchand Neacșu Lupu de Cîmpulung-Muscel, adressée au maire de Brașov³. D'après l'analyse des événements qu'elle rapporte, M. Cazacu a pu démontrer que cette lettre a été écrite le 29 ou le 30 juin 1521⁴. On le voit, les psautiers, comme cette lettre, témoignent d'un usage relativement tardif de la langue roumaine écrite, si l'on se souvient que la formation des Principautés Roumaines de Valachie et de Moldavie remonte au début du XIV^e siècle pour l'une, aux années 1360 pour l'autre.

A défaut de textes roumains contemporains de l'essor de ces formations politiques, peut-on dans d'autres sources trouver des indices attestant l'usage de la langue roumaine dès le XIV^e siècle et même antérieurement ? Dans ses travaux sur les Valaques dans l'Empire byzantin, P. Năsturel a pu mettre en évidence les toponymes, anthroponymes et

¹ Le débat est résumé par P. P. Panaitescu, *Inceputurile scrisului in limba română*, dans « Studii și materiale de Istorie medie », IV, 1960, pp. 117—189 et repris par E. Virtosu, *Paleografa româno-chirilică*, Bucarest, 1968, pp. 21—36.

² P. P. Panaitescu, *Inceputurile*, op. cit., p. 187.

³ C. C. Giurescu, *Istoria românilor*, t. II/2, Bucarest, 1937, pp. 602—603, et O. Densușianu, *Histoire de la langue roumaine*, t. 2, Paris, 1938, pp. 3—4.

⁴ M. Cazacu, *Sur la date de la lettre de Neacșu de Cîmpulung (1521)*, dans « Revue des Etudes sud-est européennes », VI, 1968, 3, pp. 525—528.

noms communs d'origine roumaine, passés dans les sources byzantines⁵. Récemment A. Rădulescu a publié un ancien témoignage de langue roumaine, l'inscription du potier Petre sur un vase en céramique du X^e siècle, portant des caractères grecs et découvert en Dobroudja, à Capidava⁶. Mais c'est peut-être dans les sources occidentales, rédigées dans les régions du Bas-Danube, qu'il faut rechercher désormais les mentions les plus sûres. Par exemple les notaires génois des comptoirs danubiens, bien qu'attachés à une clientèle en majorité d'origine occidentale, ont vu passer devant leur banc des représentants des diverses ethnies locales.

Nous disposons ainsi, avec le minutier d'Antonio di Ponzò, du « plus important dossier d'actes privés qui nous soit parvenu de la Roumanie médiévale », comme le soulignait dès 1948 R.-H. Bautier⁷. Ce dossier, connu dès les années 1960 par quelques historiens roumains, dont O. Ilescu, a été intégralement publié en 1971 par G. Pistarino⁸. Il ne contient guère d'information sur la présence roumaine aux bouches du Danube dans les années 1360. Il n'en est pas de même pour un second dossier que j'eus l'heureuse fortune de découvrir en 1975 aux Archives de Gênes et dont l'édition est aujourd'hui sous presse⁹. Il s'agit de cent douze actes instrumentés à Kilia du 11 août au 30 octobre 1360 par ce même Antonio di Ponzò ; ces documents constituent la première partie du minutier de ce notaire, qui serait complet sans quelques lacunes mises en évidence par la numération en chiffres romains, portée par le scribe lui-même dans la partie supérieure droite des feuillets. En dépit de patientes recherches menées dans le fonds des *Notai ignoti* aux Archives de Gênes, je n'ai pu retrouver qu'un seul feuillet disparu, qui n'avait pas échappé non plus à l'attention de G. Pistarino¹⁰.

Tel quel, ce dossier apporte une information précieuse sur les groupes ethniques résidant à Kilia en 1360, et en particulier sur l'élément valaque, pas encore prépondérant, mais suffisamment représenté pour que son idiomatique influence l'écriture du notaire génois, qui porte trace de l'usage de la langue populaire roumaine. L'un de ces documents, que nous publions ci-après, nous paraît très significatif. Il met en présence, le 25 août 1360, un certain Costa Aga, fils de feu Corso, habitant Kilia, et un « bourgeois de Péra », Angelo de Azano. Le premier reconnaît avoir reçu en prêt du second deux *sommi* au poids de Kilia, dette qu'il promet de rembourser avant la prochaine fête de Pâques. L'acte est rédigé en présence de trois témoins ; l'un d'eux, Oddoardo Framba, qualifié de « bourgeois de Kilia », sert d'interprète *inter dictos contrahentes de lingua latina in romecha et de romecha in latina*¹¹.

⁵ Voir en dernier lieu P. S. Nasturel, *Vlacho-Balkanica*, dans « Byzantinisch-Neugriechische Jahrbucher », XXII, 1978, pp. 221–248.

⁶ A. Rădulescu, *Un document roumain à Capidava*, dans « Dacia », XIV, 1970, pp. 311–323.

⁷ R.-H. Bautier, *Notes sur les sources d'histoire économique médiévale dans les Archives italiennes*, dans « Mélanges d'Archéologie et d'Histoire publiés par l'École française de Rome », 60, 1948, p. 188.

⁸ G. Pistarino, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia da Antonio di Ponzò (1360–1361)*, Gênes, 1971.

⁹ M. Balard, *Gênes et l'outre-Mer. T. 2 : Actes de Kilia du notaire Antonio di Ponzò*, Paris-La Haye, 1980.

¹⁰ G. Pistarino, *Nuovi documenti su Chilia dei Genovesi*, dans « Bollettino Linguistico », 1977, pp. 63–66.

¹¹ Cf. infra, document n° 1.

Que signifie ce mot *romecha*? vient-il de ρωμαϊκά, pour désigner la langue officielle de la « Romanie », c'est-à-dire le grec? Deux arguments nous paraissent devoir s'opposer à cette interprétation et contredire cette apparente évidence. D'une part, on ne trouve aucune trace chez les notaires génois d'un tel usage du mot *romecha*, totalement inusité; lorsque l'on veut désigner la langue grecque, les minutiers, aussi bien que les actes publics, emploient l'expression *lingua Grecorum* ou bien s'il s'agit d'un interprète en fonction dans les comptoirs de Caffa ou de Péra, ce personnage est qualifié de *scriba litterarum grecarum*¹². En d'autres termes, les notaires génois ne reconnaissent pas la « romanité » de la langue officielle de l'Empire byzantin.

Un second argument, emprunté aux minutes mêmes d'Antonio di Ponzò, va contre l'interprétation grecisante de *romecha*. En effet, dans trois autres documents — nous publions l'un d'eux en appendice — qui mettent en présence des Latins et des Grecs originaires de Constantinople, intervient également un interprète, ici Giovanni Caldo habitant Simisso, qui agit *interpretante hanc vendicionem et confessionem de lingua latina in gregescha et de gregescha in latina*¹³. Aucun doute n'est possible : entre un Latin de Caffa et un Grec de Constantinople, le truchement ne peut avoir lieu que du grec au latin et réciproquement. A quelques actes de distance, le notaire ne peut désigner la même langue par deux mots différents, *romecha* et *gresescha*.

Il faut donc revenir à notre premier document et essayer de déterminer quelles sont les parties en présence. Angelo de Azano, bourgeois de Péra, est un Piémontais émigré en Orient, et dont le nom porte témoignage d'une origine italienne¹⁴. Quant à Costa Aga, fils de feu Corso, habitant Kilia, il n'est pas facile d'en déterminer exactement l'origine ethnique. Le prénom Costa, diminutif de Constantinos, est très fréquemment porté dans l'ensemble du monde balkanique et orthodoxe, et en particulier dans les territoires roumains¹⁵. Aga, qui vient du mongol *aga*, désigne un frère aîné ou un petit chef militaire. Ce peut être un titre dans les Etats de la Horde d'Or, venant par exemple qualifier un émir ou un « maire du palais ». Dans les langues balkaniques, le sens s'affaiblit pour n'être plus qu'un qualificatif attribué à des notables ou à des personnages de bonne extraction¹⁶. C'est ainsi qu'Aga devient un hypocoristique attesté au XIV^e siècle en Valachie et dont l'un des meilleurs exemples paraît être le ban Aga, connu entre 1400 et 1415¹⁷. Dans ces conditions, on peut admettre qu'à l'exemple du prince tatar Dimitri défait en 1362 ou 1363 par l'armée lithuanienne, notre Costa a reçu un sobriquet tatar passé dans les habitudes onomastiques roumaines, dès la seconde moitié du XIV^e siècle. L'origine roumaine de notre personnage est donc probable, mais non certaine.

¹² ASG, Notai ignoti, B. XXIV, doc. n° 437 et 438; Peire Massaria 1390, f. 18v; Peire Massaria 1391, f. 121 r; Peire Massaria 1402, f. 25v; Caffa Massaria 1386, ff. 504v, 515r, etc.

¹³ Cf. infra document n° 2.

¹⁴ Azzano est une petite bourgade piémontaise, dans la province d'Asti; cf. Voghera, *Nuovo dizionario dei Comuni e frazioni di Comune*, Rome, 1959, p. 14.

¹⁵ N. A. Constantinescu, *Dictionnaire onomastique roumain*, Bucarest, 1963, pp. 34 et 36.

¹⁶ G. Doerfer, *Türkische und Mongolische Elemente im Neupersischen*, t. I, Wiesbaden, 1963, pp. 133—140.

¹⁷ N. A. Constantinescu, *Dictionnaire onomastique*, op. cit., p. 4.

Les seuls éléments déterminants restent les mots utilisés pour désigner les deux langues. *Romecha* pourrait être dérivé en un mauvais latin de *românească*, mot signifiant la langue roumaine. La contamination est encore plus nette avec le terme de *gregescha*, tout à fait inusité dans le latin des notaires génois ; il n'est pas exagéré d'y voir la transposition du roumain *grecească*, désignant la langue grecque. Si tel est le cas, l'influence de la langue vernaculaire sur la pratique notariale d'Antonio di Ponzò est singulièrement forte. Certes, dans tous les comptoirs génois d'Orient — en particulier à Caffa et à Sinope — s'est formée une *lingua franca*, dans laquelle se mêlent les apports linguistiques occidentaux, surtout italiens, et les parlers locaux¹⁸ ; mais jamais, comme à Kilia, la prépondérance numérique d'une ethnie n'a pu marquer si fortement le latin notarial que le scribe utilise, tout en les déformant, des mots empruntés au vocabulaire local pour désigner la langue que parlent certains des habitants du lieu, c'est-à-dire le roumain, ainsi que celle des anciens maîtres, c'est-à-dire le grec.

Constituant l'un des premiers témoignages écrits sur la langue roumaine, l'acte d'Antonio di Ponzò permet d'affirmer que vers 1360, dans les régions du Bas-Danube, cette langue, et donc l'ethnie qui l'utilise, tend à prendre une importance singulière au détriment du grec, au moment où se développe la principauté de Valachie. Kilia serait donc colonisée par les Valaques, avant de passer vers les années 1370 sous l'autorité du voïvode Vlaïcou¹⁹. Stimulé par la présence génoise, le développement économique du Bas-Danube a fortifié l'élément roumain dont la langue a contaminé le latin d'Antonio di Ponzò, avant de s'affirmer dans des écrits propres, près d'un siècle plus tard.

¹⁸ M. Balard, *La Romanie génoise (XII^e—début du XV^e siècle)*, 2 vol., Gênes—Rome, 1978, t. I, pp. 317—320 ; d'une manière plus générale, voir sur ces problèmes M. et R. Kahane — A. Tietze, *The lingua franca in the Levant—Turkish National Terms of Italian and Greek origin*, Urbana, Univ. of Illinois Press, 1958.

¹⁹ O. Ilescu, *Contribuții numismatice la localizarea Chinei bizantine*, dans « Studii și cercetări de istorie veche și arheologie », 29, 1978, 2, p. 209.

DOCUMENT n° 1

25 août 1360, Kilia-Licostomo. Costa Aga, habitant Kilia, fils de feu Corso, reconnaît avoir reçu en prêt d'Angelus de Azano, habitant et bourgeois de Péra, deux *sommi* qu'il promet de rembourser avant la prochaine fête de Pâques.

In nomine domini amen. Costa ¹ Aga ², habitatori in Chili, quondam Corso, confessus fuit et in veritate recognovit Angelo de Azano, habitatori et burgens Perye, presenti et solemniter stipulanti, se ab ipso habuisse et accepisse mutuo gratis et amore summos boni ³ argenti duos et iusti ponderis ⁴ ad pondus eiusdem loci ⁵ Chili ⁶, renuncians excepcioni non habitorum et non receptorum dictorum summorum duorum bonorum argenti ex causa predicta, ac mutui non facti, rei sic ut supra et infra ⁷ non esse, doli mali infactum, condicioni sine causa et omni alii [iuri]. Quos summos duos argenti, vel totidem pro ipsis eiusdem monete, eidem Angelo

¹ Suit *g* concellé.

² Suit de *ch ili*, cancellé.

³ *Boni* : ajouté dans l'interligne.

⁴ *Et iusti ponderis* : ajouté dans l'interligne au-dessus de *sagus eius* cancellé.

⁵ Suit *Licostomi* cancellé.

⁶ Fin de la ligne en blanc sur 2 cm.

⁷ *Et infra* : ajouté dans l'interligne.

vel suo certo nuncio, per ipsum Costa vel suum certum nuncium, eidem Angelo, solempniter stipulanti, dare et solvere promicto ⁸ hinc ad festum Pasche Resurrectionis domini proxime venturum, et hoc sub pena dupli eius de quo sive in quo contrafieret, vel ut supra non observaretur, solempniter stipulata, aiecta et promissa, cum restitutione omnium dampnorum, interesse et expensarum que propterea fierent licitis et extra. Et ultra hanc penam, sub pena summi unius boni argenti // [f. XV r] [et iusti] ponderis ad pondus eiusdem loci Chili solempniter stipulata, aiecta et promissa, ratis semper m[anen]tibus omnibus et singulis suprascriptis, pro qua pena vero et ad sic observandum omnia bona sua, tam presenciam quam futura ex causa predicta eidem Angelo, presenti et solempniter stipulanti, pignori obligavit. Acto per pactum pro predictis omnibus quod se et sua conveniri possit Chili, Peyre, Chaffa, Constantinopoli, Vicine, et ubicumque locorum et terrarum, et coram quocumque iudice et magistratu, tam ecclesiastico quam seculari, et ubi ipsum convenerit, ibi solucionem et satisfacionem facere promixit eidem Angelo, ac si ibi presens contractus confectus foret, renuncians in predictis omni privilegio, capitulo et convencioni, per quod vel quam contravenire posset. *Actum Chili* Licostomo, apud banchum Georgii de Chavegia bancherii, anno dominice nativitatis M^o CCC^o LX^o, indicatione XII, secundum cursum Ianuensem, die XXV augusti, circa terciam, presentibus testibus. Sachis de Chaffa, habitatore Chili, Oddoardo Framba, burgense Chili, interpretante inter dictos contrahentes de lingua latina in romecha et de romecha in latina, et Iannoto de Guisulfid cive Ianue, ad hec vocatio specialiter et rogata.

⁸ Suit *ad* cancellé.

DOCUMENT n^o 2

19 septembre 1360, Kilia. Theodorus de Caffa, habitant et bourgeois de Kilia, vend à Constantinus Mamali de Constantinople 60 muids de grain, au muid de Constantinople, pour un prix de six *sommi* d'argent. Il s'oblige à livrer le grain à Kilia avant le 15 avril 1361.

[In nomine do]mini amen. Theodorus de Caffa, habitator et burgensis Chili, vendidit, cessit, tradidit et mandavit seu quasi Constantino Mamali de Constantinopoli, presenti et ementi pro se, heredibus et successoribus suis ¹, modia grani sexaginta boni et mercantilis, ad modium Constantinopoli consuetum in Chili ² ad habendum, tenendum et possidendum et quicquid inde idem Constantinus decetero voluerit faciendum, iure proprietario et titulo empcionis ³, pro precio et finito precio modiorum decem grani ⁴ ad summum boni argenti et iusti ponderis ad pondus Chili, que modia grani sexaginta ascendunt ad summam summorum sex boni ⁵ argenti et iusti ponderis, ad pondus predictum eiusdem loci Chili; quos summos se x boni argenti et iusti ponderis, ad pondus predictum idem Theodorus confessus fuit eidem Constantino se ab ipso Constantino habuisse et recepisse ex causa predicta et de ipsis ⁶ summis se ab ipso Constantino bene quietum et solutum vocavit ⁷, renuncians exceptioni non habitatorum et non receptorum dictorum summorum sex bonorum argenti et iusti ponderis, ac precii non soluti, ac dicte ⁸ vendicionis non facte, rei sic ut supra et infra non esse, doli mali infactum, condicioni sine causa et omni a lii ⁹ iuri. Que modia grani sexaginta boni et mercantilis eidem dicto Constantino vel suo certo nuncio, per ipsum Theodorum vel suum certum nuncium ¹⁰, eidem Constantino solempniter stipulanti dare, tradere, consignare promixit in Chili ¹¹, hinc ad dies XV mensis aprilis proxime venturi anni de M^o CCC^o LX, omnibus expensis ipsi Theodori ¹². Et hoc sub pena modiorum decem grani boni et mercantilis solempniter stipulata, aiecta

¹ *Et ementi ... suis* : ajouté en marge avec signe de renvoi dans le texte. Suit dans le texte *solempniter stipulanti*, cancellé.

² *Consuetum in Chili* : ajouté dans l'interligne au-dessus de *pro precio et finito precio modiorum grani decem ad summum boni argenti et iusti ponderis*, cancellé.

³ Suit *renuncians exce[pcioni]*, cancellé.

⁴ *Grani* : ajouté dans l'interligne.

⁵ *Boni* : ajouté dans l'interligne.

⁶ Suit *modiis*, cancellé.

⁷ Suit *ex causa predicta*, cancellé.

⁸ Suit *confessionis non facte*, cancellé.

⁹ Suit *as*, cancellé.

¹⁰ Suit *ab*, cancellé.

¹¹ *In Chili* : ajouté dans l'interligne.

¹² *Omnibus ... Theodori* : ajouté dans l'interligne.

et promissa, cum restitutione omnium dampnorum, interesse et expensarum que propterea ¹³ fierent licitis et extra, in qua pena incidat idem Theodorus, si contrafieret velut supra non observaretur videlicet eidem Constantino et tociens comictatur et possit exigi cum effectu per dictum Constantinum ¹⁴ quociens fuerit [contra]factum vel non observatum ¹⁵, et pro qua pena vero et ad sic observandum omnia bona sua, tam presencia quam futura, ex causa predicta eidem Constantino, presenti et solempniter stipulanti, pignori obligavit, ratis semper manentibus omnibus et singulis suprascriptis. Actum Chili, apud banchum Laurencii Bustarini bancherii, videlicet in loco in quo scribo¹⁶ ego notarius infrascriptus¹⁷, anno dominice nativitatis M^o CCC^o LX^o indictione XII, secundum cursum Ianuensem, die XVIII septembris, circa terciam, presentibus testibus, Iacobo de Rappalo, censario in Chili, Guilielmo Daniele, cive et habitatore Saone, et Iohane Caldi de Synisso, interpretante hanc ¹⁸ vendicionem et confessionem de lingua latina in gregescha et de gregescha in latina, ad hec vocatis et rogatis.

¹³ Suit *propter*, cancellé.

¹⁴ *Per dictum Constantinum* : ajouté dans l'interligne.

¹⁵ Suit *per dictum Theodorum* : cancellé.

¹⁶ *Scribo* corrigé sur [...], cancellé.

¹⁷ *Videlicet ... infrascriptus* : ajouté à la fin de l'acte avec signe de renvoi dans le texte.

¹⁸ Suit *confessionem*, cancellé.

DEUX MANUSCRITS CILICIENS DU XIV^e SIÈCLE DANS LES ARCHIVES D'ÉTAT DE CLUJ-NAPOCA

SYLVIA AGÉMIAN
(Beyrouth)

Parmi les documents arméniens les plus précieux actuellement conservés dans les Archives d'Etat de Cluj-Napoca figurent deux manuscrits ciliciens, manuscrits enluminés du XIV^e siècle, qui firent partie autrefois du lot d'ouvrages que les Arméniens introduisirent en Moldavie au cours des différentes étapes de leur immigration en pays roumain. Il s'agit d'un *Recueil* composé durant les années 1310—1312 et d'un *Evangile* de la première moitié du XIV^e siècle qui, du monastère de Zamca de Suceava où ils demeurèrent probablement jusqu'à la fin du XVII^e siècle, gagnèrent la Transylvanie pour se regrouper, en même temps que d'autres manuscrits, à Gherla, l'ancienne Armenopolis. Intimement liés à l'histoire des Arméniens de Roumanie, le *Recueil* et l'*Evangile* qui font l'objet de notre étude, ne sont point demeurés inconnus. Bien au contraire, ils ont été signalés par différents auteurs, notamment par les chercheurs, historiens et philologues, qui se sont penchés sur l'histoire des communautés arméniennes des pays roumains ou qui se sont occupés de l'ensemble des manuscrits arméniens répartis dans les collections de Roumanie. Leurs colophons ont de même été publiés à diverses reprises. Toutefois, c'est principalement en tant que documents historiques que ces ouvrages ont retenu l'attention. Dans les rares descriptions qui leur ont été réservées, le côté artistique n'a point occupé la place qu'il méritait. Si, en étudiant ces livres vers la fin du XIX^e siècle, K. Govrikian a mis l'accent sur la richesse ou la beauté de leurs enluminures respectives, les descriptions qu'il en a données sont demeurées succinctes¹ et c'est dans un bref commentaire que S. Kolandjian a attribué pour la première fois ces enluminures au peintre Sargis Pidzak². Sargis Pidzak fut en Cilicie « la personnalité artistique la plus en vue de toute la première moitié du XIV^e siècle »³. Aussi, reprenant la description des deux manuscrits, c'est avec de plus amples détails que nous nous sommes proposé de présenter ici le contenu de leur partie artistique.

¹ K. Govrikian, *La Métropole des Arméniens de Transylvanie ou la description de la ville arménienne de Gherla* (en arménien), Vienne, 1896, pp. 332—348.

² S. Kolandjian, *La ville de Gherla et ses manuscrits arméniens* (en arménien), « Banber Matenadarani », VI, 1962, p. 513.

³ S. Der Nersessian, *Manuscrits arméniens illustrés des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles dans la Bibliothèque des Pères Mèkhitaristes de Venise*, Paris, 1936, p. 137. Les manuscrits enluminés par Sargis Pidzak sont conservés dans différentes collections (*Matenadarean* d'Érévan,

Déjà évoqué dans le *Sissouan* de L. Alichan ⁴, le *Recueil* de 1310—1312 (Cluj-Napoca, Archives d'Etat n° 15) est composé de 405 feuillets de parchemin de 18 × 12,5 cm. Il présente dans une première partie un Lectionnaire où les lectures journalières tirées des Actes des Apôtres et des Epîtres Catholiques, de l'Ancien et du Nouveau Testament, vont du Dimanche de Pâques jusqu'au huitième jour de la Pentecôte. Le Lectionnaire proprement dit s'étend du folio 26 jusqu'au folio 279, les feuillets qui précèdent étant successivement occupés par le passage de Matthieu XVIII, 1—20 correspondant à la péricope du samedi soir (fol. 1^v à 2^v), par un Avant-Propos aux Actes des Apôtres (fol. 4^v à 11^v), une Introduction aux Actes des Apôtres (fol. 11^v à 12^v), un Index des Actes des Apôtres (fol. 12 à 21^v), une Autre Préface aux Actes des Apôtres (fol. 21^v à 22^v), les Noms des diacres élus par les apôtres (fol. 22^v à 23) et la Vie de saint Paul (fol. 23^v à 25^v). La deuxième partie du volume est réservée à l'Evangile de Jean (fol. 280 à 380^v) et à quelques fêtes qui ont été isolées à la fin du manuscrit, celle de saint Jean-Baptiste (fol. 382 à 387), de l'Annonciation (fol. 387 à 391^v), de la Chapelle Universelle (fol. 391^v à 394), de l'Exaltation de la Croix (fol. 394^v à 401^v) et de l'Ascension (fol. 402 à 403).

Le texte très soigné, rédigé en noir et en *bolorgir* (cursive) est réparti sur deux colonnes de 16 lignes. Les principales divisions (Lectionnaire, Evangile) sont marquées par des têtes de chapitres et les rubriques intérieures sont mises en évidence par des encre de couleurs différentes. Les premières pages du Lectionnaire et de l'Evangile sont en majuscules dorées ou polychromes, exception faite des initiales du début qui sont ornithomorphique et fleuronée. Dans le corps des textes, la première ligne des leçons est en lettres dorées de même que les initiales des versets qui sont toujours écrites avec de l'or. Les lectures tirées des Actes des Apôtres, celles inaugurant les fêtes, ainsi que les leçons de l'Evangile, débutent par des initiales fleuronées ou ornithomorphiques auxquelles répondent, dans les marges, des ornements peints.

Le manuscrit est formé de 34 cahiers qui ont été numérotés à l'aide des lettres de l'alphabet. Le numérotage réalisé sur la première et la dernière page de chaque cahier ne se poursuit pas de manière continue étant donné sans doute que le manuscrit fut exécuté en deux temps et, comme

nous le verrons, en différentes phases. Numérotés de *ω* à

(1 à 21), les 21 premiers cahiers sont en effet suivis de 23 autres cahiers

numérotés à leur tour de *ω* à *հԳ* (1 à 23).

Bibliothèque du Patriarcat arménien de Jérusalem, Bibliothèque des Pères Mekhitaristes de Venise, Pierpont Morgan Library de New-York, Chester Beatty Library de Dublin). Pour une liste détaillée des œuvres de Sargis Pidzak, voir S. Der Nersessian, *op. cit.*, pp. 137—141 et du même auteur *The Chester Beatty Library. A Catalogue of the Armenian Manuscripts*, Dublin, 1958 p. 37, note 2.

⁴ L. Alichan, *Sissouan* (en arménien), Venise, 1885, pp. 85, 519. La provenance du manuscrit n'a cependant pas été précisée. L'auteur a seulement écrit que le livre se trouvait « entre les mains d'une colonie arménienne de l'Occident ».

Les nombreux colophons et inscriptions qui se succèdent dans le volume⁵ permettent non seulement de retracer l'histoire du manuscrit mais de suivre par étapes le processus de son élaboration. Ainsi, un premier colophon indique que le noyau initial, constitué des 21 cahiers évoqués ci-dessus, s'arrêtait en 1310 aux lectures correspondant au premier jour de la Pentecôte. Les lignes rédigées à leur suite (fol. 249^v à 250), révèlent que les « Actes des Apôtres et les Epîtres Catholiques ont été copiés sur l'ordre de la dévote et pieuse Baronne *Tikin* (Madame) Alidz, tante maternelle des rois d'Arménie, pour la consolation de sa vie et pour le souvenir de son âme, par la main de l'humble Stepannos Goyner Eritsants »⁶. Après avoir demandé au lecteur de se souvenir de la Baronne, de ses ancêtres et de ses descendants, ainsi que de lui, souffrant et grand pécheur, le copiste a ajouté : « Ils ont été copiés en date de 759 (1310 apr. J.-C.) à une époque très malheureuse. Que Dieu ami des hommes veuille bien nous visiter, nous qui sommes dans l'incertitude, par l'intercession de la Sainte Mère de Dieu. Amen ».

Ce n'est qu'en 1312, date à laquelle il fut décidé de joindre l'Evangile de Jean au corps initial, que furent vraisemblablement ajoutées les lectures allant du deuxième jusqu'au huitième jour de la Pentecôte. Couvrant les folios 252 à 279, celles-ci sont suivies d'une courte inscription paraphée par le calligraphe : « Souvenez-vous dans le Christ du copiste très pécheur et qu'Il se souvienne de vous. Amen ». Dans le deuxième colophon qui a pris place à la fin de l'Evangile de Jean (fol. 380^v à 382), on retrouve à nouveau le nom du commanditaire : « Cet Evangile de Jean, paroles de Dieu, a été copié à la demande impérieuse de la dévote et pieuse Baronne *Tikin* Alidz, Sénéchale de Chypre, fille du Baron Hethum qui était Seigneur de Lambron ». On apprend de même que l'Evangile fut transcrit en date de 761 (1312 apr. J.-C.), le 29 décembre dans l'île de Chypre à Maghousa (Famagouste) sous la protection de la Sainte Mère de Dieu. Le copiste s'étend ici longuement sur les attentions qui lui furent prodiguées par la Baronne : « ... pendant de longues années elle a pris soin de moi avec une immense et grande pitié presque comme une tendre mère aimant son fils premier-né. Et moi qui ai honte d'être appelé du sublime nom de prêtre, mon nom de famille est Goyner Eritsants, je lui suis très redevable de ses bienfaits indicibles... ».

Enfin, un troisième et dernier colophon a été composé par le copiste (fol. 404^v à 405), qui se rattache au recueil des cinq fêtes insérées à la fin du manuscrit. On y lit que c'est par la volonté de la pieuse et dévote Baronne « qu'à la suite a été copié ce petit livre convenable ». Le copiste demande une fois de plus que l'on se souvienne du commanditaire et de

⁵ Partiellement reproduits par F. Macler, *Rapport sur une mission scientifique en Roumanie (juin — août 1927)*, « Revue des Etudes arméniennes », X, 1930 pp. 40—41, par P.A.G., *Chypre arménienne. La colonie arménienne de Chypre et Saint Makar* (en arménien), Beyrouth, 1936, pp. 29—32 et par L. Khatchikian, *Colophons des manuscrits arméniens du XIV^e siècle* (en arménien), Erévan, 1950, pp. 68—69, les colophons ont été intégralement publiés par K. Govrikian, *op. cit.*, p. 340 et suiv., et par S. Kolandjian, *Catalogue abrégé des manuscrits arméniens de Gherla* (en arménien),

⁶ « Banber Matenadarani », IX, 1969, pp. 436—438. C'est dans la traduction du R. P. Sahag Kechichian S. J. que nous reproduisons les passages tirés des colophons et des différentes inscriptions rédigées dans les deux manuscrits. Que l'auteur veuille bien accepter l'expression de notre vive gratitude.

toute sa famille. « Par la grâce de Dieu, elle est digne de souvenir ainsi que ses parents et ses enfants » écrit-il, et il termine en demandant également le souvenir pour lui, pour ses parents et professeurs.

Si la rédaction du manuscrit fut menée à bien en différentes étapes, étapes qui semblent avoir été liées aux exigences mêmes du commanditaire, les enluminures furent apparemment exécutées une fois le *Recueil* achevé dans son ensemble. Le nom du peintre apparaît à la fin de l'ouvrage sur le folio 405 : « Sargis, indigne Serviteur de Dieu et menteusement appelé prêtre » prie le lecteur de se souvenir de lui, car, souligne-t-il, « j'ai beaucoup travaillé pour la reliure de ce livre et j'ai orné celui-ci avec de l'or jusqu'à la fin ».

En dehors de quelques motifs qui illustrent directement le texte au début des leçons, la partie artistique du manuscrit a un caractère purement ornemental où les éléments floraux et végétaux ont une place prépondérante. Les scènes narratives sont absentes et la seule figure humaine relevée à travers les pages semble avoir été peinte à une période ultérieure. Le décor qui reposé sur deux têtes de chapitres, 120 initiales ornées et autant d'ornements marginaux n'occupe peut-être qu'un champ restreint mais il retient tant par la beauté et la variété de ses composantes que par la vivacité des coloris qui jusqu'aujourd'hui ont conservé leur fraîcheur. Le rouge, le bleu cobalt et l'azur, un vert sombre touchant presque au noir, quelques notes de mauve et de rose sont rehaussés par l'or utilisé à profusion qui s'étale sur les fonds ou cerne les contours. Un examen attentif révèle la minutie du travail : un liseré blanc contourne une seconde fois les formes, des touches plus larges s'y ajoutent et de fines hachures terminées par des points, blanches sur fond bleu, jaunes sur fond vert, recouvrent généralement les lobes des feuilles.

L'ensemble offre toutes les caractéristiques d'un travail cilicien. Les soins raffinés apportés à l'exécution, le somptueux éclat du coloris, l'élégance de la mise en page nous ramènent, en effet, aux traditions de l'art cilicien, de même que le répertoire des formes où se trouvent développés des modèles remontant parfois aussi haut que le XII^e siècle.

Sur les premières pages du Lectionnaire et de l'Évangile où la composition s'étire en hauteur, les têtes de chapitres, en forme de rectangle et de π , occupent une surface égale à celle réservée aux textes qu'elles surmontent. Le rectangle s'ouvre à la base en un arc polylobé (fig. 1) et la rigidité du π est ici atténuée par un arc trilobé inséré dans l'ouverture ainsi que par des arcs de cercle qui creusent les parties latérales (fig. 2). Des rinceaux se déploient sur les fonds dorés à partir de palmes situées dans l'axe des en-têtes. L'ornementation suit le même principe de part et d'autre mais les tiges portent tantôt des palmes trilobées, tantôt des palmettes et les demi-acanthes et palmes doubles qui s'en échappent affectent ici et là une orientation différente.

Les bordures d'encadrement ont reçu un décor qui varie sensiblement d'un en-tête à l'autre. Si des acanthes stylisées garnissent les bandes étroites qui entourent le rectangle, l'en-tête de Jean est bordé de simples filets rehaussés de hachures. Cette relative pauvreté est toutefois com-

pensée par la richesse de l'initiale ornée qui figure sur cette page, un *h* dont la barre longe le côté gauche du π . Enfin, des perruches affrontées



Fig. 1. — Manuscrit n° 15 (fol. 26). Début des Actes des Apôtres.



Fig. 2. Manuscrit n° 15 (fol. 285). Début de l'Évangile selon saint Jean.

de part et d'autre d'une palme ou d'une coupe se dressent au sommet des en-têtes, encadrées de fleurons posés en diagonale sur les extrémités.

L'ornementation se poursuit dans les marges avec les grands motifs floraux terminés par des croix qui, traditionnellement, accompagnent les têtes de chapitres. Ainsi que dans nombre de manuscrits ciliciens, le rôle principal est dévolu aux demi-acanthes et aux palmes doubles qui se rejoignent ou se nouent, les espaces vides étant meublés de palmes trilobées, les sommets et les bases garnis de feuilles simples ou lobées ou de feuilles ouvertes en éventail et la silhouette générale agrémentée de plumes de paon et de tiges qui se détachent des feuilles en ondulations légères.

Avec les initiales ornées qui complètent la décoration de ces pages, on retrouve au début des Actes des Apôtres le thème classique des paons aux cous enlacés dont les corps arrondis et les queues déployées à l'horizontale décrivent la lettre **α** (fig. 1). Les lignes qui suivent occupent

toute la largeur du feuillet tandis que dans l'Évangile de Jean, le texte est réparti sur deux colonnes. Cette disposition répond mieux à la forme élancée

de l'initiale **Α** du début, dont la barre, une large bande couverte de fleurettes et de palmes, s'élève, comme nous l'avons vu, jusqu'au sommet de l'en-tête. La boucle est formée quant à elle par le symbole de l'évangéliste, un aigle stylisé, qui tient un livre fermé dans son bec (fig. 2).

Ces pages initiales où la délicatesse des formes va de pair avec une composition soigneusement équilibrée sont d'un bel effet, mais tout aussi séduisantes sont les illustrations intérieures que l'artiste s'est efforcé de renouveler de page en page. On distinguera tout d'abord les motifs se rapportant au texte des leçons. Peu nombreux dans l'ensemble, ils se composent dans le *Lectionnaire* du portrait de saint Stéphane situé face à la leçon qui correspond à sa fête et de la colombe symbolisant le Saint Esprit qui illustre le premier jour de la Pentecôte (fig. 7). Dans l'Évangile de Jean, un ciborium à coupole conique figure le temple de Jérusalem (X, 12; fig. 8), un arbre rappelle l'Entrée du Christ à Jérusalem (XII, 12; fig. 9) et deux doubles croix symbolisent l'une l'Élévation du Christ (III, 14), l'autre le Crucifiement (XIX, 17). Une construction surmontée d'une croix rappelle enfin, face à la fête de la Chapelle Universelle, la première chapelle où Jésus s'est réuni avec les apôtres.

Le portrait de saint Stéphane proto-martyr est l'unique représentation figurée du manuscrit. Peint de trois quart et jusqu'aux épaules dans la partie supérieure d'un ornement floral, le saint tourne la tête vers la gauche et tient un encensoir de la main droite. Bien que les figures représentées à mi-corps sur un motif décoratif aient été d'un grand usage dans les manuscrits ciliciens du XIV^e siècle, notamment dans les œuvres de Sargis Pidzak⁷, on ne saurait affirmer que la présente image fut initialement prévue au sein de la composition. Non seulement le portrait est nettement disproportionné par rapport à l'ornement mais loin de se combiner avec les feuilles, vient se plaquer maladroitement contre elles en interrompant leur trajectoire. De ce fait on est porté à croire que la figure est une addition tardive, ajoutée peut-être, par une main différente de celle du premier peintre.

En dehors de ces figures, se succèdent dans une grande variété des formes animales et des compositions florales. Ces dernières, les plus nombreuses, se différencient par leurs silhouettes, leurs combinaisons, leur texture et même par leurs tailles. Les formes arrondies, triangulaires, allongées, sont tantôt souples et aérées, tantôt rigides et épaisses; les motifs s'associent suivant une ordonnance régulière ou, dégagés de toute symétrie, se répandent en une exubérante floraison; ils atteignent la hauteur délimitée par trois ou six lignes d'écriture, s'élèvent jusqu'au milieu de la page, gagnent la marge tout entière ou occupent plus modestement la hauteur d'un interligne.

Sans doute est-ce autour de certains types fondamentaux que se multiplient les combinaisons, et l'on reconnaît dans un premier groupe d'ornements tout un éventail de motifs circulaires qui, des simples anneaux vont jusqu'aux médaillons les plus complexes. C'est le cercle aux larges bordures garnies d'acanthes tel qu'il apparaît en Grande Arménie à partir du XI^e siècle (fig. 7) ou l'anneau étroit enrichi de feuilles qui reprend un modèle adopté dès le XII^e siècle dans les manuscrits ciliciens⁸; ce sont des emboîtements d'acanthes dont les rangs serrés s'ouvrent peu à peu autour des numéros des leçons pour laisser s'épanouir les feuilles ou bien

⁷ S. Der Nersessian, *Manuscrits arméniens illustrés*, p. 163 et du même auteur, *Le carnet de modèles d'un miniaturiste arménien*, « Etudes byzantines et arméniennes », Louvain, 1973, p. 667.

⁸ S. Der Nersessian, *Manuscrits arméniens illustrés*, p. 63.

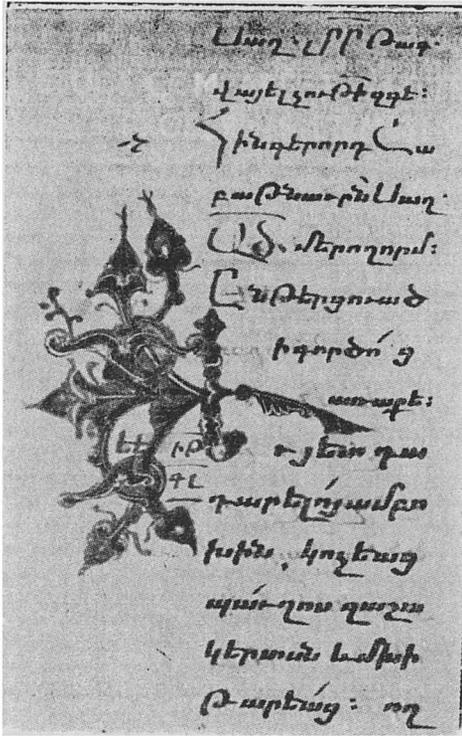


Fig. 3. Manuscrit n° 15 (fol. 175 v).



Fig. 4. Manuscrit n° 15 (fol. 186 v).

des couronnes où feuilles et fleurs se relient les unes aux autres sans rythme bien défini.

Ailleurs, ce sont des quadrilobes, des cœurs, des losanges, des triangles ou des étoiles qui s'inscrivent autour des numéros. Ces formes tracées par des tiges se compliquent parfois par l'entrecroisement de triangles et de cœurs, de quadrilobes et d'étoiles. Des tiges qui se prolongent vers le haut et vers le bas s'échappent un feuillage touffu et des palmes trilobées mais le plus souvent la base est formée de feuilles lobées ou d'un fleuron tandis que la partie supérieure est couronnée d'un bouquet dont les feuilles s'élèvent en « candélabre »⁹ à la manière typiquement cilicienne (fig. 4).

Dans un autre groupe, le type des ornements dérive de la formule utilisée sur les pages initiales : les numéros prennent place dans les creux dessinés par des demi-acanthes et des palmes doubles qui s'entrelacent pour donner naissance à de nouvelles feuilles. Les formes s'étirent en hauteur (fig. 10) ou bien les feuilles, généralement les palmes doubles, s'ordonnent en masses compactes où les numéros tendent à disparaître pour être remplacés par des palmes trilobées.

⁹ *Ibidem.*

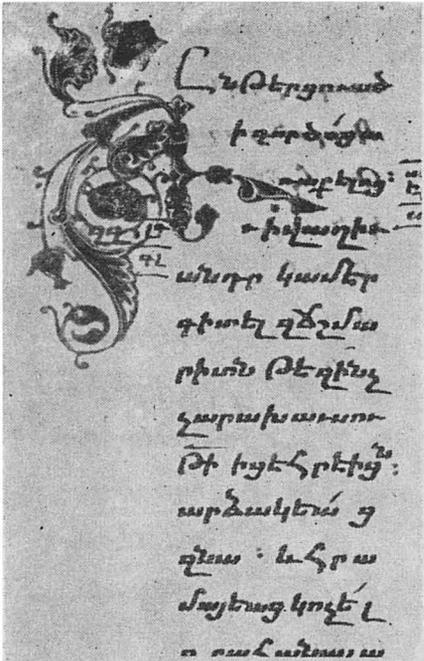


Fig. 5. Manuscrit nº 15 (fol. 201 v).

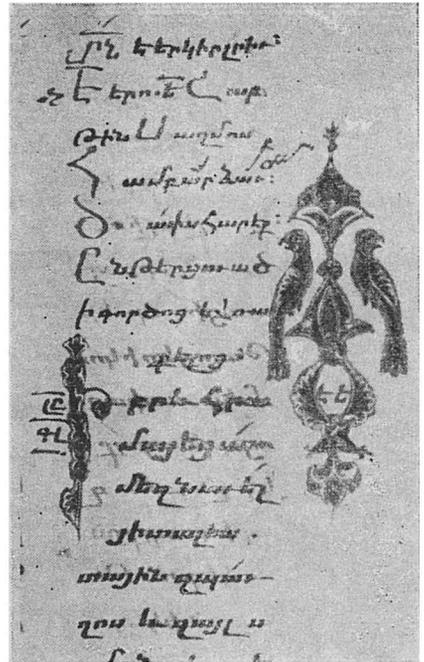


Fig. 6. Manuscrit nº 15 (fol. 227).

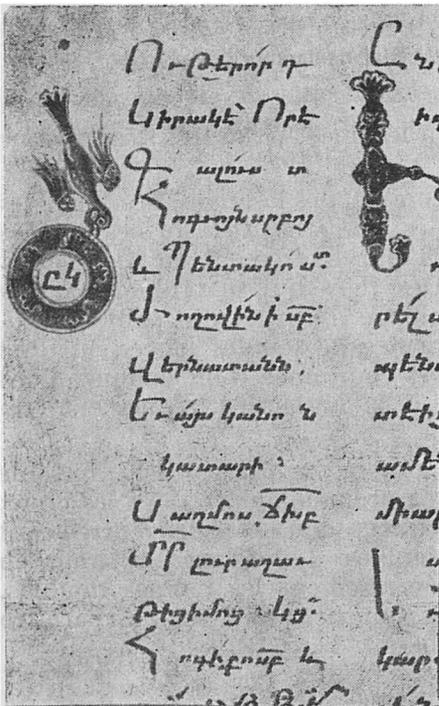


Fig. 7. Manuscrit nº 15 (fol. 247 v).



Fig. 8. Manuscrit nº 15 (fol. 333).



Fig. 9. Manuscrit n° 15 (fol. 341 v).

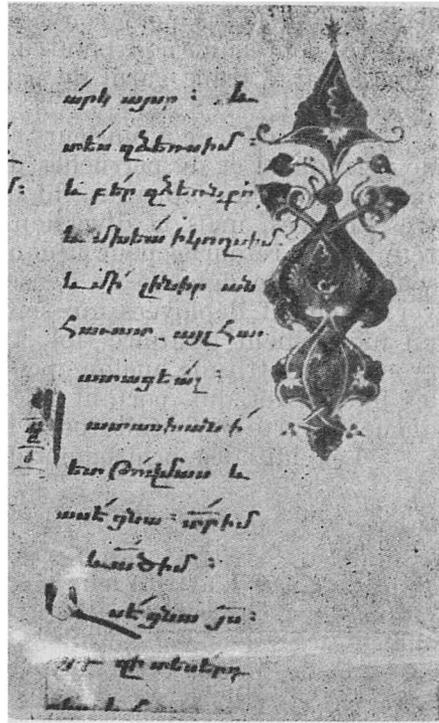


Fig. 10. Manuscrit n° 15 (fol. 376).

Palmes et acanthes se rejoignent parfois sur un même ornement. Les combinaisons relativement simples s'enrichissent ici et là de figures symétriques d'oiseaux qui, se substituant au feuillage, font partie intégrante de la composition (fig. 6). Le même procédé est adopté ailleurs sous une version différente, la forme pyramidale de l'ornement étant cette fois obtenue par deux oiseaux accolés à la base d'un fleuron central. Le fleuron réapparaît dans les marges du manuscrit mais dépourvu de fioritures et de taille réduite, à l'instar de quelques feuilles d'acanthes de très petit format représentées isolément au début de certaines leçons.

A diverses reprises, l'ornement se rattache aux initiales : des feuilles aux longues tiges s'élançant du corps de la lettre pour se déployer en une ligne onduleuse ou s'ouvrir en éventail (fig. 3) mais plus fréquemment encore ce sont des rinceaux issus de cornes d'abondance qui se joignent aux initiales (fig. 5). La tige tantôt simple, tantôt formée par les feuilles elles-mêmes, s'enroule en volutes libres et variées, des oiseaux s'associent au décor, se mêlant au feuillage, grimant sur les cornes ou picorant une grappe. Il arrive que le rinceau se transforme en arabesque ou, toujours lié à la corne, se détache de l'initiale pour atteindre des proportions inusitées en occupant toute la hauteur de la marge. Si les artistes ciliciens eurent souvent recours aux motifs floraux issus de cornes d'abondance, on sait qu'ils utilisèrent également des paniers et des vases pour y disposer

leurs bouquets¹⁰ : on retrouve ce dernier motif sous le pinceau de notre peintre, contenant non point un arrangement de feuilles, mais un arbre dont le large tronc garni de palmes, se couronne de fleurs et de feuilles lobées.

Le décor cède à plusieurs reprises la place à des oiseaux. Une variété de perroquets et de perruches dessinés de profil, figurés seuls ou perchés sur des branches, apparaissent dans les marges. Les attitudes ne sont pas très animées, mais la diversion est créée par une aile qui s'écarte, une tête qui se retourne pour becqueter une grappe ou saisir une feuille. Un seul oiseau se détache de l'ensemble : il s'agit d'une perruche aux ailes verticalement déployées qui semble s'appuyer sur sa queue pour décrire un mouvement giratoire (fol. 190^v). La pose qui est recherchée se rapproche de l'attitude quelque peu artificielle de certains oiseaux composant les initiales et qui, portant une fleur dans leur bec se dressent sur leur queue ouverte en corolle pour s'adapter à la barre de la lettre.

Les initiales ornithomorphiques sont, en réalité, très rares dans le corps des textes ; l'on en compte uniquement 7, parmi les  et les . L'artiste leur a préféré les modèles fleuonnés où fleurettes, anneaux, motifs en forme d'x, se superposent en rangs serrés entrecoupés ici et là de nœuds ou d'entrelacs (figs. 5, 9).

★

Que le copiste et le peintre n'aient guère ménagé leurs efforts pour transcrire et enluminer le présent *Recueil* se comprend aisément : issue de la maison de Lambron de Cilicie, la Baronne Alidz était d'illustre naissance et Stepannos Goyner n'a pas manqué de rappeler dans ses colophons qu'elle était fille de Hethum IV, prince de Lambron et « tante maternelle des rois d'Arménie ». Il est question ici des rois de Cilicie et plus précisément des fils de Leon II — Hethum II, Thoros, Smbat, Constantin et Ochin — qui occupèrent successivement le trône pour des périodes plus ou moins longues. On n'oublie pas, en effet, qu'Alidz était la sœur de la reine Keran, épouse du roi Leon II.

A Chypre où elle avait épousé en 1279 Balian Ibelin, Sénéchal du roi¹¹, la Baronne s'imposait comme la « grande protectrice des savants et des religieux »¹² et c'est peut-être en partie sous son impulsion qu'une activité littéraire assez intense se déroulait dans les milieux arméniens de Nicosie et de Famagouste. On ne s'étonnera donc de l'accueil qu'elle réserva au copiste cilicien Stepannos Goyner Eritsants qui s'était retiré au monastère de la Vierge de Famagouste. Non seulement lui confia-t-elle le soin de transcrire le *Recueil* de 1310—1312, mais elle entoura le prêtre de ses soins constants ainsi qu'il est mentionné dans les colophons de l'ouvrage. La sollicitude de la Baronne s'explique d'autant mieux que Stepannos apparaissait comme l'une des célébrités de son temps :

¹⁰ *Ibidem.*

¹¹ W. H. Rüdts-Collenberg, *The Rupenides, Hethumides and Lusignans. The structure of the Armeno-Cilician dynasties*, Paris, 1963, tableau h. t., n° 11.

¹² L. Alichan, *Sissouan*, p. 482.

en effet copiste de grand renom, le prêtre était tout aussi réputé auprès de ses contemporains pour son érudition, ses talents de miniaturiste, d'orateur et de grammairien¹³.

Stepannos ne donne guère de précisions dans le *Recueil* sur les raisons de sa présence à Chypre — la proximité des royaumes de Cilicie et de Chypre, les liens serrés qu'ils entretenaient depuis le XII^e siècle, l'existence à Chypre d'une dense colonie arménienne, suffiraient, certes, à l'expliquer — mais on sait qu'il s'était réfugié dans l'île pour se mettre à l'abri des agitations qui régnaient en Cilicie¹⁴. Le fait est qu'en ce début du XIV^e siècle, le pays, ravagé par les incursions mamloukes, était encore secoué par les luttes fratricides qui dressaient les uns contre les autres les fils de Léon II, les sanglantes révoltes populaires suscitées par la politique pro-latine des dirigeants et les dures répressions qui marquèrent le règne d'Ochin (1308—1320). C'est à de tels désordres apparemment que Stepannos fait allusion dans le *Recueil* en soulignant que la première partie du manuscrit a été copiée à une époque « très malheureuse ». Il ajoute « Que Dieu ami des hommes veuille bien nous visiter nous qui sommes dans l'incertitude » et l'on ne peut s'empêcher de songer ici au sort des religieux déportés à Chypre sur l'ordre du roi Ochin de Cilicie et qui furent exécutés en 1309 après l'échec d'un Concile d'union entre l'Eglise arménienne et l'Eglise catholique¹⁵.

Copié en exil, le manuscrit de 1310—1312 témoigne vraisemblablement des dernières années d'activité de Stepannos Goyner Eritsants qui se présentait en 1310 comme étant d'un « âge avancé »¹⁶. Il nous mènerait par contre au début de la carrière de Sargis Pidzak et confirmerait la jeune célébrité du peintre au-delà des frontières de la Cilicie, si toutefois la partie artistique du *Recueil* a bien été assumée par le maître en question. Certes, le nom de l'artiste laissé dans le colophon, nous dirige en premier vers Sargis Pidzak, d'autant plus que l'expression « menteuse-

ment appelé prêtre » (*սուղիանուն ֆախանայ*) revient fréquemment dans ses signatures¹⁷. La date de l'exécution, la qualité du travail,

¹³ L. Alichan, *op. cit.*, pp. 516, 632. Selon S. Abdullah et F. Macler, *Etudes sur la miniature arménienne*, Extrait de la „Revue des études ethnographiques et sociologiques”, Paris, 1909, p. 21, note 6, Stepannos aurait également travaillé en 1274 pour la reine Keran, la soeur de la Baronne Alidz. Cependant, Mme Sirarpie Der Nersessian qui a bien voulu lire notre étude avant qu'elle ne soit achevée, nous a fait remarquer que l'information donnée par Macler et répétée par celui-ci dans son *Catalogue des manuscrits arméniens et géorgiens de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1908, p. 22, était erronée, le manuscrit ayant été copié non point « pour la reine d'Arménie Keran = Kyria-Anna ou Theophano, femme de Léon III, roi de Cilicie » ainsi que l'écrivit Macler, mais pour Theophano, la mère de Keran.

¹⁴ Dans un manuscrit conservé au Patriarcat arménien de Jérusalem, Stepannos mentionne qu'en 1310, « fuyant les vents orageux », il avait gagné l'île de Chypre dans un âge avancé (N. Bogharian, *Grand Catalogue des Manuscrits de Saint Jacques*, en arménien, t. III, Jérusalem, 1968, p. 145, n^o 700).

¹⁵ En effet, afin de briser toute résistance, « Ochin avec le Patriarche et Grands, fit enfermer les docteur dans une forteresse (...), ordonna de massacrer jusqu'à des femmes (...), fit périr en Chypre les moines déportés ». (N. Iorga, *Brève Histoire de la Petite Arménie*, Paris, 1930, p. 137).

¹⁶ Voir note 14. Il est à remarquer que Stepannos, demeuré à Chypre, travaillait encore en 1314, puisqu'un second manuscrit destiné à la Baronne Alidz fut copié de sa main à la date mentionnée (N. Bogharian, *op. cit.*, t. II, 1954, pp. 61—62, n^o 256).

¹⁷ S. Der Nersessian, *Manuscrits arméniens illustrés*, p. 138.

le choix du coloris où dominant le rouge, le bleu et le vert, offrent à leur tour des arguments susceptibles de plaider en faveur de sa participation. Rien n'indique sans doute que le peintre ait effectué un séjour à Chypre ; mais le manuscrit aurait pu aisément être envoyé en Cilicie pour être enluminé et relié. A cette époque d'ailleurs la collaboration de Sargis était recherchée jusque dans les cercles de la Grande Arménie et c'est de la lointaine province de Taron qu'un *Evangile* lui parvenait en la même année de 1312 afin qu'en fussent complétées les illustrations ¹⁸.

La tentation est grande ainsi d'attribuer à Sargis Pidzak les enluminures du *Recueil* et de considérer le manuscrit comme l'un des rares ouvrages connus de ce peintre faisant le lien entre la date de 1307, période à laquelle il aidait encore son père ¹⁹ et la date de 1316, période à laquelle il semblait avoir largement entamé sa carrière d'artiste ²⁰. L'on ne peut cependant émettre de conclusion formelle quant à cette attribution. En effet, celle-ci demeure incertaine car, ainsi que le fait observer Mme Der Nersessian, les têtes de chapitres et les ornements marginaux ont été traités avec une verve et une délicatesse que l'on ne retrouve pas sur les autres manuscrits de Sargis Pidzak. De même, tout en attirant l'attention sur les maladresses qui se sont glissées dans la construction du colophon et qui seraient surprenantes de la part de Pidzak, l'éminent savant fait remarquer que Sargis n'a jamais mentionné qu'il avait relié un manuscrit *. A défaut donc d'une contribution de la part de Sargis Pidzak, c'est la main d'un homonyme, contemporain du grand peintre et habile de son art, qu'il conviendrait de rechercher dans les illustrations du présent *Recueil*.

L'ouvrage tel qu'il est actuellement conservé offre de même un témoignage tardif des efforts accomplis dans les milieux arméniens de la Moldavie où nous le trouvons au XVII^e siècle. Le livre fut relié à nouveau en 1626 par Serabion et Sargis dont les noms apparaissent sur le folio 405^v ²¹ et on reconnaît dans ces signatures les mêmes Serabion de Baberd et Sargis de Mélitène, peintre et copiste établis à Suceava, qui souvent travaillèrent ensemble dans le scriptorium du monastère de Saint Auxente ou de Zamca ²².

¹⁸ S. Der Nersessian, *The Chester Beatty Library*, p. XXIX.

¹⁹ Mme Der Nersessian a eu l'obligeance de nous préciser que d'après sa conclusion, la date exacte de l'Evangile n° 2566 de Jérusalem copié l'année même de l'onction du roi Léon III de Cilicie (voir *Manuscrits arméniens illustrés*, p. 137) est non point 1301 mais bien 1307, les textes historiques révélant que Léon III ne fut pas oint de suite mais seulement en 1306—1307 (Cf. V. A. Hakobian, *Chroniques mineures*, en arménien, Erévan, 1956, t. II, p. 170, note 193 et L. Khatchikian, *Colophons des manuscrits arméniens du XIV^e siècle*, p. 56, n° 1590).

²⁰ Il est vrai que l'Evangile plus haut mentionné de Taron fut également enluminé en 1312, mais seuls les portraits des évangélistes sont de la main de Sargis Pidzak (S. Der Nersessian, *The Chester Beatty Library*, p. XXIX)

* Nous tenons à renouveler ici l'expression de notre vive reconnaissance à Mme Sirarpie Der Nersessian qui a accepté de lire notre étude et qui a bien voulu nous faire part de ses précieuses remarques et suggestions.

²¹ « De nouveau ont été reliés les Actes des Apôtres en date de 1075 (1626 apr. J.-C.) par la main de celui qui est faussement appelé Serabion et par Sargis. A présent, je vous supplie, ô pères et frères, de vous souvenir dans le Seigneur avec un *miserere*, de Ter Ghougas, prêtre, qui a fait relier à nouveau ce saint livre . . . ».

²² Voir S. Kolandjian, *Catalogue abrégé des manuscrits arméniens de Gherla*, p. 444, n° 10 ; pp. 445—452, n° 11.

Les jalons nous manquent pour retracer le chemin que l'ouvrage parcourut jusqu'à Suceava. Une inscription tracée au bas du folio 405 indique seulement que sa reliure fut renouvelée une première fois en 1349²³. Fut-il emporté hors de Chypre lors des émigrations provoquées par l'invasion mamlouke de 1426 ou de celles qui suivirent la prise de l'île par les Turcs en 1570 ? Le manuscrit en tous cas aurait pu pénétrer bien avant le XVII^e siècle en Moldavie, introduit sinon au XIV^e siècle, du moins au XV^e siècle, période à laquelle des groupes compacts d'Arméniens affluèrent vers la principauté moldave, venant de Pologne, de Grande Arménie, de Constantinople et de Crimée.

Le fait de retrouver l'ouvrage à Suceava ne laisse pas d'être significatif, la ville ayant été le premier lieu d'élection des Arméniens de Moldavie en même temps que l'un des principaux foyers d'art où se perpétuèrent les traditions nationales. Le manuscrit devait y demeurer tout au plus jusqu'à la fin du XVII^e siècle, jusqu'au moment où ces mêmes Arméniens se dirigèrent en nombre au-delà des Carpates. Une courte phrase laissée sur le folio 3 permet de croire que l'ouvrage avait gagné la Transylvanie dès 1695²⁴. Quelques inscriptions latines datant de 1790, témoignent du nouveau milieu où la communauté, convertie au catholicisme, fut appelée à vivre²⁵.

Ce fut Gherla, « *Հայաքաղաք* » (Armenopolis), véritable

capitale des Arméniens de Transylvanie qui reçut le manuscrit. Les publications de K. Govrikan montrent qu'il fut déposé dans la somptueuse cathédrale de la Sainte Trinité. On le vit peut-être exposé parmi les pièces les plus représentatives du Musée arménien de la ville inauguré en 1904. On le suit à partir de 1951 au Musée d'Histoire qui l'accueillit avec un ensemble de 97 manuscrits arméniens apportés de Moldavie ou copiés en Transylvanie²⁶. C'est seulement en 1975 qu'il quitta Gherla pour les Archives d'Etat de Cluj-Napoca lorsqu'une partie des documents arméniens conservés au Musée d'Histoire y fut transférée. Dans ce groupe figurait également l'*Évangile* que nous aborderons ci-après et où une partie des enluminures — celles comprises dans la première moitié de l'ouvrage — sont à reporter à l'actif de Sargis Pidzak.

Si l'*Évangile* classé sous le n^o 11 aux Archives d'Etat de Cluj-Napoca suivit en Transylvanie le même itinéraire que le Recueil de 1310—1312²⁷, autrement plus mouvementée fut son histoire en Moldavie, à en juger

²³ On lit, en effet : « J'ai fait relier cet Acte des Apôtres en 1349 suivant le calendrier des Romains ».

²⁴ Le sens même de la phrase demeure obscur, mais on pourrait l'interpréter comme « A été offert à Maryam en 1695 ».

²⁵ Deux inscriptions sont placées sur le folio 3, au-dessus et au-dessous de la phrase sus-mentionnée. La première est « Uti videtur ex hujus libri ultima pagina anno 1349 est compactus ». Et la seconde « Hoc est juxta verum anno 1695 ». La date de 1790 et les mots « diebus anno » ont été ajoutés par la même main dans la marge du folio 25.

²⁶ Voir le Catalogue établi par S. Kolandjian, *op. cit.*, pp. 433—484.

²⁷ En effet, les quelques lignes écrites en latin sur le folio 11^r sont de la même main que celles rédigées en 1790 dans le précédent manuscrit (voir ci-dessus note 25). On lit : « Uti patet ex hujus libri, fine anno Dni 1108 Membranae est scriptus, sed quia possessor hujus a Barbaris est occisus (: Nempé Minas Episcopus): etiam liber in possessionem Barbarorum pervenit ubi major pars ejus est lacerata. Verum anno a Michaele Sutsavaiensi est repertus ».

par le colophon rédigé au XVII^e siècle sur les folios 359^v—360^{rs}. On apprend en effet que le manuscrit, capturé par les Cosaques, fut récupéré quelques années plus tard grâce au zèle de dix fidèles et restitué au monastère de Zamca auquel il appartenait. L'épisode se situe sans nul doute en 1653 lors du siège de Suceava entrepris par Gheorghe Ștefan. On sait que pour reconquérir le trône ravi par son adversaire, le voïvode Vasile Lupu fit appel aux Cosaques, plaçant à leur tête son propre gendre Timuș. Le pillage qui s'en suivit²⁹ s'étendit jusqu'au monastère de Zamca où l'évêque Minas de Suceava trouva la mort³⁰ : le butin prélevé fut considérable et c'est vraisemblablement entre autres tonneaux remplis d'or, de perles et de pierres précieuses³¹ que les Cosaques emportèrent l'*Évangile* qui nous occupe. Le manuscrit, une fois « sauvé de la captivité », dut être restauré, complété et relié car il avait perdu plus de la moitié de ses feuillets. C'est dans le scriptorium de l'église Sainte Croix de Suceava que le diacre Avetik, fils de l'évêque sus-mentionné Minas, transcrivit « deux chapitres de la moitié de l'Évangile » (1659) et que le prêtre Mikhaël, originaire d'Erzinga, mit au point la nouvelle reliure de l'ouvrage (1664).

Ainsi, l'*Évangile* de Cluj-Napoca, constitué de 363 feuillets de 17 × 12,5 cm, présente dans son état actuel deux parties écrites à des périodes différentes. La partie ancienne qui est en parchemin blanc et fin, couvre l'évangile de Matthieu (fol. 12 à 117), l'index et la préface de l'évangile de Marc (fol. 117^v à 119), le portrait de saint Marc et la majeure partie de son évangile (fol. 119^v à 177^v, 183 à 185^v), l'index de l'évangile de Luc (fol. 186) et quelques leçons de son évangile (fol. 189 à 200, 202 à 209). Le texte a été rédigé en bolorgir régulier sur deux colonnes de 17 lignes ; l'encre utilisée, noire à l'origine, a viré au brun au cours du temps. La première ligne des leçons est en majuscules et à l'encre lilas, les initiales des versets étant rouges et lilas dans l'évangile de Matthieu et uniquement en rouge dans l'évangile de Marc. Des initiales fleuronées ou ornithomorphiques marquent, suivant l'usage, le début des leçons et des représentations figuratives se mêlent aux motifs dessinés dans les marges.

Les ornements disposés dans le corps du texte ont été exécutés à l'encre brune³². Ces dessins délicats relevés par de légères touches de

reparatus et compactus ». De même, l'Évangile porte encore l'ex-libris de la Bibliothèque de la cathédrale de la Sainte Trinité de Gherla où il fut conservé :

Մատենադարան Ա. Երրորդուրբան ի Հայաքաղաք

Enfin, le tampon du Musée d'Histoire accompagné du n° 2510 rappelle que le manuscrit y fut transféré en 1951.

²⁸ Voir S. Kolandjian, *op. cit.*, pp. 440—441.

²⁹ Le pillage effectué par les Cosaques arrivés à l'aide de Vasile Lupu a été décrit dans la chronique de Miron Costin (cf. *Opere*, éd. P. P. Panaitescu, Bucarest, pp. 159—163).

³⁰ En même temps que l'évêque, furent exécutés tous les prêtres ainsi que les moines et les commerçants qui s'étaient réfugiés dans le monastère (D. Dan, *Armenii Orientali din Bucovina*, Cernăuți, 1891, p. 22).

³¹ *Ibidem*.

³² La technique à l'encre brune fut assez répandue au XIV^e siècle en Grande Arménie comme en Cilicie. (E. Korkmazian, *Quelques particularités de style dans l'art de la miniature*

lilas, ont malheureusement été coupés par endroits lorsque le manuscrit a été relié à nouveau. La polychromie a été réservée aux premières pages des évangiles et aux portraits des évangélistes, ainsi que le témoignent les en-têtes encore conservés de Matthieu et de Marc et le portrait de Saint Marc. Elle s'étendait selon toute probabilité sur la *Lettre d'Eusèbe à Carpianos* et les *Tables des canons* qui se sont égarées. L'or n'a point été ménagé qui exalte de son éclat une palette déjà vive où le bleu et le rouge ne laissent en général que peu de place au lilas et au vert.

Les feuillets ajoutés par le diacre Avetik de Suceava qui composent le reste du manuscrit sont en papier. Il n'y a pas de lacunes dans l'ensemble mais la *Lettre à Carpianos* et les *Tables des canons* n'ont pas été reproduites³³ de même que l'index de l'évangile de Jean. Enfin, n'ont point été remplacés les portraits de Matthieu, de Luc et de Jean. Le texte a été repris en noir et en *bolorgir* sur deux colonnes de 17 lignes et chaque leçon commence par une initiale fleuronnée ou ornithomorphique accompagnée dans la marge par un ornement. Initiales et motifs marginaux ont ici bénéficié de la couleur comme les en-têtes de Luc et de Jean, couleurs crues posées en aplats qui ne font que rehausser les formes contournées à l'encre noire. L'or est totalement absent de ces pages, remplacé par un jaune vif qui vient se juxtaposer aux touches de bleu, de rouge et de marron clair.

Le diacre Avetik est parfois directement intervenu sur le texte ancien en retraçant certaines lettres ou en re-écrivant des lignes entières rendues sans doute illisibles (fol. 50, 202, 209^v). Ces interventions ressortent avec d'autant plus d'évidence que l'encre est plus fraîche et que la calligraphie est loin d'avoir la finesse et la régularité de celle du premier copiste.

La couverture de l'ouvrage remise à neuf par le prêtre Mikhaél consiste en deux plaques en bois, recouvertes par un tissu de velours grenat. Différentes croix en métal y sont clouées. L'on en compte dix sur le plat supérieur et huit sur le plat inférieur.

Deux notices placées à la fin de l'évangile de Matthieu et après la préface de l'évangile de Marc³⁴ évoquent, dans le manuscrit originel, les noms du commanditaire et du copiste. Sur le folio 117 on lit : « Mentionnez dans le Seigneur le commanditaire de ce saint Evangile, l'évêque Vardan et son père le prêtre Vasil et son frère le prêtre Stepannos ainsi que leurs parents et toute leur famille et demandez à Dieu le pardon. Et vous autres qui en hériterez après, n'effacez pas les noms des prédécesseurs pour écrire le vôtre car c'est un péché impardonnable. Et vous autres qui mentionnez, que le Seigneur se souvienne aussi de vous et de ceux qui disent Amen ». Sur les folios 117^v—118 : « Ter Vardan, je ne sais s'il faut interrompre ou s'il faut continuer car je n'ai plus de lumière

arménienne de la Crimée aux XIV^e — XV^e siècles (en arménien), « Banber Matenadarani », IX, 1969, pp. 204—205 ; S. Der Nersessian, *Un Evangile cilicien illustré*, « Etudes byzantines et arméniennes », Louvain, 1973, p. 579).

³³ Le cahier initial a bien été remplacé par 12 feuillets de papier mais ceux-ci ont été laissés à blanc.

³⁴ Elles ont été publiées par K. Govrikian dans *La Métropole des Arméniens de Transylvanie*, p. 336—337 et par. S. Kolandjian dans le *Catalogue abrégé des manuscrits arméniens de Gherla*, p. 440.

en mes yeux ». Sur le folio 119 : « Moi malheureux Hohannès, si grand pécheur dans la mer de ce monde, j'ai copié cet Evangile transmis par Dieu sur l'ordre de l'évêque Vardan. J'étais indigne de cette entreprise mais l'amour de l'évêque Vardan m'a saisi à l'avance et il a reçu celui-ci de mains teintes par le péché — que le Seigneur lui accorde d'en jouir. Et je vous prie, vous qui le rencontrerez, de ne point m'accabler de blâmes mais de me pardonner comme à un aveugle parce que ce fut un devoir : vaincu par mon supérieur, j'ai commencé et ne peux abandonner le joug. Je me hâte de l'achever avec espoir en Dieu ».

Le lieu et la date de transcription ont disparu ainsi que le nom du peintre mais point n'est besoin de signature pour identifier à travers les pages enluminées la main de Sargis Pidzak. Si le caractère général de l'ornementation pointe vers la Cilicie, les données du style, notamment dans les représentations figurées, ne laissent aucun doute sur l'auteur des enluminures. C'est bien l'écriture rigoureuse de Sargis que l'on retrouve ici en même temps que les types physiques qui lui furent chers, aux traits arméniens prononcés. Ce sont aussi des formules typiques que l'on reconnaît qui caractérisent sa manière ainsi que des schémas et des compositions que l'artiste utilisa fréquemment au cours de sa longue carrière, n'hésitant pas à les reprendre, avec de légères variantes, de manuscrit en manuscrit.

Les têtes de chapitres qui sont des rectangles découpés par des arcs trilobés proposent un décor différent d'une surface à l'autre. Sur l'en-tête de Matthieu, palmes doubles et palmes trilobées réunies quatre par quatre sont disposées de manière à dessiner des carrés (fig. 11). La répartition géométrique des éléments floraux fut, on le sait, d'un usage courant dans les manuscrits ciliciens de la fin du XIII^e et du XIV^e siècle, en particulier dans les œuvres de Sargis Pidzak³⁵. De par le choix des motifs le décor est ici à rapprocher des frontispices d'une *Bible* que Sargis illustra en 1319 (Bibliothèque des Pères Mekhitaristes de Venise, n° 1508) : bien que différemment orientés, les mêmes éléments apparaissent au début de la Genèse et se développent, comme sur l'en-tête de Matthieu, à partir d'un portrait situé dans l'axe du rectangle³⁶. Il est à remarquer toutefois que le rôle dévolu à ces portraits n'est point le même d'un manuscrit à l'autre. Tandis que dans la *Bible* le peintre a représenté le buste de l'Ancien des Jours, la simple figure disposée dans le rectangle de Matthieu ne répond semble-t-il qu'à une fonction décorative, suivant d'ailleurs en cela un procédé qui fut familier aux enlumineurs arméniens. Il est en effet difficile de voir dans ce visage aux traits juvéniles la représentation, par exemple, du Christ Emmanuel tel qu'il apparaît parfois au début des évangiles, car le portrait, loin d'être mis en valeur à l'intérieur d'un véritable médaillon, est enserré dans un cadre oblong et tend à disparaître dans le décor environnant. L'on ne saurait de même, en l'absence de tout attribut spécifique, considérer cette figure comme le symbole même de l'évangéliste³⁷.

³⁵ S. Der Nersessian, *La Bible n° VR 1011 du Musée de l'Ermitage*, « Etudes byzantines et arméniennes », Louvain, 1973, p. 600.

³⁶ S. Der Nersessian, *Manuscrits arméniens illustrés*, fig. 214.

³⁷ En effet, bien que le procédé n'ait pas été très répandu, les peintres arméniens ont parfois inséré les symboles des évangélistes à l'intérieur des têtes de chapitres (S. Der Nersessian, *op. cit.*, pp. 42, 89—90).

Fig. 11. Manuscrit n° 11 (fol. 12).
Début de l'Évangile selon saint
Matthieu.



Sur l'en-tête de Marc, la composition est plus complexe que la précédente. De longues tiges portant des palmes doubles, des palmes trilobées et des demi-feuilles d'acanthes dessinent en s'entrelaçant des motifs de cœurs (fig. 13). Le modèle choisi qui se déploie à partir d'une palme centrale nous ramène à la *Bible* de 1319 où il a été utilisé à plusieurs reprises et plus particulièrement au rectangle de la *Lettre à Carpianos* qui offre un agencement similaire dans le tracé des cœurs³⁸.

Les oiseaux affrontés de part et d'autre d'une coupe au sommet des en-têtes sont ceux de type simple, aux ailes striées de lignes parallèles, qui reviennent souvent dans les œuvres de Sargis Pidzak. Nous les revoyons d'ailleurs régulièrement dans notre manuscrit, sur les marges, sur les initiales et même au début des évangiles où ils ont remplacé les symboles des évangélistes. Les combinaisons ne réservent point de surprise en

général. Le  de Matthieu est constitué de deux oiseaux qui se superposent pour dessiner la barre, tandis qu'un troisième tenant un livre fermé dans son bec en décrit la boucle (fig. 12). Pour le  de Marc, deux oiseaux ont été représentés face à face, la tête rejetée en arrière et les queues liées de manière à tracer la boucle (fig. 13). Quant aux initiales des leçons, élaborées

³⁸ *Ibidem*, fig. 217.

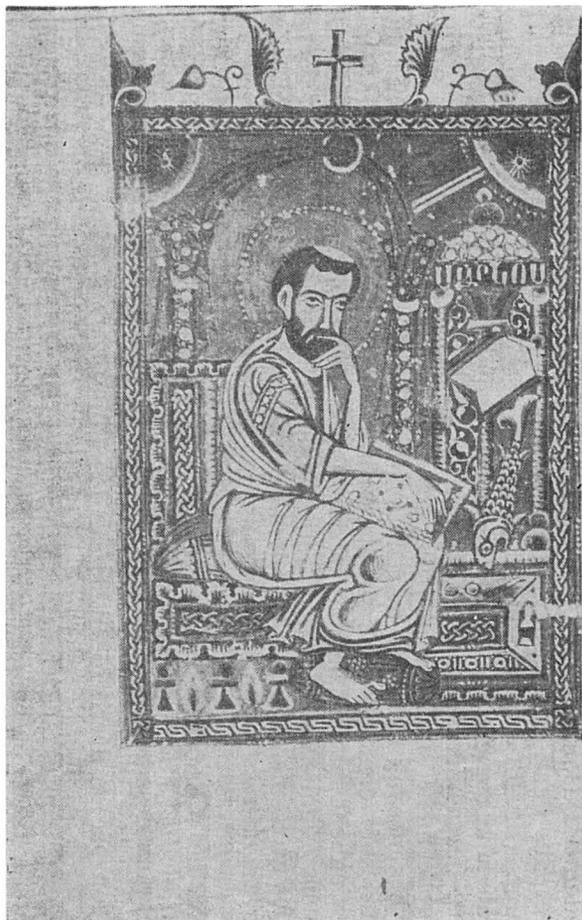


Fig. 12. Manuscrit n° 11 (fol. 119 v). Portrait de saint Marc.



Fig. 13. Manuscrit n° 11 (fol. 120). Début de l'Evangile selon saint Marc.

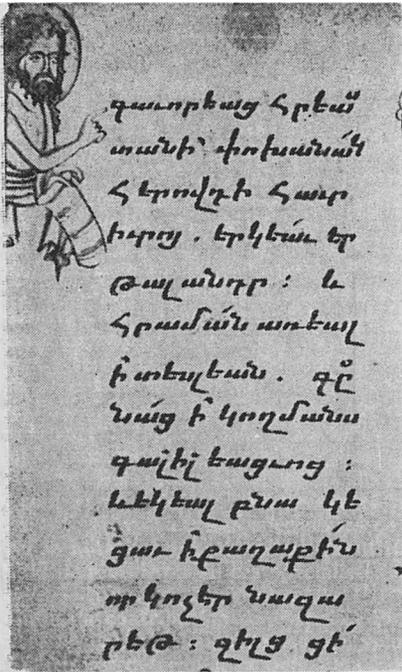


Fig. 14. Manusrit n° 11 (fol. 17 v).

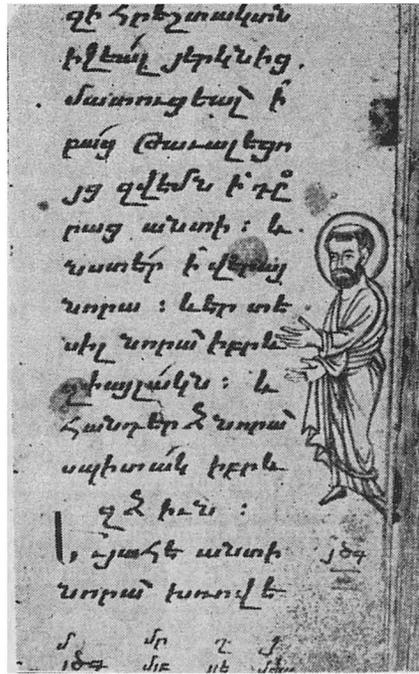


Fig. 15. Manusrit n° 11 (fol. 115).



Fig. 16. Manusrit n° 11 (fol. 189 v).



Fig. 17. Manusrit n° 11 (fol. 190).

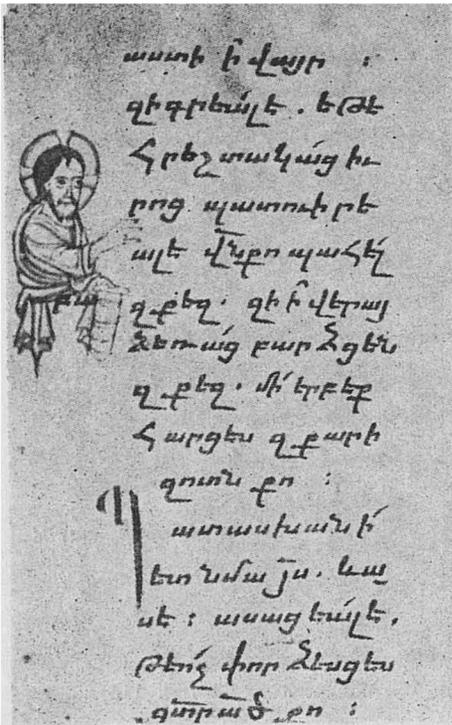


Fig. 18. Manuscrit n° 11 (fol. 202 v).



Fig. 19. Manuscrit n° 11 (fol. 108 v).

à l'aide d'un seul oiseau, elles se résument aux lettres *Ե, Ի, Դ, Ն*

si l'on s'en tient aux feuillets conservés : un cou tendu, une aile déployée ou des pattes dressées suggèrent les barres horizontales, les boucles étant composées par une palme ou par la queue terminée en forme de palme ³⁹.

Enfin, toujours figuré de profil mais debout sur des feuilles c'est le même oiseau qui apparaît dans les marges. Sa présence est cependant réduite dans le décor marginal où la préférence a été accordée aux ornements floraux. Ceux-ci, presque essentiellement formés de palmes simples et de palmes doubles qui s'enlacent (fig. 19), reprennent dans une version simplifiée, le schéma des grands ornements accompagnant les pages initiales et dont les sommets, garnis d'acanthes et de feuilles lobées, sont couronnés par la croix traditionnelle (figs 11, 13). Suivant l'usage, les combinaisons ne se répètent jamais d'un motif à l'autre et les formes allongées cèdent ici et là la place à des ornements arrondis ou carrés. Il arrive de même que les feuilles s'associent aux initiales des leçons comme dans le *Recueil* de Famagouste. On est loin toutefois de la variété et de la fantaisie qui régnaient dans le précédent manuscrit. Le caractère du

³⁹ Les lettres fleuronées n'appellent pas d'observations particulières en dehors des

2 qui portent une figure humaine dans leurs boucles.

décor est le même mais les silhouettes sont bien moins diversifiées dans l'ensemble et les profils apparaissent quelque peu sévères en l'absence de toute floraison.

A côté des ornements purement décoratifs, onze miniatures liées au texte des leçons se détachent dans les marges. On en relève six dans Matthieu, trois dans Marc et deux seulement dans Luc. D'autres miniatures devaient figurer sans doute sur les feuillets égarés, aussi bien dans l'évangile de Jean que dans les évangiles de Marc et de Luc. Mais en considérant l'évangile de Matthieu qui est au complet, on peut déduire que de telles représentations étaient somme toute limitées dans l'ensemble du manuscrit surtout si on se reporte aux illustrations extrêmement fournies que contiennent les *Evangiles* n^{os} 615 et 561 de la Bibliothèque Chester Beatty, enluminés par Sargis en 1342 et 1349 ou bien encore l'*Evangile* n^o 16 de la Bibliothèque des Pères Mekhitaristes de Venise, datant de 1331. Quoiqu'il en soit, une remarque s'impose d'emblée les concernant, à savoir les points communs qu'elles partagent avec quelques-unes des miniatures marginales du manuscrit sus-mentionné de Venise : non seulement les leçons illustrées sont les mêmes pour la plupart mais de frappantes analogies se dégagent parfois des modèles utilisés.

L'arbre stylisé paraît à plusieurs reprises, accompagnant sur les folios 82 et 162 la leçon du figuier stérile (Matthieu XXI, 18 ; Marc XI, 12) et sur les folios 80 et 160, la leçon de l'aveugle de Jéricho (Matthieu XX, 29 ; Marc X, 46). Sur les folios 92^v et 168^v des édifices surmontés de croix et de cierges illustrent le temple de Jérusalem (Matthieu XXIV, 1 ; Marc XIII, 1). Le coq disposé sur le folio 108^v face au dernier verset de Matthieu XXVI, évoque le Reniement de Pierre : « Alors il se mit à faire des imprécations et à jurer : je ne connais pas cet homme. Aussitôt le coq chanta » (fig. 19).

Les représentations figurées qui font partie de cet ensemble sont montrées en pied ou en buste selon une démarche habituelle à l'artiste. L'angle gauche du folio 17^v est occupé par saint Jean-Baptiste (fig. 14) ; dessiné à mi-corps, le torse à peine couvert par la tunique qui s'enroule autour de la taille, il tient un phylactère déployé et sa main droite semble indiquer le texte en regard duquel il est placé : « En ce temps-là parut saint Jean-Baptiste prêchant dans le désert de Judée » (Matthieu III, 1). On trouvera la même figure à mi-corps dans l'*Evangile* de Venise, le même visage aux traits accusés au front barré par une mèche. Les seules différences résident dans la croix que porte le Précurseur et dans le motif floral sur lequel repose son buste⁴⁰.

Un homme nimbé et tonsuré se tient debout, les mains tendues en avant, dans la marge extérieure du folio 115 (fig. 15). La leçon commence au premier verset de Matthieu XXVIII : « Après le sabbat, au premier jour de la semaine, Marie de Magdala et l'autre Marie allèrent voir le sépulcre ». La présence de ce personnage au lieu généralement réservé aux Saintes femmes au Tombeau ne manque pas de surprendre mais tout porte à croire qu'il s'agit ici de la représentation de Joseph d'Arimatee qui, par inadvertance, a été décalée d'une leçon (Matthieu XXVII, 57). L'hypothèse se trouve d'ailleurs renforcée par la grande ressemblance

⁴⁰ S. Der Nersessian, *Manuscrits arméniens illustrés*, fig. 170.

qui existe entre ces images et la figure de Joseph d'Arimathée peinte à trois reprises dans l'*Évangile* de Venise⁴¹. C'est surtout la miniature du folio 136^v qui présente le plus d'affinité avec notre dessin : l'image est inversée et Joseph représenté sous les traits d'un vieillard mais la parenté est évidente pour ce qui est de l'attitude et du tracé des draperies.

Les deux dernières miniatures sont réparties dans l'évangile de Luc. Les folios 189^v et 190 montrent l'Annonciation (Luc I, 26). L'Archange Gabriel tend la main droite en un geste de bénédiction et porte de la gauche un sceptre dont la pointe se termine en forme de fleur de lys ; l'une des ailes est déployée, l'autre qui devait être abaissée a été rognée (fig. 16). Marie apparaît sur le feuillet opposé, la tête très légèrement inclinée ; elle tient une quenouille et sa main droite remonte sur la poitrine en un geste de refus (fig. 17). Enfin, dessiné jusqu'à la taille, bénissant de la main droite et tenant de la gauche un phylactère, c'est le Christ qui a pris place sur le folio 202^v, face aux mots « Jésus revêtu de la puissance divine retourna en Galilée et sa renommée se répandit dans tout le pays d'alentour. Il enseignait dans les synagogues et il était glorifié par tous » (Luc IV, 14–15 ; fig. 18). Les différences sont minimes entre ces images et celles figurées dans le Venise n° 16. Pour ce qui est de l'Annonciation, elles portent uniquement sur le pallium de l'Archange : le manteau dépourvu d'ornements s'enroule ici autour de la main et là, richement brodé, retombe en formant de petits plis⁴². En ce qui concerne le portrait du Christ, on note seulement que le phylactère a été supprimé dans l'*Évangile* de Venise et qu'un ornement floral a pris place sous le buste de Jésus⁴³.

L'*Évangile* de Venise offre également des points de comparaison pour le portrait de Saint Marc, l'une des pages les plus brillantes que le manuscrit ait conservé (fig. 12). Saint Marc représenté sur le folio 119^v, face à la page initiale de son évangile, est assis sur un siège à haut dossier, devant une table à pupitre dont le socle est en forme de poisson. Son expression est pensive ; sa main gauche remonte jusqu'à la bouche tandis que la droite repose sur le livre fermé. Saint Marc porte la tonsure ; il est drapé dans un manteau rose qui laisse apparaître la tunique bleue et le clavus brodé sur la manche droite. L'exécution est d'une précision sans faille. Les plis des vêtements, animés par quelques rehauts de blanc, sont soulignés par des traits roses ou bleus foncés ; les parties nues, cernées par un fin trait noir, sont modelées à l'aide de légères ombres grises et ravivées sur les poinnettes et le front par des touches de rouge.

Des édifices conventionnels se dressent sur le fond doré. Deux colonnes réunies par un voile rouge sont figurées derrière l'évangéliste et un ciborium représenté à droite, porte sur la base de la coupole le nom de Marc — ՄԱՐԿՈՍ . Dans les angles supérieurs, deux segments de cercle évoquent le ciel, la présence divine étant suggérée par les rayons qui jaillissent du segment de droite.

L'attitude méditative de l'évangéliste qui dérive d'un type iconographique adopté dès le XI^e siècle en Arménie, les traits du visage, l'ordonnance des draperies, se retrouvent à quelques différences près dans le

⁴¹ *Ibidem*, figs. 180, 197, 203.

⁴² *Ibidem*, figs. 186, 187.

⁴³ *Ibidem*, fig. 189.

Venise n° 16⁴⁴, comme dans un autre portrait du saint figuré dans le Chester Beatty n° 561⁴⁵ où l'on reconnaît jusqu'à la tonsure et l'index appuyé sur les lèvres. Les éléments du décor sont aussi les mêmes sur ces trois images dont la ressemblance se précise encore à travers les motifs ornementaux d'inspiration géométrique et florale — tresses, entrelacs, perles, demi-acanthes — qui recouvrent le mobilier et les édifices.



L'attribution à Sargis Pidzak des enluminures de la première moitié de l'*Évangile* donne l'occasion de cerner d'un peu plus près l'identité du copiste Hohannès. Il est permis de croire que ce dernier fut le même Hohannès, fils du prêtre Hohannès et de Mamakhatun, qui travailla à plusieurs reprises avec Sargis Pidzak, notamment en 1319 et 1325⁴⁶. Hohannès fut un scribe habile et recherché en son temps comme l'indique d'ailleurs l'insistance de l'évêque Vardan pour l'amener à transcrire l'*Évangile*. Il semble avoir principalement résidé au monastère de Skevra en Cilicie, monastère réputé pour le talent de ses copistes et de ses peintres⁴⁷ et où Sargis Pidzak le rejoignit en 1325. Est-ce à dire que notre *Évangile* fut réalisé à Skevra même ? Il est certes difficile de l'affirmer comme il est difficile de fixer la date de son exécution, surtout en l'absence de précisions sur le commanditaire lui-même — il est peut-être question ici de Vardan, évêque de Tarse que l'on trouve à la tête de ses fonctions en 1342⁴⁸ mais l'hypothèse demande à être confirmée par des preuves certaines. Il apparaît seulement que Hohannès était déjà âgé lorsqu'il transcrivit l'*Évangile* puisqu'il se plaint à un moment donné de n'avoir plus de « lumière » en ses yeux. On sait que Hohannès travaillait déjà en 1305 pour le prince Ochin de Korikos et que Sargis Pidzak collaborait dès 1301 avec son père. En tenant compte du fait que la dernière œuvre connue de Sargis remonte à 1353, on se demande si ce n'est pas également vers la fin de sa carrière que le peintre enlumina le présent manuscrit.



Le contraste est grand entre la première et la deuxième partie de l'ouvrage. L'œuvre tant écrite que peinte du diacre Avetik de Suceava a le désavantage d'être ici confrontée avec celle de maîtres qui furent parmi les plus doués de leur époque. Le voisinage des feuillets de parchemin met en relief les formes plutôt grossières et le manque de raffinement de la palette mais ce qu'il convient de retenir c'est le souci de perpétuer encore à une période tardive les formules traditionnelles du passé. Sur les premières pages des évangiles de Luc et de Jean, les têtes de chapitres sont en forme de π et de rectangle, ornées de palmes doubles et de rinceaux de palmes trilobées. Comme dans la première partie du manuscrit, les initiales sont constituées non par les symboles des évangélistes mais par

⁴⁴ *Ibidem*, fig. 158.

⁴⁵ S. Der Nersessian, *The Chester Beatty Library*, fig. 20.

⁴⁶ *Idem*, *Manuscrits arméniens illustrés*, p. 141.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 9.

⁴⁸ L. Alichan, *Sissouan*, p. 271.

des oiseaux qui s'adaptent au dessin de la lettre ; les grands ornements qui reposent sur un motif d'entrelac terminé par une feuille sont composés de palmes et de demi-acanthes qui s'élèvent en renflements réguliers sur toute la hauteur des marges extérieures. Dans le corps du texte, l'accent est mis sur l'élément ornithomorphique : un grand oiseau, peut-être un paon, se substitue fréquemment aux initiales fleurronnées et aux motifs floraux qui marquent le début des leçons. Une seule miniature est à signaler, illustrant directement le texte, à savoir l'arbre dessiné sur le folio 301 qui évoque l'Entrée du Christ à Jérusalem (Jean XII, 12)⁴⁹.



Ouvrages luxueux, tirant leur importance aussi bien par la réputation des copistes et du peintre qui les ont exécutés que par la qualité des commanditaires auxquels ils furent destinés, le *Recueil* et l'*Evangile* n^{os} 15 et 11 de Cluj-Napoca sont parmi les derniers témoins d'un ensemble de manuscrits médiévaux qui autrefois fut très riche. Les ravages du temps et les vicissitudes de l'histoire ont en effet considérablement limité le nombre de ces manuscrits qui, transcrits en Cilicie, en Grande-Arménie, en Crimée, à Constantinople ou à Jérusalem, furent jadis déposés dans les églises arméniennes de Suceava et de Iași, de Siret et de Hotin, de Vaslui, Roman et Botoșani⁵⁰. Toutefois, les exemplaires qui sont arrivés jusqu'à nous — et les deux manuscrits de Cluj sont particulièrement représentatifs en ce sens — témoignent encore de la qualité et de la variété des œuvres d'art qui circulaient dans les milieux arméniens de la Moldavie⁵¹. De telles œuvres auraient servi, pense-t-on, de référence jusqu'aux enlumineurs moldaves des XV^e et XVII^e siècles. C'est une influence de l'art arménien ou arméno-géorgien que V. Vătășianu a décelé au point de départ de la miniature moldave sur le dessin des vignettes et des lettrines composées de tresses et d'entrelacs⁵². Et c'est à cette même influence que N. Iorga a attribué les figures d'oiseaux ou de lions qu'une branche de la miniature moldave intégrait au XVII^e siècle dans son répertoire décoratif⁵³. On n'est pas sans remarquer que c'est en particulier aux

⁴⁹ On peut se faire une idée plus précise de la manière d'Avetik à travers les pages enluminées d'un *Evangile* copié en 1649 par le prêtre Hohannès de Suceava. Le manuscrit qui a été signalé par F. Macler (*Rapport sur une mission scientifique en Roumanie*, p. 53), se trouve actuellement dans la collection de l'Evêché arménien de Bucarest. Le nom du peintre ne figure pas dans le colophon mais les caractéristiques du style, le jeu des coloris, voire l'absence de miniatures figuratives, concourent à attribuer au diacre Avetik les enluminures de l'ouvrage.

⁵⁰ Un grand nombre de manuscrits périrent au XVI^e siècle lors de la persécution des Arméniens de Moldavie dirigée en 1551 par le prince Ștefan Rareș. (Voir à propos de cette persécution R. Ciocan-Ivănescu, *Un épisode de l'histoire des Arméniens de Moldavie au XVI^e siècle*, « Studia et Acta Orientalia », VII, 1968, pp. 215—232). Dans le *Chant de Lamentation* écrit par le diacre Minas de Tokat qui fut témoin de l'événement, tout un passage a été consacré à la destruction des églises arméniennes et des vieux manuscrits ; l'auteur cite entre autres des *Evangiles* « reliés en argent », des *Bibles*, des *Psautiers* et des *Lectonnaires*. (Voir H. Dj. Siruni, *Note armene*, « Revista Istorică », n^o 4—6, 1929, p. 130).

⁵¹ On se doit de signaler quatre autres manuscrits enluminés du XIV^e siècle dans les collections de Roumanie : un *Evangile* copié en 1306 au Convent Saint-Lazare de la province de Taron en Grande-Arménie (Cluj-Napoca, Archives d'Etat, n^o 12) et trois *Evangiles* datant de 1346, 1351 et 1354, provenant de la Crimée. Le premier ouvrage se trouve dans les Archives d'Etat de Cluj-Napoca (n^o 13), les deux autres étant déposés à l'Evêché arménien de Bucarest.

⁵² V. Vătășianu, *Istoria artei feudale în țările române*, vol. I, Bucarest, 1959, pp. 412—463.

⁵³ N. Iorga, *Les arts mineurs en Roumanie*, t. 1, 1934, p. 51.

manuscrits ciliciens que le savant a fait allusion. « Maintenant, écrit Iorga, le frontispice aussi bien que les majuscules sont farcis d'animaux et d'oiseaux tels qu'on en trouve dans les manuscrits qui viennent des couvents de la Cilicie aux XIV^e et XV^e siècles »⁵⁴.

La présence à Suceava et avant le XVII^e siècle du *Recueil* et de l'*Évangile* étudiés, revêt donc une signification particulière dans la perspective des transmissions proposées et l'on ne saurait conclure sans attirer l'attention sur quelques autres manuscrits qui viennent élargir le champ de la pénétration cilicienne dans les cercles de l'ancienne Moldavie : sans doute est-il difficile d'affirmer que c'est à Suceava même que Tonavag de « Sečov » fit l'acquisition de l'*Évangile* enluminé en 1331 par Sargis Pidzak, *Évangile* qu'il offrit en 1578 à l'église Notre-Dame de la Dormition de Lvov⁵⁵, mais, pendant longtemps conservés dans les églises de Roman et de Botoșani, l'*Évangile* bien connu du couvent de Machghevor copié en 1265 et un *Évangile* du XIV^e siècle, très probablement enluminé par Sargis Pidzak⁵⁶, sont autant d'arguments qui plaident en faveur de la diffusion des œuvres ciliciennes en Moldavie et partant, autant d'arguments à prendre en considération pour la mise en valeur des influences signalées.

⁵⁴ *Ibidem*.

⁵⁵ Il s'agit de l'*Évangile* conservé sous le n^o 16 dans la Bibliothèque des Pères Mekhitaristes de Venise et qui a été étudié par S. Der Nersessian (*Manuscrits arméniens illustrés*, pp. 141—166); voir en particulier le commentaire de l'auteur sur l'histoire du manuscrit (p. 143).

⁵⁶ Les deux manuscrits ont été offerts vers les années 1954—1955 au *Matenadaran* d'Erévan où ils sont classés sous les n^{os} 9509 et 9510 (Voir S. Kolandjian, *Le don précieux des Arméniens de Roumanie au Matenadaran d'Erévan* (en arménien), † Banber Matenadarani †, III, 1956, pp. 228—229, n^{os} 30 et 31).

NICOLAE MILESCU, LE SPATHAIRE — UN «ENCYCLOPÉDISTE» ROUMAIN DU XVII^e SIÈCLE

ZAMFIRA MIHAIL

« Il est comme un chronographe dans lequel sont assemblées toutes les choses du monde » : ces paroles, fort élogieuses, du patriarche Dosithée de Jérusalem, sont celles avec lesquelles il recommandait, en 1671, au tsar Alexis Mikhaïlovitch, la personnalité de Nicolae Milescu. L'analogie du summum des connaissances d'un seul homme avec la totalité des renseignements réunis dans un chronographe place d'emblée ce jugement de valeur dans le domaine des synthèses d'érudition et, en même temps, elle proclame comme étalon des ouvrages très appréciés au XVII^e siècle : les œuvres historiques. C'est à la lumière de l'ensemble de son œuvre que nous tâcherons de reconstituer ces « toutes choses du monde » connues par Milescu, en examinant la manière dont il s'est pris pour les organiser et les présenter à l'humanité.

Ceci parce que Nicolae Milescu (1636—1708) nous a légués un riche héritage culturel, exprimé en quatre langues : roumain, latin, slavon et grec. Des spécialistes russes, grecs, roumains, anglais se sont attachés à son étude ; une monographie encore valable de nos jours a été rédigée par le Français Emile Picot¹ ; au cours des premières décennies du XX^e siècle plusieurs grands historiens roumains ont analysé son activité². Or, l'étude de l'œuvre d'un écrivain des siècles révolus peut s'enrichir aussi bien par la découverte ou l'attribution de quelques écrits nouveaux, que par la réinterprétation de cette œuvre dans la perspective des données scientifiques inédites au sujet de l'époque marquée par son activité et la prise en considération des connexions liant entre eux les arts, la science et la littérature. Les vingt dernières années ont fourni un supplément considérable d'information concernant l'œuvre de Nicolae Milescu prise de ce double point de vue, ainsi que des précisions d'ordre biographique³. Du reste, ces derniers temps la connaissance même du XVII^e siècle s'est

¹ Emile Picot, *Notice biographique et bibliographique sur Nicolas Spatar Milescu, ambassadeur du tsar Alexis Mihajlovič en Chine*, Paris, 1883.

² P. P. Panaitescu, *Nicolas Spathar Milescu (1636—1708)*, tiré à part des « Mélanges de l'Ecole Roumaine en France », Paris, 1925 ; C. C. Giurescu, *Nicolae Milescu Spătarul. Contribuțiuni la opera sa literară* (— Contributions à son œuvre littéraire), Bucarest, 1927 (Section historique de l'Académie Roumaine, Mémoires — en roum. — , III^e série, t. VII, p. 231—264). Remarquons que les manuscrits conservés dans les bibliothèques russes sont restés inaccessibles.

³ Une riche bibliographie, sans être pourtant exhaustive, en offre *Dicționarul literaturii române de la origini până la 1900* (Le dictionnaire de la littérature roumaine depuis les origines à 1900), Bucarest, Ed. Academiei, 1979, p. 572—573.

enrichie sensiblement grâce aux recherches interdisciplinaires et à quelques synthèses de valeur.

Originaire de Moldavie (Vaslui), Nicolae Milescu devait bénéficier d'une solide instruction commencée à l'école de « Trei Ierarhi » à Iași et parachevée à la « Grande Ecole » de Constantinople⁴. Ces études une fois achevées, le jeune lettré entra au service de la chancellerie princière et de la cour moldave, passant ensuite à celle valaque.

Parmi ses premiers travaux⁵, datés de l'époque où il se trouvait encore en Moldavie, il faut compter la version roumaine d'un ouvrage grec s'intitulant : « Le livre des questions nombreuses de grande utilité pour quantité d'affaires de la foi » (*Carte cu multe întrebări foarte de folos pentru multe trebi de credință*—1661). Cet ouvrage ne sera imprimé que de nos jours, par P. V. Haneș⁶, alors que la description fidèle de son manuscrit conservé dans les collections de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, ainsi que la précision des sources dont Milescu a pu disposer appartiennent à Virgil Câdea⁷. Il s'agit d'un petit traité de dogmatique et apologétique générale, manifestant l'esprit critique à l'égard du texte écrit que Milescu avait acquis à l'école. Cet ouvrage est, par ailleurs, un essai de continuer l'œuvre entreprise par le Synode de Iași (1642), en faisant connaître les normes conformes aux dogmes et à la morale orthodoxes, afin de protéger la foi contre les attaques des hétérodoxes. On constatera aussi dans ce petit ouvrage un certain penchant de l'auteur à étaler son érudition, du reste incontestable et dont un des atouts majeurs résidait à la profonde connaissance de plusieurs langues étrangères. C'est, en effet, cette connaissance des langues étrangères qui devait faciliter comme le note Al. Dușu, « les contacts culturels avec le Proche-Orient

⁴ Olga A. Belobrova, dans *Nikolaj Spafarij, Estetičeskie traktaty* (ci-après · ET), Moscou 1978, p. 3, suggère que Milescu aurait poursuivi des études en Italie, se fondant sur une relation du *Kniga o sivillach*. En réalité, ainsi que V. Câdea le montre dans son étude, *Nicola Milescu și începuturile traducerilor umaniste în limba română* (— et les premières traductions humanistes en langue roumaine), « Limbă și literatură », Bucarest, VII, 1963, p. 31, Milescu s'est instruit à l'école constantinopolitaine, réorganisée sur le modèle padouan par Corydalée avec des maîtres formés aux écoles italiennes, tels Gabriel Blasios et Joannis Cariophyle. Le fragment du *Livre des Sybilles* se rapporterait, selon nous, à un voyage entrepris en Italie alors qu'il rentrait de France, la période juillet 1667 — janvier 1668. Nous reproduisons ici le paragraphe respectif, traduit par nous : La Sibylle « est arrivée dans le pays d'Italie, en Campagne et là-bas elle a commencé ses prédictions dans une ville appelée Cume, éloignée à six relais de la ville de Baja, où il y a des bains, c'est-à-dire des sources chaudes, en Campagne. Nous mêmes sommes arrivés dans cette ville et avons visité certains endroits, où il y a des basiliques, c'est-à-dire de grands palais impériaux, bâtis en pierre uniquement, taillée (ciselée) à ce qu'on voit, chose grandiose et digne de toute l'admiration, où pour faire ses prophéties la Sibylle elle-même a habité. C'est ce que nous ont dit les habitants de cette ville, ainsi qu'eux et leurs ancêtres en ont appris la tradition. Au centre de ce palais impérial ils nous ont montrés trois grandes couvertes de la même pierre taillée et remplies d'eau où elle faisait ses ablutions dans l'une d'elle à ce qu'on dit. » (ET, p. 59).

⁵ On constate la reprise de la thèse suivant laquelle Milescu aura traduit l'« Histoire de l'icône miraculeuse » (ET, p. 4, note 3) d'après un manuscrit de la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de Leningrad (collection Jacimirskij) n° 21—13. 1.8) « *Istorija o drevnostej moldavskich monastirej Njamca i Sekula iz Rumyni* », *Avugustina Bragi*, 1873, f. 5—5v. Des avis différents chez Câdea, *op. cit.*, p. 32, note 1, d'après Al. Elian.

⁶ P. V. Haneș, *Un tricentenar Milescu. Cartea cu întrebări (1661—1961)* (Un tricentenar Milescu, le Livre des Questions—), « *Glasul Bisericii* », 21, 1962, n° 1—2, p. 74—96 ; une présentation antérieure chez C. C. Giurescu, *op. cit.*, p. 21—24.

⁷ V. Câdea, *op. cit.*, p. 33.

et l'Europe occidentale, avec des conséquences directes pour les images mentales que les gens de la cour se faisaient du monde au sein duquel ils vivaient »⁸.

Durant la période 1662—1664, alors qu'il exerçait à Constantinople la fonction de kapukehaya de Grigore Ghica, prince de Valachie, Nicolae Milescu accomplissait une œuvre d'envergure, la traduction de l'Ancien Testament, qui, dans la perspective du temps, le place parmi les grands exégètes européens⁹. Grâce aux témoignages apportés par l'étude de V. Căndea, il est devenu évident qu'on ne saurait plus accepter la thèse soutenant que « de tous les temps ce fut l'Eglise qui s'occupait de la traduction, la copie, l'impression, la vérification de la canonicité et la diffusion des livres religieux, et les laïcs, quelle qu'en fût leur activité ou leur position sociale, ne participaient à de telles entreprises que dans la mesure où l'Eglise les y aurait engagés d'une façon ou d'une autre »¹⁰. L'Eglise orthodoxe roumaine ne devait jamais adopter des principes dans le genre de ceux préconisés par le Concile tridentin, visant à interdire ou à réglementer de telle ou telle manière les initiatives laïques. Si la permission pour ce faire était nécessaire, elle pouvait aussi revêtir un caractère de pure forme, comme ce fut du reste le cas pour cette traduction de *l'Ancien Testament* d'après une version protestante. Ceci augmente d'autant plus la valeur d'une démarche laïque destinée à offrir au peuple roumain la version dans sa propre langue de l'un des livres fondamentaux pour la culture d'un peuple. L'intérêt de Milescu à l'égard de cette œuvre, « apportée par la passion classicisante et les disputes confessionnelles des protestants sur les tables de travail des philologues humanistes les plus en renom de l'époque »¹¹, se trouve de la sorte en parfait accord avec son temps et il convient de le considérer non seulement comme un phénomène de caractère religieux en soi mais bien comme le témoignage de l'érudition du jeune Roumain. En effet, l'humanisme civique du diplomate qui s'introduisait dans les milieux occidentaux de Constantinople et « se faisait la main » en traduisant dans sa langue maternelle le premier ouvrage philosophique, le traité « Sur la raison dominante »¹², s'avérait le fruit du « rationalisme orthodoxe »¹³, ce trait particulier de la culture roumaine à l'époque concernée.

Pendant les années 1665—1668, Milescu voyage en Europe centrale, se trouve à Stettin à la suite du prince Gheorghe Ștefan, ou repré-

⁸ Al. Dușu, *Cultura română în civilizația europeană modernă* (La culture roumaine dans la civilisation européenne moderne), Bucarest, éd. Minerva, 1978, p. 234.

⁹ Căndea, *op. cit.*, p. 29—76.

¹⁰ L'édition des œuvres du Roumain Dosithée, *Dosoftei, Opere*, due à N. A. Ursu, vol. I, Bucarest, 1979, p. 512. Voir les exemples contredisant cette thèse chez Georg Veloudis aussi, *Das griechische Druck- und Verlagshaus Glukis in Venedig (1670—1854)*, Wiesbaden, 1974. Il y a eu une autonomie de la « Heilsgeschichte », cf. S. Bertelli, *Ribelli, libertini e ortodossi nella storiografia barocca*, Florence, 1973.

¹¹ V. Căndea, *op. cit.*, p. 42.

¹² Virgil Căndea, *Tratatul « Despre rațiunea dominantă », cea dintâi operă filozofică publicată în limba română (1688)* (Le traité « Sur la raison dominante », la première œuvre philosophique publiée en langue roumaine — 1688), « Viața Românească », XVI, 1963, 3, p. 84—89.

¹³ Al. Dușu, *Centre române de difuziune culturală în secolele XVII—XVIII* (Foyers roumains de rayonnement culturel aux XVII^e—XVIII^e siècles), « Revista de istorie », 30, 1977, 3, p. 415.

sente ce prince dans des missions à Stockholm et à Paris¹⁴. Les documents conservés de cette période reflètent ses entretiens avec Simon Arnauld marquis de Pomponne et ambassadeur du roi de France, avec les intellectuels suédois comme G. Stiernhielm¹⁵ et, plus tard, avec des lettrés français et anglais, entretiens portant sur les problèmes confessionnels qui se trouvaient alors au centre de l'attention des milieux intellectuels européens et qui étaient traités, comme de juste, suivant la perspective propre à chaque interlocuteur. Mais, notamment au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle, ces problèmes confessionnels étaient aussi des problèmes diplomatiques. De sorte que, lorsque les jansénistes, par exemple, ont pensé s'informer au sujet de la position prise par l'Eglise orthodoxe en ce qui concernait l'Eucharistie, Arnauld d'Andilly chargeait son neveu, ambassadeur à Stockholm, de s'y renseigner. Ayant fait la connaissance de Milescu, de Pomponne lui demande des éclaircissements en ce sens, car « il soit assez bien l'histoire et particulièrement celle de l'Eglise, et comme il a fort étudié les questions qui sont entre notre religion et la grecque et même entre les luthériens et les calvinistes, je l'ai cru capable qu'*l'homme du monde* <les italiques nous appartiennent> de bien savoir l'opinion des Grecs »¹⁶. C'est sur ces mêmes considérants que de Pomponne recommande Milescu au ministre Lyonne : « Il a, Monsieur, du mérite et du savoir et a laissé beaucoup d'estime de lui en cette Cour. Surtout j'ai tiré beaucoup de lumières sur les sentiments de l'Eglise grecque touchant l'Eucharistie *pour lesquels vous aviez témoigné quelque curiosité* <les italiques nous appartiennent> et dont il a une extrême connaissance »¹⁷.

Outre le témoignage envoyé à Paris par de Pomponne (*Ecrit d'un Seigneur Moldave sur la créance des Grecs, Enchiridion sive stella Orientalis Occidentali splendens id est Sensus Ecclesiae Orientalis scilicet Graecae, de Transubstantione Corporis Domini, allisque controversiis, à Nicolao Spadario Moldavolacone, Barone ac olim generali Wallachiae, conscriptum Holmiae, anno 1667, mense Febr.*)¹⁸, un peu plus tard l'ambassadeur de France à Constantinople, le marquis de Nointel fut sollicité lui aussi à réunir des preuves en ce sens. En effet, la polémique continuait, c'est pourquoi « Arnauld et Nicole approuvés par Louis XIV, Turenne, etc. . . , chargèrent Nointel d'interroger les chefs de communautés orientales et de faire rédiger des professions de foi, ce que l'ambassadeur exécuta scrupuleusement »¹⁹.

¹⁴ I. Hudiță, *Contribuțiuni la istoria spătarului Milescu și a lui Gheorghe Ștefan* (Contributions à l'histoire du spathaire Milescu et de Gheorghe Ștefan), tiré à part de « Arhiva », Iași, XXXVI, 1929, 2, p. 1—19 ; cf. Ilie Corfus, *Pe urmele lui Moise Movilă și a lui Gheorghe Ștefan în Polonia* (Sur les traces de Moise Movila et Gheorghe Ștefan en Pologne), « Anuarul institutului de istorie și arheologie » A. D. Xenopol • Iași, XV, 1978, p. 297—305.

¹⁵ A. Bitay, *Un „Tatăl nostru” într-o carte suedeză din 1671* (Un « Pater » roumain dans un livre suédois de 1671), « Revista istorică », XXI, 1935, p. 326—333 ; A. Armbruster, *La romanité des Roumains. Histoire d'une idée*, Bucarest, 1977, p. 166, note 49.

¹⁶ I. Hudiță, *op. cit.*, p. 17.

¹⁷ *Ibidem*, p. 18—19.

¹⁸ A. Arnauld et P. Nicole reproduisent l'écrit de Milescu dans leur ouvrage sur *La petuité de la foi* . . . , Paris, 1669, vol. II, p. 50—54, ensuite dans l'édition de 1702—1704, vol. IV (Annexes), avec d'autres témoignages réunis par les jansénistes à l'appui de leurs thèses (dans les éditions suivantes aussi : 1711—1713, 1781—1782, 1841).

¹⁹ Claude Michaud, *Raison d'Etat et conscience chrétienne. L'ambassade du marquis de Nointel auprès de la Porte Ottomane*, RESEE, XVII, 1979, 2, p. 266 ; voir également la note 53 de la même page.

Les spécialistes estiment l'intervention de Milescu comme étant l'une des plus importantes, « bien qu'il ne s'agisse que d'une profession de foi privée et non approuvée par l'Eglise officielles »²⁰. Milescu désavoue par principe les polémiques : « Non erat tot olim de divino cultu quaestiones, quo plurimi sapientia illustres, nescii in quem potissimum usum vires sapientiae sint conferendae, de religione altercari nunquam quiescunt »²¹. Par ces paroles, le Spathaire ne faisait que confirmer cette « réserve sereine du peuple roumain en matière de controverses et de spéculations, d'hérésies et crises mystiques »²². Son intervention lui fut peut-être suggérée par le désir d'exposer la somme de ses connaissances dans ce domaine et aussi — but du reste avoué — de faire connaître la confession orientale, « car rares sont ceux appartenant à cette confession qui arrivent en ces lieux », c'est-à-dire dans les pays du nord et du centre de l'Europe.

Le type d'une telle composition était bien à même de satisfaire son intérêt à ordonner les connaissances d'une certaine manière. Déjà le titre d'*Enchiridion* indique sa direction, le terme ayant l'acception de « manuel en tant que recueil de préceptes et renseignements sur un thème unique », dans le cas présent un exposé des dogmes.

Son exigence s'accuse notamment quand il s'agit de mettre à nu l'hérésie en tant qu'« innovation » (il appelle ceux qu'il combat des « novatores »). La définition de l'hérésie donnée par Epiphane (*Haereses*), « haeresis enim, est imaginatio hominum versutorum qui inter sese concordantes ab aliis recte sentientibus discordant », et qu'il reprend à son compte s'avère également applicable à toute contestation et non seulement aux questions confessionnelles. Du reste, la littérature de l'époque avait déjà cristallisé un type de l'hérétique-dissident, tout comme le péril de l'Islam constituait une catégorie à part des références écrites du temps²³. Or, c'est justement dans ce contexte qu'il convient de considérer l'intervention de Milescu, qui s'impose par la haute tenue académique de l'exposé. En fin diplomate, il découvre la cause de ces différences de vues dans une qualité intellectuelle, la *subtilité* (« versuti enim et sapientes cum sint in Europa homines ») ; c'est cette subtilité qui conduit à des questions sophistiquées, hérissées de difficultés complexes (« quapropter mittant sophisticas ac tot trices implicatas quaestiones »). Sa conclusion est que la vérité doit sortir de plusieurs raisonnements, comme dans son exposé (« nos qui pluribus apodicticis syllogismus has veritates stabilire potuissemus »).

²⁰ D. Cristescu, *Opera teologică și apologetică a spătarului Nicolae Milescu* (L'œuvre théologique du spathaire Nicolas Milescu), « Ortodoxia », X, 1958, 4, p. 511.

²¹ Al. I. Ciurea, *Mărturisirea de credință a Spătarului Nicolae Milescu* : „*Stella Orientalis Occidentalis splendens*” (Le crédo du spathaire Nicolas Milescu) « Ortodoxia », X, 1958, 4, p. 519 et tout le fragment figurant p. 512—530.

²² V. Căndea, *Evolution des idées dans l'Europe du Sud-Est. Tradition et innovation*, dans *Actes du colloque « Tradition et innovation dans la culture des pays du Sud-Est européen »*, Bucarest, 1969, p. 54.

²³ E. Potkowski, *Stereotyp heretyka-innowiercy w piśmiennictwie kaznodziejskim* (Le stéréotype de l'hérétique-dissident, dans la littérature homiliaire), dans *Kultura elitarna a kultura masowa w Polsce późnego średniowiecza* (La culture des élites et la culture des masses en Pologne au Bas-Moyen Age), Wrocław, Varsovie, Cracovie, Gdansk, 1978, p. 121—135 ; cf. J. Noskowski, *Polska literatura polemiczno-antyislamiczna* (La littérature polonaise de polémique antiislamique), Varsovie, 1974.

Si dès 1661 Milescu avait précisé ses positions théologiques dans des questions essentielles, en 1667 la réponse fournie par son *Enchiridion* ne se distinguait en rien de ce qu'aurait pu dire un véritable représentant de l'Eglise. Son autorité reposait sur la science, non sur la foi. Il paraît que « le fait d'avoir pris part à une controverse sur les différences dogmatiques entre les Eglises... ne signifie pas qu'il ait pénétré les raisons profondes de ces différences »²⁴. Lorsque, une trentaine d'années plus tard, il reviendra à un ouvrage traitant des hérésies, du fait de sa traduction en slavon de l'écrit rédigé en grec par Siméon le Thessalonicien contre les hérétiques (édité à Iași en 1693), Milescu se bornera à la simple transposition d'une langue dans l'autre d'un texte dont le contenu était pourtant analogue au schéma de sa propre intervention (dialogue contre les hérésies... explication du « Crédo »... des principes cardinaux de la foi orthodoxe, etc.), sans y introduire rien de son chef. C'est que la méthode, en tant que finalité de la connaissance, avait déjà donné ses fruits en ce qui concerne ses propres écrits. Il nous semble que les citations de l'*Enchiridion*, faites de mémoire, s'expliqueraient moins par l'absence des instruments de travail nécessaires, que par un certain penchant que nous retrouverons chez lui par la suite. C'était la conséquence du respect qu'il portait à l'« ars memoriae ». Sur l'arrière-toile confessionnelle de cet ouvrage se dessinent quelques traits caractéristiques de son écriture.

Pour certains spécialistes, l'édition de l'*Enchiridion* se révèle « l'entrée de la première œuvre roumaine dans le circuit de la culture universelle »²⁵. Si tel est le cas, c'est, à notre avis, non seulement parce qu'il s'agissait d'une édition destinée à connaître une large diffusion dans les milieux étrangers, mais surtout parce qu'elle s'insérait dans une problématique du plus haut intérêt à cette époque et qu'elle était utilisée par les érudits pour ses renseignements.

La chronologie des ouvrages de N. Milescu semble refléter d'une certaine manière la série des problèmes « aigus » du moment respectif, avec des implications décisives pour le cours des événements appelés à marquer son existence. C'est en 1668 que le prince régnant, Alexandru Iliaș, apprend que Nicolae Milescu convoitait pour lui le trône de la Moldavie et lui applique de ce fait « le châtement infamant, se pratiquant d'après la tradition de l'Empire byzantin, réservé à ceux qui briguaient la couronne »²⁶ : Milescu subi la mutilation de son nez. C'est le début de l'exil (dont il n'allait plus rentrer au pays) qu'il se rendra supportable en consacrant toute sa force intellectuelle à l'accomplissement de quelques grands projets culturels. On serait en droit de considérer comme un interlude ce codex autographe de 5 feuillets avec des citations religieuses dans les langues roumaine, grecque et slavon que Milescu offrira en automne 1669 à l'orientaliste Thomas Smith, professeur de théologie et chapelain de l'ambassadeur anglais à Constantinople. L'opuscule contient « l'alphabet des Moldaves et Valaques », en caractères cyrilliques et avec la prononciation des lettres en grec, ainsi que les paroles du « Pater » et du

²⁴ V. Căndea, *Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII^e siècle*, RESEE, VIII, 1970, 2, p. 219.

²⁵ D. Cristescu, *op. cit.*, p. 511.

²⁶ P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 57.

« Crédo », complétés par deux invocations en roumain et dans une transcription adaptée au phonétisme de la langue grecque ²⁷.

Par conséquent, l'activité littéraire de Milescu avant 1671 montre qu'il n'y a pas lieu de douter de ses connaissances théologiques, dont il allait se servir abondamment par la suite encore. Ce dont il convient de douter serait « ses dispositions à la méditation religieuse » ²⁸. Aussi, la somme de ses connaissances a-t-il pensé opportun d'agencer en vertu de quelques autres principes.

A partir de la seconde moitié du XVII^e siècle, l'Europe manifeste dans certaines milieux intellectuels une vocation « encyclopédique », se concrétisant par la confiance absolue dans « arbor scientiarum » ou dans la « catena scientiarum » ²⁹.

L'essai de mettre en ordre la « mappa » universelle des connaissances et de les transformer de la sorte en un guide de la vie humaine a réuni dans un même effort entre autres « le luthérien J. Andreae, le calviniste J. Alsted, le frère morave Jan Komenský, le théologien contre-reformiste Caramuel Lobkowitz, les jésuites S. Izquierdo, Ath. Kircher, le capucin Yves de Paris ou le carmélite Léon de Saint-Jean » ³⁰. Ce fut justement pareil amalgame qui donna lieu à la réflexion que « bien que la théologie maintienne ses positions, dans le classement des connaissances humaines », il y a déjà une critique « déguisée », que l'on retrouve dans l'appareil de « l'art et la science universels » ³¹.

Quel qu'en soit l'idéal encyclopédique des divers auteurs, et il y aura bien de « loci communes » entre bon nombre d'intellectuels de ce XVII^e siècle, ce qu'ils se proposent c'est d'élaborer un système des connaissances facile à retenir et apte à réunir suivant sa propre architecture les « tutti i frutti » de la science et de l'art, offrant un point de référence commun et constant ³². Ils considèrent l'« encyclopédie » comme l'instrument essen-

²⁷ Gr. Nandriș, *Texte și glose românești în Biblioteca Bodleiană din Oxford* (Textes et gloses roumaines à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford), « Buletinul Bibliotecii Române », Freiburg im Breisgau, I, 1953, 1^{ère} partie, p. 55–56 ; Letiția Turdeanu-Cartojan, *Une relation anglaise de Nicolas Milescu : Thomas Smith*, « Revue des études roumaines », Paris, II, 1954, p. 141–151 ; Al. Duțu, *Primele contacte literare anglo-române*, dans *Explorări în istoria literaturii române* (Les premiers contacts littéraires anglo-roumains dans le volume « Explorations de l'histoire de la littérature roumaine »), Bucarest, 1969, p. 87. « Les précisions fournies par le spathaire Milescu ont été précieuses pour l'orientaliste Smith, qui les a utilisées dans son ouvrage *De Graecae Ecclesiae hodierno Statu Epistola*, Oxford, 1676, p. 93. Le texte du « Pater » a été inséré dans le recueil *Oratio Dominica plus Centum lingvis, Versionibus, aut Characteribus reddita et expressa*, Londini, 1700, p. 45 » chez Paul Cernovodeanu, *Contacte de ordin științific și cultural între intelectualitatea engleză și cărturari din Țara Românească și Moldova în a doua jumătate a secolului al XVII-lea și primele decenii ale celui de-al XVIII-lea* (Contacts d'ordre scientifique et culturel entre les intellectuels anglais et les lettrés valaques et moldaves de la seconde moitié du XVII^e siècle et des premières décennies du XVIII^e), dans « Studii », 23, 1970, 4, 719–721 ; Paul Cernovodeanu et Olga Cicanci, *Știri noi despre Spătarul Nicolae Milescu și relațiile lui cu teologul anglican Thomas Smith* (Nouvelles données sur le Spathaire Nicolas Milescu et ses rapports avec le théologien anglicain Thomas Smith), dans « Biserica Ortodoxă Română », 1971, 3, p. 326–334 avec fac-similés.

²⁸ V. Căndea, *op. cit.*, p. 218.

²⁹ C. Vasoli, *L'enciclopedia del Seicento*, Ed. Bibliopolis, Naples, 1978, p. 7.

³⁰ *Ibidem*, p. 16.

³¹ *Ibidem*, p. 17.

³² *Ibidem*, p. 13.

tiel de tout progrès, scientifique, moral et civique. Les innombrables « syntagmes », « claves doctrinarum », « amphitheatra » ou « templa mundi », de même que les « encyclopédies » massives compriment et simplifient jusqu'au schéma et à l'« essai emblématique » la culture philosophique et théologique du temps si riche en traits baroques. Il est facile de saisir dans l'encyclopédie de type « seicento » l'incidence des techniques cabalistiques ou hermétiques, l'appel au symbolisme jusqu'à pénétrer le secret des hiéroglyphes, la fascinante séduction de l'exotisme chinois, mais aussi l'étude mathématiques des « combinaisons », etc.³³

On peut conclure de l'étude des ouvrages rédigés par des auteurs du XVII^e siècle que le principal intérêt résidait dans l'élaboration d'un système de classification capable d'embrasser toutes les notions. Si les grands compartiments sont réservés d'Alsted, par exemple, dans sa *Encyclopaedia* à l'archéologie, la philologie, la philosophie, la théologie, la jurisprudence, la médecine, les « artes illiberales », on peut aboutir à des sous-divisions du grand schéma aussi nombreuses qu'il sera nécessaire. Pour arriver à la réalisation d'une « catena historica » dans le cadre du compartiment *historiae*, on édifie une périodisations rigoureuse qui sépare le cours de l'histoire en intervalles nettement délimités et dépendant de procédés mnémotechniques. Alsted distingue 6 périodes de ce genre depuis la création du monde jusqu'à Ferdinand II (1619—1637)³⁴ ; il présente dans son *Thesaurus chronologiae* la succession chronologique des empereurs chaldéens et perses, suivie des monarchies romaines, byzantines et germano-romaines, sans négliger aussi le chapitre des grandes prophéties³⁵.

Comme le fait remarquer Cesare Vasoli — et nous partageons ses conclusions — « le manifeste de 1737 en faveur d'un *Dictionnaire universel des arts libéraux et des sciences utiles, la théologie et la politique exceptées* est, sous maints rapports, l'héritage d'un rêve du XVII^e siècle »³⁶.

Il est à présumer que fréquentant pendant des années des milieux d'orientation confessionnelle diverse, à Stettin, Stockholm ou Paris, de même que plus tard à Constantinople, Nicolae Milescu a eu la possibilité de se pencher sur cette catégorie d'ouvrages. D'autre part, l'unité présentée par une série d'écrits du Spathaire après 1672 laisse à supposer un programme d'envergure et de longue haleine.

Donnant suite à une demande adressée par le tsar au patriarche de Jérusalem dès 1667 de lui envoyer des personnes érudites pour les affaires de sa cour³⁷, Nicolae Milescu s'en va pour toujours à Moscou, en 1671, où il deviendra l'un des interprètes officiels du Département des ambassades (« Posolski Prikaz »)³⁸. Son chef, A. S. Matveev aura l'initiative

³³ *Ibidem*, p. 15.

³⁴ J. — H. Alsted, *Encyclopaedia septem tomis distincta*, Herborn, 1630, I, f. 42.

³⁵ Idem, *Thesaurus chronologiae*, Herborn, 1637, f. 72. Cf. C. Vasoli, *Unità e struttura logica delle scienze negli „schemi“ enciclopedici di Johann-Heinrich Alsted*, dans « Studi di filosofia in onore di Gustavo Bontadini », Milan, 1975, p. 413—438.

³⁶ C. Vasoli, *L'enciclopedismo . . .*, p. 14. L'ouvrage de F. Venturi, *Le origini dell'Enciclopedia*, Turin, 1964², nous a été malheureusement inaccessible.

³⁷ Al. Grecu, *Despre legăturile lui Nicolae Milescu Spătarul cu Rusia* (A propos des relations de Nicolas Milescu le Spathaire avec la Russie), « Studii », III, 1950, 4, p. 113—120.

³⁸ Une rencontre a eu lieu à Moscou en novembre 1671 entre Nicolas Milescu, Païsiî Ligariadis, Epifaniî Slavineckij et Siméon Polockij, cf. I. F. Golubev, *Vstreča Simeona Polockogo, Epifanija Slavineckogo i Paisia Ligarda s Nikolaem Spafariem i ich beseda*, dans « Trudy otdela drevnerusskoj literatury », Leningrad, XXVI, 1971, p. 294—301.

d'un véritable programme « éditorial » mis en œuvre par ce département³⁹. Diplomate de profession, Matveev avait parcouru l'Europe des années durant et était bien au courant du mouvement des idées, ce qui lui a permis de créer au sein de son département des conditions propices à cette sorte de travail. La confiance qu'il témoigne à Milescu en le chargeant de l'instruction de son propre fils nous porte à penser qu'il a dû le consulter au sujet des livres à traduire. Quant aux compilations, il est à supposer qu'on trace pour commencer les grandes lignes du sujet à traiter, l'ouvrage proprement dit s'édifiant au fur et à mesure de sa rédaction. C'est justement pour cette raison que nous inclinons à croire que Milescu n'était guère un simple exécutant, d'autant plus que les livres traduits ou utilisés par lui (ceux de N. Reussner, J. Alsted, Athanase Kircher, Jean Desmarets, entre autres) n'ont pas été signalés ni dans la bibliothèque personnelle de A. S. Matveev, ni dans celle du Posolski Prikaz⁴⁰. En revanche, nous avons pu constater que la bibliothèque d'Epiphane Slavineckij contenait l'une des éditions de Horapollon sur le symbolisme des hiéroglyphes égyptiens⁴¹, citée dans *Kniga ieroglifijskaja*, par conséquent, il se peut fort bien que Milescu l'ait consultée chez lui. Toutefois, nous pensons qu'en général Milescu connaissait déjà avant son arrivée en Russie une partie des ouvrages qu'il s'était proposé de traduire ou d'adapter. Malheureusement, on ne dispose pas jusqu'à présent de renseignements concernant les livres qu'il aura eu à sa disposition pendant son séjour moscovite ou appartenant à sa bibliothèque personnelle (ET, p. 5).

Au service d'une puissance autocratique, Milescu avait le devoir d'élaborer en tout premier lieu des ouvrages offrant les arguments toujours nécessaires quant à l'origine divine de cette puissance, autrement dit du pouvoir impérial. L'idée impériale au cours de la Renaissance s'était différencié de celle de l'Antiquité⁴², en raison de « the Ethos and symbolism of the national monarchies »⁴³. En Russie, notamment en cette période, a été consolidé le pouvoir absolu du tsar sur l'Église⁴⁴.

Grâce à sa connaissance de l'histoire, Milescu devait concevoir cette « glorification » à la lumière, justement, de l'idée byzantine, mais dans un contexte contemporain. Il cherchera donc des antécédents et des généalogies magnifiques (*Rodoslovie*), élaborant des plaidoyers sur les quatre monarchies du globe (*Chrismologion*, d'après le livre grec sur les quatre monarchies) et s'essayant à trouver des recettes pour « l'homme parfait » (dans ses *Chrismologion* et *Vasiliologion*). Nous pensons, pour

³⁹ I. M. Kudrjavcev, „Izdatel'skaja' dejatel'nost' Posolskogo Prikaza (k istorii russkoj rukopisnoj knigi vo vtoroj polovine XVII veka)“, « Kniga. Issledovanija i materialy », Sbornik VIII, Moscou, 1963, p. 179—244.

⁴⁰ S. P. Luppov, *Kniga v Rossii v XVII veka*, Leningrad, 1970. Cf. au sujet de la bibliothèque de Posolski Prikaz, ET, p. 6, note 11.

⁴¹ A. A. Morozov, L. A. Sofronova, *Emblematika i ejo mesto v isskustve barokko*, dans « Slavjanskoe barokko. Istoriko-kul'turnye problemy epochi », Moscou, 1979, p. 16.

⁴² Chr. Oemisch, *Konig und Kosmos. Studien zur Frage Kosmologischer Herrschaftslegitimation in der Antike*, Berlin, 1977.

⁴³ Frances A. Yates, *Astraea. The Imperial Theme in the Sixteenth Century*, London and Boston, 1975, p. 28.

⁴⁴ Ch. Papastathis, *Paisios Ligaridis et la formation des relations entre l'Église et l'État en Russie au XVIII^e siècle*, „Cyrillomethodianum“, II, 1972—1973, Thessalonique, p. 77—85.

notre part, que les livres sur ce thème, qui jusqu'à présent n'ont jamais été classés dans une catégorie spéciale, forment en réalité un groupe particulier par rapport à ses autres œuvres. Au courant des années 1672—1674, il donna les ouvrages suivants : *Tituljarnik* ou *Gosudarstvennaja kniga* ou *Koren' velikich gosudarej carej i velikich knjazej rossijskich* ; *Kniga ob izbranii na prevysočajšij prestol velikogo gosudarja i velikogo knjazja Michaila Feodoroviča* ; *Chrismologion* ; *Vasiliologion* ; *Rodoslovie velikich knjazej i carej rossijskich* (traduite d'après Lavrentie Hureliči) (ET, p. 6). Alors que ces ouvrages s'accompagnaient de dédicaces magnifiques au tsar (*Chrismologion*, *Tituljarnik*), la *Kniga o sivillach* ne comptait qu'une brève dédicace à la fin du livre et d'autres ouvrages en étaient entièrement dépourvus.

D'une facture à part s'avère l'ouvrage intitulé *Kniga ob izbranii*, consacré à un moment clé — le couronnement — dans le symbolisme social de la royauté⁴⁵. Le sacre se composait d'un ensemble de symboles et d'emblèmes, de gestes, de paroles, prononcées ou chantées, dans un espace organisé et un décor approprié. Un sens symbolique s'attache aussi bien aux rites précédant et préparant le moment du couronnement qu'au cérémonial du sacre proprement dit⁴⁶. Or, l'ouvrage de Milescu prend note de la force que revêt la tradition, ainsi que de l'esprit conservateur de l'office du couronnement⁴⁷, qui, sur de très longues périodes, s'est déroulé sans changement spectaculaire. La structure mentale de la société russe du XVII^e siècle était telle qu'en magnifiant la souveraineté elle glorifiait en fait le symbole qui l'incarnait elle-même. L'aigle russe (« Russkij orel ») était d'une certaine manière le pendant d'Astrée, complétant la série des symboles des autres autocraties⁴⁸. Cette « restitutio » impériale trouvait sa justification dans l'impératif d'un bouclier à dresser devant l'« Antéchrist », représenté à l'époque par Mahommed⁴⁹. L'image de la « bannière » qu'il convenait de suivre se perpétuait à travers les formes baroques de l'époque, déterminée par la conjoncture politique du moment. Dans cet ordre d'idées, le *Chrismologion*, de même que le *Kniga o sivillach*, s'achevait sur une invocation faisant appel à la haute stature de Constantin le Grand, requi^e comme commune mesure des personnalités contemporaines (ET, p. 86).

Les écrits de Milescu s'avèrent conçus toujours dans la perspective historique et le contenu de la plupart de ses ouvrages, notamment de ceux qui se rangent dans la catégorie dont il est maintenant question, sont de caractère historique. Déjà la préface du *Chrismologion* recommande chaleureusement l'étude de l'histoire : « l'histoire ou récit des faits est infiniment utile à la gent humaine grâce aussi à ce que, à juste titre, elle peut devenir un reflet (une note marginale ajoute le mot « miroir »)

⁴⁵ J. Landwehr, *Splendid Ceremonies, State Entries and Royal Funerals in the Low Countries 1515—1791: a Bibliography*, Leiden, 1971.

⁴⁶ Corina Nicolescu, *Le couronnement, „incoronatia”*. Contribution à l'histoire du cérémonial roumain, RESEE, 1976, 4, p. 647—663. A. Gieysztor, *Spektakl i liturgia — polska koronacja królewska*, dans « Kultura elitarna a kultura masowa ... », p. 9—23.

⁴⁷ *Le Pouvoir et le sacré*, Bruxelles, 1962.

⁴⁸ J. B. Duroselle, *L'idée de l'Europe dans l'Histoire*, Paris, 1965, p. 82.

⁴⁹ J. Pelc, *Les métamorphoses de l'emblématique et de l'iconologie à l'époque du Baroque*, dans *Barocco fra Italia e Polonia* a cura di Jan Ślaski, Varsovie, 1977, p. 167.

nominalisé des biographies. Les 'biographies', ce miroir, permettent de suivre conseils, entreprises et idées susceptibles d'aider au parachèvement » (ms. microfilmé, BAR, f. 4). Milescu manifestait de la sorte son attachement aux « emblèmes baroques » qui « portent en priorité sur la problématique morale, les recueils à fonction de 'miroir' alors en vogue, qui montraient un modèle d'homme en général, ou, plus souvent, de condition ou de profession déterminée, occupant une position très importante »⁵⁰. Milescu conseillait « qu'on se connaisse soi-même » (ET, p. 100), mais à condition que cette connaissance soit complétée par la pratique des sciences et des arts libéraux. Il rappelait aussi les deux voies ouvertes à chaque entreprise, précisées par Polybe, celle de l'expérience personnelle et celle fondée sur l'expérience d'autrui. Car, s'il est bien vrai que l'homme doit tirer un enseignement de son propre malheur, il lui serait de beaucoup plus facile de recueillir la leçon des déboires connus par ses semblables. C'est pour cette raison que l'histoire a toujours tenu une place d'honneur surtout aux yeux des souverains : les uns — tels Jules César, Octavien Auguste, Lucullus — l'ont écrite eux-mêmes ; quelques autres, qui ne l'ont pas écrite, se sont penchés sur l'histoire des autres peuples, comme dans le cas du sultan des Turcs Selim I^{er}, par exemple, qui s'attela à la traduction des guerres menées par les Français (mss. BAR, f. 5).

Le sentiment qu'a son auteur du devenir historique, de la sujétion de l'homme par rapport à l'histoire, ainsi que des chances de progrès que comporte l'étude de celle-ci font de la préface du *Chrismologion* un exemple de pensée historiographique assez rare à l'époque. Foisonnant d'idées, mais d'une grande sobriété d'exposé, cette préface est en fait un véritable précis de sagesse.

Peut-être que la témérité doit-elle aussi compter parmi ses traits caractéristiques : est-ce que Milescu n'a-t-il pas l'audace de donner par le truchement de cette préface des conseils à son souverain ? Le deuxième verset de la Première Epître de Paul à Timothée lui sert de prétexte pour rappeler que « les puissants ne doivent pas s'enorgueillir, qu'ils restent modestes », comme l'Apôtre le recommande. C'est aussi l'occasion de citer l'exemple de Rodolphe I^{er} ordonnant, à ce qu'il paraît, qu'on n'interdise jamais sa porte aux humbles de la terre. Est-ce que le Spathaire essayait-il d'adoucir de la sorte l'idée de l'« absolutum dominum » ?

Quelle qu'en soit l'interprétation donnée à ses écrits, un fait n'en reste pas moins éloquent : l'érudit roumain applique la méthode encyclopédique à la rédaction de ses ouvrages « commandés ». Il opte pour les recueils à l'enchaînement événementiel. Son *Chrismologion* est une suite de données concernant les empereurs de Chaldée et de Perse, les royautes hellénistiques, Rome, le Saint-Empire avec, pour complément, une série de biographies succinctes. De même, son *Vasiliologion*, qui réunit les biographies des grands les plus illustres de toutes les dynasties de la terre. La troisième section de son *Arifmologija*, reproduisant la traduction du livre de N. Reussner, offrait elle aussi la série des empereurs depuis Jules César à Ferdinand II, accompagnée d'une somme de maximes utiles pour l'élargissement de l'horizon de ses lecteurs. D'ailleurs, les derniers

⁵⁰ Commentaire chez Al. Dușu, *Cultura română în civilizația europeană ...*, p. 157.

princes mentionnés dans cet ouvrage sont les mêmes que ceux du *Chrismologion* (mss. BAR, f. 288), qui retient également après Ferdinand II le nom de Léopold, dont le règne était contemporain à l'auteur. Si l'ouvrage *Grani ili rodoslovie korolej gispaniskich, francuskich, anglijskich, dackich, polskich, svejskich, i knjazej vinicejskich*, consacré à la généalogie des princes espagnols, français, anglais, danois, polonais, suédois et vénitiens, nous a été inaccessible⁵¹, un texte analogue est, pensons-nous, celui de J. Alsted, *Thesaurus chronologiae*, véritable memento d'histoire en dates.

Grâce aux études approfondies des manuscrits légués par Milescu, il nous est possible aujourd'hui d'analyser de manière plus nuancée l'œuvre réalisée par lui en 1672—1674. En effet, au cours des cinq dernières années, Olga A. Belobrova, maître de recherches à Leningrad, a édité le texte de 5 écrits du Spathaire⁵², avec une suite d'études précisant les prototypes de certains ouvrages ou de leurs illustrations⁵³. Le même spécialiste a dépisté et attribué à juste titre à Milescu encore deux traductions inédites⁵⁴.

Partant de ces dernières précisions relatives aux manuscrits conservés dans les bibliothèques soviétiques, on est à même d'y distinguer la catégorie à part formée par les ouvrages didactiques, avec des données historiques, philosophiques, géographiques, mythologiques, symboliques. Nicolae Milescu n'a plus rédigé des livres théologiques, peut-être en raison du climat instauré après la chute du patriarche Nikon, climat qui rendait les opinions des étrangers d'autant plus suspectes, peut-être aussi à cause du tri brutal auquel les livres rituels orthodoxes ont été soumis lorsque les éditions indésirables ont été livrées aux flammes⁵⁵. En revanche, il ne cessera pas de citer de mémoire les écrits patristiques qui feront toujours une sorte d'arrière-toile de ses autres œuvres. Il convient de noter cependant que, tout comme dans le cas des portraits d'époque, chez lesquels le paysage de l'arrière-fond est obligatoire et souvent de caractère simplement décoratif, chez Milescu « l'arrière-toile » n'a pas de rapport direct parfois avec la substance même de son écrit. De toute façon, la valeur des citations respectives est plutôt didactique que mystique, et la

⁵¹ Le manuscrit se trouve à la Bibliothèque d'Etat « V. I. Lenin » de Moscou (Vologodskoe, n° 170).

⁵² O. A. Belobrova, ET; idem, *Geografija v vide kolody kart (Iz perevodčeskoj dejatel'nosti v Moskve Nikolaja Spafarija)*, dans « Trudy otdela drevnerusskoj literatury », Leningrad, XXXIII, 1979, p. 108—126.

⁵³ Idem, *K izučeniju „Knigi izbranoj vkratce o devjati musach i o sedmich svobodnych chudožestvach“ Nikolaja Spafarija*, dans « Trudy otdela drevnerusskoj literatury » Leningrad XXX, 1976, p. 307—317; idem, *Allegorii nauk v licevych spiskach „Knigi izbranoj vkratce ...“ Nikolaja Spafarija*, dans la même revue, XXXII, 1977, p. 117—120.

⁵⁴ Idem, *O prižiznennyh sbornikach sošinenij Nikolaja Spafarija* dans le volume *Materialy i soobščeniya po fondam Otdela rukopisnoj j redkoj knigi BAN SSSR*, Leningrad, 1978, p. 129—137; *Geografija v vide kolody kart ...* *Dans une communication à l'Association des slavistes de la République Socialiste de Roumanie, le 11 nov. 1979, après la rédaction du présent article, P. Olteanu a annoncé sa découverte concernant les autres parties de l'*Arifmologija*, qui sont traduites d'après J. — H. Alsted, *Encyclopediae ...*, vol. VII.

⁵⁵ N. A. Uspenski, *Cin nožnogo bdenija* dans « Bogoslovskie trudy » XIX, 1978, p. 1—70. Du reste, l'Eglise catholique vivait elle aussi à cette époque une période d'épuration, cf. A. Rotondo, *Nuovi documenti per la storia dell'Indice dei libri proibiti*, « Rinascimento » 2^o série, vol. III, Florence, 1963.

parénèse de pseudo-Basile de son *Chrismologion* ne fait qu'illustrer cette remarque⁵⁶.

On serait en droit d'affirmer que la chance de Milescu était de travailler au Posolski Prikaz, ce qui lui donnait l'occasion de pouvoir composer aussi des livres suivant ses propres idées. C'est de cette catégorie-là que font partie les ouvrages didactiques que Belobrova qualifie d'« esthétiques ». En voici les titres : *Kniga izbranaža vkratce o devjatič musach i o sedmich svobodnych chudožestvach*, ce livre « de choix », consacré à neuf muses et aux sept arts libéraux ; *Kniga o sivillach, kolika byša i kiimi imjany i o predrečeni i ch*, le livre des Sybilles et de leurs prophéties ; *Arifmologija, sireč' čisloslovie, vsech jaže nas učiti mogut čislom ob'emlemoe*, son Arithmologion dont il a été déjà question, *Kniga ieroglifijskaja svjaščennovajatel'nna sireč' tajnopismennaja, jako obykoša egiptjane i elliny ne pismennym, no živopisaniem nekim tajnym i premudrym javiti vysokuju mudrost' i učenie*, ouvrage consacré cette fois aux symboles ; *Opisanie preslavnyja cerkvi imenovannyja sf. Sofia v Konstantinopole*, qui s'occupe des légendes de la « très fameuse » église de Sainte-Sophie à Constantinople ; ajoutons encore pour finir cette énumération sa *Géographie* sous la forme d'un jeu de cartes : *Geografija v vide kolody kart*.

Dans la mesure où ces œuvres étaient dédiées au tsar même, parfois aussi à quelque haut personnage de la cour, ils échappaient jusqu'à un certain point à la censure. La formule généralement utilisée alors — « sur l'ordre du tsar » ou « selon le désir du tsar » — pouvait cacher aussi l'approbation obtenue par Milescu avec Matveev comme intermédiaire. Quelques-uns des ouvrages respectifs (*Arifmologija*, *Kniga ieroglifijskaja*, *Geografija*) ne sont pas enregistrés dans les évidences du Posolski Prikaz (ET, p. 13) et il s'ensuit que Milescu a dû les rédiger en se dispensant de l'auguste approbation — aussi, ne portent-ils aucune dédicace (seul le *Kniga o sivillach* comptait une brève dédicace).

En étudiant le texte de tous ces ouvrages⁵⁷ on arrive à la conclusion qu'il s'agit, généralement, de répertoires chronologiques ou d'encyclopédies méthodologiques, de sorte que la méthode de la compilation choisie par Milescu pour son travail se trouve justifiée par la nature même des ouvrages en question. Les spécialistes ont pensé devoir « excuser » cette méthode en invoquant à ce propos le fait qu'il s'agissait d'ouvrages réalisés « en service commandé ». Pour notre part, nous pensons être plus près de la vérité en soulignant le caractère encyclopédique des œuvres en question, ce qui faisait que l'unique méthode adéquate pour leur rédaction était celle de la compilation, choisie donc non pour des raisons de service, mais en tant que la mieux appropriée. Sans doute, Milescu, en rédigeant ses répertoires, a dû subir plus d'une fois les exigences du moment ;

⁵⁶ Relevons deux erreurs qui se sont glissées dans une phrase de l'étude d'Ariadna Camariano-Cioran, *Parénèses byzantines dans les pays roumains*, « Etudes byzantines et post-byzantines », I, Bucarest, 1979, p. 128. Nicolas Milescu n'a jamais imprimé son ouvrage intitulé *Le Chrismologion*, conservé de nos jours encore en manuscrit et il ne l'a pas rédigé en russe, mais en slavon.

⁵⁷ A part le texte des 5 ouvrages publiés par les soins de A. O. Belobrova, nous avons consulté à la Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie (BAR) les microfilms des manuscrits : *Chrismologion* (fonds Rumjancev, no 465 Moscou), *Opisanije* ... *Kitaja* (mss. slave 35 Bibl. Nationale, Paris) et des miscellanées appartenant à la Bibliothèque de l'Université d'Irkutsk.

c'est ce que reflète l'agencement, souvent conventionnel, de son matériel, ainsi que la facilité à laquelle il se laisse aller.

Ce qu'il convient de retenir cependant, c'est que chaque fois il tâche de mettre à profit la totalité de son bagage de connaissances : ce n'est que dans quelques cas, en raison du respect dont il fait preuve pour la chronologie de l'information ou pour l'exactité du détail qu'il se confine à une seule source. Ces renseignements, que le lecteur du XX^e siècle considère comme disparates, représentaient en réalité, justement à cause de leur diversité, le support même de son argumentation. On retrouvera le même « puzzle » chez un Athanase Kircher, *Obeliscus Pamphili*, Amsterdam, 1645. La variété était du reste appréciée car elle servait à valoriser le savoir de l'intellectuel du temps.

Cet appel à une information aussi diverse que possible se justifiait aussi du principe qu'il avait formulé dans son *Enchiridion*, à savoir que la vérité se dégage toujours du choc des opinions multiples. Déjà, dès sa première adaptation, celle du *Livre à questions multiples*, on peut constater sa propension à intervenir dans le texte dont il s'efforce d'accorder la substance avec son mode particulier de la considérer. La conception encyclopédiste de Milescu s'est arrêtée à la structure née de l'agencement des informations puisées aux différentes sources — philosophie, théologie, éthique, art, sciences spéciales. Grâce à ce trait typique, il semble que dans le cas du Spathaire nous ayons affaire à un adepte de l'école de Herborn (en général il a utilisé les travaux parus à Amsterdam ou à Herborn). Le fait que Milescu connaissait à fond l'œuvre de J. Alsted résulte aussi de la manière dont il se réfère à la classification des arts libéraux qu'il donne dans son *Encyclopédie*, classification comptant 9 rubriques⁵⁸, que l'érudite roumain refuse, s'en tenant à « la voie habituelle » et traitant toujours des 7 arts (ET, p. 25). Une autre référence, celle-ci portant sur le *Thesaurus chronologiae* avec la préface où Alsted affirme : « Incredibili est utilitas juxta et jucunditas historiae in omni vitae et artium genere », apparaît dans le *Chrismologion* de Milescu, sous la forme : « L'histoire ou récit des événements est d'une très grande utilité pour les hommes » (Mss. BAR f.1^v).

La position de Milescu vis-à-vis de l'histoire est le reflet de ce qu'on a appelé « the humanist's new sens of historical distance »⁵⁹. Cependant, la facilité avec laquelle il combine les citations d'après les antiques, les byzantins ou ses propres contemporains témoigne, outre d'une grande mobilité de sa mémoire et de la force ordonnatrice de son intelligence, de son sentiment d'une grande liberté de mouvement dans le vaste champ culturel que son ouvrage traitait en bloc, sur un même plan et d'une égale valeur. Cette technique de combiner les pensées de Platon avec celles de Scaliger, Aristote et Basile le Grand ou Xantopoulos et l'ouvrage préféré de sa jeunesse dû à (pseudo) Joseph Flavius avec l'œuvre de Favorin ou d'Adamantios est à même de donner une idée de l'ambitus de ses connaissances, et de ce fait de la vérité de ses dires. Par exemple, son *Kniga ieroglifijskaja* offre une suite de citations dans l'ordre que nous présentons ci-après de : Aristote, Thales de Milet, Saint Augustin,

⁵⁸ J. — H. Alsted, *Encyclopaedia septem tomis distincta*, t. I, p. 23.

⁵⁹ Frances Yates, *op. cit.*, p. 13.

Scaliger, Pythagore, Platon, Démètre Phaléros, Ptolémée, Empédocle, Grégoire de Nysse, Denis Aréopagite, etc. Cette liste, qui débute avec l'Antiquité ne s'arrêtera pas à mi-chemin, se poursuivant en citant jusqu'à ses sources contemporaines : « de nos jours, ont écrit Sixte Senenskij, Petr Kasia, Petr Mesia, Garlarza, et bien d'autres » (ET, p. 63). Son livre intitulé *Kniga o sivillach* comporte une bibliographie générale du sujet dressée selon une méthode scientifique valable, ce qui confère à sa manière de rédiger un caractère différent par rapport à ses prédécesseurs, tout en mettant bien en lumière la complexité de ses connaissances.

Lorsque la citation était censée démontrer quelque chose, Milescu n'oubliait pas de mentionner aussi les données qu'il connaissait directement. Par exemple, il notait l'origine latine de la langue roumaine dans le texte de son *Livre avec beaucoup de questions* dans les termes suivants : « Dieu est appelé en langue grecque theos et en langue latine deus, alors qu'en roumain il est nommé Dumnezeu, nom qui est pris du latin, de même que plus de la moitié de la langue roumaine est empruntée des Latins »⁶⁰. De même, dans la liste des orthodoxes qu'il donne dans son *Enchiridion*, il n'oublie pas de mentionner ses compatriotes : « tous les fils de l'Eglise d'Orient, non seulement les Grecs mais encore les Russes, les Moscovites, les Moldaves, les Valaques (Moldavi, Vallachi), les Georgiens, les Mingréliens, les Circassiens, les Arabes et beaucoup d'autres »⁶¹. Toujours à propos du nom donné à Dieu, il remarque dans son *Kniga ieroglifjskaja* que « dans toutes les langues le nom du Seigneur est de quatre lettres : les Hellènes — θεος ; (...) les Valaques — zeul (...) » (ET, p. 130).

Milescu avait certains principes didactiques et ce sont eux qui déterminaient l'ensemble des connaissances qu'il voulait communiquer à des fins d'enseignement⁶². Il expose l'utilité de l'enseignement dans sa I^{ère} Préface à l'*Arifmologija* : « c'est surtout que l'enseignement assure le bonheur des jeunes esprits et dans la mesure où l'esprit de quelqu'un est doué au mieux et bien affilé, dans cette mesure ce quelqu'un ne nie pas l'enseignement ». Le jugement et les conclusions sont justes quand ils reposent sur des sentences concises mais riches de contenu, qu'il « est commode de les mémoriser » (ET, p. 87). C'est que le Spathaire faisait confiance à la mnémotechnique, s'efforçant de concentrer en « formules » l'essence de l'information. Il aimait utiliser pour ses propres besoins cette sorte d'informations mémorisées. Toutefois, le flux de la mémoire rend parfois assez approximatives certaines de ses références, d'autant plus que l'œuvre dont la citation est tirée n'est mentionnée que rarement et que Milescu n'hésite pas à paraphraser afin de souligner une idée qui lui appartient en propre. C'est aussi ce qui a suscité la critique des spécialistes, intrigués par ses répétitions et même certaines contradictions (ET, p. 20).

Considérée généralement comme une réminiscence de la mystique des nombres⁶³, « l'arithmosophie » prend, selon nous, chez Milescu un sens

⁶⁰ P. V. Haneş, *op. cit.*, p. 76.

⁶¹ Al. Ciurea, *op. cit.*, p. 523.

⁶² V. Cădea, *Les intellectuels du Sud-Est ...*, p. 214.

⁶³ E. Bindel, *Les éléments spirituels des nombres*, Paris, 1960, chez D. Moldoveanu, *L'ésotérisme baroque dans la composition de l'« Histoire hiéroglyphique »*, « Dacoromania », 2, 1974, p. 198.

purement mnémotechnique. Les domaines sur lesquels portent ses classifications sont la mythologie, la théologie⁶⁴, la philosophie, la morale, l'esthétique, la géographie, l'astronomie, etc. Il s'agit notamment de sentences apodictiques, avec une légère teinte de ridicule pour la mentalité actuelle, mais en parfait accord avec celle de son temps. Par exemple, elles nomment trois choses « à jamais inassouvies » : l'enfer, la femme intempérante et la terre desséchée. Le feu aussi, quand il éclate ne semble pouvoir se rassasier. Trois autres choses sont distinguées parce qu'elles ne laissent pas de traces : « le vol de l'aigle, l'acheminement du serpent sur la pierre et du navire sur les vagues ». Il s'agissait là de mots d'esprit, fort goûtés par la société du temps⁶⁵, c'est pourquoi ses disciples devaient les connaître. Pour la même raison, Milescu introduit *Arifmologija npravom ot različnyh tvorcov* : il voulait de la sorte les habituer à la variété des critères nécessaires à la juste appréciation des choses environnantes et des notions. Un autre sous-chapitre, *Triglavnyja, iže ellini basnoslovjachu mnogoglavnaja byti*, traite des faux symboles entrés dans le circuit habituel : c'est le fait d'un érudit en symbologie qui tient à rétablir la vérité de quelques représentations incorrectes. Du reste, l'ouvrage tout entier est destiné à préparer la jeunesse pour cette vie propre à la société russe, qui avait adopté certaines formes baroques⁶⁶ du faste, tout en restant fidèle, jusqu'à Pierre le Grand, à la tradition conservatrice⁶⁷.

Ce sont, en premier lieu, ses préfaces qui révèlent une vision érudite. Une belle justification de ces avant-propos se trouve par exemple dans son ouvrage, *Kniga izbranaja vkratce* : « aucune chose ne saurait débiter sans un instrument, de même un livre ne pourrait commencer sans une préface et même s'il commençait, il ne pourrait être compris. C'est pourquoi nous aussi nous commencerons, brièvement, de la même manière ce livre » (ET, p. 25). Son point de départ réside dans la prémisse que « les 7 arts libéraux sont parties et moyens de la philosophie. Du simple au complexe on arrive à la perfection. Le tout représente plus que les parties composantes » (ET, p. 26). Et, reproduisant des fragments de philosophes de l'Antiquité, il estime que « tout enseignement doit être retenu par la mémoire et associé aux autres [déjà connus] car quel qu'en soit le nombre des livres lus si on ne les retient pas par cœur, un tel enseignement est banal » (ET, p. 27). Il continue sa préface en donnant les explications historiques nécessaires en ce qui concerne la classification et les significations des muses et des arts libéraux. Cette même sorte d'explications et de motivations historiques forment la substance de son ouvrage sur les prophéties (*Kniga o siviljach*). Chez Milescu, les prophéties prennent

⁶⁴ Les ouvrages de Milescu ne comporte aucune référence aux « neuf degrés de noblesse en Angleterre » (P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 73 — erreur perpétrée jusque dans les pages d'un traité d'histoire de la littérature roumaine, *Istoria literaturii române*, I, 1970, p. 429), car le texte slavon en question se rapporte aux « neuf classes [trois hiérarchies chacune distribuée en trois chœurs] angéliques » (аγγελъсвий- аггел'свий) (ET, p. 87).

⁶⁵ D. S. Lihačiov, A. M. Pančenko, „Smechovoj mir" *Drevnej Rusi*, Leningrad, 1976.

⁶⁶ Lindsley A. J. Hughes, *Western European Graphic Material as a Source for Moscow Baroque Architecture*, « The Slavonic and East European Review », LV, 1977, 4, p. 433—443 ; cf. aussi Edith Fründt, *Reise in das Barock*, Leipzig, Prima Verlag, 1971² (pour ce qui est de la vie de société au centre de l'Europe).

⁶⁷ B. R. Vipper, *Arhitektura russkogo barokko*, Moscou, 1978, p. IX.

la valeur d'une attestation historique : il est tout pénétré de leur sérieux et estime qu'il s'agit d'une espèce de prévisions. Par exemple, la Sibylle de Cumae a annoncé, à ce qu'il paraît, la durée de la Rome byzantine ou Constantinople (Tsarigrade) et il note : « la prophétie s'est accomplie : les Turcs l'ont prise des mains des Grecs le 29 mai 1453, mardi matin » (ET, p. 73). Dans le même ordre d'idées, l'empereur Léon sera mentionné parce qu'ayant créé « un miroir magique » à l'aide duquel il pouvait voir « tout ce qu'advient de par le monde et dans les autres royaumes » (ET, p. 50). Au XVII^e siècle, les prophéties constituaient le côté « baroque » du jugement des intellectuels, attirés par les sciences occultes et hermétiques dans une tout aussi grande mesure que par les sciences exactes, telles la géométrie ou la trigonométrie⁶⁸. Milescu lui-même était mathématicien.

La dissertation de la préface écrite pour son *Kniga ieroglifijskaja* traite du temps, considéré lui aussi au point de vue philosophique et selon la perspective du raisonnement baroque : « Les hommes disent que le temps fait tout, mais Scaliger dit que c'est son usage qui permet de tout faire. La réponse de Thales de Milet à Amas était que le temps est le plus sage, que tout s'apprend avec le temps et qu'il n'y a pas de conciliabule que le temps ne rende publique. Le temps et le plus haut enseignement pour tous » (les italiques nous appartiennent) (ET, p. 125). De même que dans le *Chrismologion* ou dans l'*Arifmologija*, dans cette préface aussi on retrouvera le plaidoyer en faveur du raffinement des mœurs. Parmi les grandes œuvres du temps il faut compter aussi les hiéroglyphes « premier et plus ancien enseignement » (ET, p. 127). N'oublions pas qu'à l'époque, l'intérêt pour le symbolisme caché de l'écriture des Égyptiens antiques faisait vogue et les livres d'A. Kircher ont eu une large part dans la perpétration du mythe des mystères hiéroglyphiques.

La synonymie entre les termes « hiéroglyphique » et « symbole » était parfaite pour la tradition emblématique⁶⁹. Pour ceux en quête des vérités et des sens cachés, le symbole représentait la quintessence des vérités essentielles⁷⁰. Au XVII^e siècle, la différence entre l'emblématique et l'iconologie se ramenait à ce « qu'alors que l'emblématique choisissait des signes aussi bien pour des hommes concrets que pour les notions générales, l'iconologie n'en cherchait que pour les notions », vu le fait

⁶⁸ C. Vasoli, *Profezia e ragione. Studi sulla cultura del Cinquecento e del Seicento*, Naples, 1974 ; M. Reeves, *Ricerche sull'influenza della profezia nel basso medio evo*, « Bulletin dell'Istituto Storico Italiano per il Medio Evo », t. 82, Rome, 1970.

⁶⁹ L. Dieckmann, *Hieroglyphics. The history of a Literary Symbol*, Washington, 1970, p. 54—55.

⁷⁰ Deux conceptions se sont dessinées dans l'iconologie : « la conception aristotélicienne admettait que les images symboliques ne signifient rien d'autre, ne renferment pas plus de sens, aussi bien quantitativement que qualitativement, que les mots de l'observateur ordinaire qui ne cherche pas particulièrement de sens mystérieux et occultes ; la conception néo-platonicienne qui pouvait mais pas forcément aller jusqu'au mysticisme, admettait que l'image symbolique était la figure de la vérité, de l'idée abstraite et que nous ne pouvons définir cette idée directement mais uniquement par métaphore ; la simple définition verbale étant toujours plus pauvre que le sens de l'image, il faut mettre au point une métaphore symbolique convenable qui puisse définir par image, ne serait-ce qu'approximativement, les sens cachés », E. H. Gombrich, *Icones symbolicae*, chez J. Pelc, *op. cit.*, p. 171—172.

que « pour illustrer une notion, elle n'avait le droit d'employer qu'une seule figure », celle de la silhouette humaine ⁷¹. La domination de la « scriptura » sur le corps figuratif, la « pictura », était déjà un fait accompli.

Tout en déclarant avec modestie qu'il n'essaie que l'explication de quelques notions, Milescu se rapporte aux représentations possibles d'un certain nombre de symboles — Dieu, l'Univers, le Globe, le Soleil, le Phenix, le Siècle (le Basilic, serpent fabuleux). Il semble qu'il s'apparente aux néoplatoniciens (voir note 70 ci-dessus) mais, comme son ouvrage est inachevé, l'ensemble du projet qu'il avait en vue en le rédigeant reste en quelque sorte dans le vague. Ce qu'il en reste de son manuscrit est ce qu'on appelle « l'essai emblématique » ⁷², réunissant les données essentielles sur chaque notion. Explications des symboles forment la substance aussi du livre *Opisanie sv. Sofii*.

Un ouvrage qui lui fut attribué récemment, sa *Geografia v vide kolody kart* ⁷³, vient compléter le vaste horizon si varié embrassé par l'œuvre de Milescu. C'est un recueil de textes géographiques revêtant la forme d'un jeu de cartes. Le jeu de cartes représentait à l'époque une dextérité de délassément (Leibniz le comptait parmi les arts), qui devait servir à Milescu dans son activité diplomatique. On trouve chez le chroniqueur roumain Ion Neculce cette remarque : « Ștefăniță vodă [le voïvode]... jouait aux cartes avec lui, car il était alors son secrétaire » ⁷⁴. Pour les pays roumains, cette remarque de Neculce est la seule référence au jeu de cartes à cette époque. Quant à la Russie, l'Eglise interdisait les cartes. Milescu allait valoriser ses connaissances dans ce domaine faisant un livre du jeu de cartes spécialement conçu pour faire apprendre la géographie au dauphin : c'était sur l'initiative du cardinal Mazarin que Jean Desmarets de Saint-Sorlin avait rédigé de brefs textes géographiques pour un jeu de 52 cartes, chaque texte se rapportant à un certain pays et étant illustrée d'une gravure représentative de Stefano della Bella ⁷⁵. En les traduisant en slavon, Milescu compléta ces renseignements avec les données recueillies par lui ; il ménagea aussi des blancs pour l'illustration, mais celle-ci ne fut jamais réalisée. Nous considérons qu'un argument de plus en faveur de l'attribution de cette *Géographie* d'un caractère particulier à Milescu serait l'introduction du nom « Multjanskuju zemlju » dans l'énumération :

⁷¹ J. Pelc, *op. cit.*, p. 157.

⁷² Dan Grigorescu, *Zodia Gemenilor* (Le Zodiaque des Gémeaux), Bucarest, 1979, p. 137—138.

⁷³ O. A. Belobrova, *Geografia v vide kolody kart* . . .

⁷⁴ Ion Neculce, *Letoptsejul Țării Moldovei* (La chronique du Pays de Moldavie), Bucarest, 1959, p. 27.

⁷⁵ Stefano della Bella, *Catalogue Raisonné*, Alexandre de Vesme with Introduction and Additions by Phillis Dearborn Massar, Collectors Editions 1971, vol. I, Text, p. 105 (Nous sommes redevables de cette précision à Mme Elena R. Niculescu attachée au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, à laquelle nous exprimons notre gratitude.) La première édition du *Jeu de la Géographie* devait paraître à Paris, en 1644, chez le libraire Henri le Gras, qui cédera son privilège à Florentin Lambert, dont l'édition verra le jour en 1664. En 1667, ce sont Ed. Mortier, Covens et fils d'Amsterdam qui prennent la relève.

« Multjanskuju i voloskuju zemlju, Moldaviju » et plus loin, la « Valachie » du texte français deviendra « Muntjanskoj »⁷⁶.

Si jusqu'à présent nous avons tâché de dégager les idées et la méthodologie de ses œuvres qui apparentent Milescu aux encyclopédistes, il nous faut maintenant constater que la « forme » de ses ouvrages indique une même direction. Les exemplaires de luxe qu'il en a réalisés sont un témoignage de l'importance qu'il accordait aux correspondants visuels, emblématiques de ses textes ; en effet, dans un de ses mss. *Chrismologion* s'accompagne de 11 dessins, le *Kniga izbranaia vkratce* de 8, le *Kniga o sivillach* de 12. Il a pris comme modèle de ses illustrations du *Kniga izbranaia vkratce* celles de César Ripa ou de Vincent Cartari⁷⁷ ; son *Kniga ieroglifijskaja* laisse à supposer qu'il a consulté l'*Emblemata* de Florentius Schoornhovius (Amsterdam, 1648), qui, de même que Milescu, cite Scalliger aux côtés de Sénèque et des autres philosophes antiques. C'était tout aussi le cas de Jac. Typotius, *Simbola Divina et humana*, paru à Francfort en 1652 ou de celui de Joannes Pierius Valerianus Bolzanius, intitulé *Hieroglyphica (seu de sacris egiptiorum, aliarumque gentium literis comentarii)*, Lugduni, 1586.

Il va sans dire qu'on ne saurait taxer de véritablement « encyclopédiques » les écrits de Milescu, qui n'en sont que partiellement. Mais en usant de la grille de décodage propre aux principes de l'encyclopédisme du XVII^e siècle, on constate que cette succession d'informations qui, comme dans une écriture chiffrée, ont apparu comme « bizarres » aux spécialistes qui s'en sont occupés jusqu'à présent, commence à prendre un certain sens. Il y a ce caractère fragmentaire des ouvrages de Milescu, que l'on retrouve tant dans leur contenu que dans leur forme qui souvent n'a rien de définitif — il s'agit bien entendu des ouvrages d'une destination évidente (didactique) et rangés dans la catégorie des écrits « esthétiques ». Ce sont des images partielles, des ébauches de projets qui semblent avoir été de beaucoup plus généreux. Du reste, en 1674, ces ouvrages étaient encore en train d'être rédigés, mais le *Kniga ieroglifijskaja* est sans doute resté inachevé (seules sa préface et un partie du chapitre I^{er} ont été écrites), quant à l'*Arifmologija*, cette œuvre manque elle aussi de fini.

On pourrait leur ajouter aussi les ouvrages rédigés en 1675—1679 et se rapportant à son voyage en Chine, car, à notre avis, ils continuent des préoccupations antérieures. En effet, tout un chapitre, celui consacré à la Géométrie, du *Kniga vkratce* traite des divers pays et continents ; le *Kniga o sivillach* comporte quantité de détails et de descriptions géographiques ; dans la seconde partie de l'*Arifmologia*, l'énumération des pays européens est complétée par la caractérisation de leurs divers habitants, pour ne pas nous attarder encore sur la véritable géographie des conti-

⁷⁶ Idem, vol. II, Plates, p. 115. La Valachie figure sous le titre de la carte *Servia*, car elle est rangée sous la même rubrique par Gerardi Mercatoris, *Atlas sive Cosmographicae meditationes* . . . Amsterodami, 1612, p. 306.

⁷⁷ *Della novissima Iconologia di Cesare Ripa Perugino*, Padoue, 1625 et *Iconologia of uybeelding des Verstandes van Cesare Ripa van Perugien*, Amstelredam, 1644. *Imagini delli Dei de gl'antichi di Vincenzo Cartari Reggiano*, in Venetia, 1647, ap. O. A. Belobrova, *Allegorii nauk v licevych spiskach* . . .

nents représentée par sa *Geografia*. Il s'ensuit que la manière d'agencer les faits sera celle déjà vérifiée par ses œuvres précédentes. C'est de l'expérience ainsi accumulée que profiteront ses récits sur la Sibirie depuis la ville de Tobolsk (*Putešestvie carstva Sibirskogo ot goroda Tobolska*) et sur le grand fleuve Amour (*Skazanie o velikoj reke Amura*), ainsi que son « journal d'Etat » (*Statejnyj spisok*). D'autant plus proche d'une véritable encyclopédie nous semble sa description de la Chine (*Opisanie... kitajskogo gosudarstva*). En effet, cette « description » comporte des articles comme ceux d'un grand dictionnaire sur « les empereurs de Chine, les voies d'accès, maritimes et terrestres, conduisant à ce pays, la religion des Chinois, leur caractère et leur aspect physique, leurs coutumes et traditions, l'enseignement, la médecine, la manière dont sont bâties les villes, l'art militaire », etc. A ceci s'ajoutent des descriptions de chaque province ou ville de ce pays présentant une certaine importance. L'auteur s'applique à fournir un grand nombre d'informations diverses, utilisant au maximum sa documentation, qu'il a enrichie en consultant les relations de voyages conservées aux archives du Posolski Prikaz ⁷⁸. Il a même pris avec lui, pour son grand voyage en Chine, deux livres de Moscou, tout en se renseignant aussi auprès du jésuite Verbiest et en consultant les ouvrages de M. Martini, N. Trigaut, de Goez, J. Neuhoff, A. Kircher et, probablement aussi, G. de Magalhaens ⁷⁹. Cet usage de la méthode d'information encyclopédiste devait conduire à l'élaboration d'une œuvre susceptible de passer pour une encyclopédie (les spécialistes la rangent dans la catégorie des monographies et il est avéré que toute encyclopédie moderne se compose de micromonographies).

On a remarqué qu'après 1679 Milescu a renoncé en général à ses projets « encyclopédistes » antérieurs. Il a renoncé aussi de s'entretenir au sujet de ses écrits avec ses amis de l'étranger : Chrysanthe Notaras, J. G. Sparwenfeld, Foy de Neuville, N. Witsen, Philippe Avril, qui ne citent pas ou ne traduisent que son *Putešestvie*... En 1699, N. Witsen parlait à Leibniz de la position du Spathaire dans les termes suivants : « étant étranger à Moscou, il n'a pas, à ce que je crois, la hardiesse de donner copie de la relation de son voyage ».

Bien qu'ayant fonction à Posolski Prikaz après 1679 de traduire les documents courants, Milescu restera fidèle dans une certaine mesure à ses préoccupations antérieures. Par exemple, dans une introduction à l'histoire de la Russie (écrite sur l'ordre du tsar Théodore) qui lui a été attribuée ⁸⁰, il traite des principes de la recherche historique et des méthodes dont il convient qu'use l'historien. D'autre part, I. N. Michajlovskij lui attribue un livre didactique, dédié au « très honoré Pierre Mikhaïlovitch Tcherkaski » ouvrage qui est un recueil de prières ⁸¹. Un autre de

⁷⁸ *Russko-kitajskie otnošenija v XVII veke*, édité par N. F. Demidova — V. S. Mjasnikov, t. I (1608—1683), Moscou, 1969, p. 283 et suiv. ; Giovanni Stary, *I primi rapporti tra Russia e Cina*, Naples, Guida Editori, 1976 (ouvrage critiqué par « The Slavonic and East European Review », 1978, 2, p. 56).

⁷⁹ N. Spătarul Milescu, *Descrierea Chinei* (La description de la Chine), édité par C. Bărbulescu, Bucarest, 1975, p. XX.

⁸⁰ P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 155.

⁸¹ *Ibidem*, p. 161 — 162, en citant I. N. Mihailovskij, *Važnejšie trudy Nikolaja Spafarija* (1672—1677), Kiev, 1897. P. P. Panaitescu rallie l'hypothèse de Mihailovskij parce

ses ouvrages traite des caractéristiques des animaux « de la terre et des mers »⁸². Mais ces manuscrits ne nous ont pas été accessibles.

L'ensemble des œuvres manuscrites de Nicolae Milescu connues de nos jours se conserve dans un grand nombre de copies. Par exemple, on dispose de plus de 30 copies du *Chrismologion*, l'*Arifmologia* et le *Kniga izbranaia vkratce* ont 9 copies chacun, le *Vasiliologion* et le *Kniga ieroglijfskaja* 5 copies chacun, l'*Opisania sv. Sofija* 4 et le *Tituljarnik* 3 copies⁸³. Selon certaines sources, il semblerait que son *Opisanie... kitajskogo gosudarstva* est reproduit dans plus de 26 copies⁸⁴. Le fait que dans un couvent du nord de la Russie tout un recueil des œuvres de Milescu, don de la part de V. V. Golicy'n, fut copié⁸⁵ témoignerait en faveur du fait que ces œuvres se sont intégrées dans la culture russe écrite, d'autant plus que déjà à l'époque où Milescu était encore en vie, 4 miscellanées riches de contenu avaient été réalisés⁸⁶. Il reste aussi évident qu'indéniable que par son œuvre Milescu fit « dilater » la structure de la culture⁸⁷ est-européenne de son temps.

Esprit encyclopédique⁸⁸ par son ampleur et la gamme variée de ses connaissances, Milescu nourrissait des conceptions encyclopédistes qui ont marqué structurellement son œuvre. Un sens aigu de la réalité le déterminait à se confiner dans le domaine des ouvrages nécessaires et exigés par son temps, ouvrages dont il prévoyait la fonctionnalité : entre « l'intelligence » et « l'imagination »⁸⁹, Milescu fait franchement son choix, optant pour l'intelligence, notamment celle de l'histoire.

que les passages tirés de la Bible sont traduits d'après une version grecque, de même que dans l'*Arifmologija* et parce qu'on y trouve le renvoi à l'« Histoires grecques des quatre monarchies », que Milescu avait déjà utilisée pour son *Chrysmologion*. Belobrova ne mentionne pas cet ouvrage, ET, p. 9.

⁸² D. P. Ursul, fondé sur un manuscrit étudié par lui, estime comme une certitude le fait que Milescu en est l'auteur, *Filozofskie i obščestvenno političeskie vzgljady N. G. Milesku Spafarija*, Chişinău, 1955, pp. 30–31, 48–49 ; cf. ET, p. 9.

⁸³ O. A. Belobrova, *Geografija v vidy kolody kart ...* p. 109–110.

⁸⁴ C. Bărbulescu, *op. cit.*, p. XXI.

⁸⁵ M. V. Kukuškina, *Monastyrskie biblioteki russkogo severa*, Leningrad, 1977, p. 152.

⁸⁶ O. A. Belobrova, *O prižiznennykh sbornikach ...* P. Olteanu dans l'article « *Arifmologija i etika* » *spatarija Nikolaja Milesku v spete teks'ologii*, « *Analele Universităţii Bucureşti* », *Limbi şi literaturi străine*, XXVI, 1977, 2, p. 231–140, s'occupe de la contribution de M. Milescu d'un autre point de vue que le nôtre.

⁸⁷ Al. Duşu, *Modele, Imagini, Priveliştii* (Modèles, Images, Perspectives), Bucarest, 1979, p. 14.

⁸⁸ P. P. Panaitescu encore a employé le qualificatif « encyclopédique » à propos de N. Milescu (*op. cit.*, p. 18), mais son œuvre n'a pas été analysé que maintenant sous cette perspective.

⁸⁹ Al Duşu, *Intelligence et imagination à l'aube des cultures modernes sud-est européennes*, RESEE, XVII, 1979, 2, p. 315–325.

VLAD BOȚULESCU ET PARTENIJ PAVLOVIČ

PIRIN BOIAGIEV

(Siliștra)

Les deux camarades de classe, de la première promotion phanariote de l'Académie princière « Sf. Sava » de Bucarest, le Roumain Vlad Boțulescu de Mălăești connu sous le nom de Mălăescu et le Bulgare Partenij Pavlovič de Siliștra, plus tard évêque de Karlovci, n'ont pas encore occupé leur vraie place dans l'histoire de leurs littératures nationales. A l'époque de leur maturité, de leur sagesse, après les dures épreuves de leur tragique expérience de la vie, la littérature n'était pas pour eux une vocation seulement, elle était devenue le sens, la rédemption de leur vie. Surtout pour l'écrivain roumain¹.

Dans son « Autobiographie », Partenij précise : « A Bucarest, j'ai étudié les enseignements grecs jusqu'à la rhétorique par Georges Trébizonde, requiem aeternam ; et par le défunt Marcos de Chypre, requiem aeternam, j'ai étudié la philosophie d'Aristote, ensemble avec Malaescoul Vladoul, et avec vingt autres camarades de classe, sous les princes valaques Etienne Cantacuzène et Nicolas Maurocordato »² et « En Transylvanie, après la mort de mon professeur Marcos de Chypre, on m'avait mis en fers... »³. C'est précisément pendant ses années d'études à Bucarest (1714—1719) qu'enseignaient à l'Académie princière Georges Hrisogon de Trébizonde et Marcos Porfiropoulos de Chypre, professeurs érudits qui ont fait la renommée de cette Académie. Quoique pendant la guerre austro-turque (1716—1718) elle ait fonctionné avec intermittence, Partenij y avait continué à étudier, ne quittant la Valachie qu'après la mort, provoquée par la peste, de son professeur, directeur, et peut-être protecteur aussi, Marcos Porfiropoulos, au début de 1719⁴.

Ainsi les deux collègues se sont-ils formés comme esprits tourmentés de curiosité scientifique, comme des érudits toujours en quête de nouvelles informations et connaissances. Car l'enseignement n'y était pas scolastique, mais euristique. Les meilleurs élèves de cette Académie, s'ils ne devenaient pas professeurs dans leur Alma mater ou écrivains, gardaient toujours

¹ « J'avoue que ce n'était pas de moindre utilité pour moi-même... c'était pour moi de l'énergie et *askidīs* (en grec, *P. B.*) : c-à-d. avoir quelque chose à travailler et à faire m'avait été de grande utilité et m'a aidé à chasser la mélancolie et le chagrin d'une pareille vie, pleine d'amertume ». D'après N. Iorga, *Studii de istorie și de istorie literară* (Études d'histoire et d'histoire littéraire), dans « *Literatura și arta română* », București, IV, 1900, 1, p. 25.

² Partenij Pavlovič, *Avtohtografija* (Autobiographie), dans Bonju Angelov, *Savremennici na Paissij* (Les contemporains de Paissi), Sofia, 1964, vol. II, p. 201.

³ *Ibidem*, p. 198.

⁴ A. Camariano-Cioran, *Les Académies princières de Bucarest et Jassy*, Thessaloniki, 1972, p. 373—380.

la soif du savoir, de la lecture, l'habitude d'écrire. Bucarest était devenu alors le centre d'une orthodoxie intransigeante, sous l'influence des patriarches de Jérusalem, siégeant fréquemment dans cette ville, qui s'attachaient aux erreurs fatales de la Rome papale, dès les premiers siècles du christianisme, ainsi qu'à l'offensive du catholicisme parmi les orthodoxes roumains de Transylvanie⁵.

Quant à l'attitude envers l'oppresser de la chrétienté balkanique des maîtres du monde orthodoxe du Proche-Orient — patriarches de Jérusalem, professeurs de l'Académie princière, princes phanariotes — ils sont loyaux⁶. Mais le fils de Pavel de Silistra est resté à jamais ferme dans sa foi dans la mission libératrice de Russie, depuis son enfance, quand il attendait, en 1711, la défaite définitive des « païens »⁷.

Après Bucarest, les chemins des deux collègues se séparent, pour se rejoindre beaucoup plus tard, et dans des circonstances tragiques. Après ses années d'apprentissage, depuis 1721 jusqu'à sa mort — pour une quarantaine d'années — Partenij se joint au mouvement des lumières serbes. Il y milite en tant que dévoué à la cause de l'orthodoxie balkanique en lutte avec l'islamisme conquérant et avec le catholicisme en marche dans les provinces orientales que la Maison d'Autriche s'était appropriées après le traité de Karlovci.

De son côté, Vlad Mălăescu s'était attaché aux héritiers du dernier souverain autochtone de Valachie, Etienne Cantacuzène, qui visaient toujours à profiter de la conjoncture politique pour essayer de reprendre le trône de leur pays et les domaines de leurs aïeux. Il est devenu surtout la main droite, le secrétaire plénipotentiaire, le factotum de l'aîné, Radu Cantacuzène, qui n'avait pas su se faire une situation ni par le mariage, ni par la carrière militaire, quoiqu'il se fût manifesté comme un bon commandant dans les batailles de l'Autriche en Italie, ni par les ventes des titres nobiliers de chevalier de l'ordre Saint-Georges, les diplômes étant contresignés par Vlad Mălăescu, « chancelier » du « grand-maître » de l'ordre⁸.

Les deux camarades de classe se sont rencontrés probablement à Karlovci quand Vlad Mălăescu y était le secrétaire de l'église métropolitaine serbe⁹. Mais il s'attache définitivement au prince Radu Cantacuzène. La seule rencontre mentionnée par des documents avait lieu à Vienne, le 9 janvier 1746, quand Partenij traduisait, avec un retard de deux ans, le testament de la défunte princesse Păuna Cantacuzène. Il certifie sa traduction ainsi : « Parthenius Paulovicz praepositus patriarchalis ac parohus Viennensis ecclesiae Graecorum, attestor quod testamentum per me a verbo ad verbum translatum est ex originali Valachici idiomatis ». Tandis que Vlad Mălăescu atteste en italien que c'est lui l'écrivain de l'original roumain : « La presente scrittura osia testamente dettatommi dalla sudetta signora principessa l'ho scritti l'io Vladislav de Malaesco »¹⁰.

⁵ N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1971, p. 200, 202.

⁶ *Ibidem*, p. 203.

⁷ Partenij Pavlović, *Autobiografija...*, p. 203.

⁸ N. Iorga, *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea (1688—1821)* (Histoire de la littérature roumaine au XVIII^e siècle), vol. I, București, 1969, p. 415.

⁹ N. Iorga, *Histoire des relations russo-roumaines*, Jassy, 1917, p. 149.

¹⁰ A. D. Xenopol, *Istoria Românilor din Dacia Traiană* (Histoire des roumains de la Dacie Trajane), ed. III, vol. X, București, 1930, p. 304—307.

Peu de temps après ils sont tous les deux impliqués dans un procès de lèse-majesté et de haute trahison d'Etat. Radu Cantacuzène avait appelé de Russie son frère Constantin, afin de faire de commun accord et en utilisant les relations qu'ils s'étaient faites dans les pays allemands et l'Empire ottoman, toutes les démarches possibles, pour profiter des difficultés de la Maison d'Autriche dans les tentatives d'imposer l'application de la Pragmatique sanction. Ils comptaient sur la résistance du peuple roumain en Transylvanie contre l'Union avec l'Eglise catholique, imposée à quelques conditions économiques et sociales, promises mais jamais respectées ; sur les mécontentements des soldats et des officiers serbes de frontière ; ainsi que sur la vieille amitié de Constantin avec Jaia pacha à trois queues, commandant de la forteresse de Beograd. Les deux frères voulaient provoquer une nouvelle guerre austro-turque, ainsi qu'une révolte orthodoxe dans les pays de la Maison d'Autriche, à la suite de laquelle ils espéraient que Radu reprenne le trône de son père et Constantin devienne despote des Serbes, soumis jusqu'alors aux Habsbourg. C'était « un grand complot destiné à rendre à l'orthodoxie son ancienne valeur politique, et non seulement dans les Etats du Sultan païen, mais aussi dans ceux de l'Empereur catholique »¹¹. Mais, aussi, c'était un projet désespéré, une aventure, sans aucune chance de réussite.

Le métropolite de Karlovci, le patriarche Arsenij IV Sakabenda était d'abord d'accord avec les princes roumains, il avait approuvé le complot, ses buts et ses moyens. Ensuite, lui et son secrétaire se sont convaincus qu'ils risquaient une institution, créée pour la population serbe des pays des Habsbourg, pour une tentative illusoire de se créer un Etat serbe, vassal à l'Empire ottoman. Il avait déjà couru ce risque, en 1737, et le résultat en avait été désastreux. Voilà pourquoi, ils ont dénoncé le complot et les comploteurs aux autorités impériales.

Les grands coupables furent arrêtés en mai 1746, sauf Radu Cantacuzène qui se trouvait à l'étranger. Vlad Mălăescu s'est avéré le complice le plus important des deux frères, étant au courant de toutes leurs machinations. C'était lui qui avait écrit des lettres en Allemagne, lui qui avait mené les pourparlers avec les Serbes qui devaient se révolter. Constantin Cantacuzène et Vlad Mălăescu furent condamnés à mort, la sentence étant commuée en détention perpétuelle. Vlad Mălăescu fut transporté dans la prison de Milan d'où il ne sortira jamais.

Dans le procès fut impliqué également Partenij Pavlović, alors prêtre de l'église orthodoxe de Vienne. Au moment où on avait émis les mandats d'arrêt, il se trouvait en route vers Bucarest, en qualité d'invité du prince Constantin Maurocordato. Il fut arrêté à Mehadia. Son innocence était prouvée dès l'interrogatoire à Timișoara, le 8 juin¹², mais quand même, il fut conduit comme un criminel à Vienne, où il fut interrogé au cours de trois mois encore. La motivation juridique du juge d'instruction proposait sa mise en liberté avec des dédommagements¹³. Pourtant, sans avoir figuré dans le procès, il reste dans la prison de Vienne plus

¹¹ N. Iorga, *Histoire des relations russo-roumaines*, p. 149.

¹² V. Mihordea, *Les frères Cantacuzène et le projet de révolte des chrétiens des Balkans*, « Balcanica », VI, Bucarest, 1943, p. 140, note 2.

¹³ Hurmuzaki, *Documente*, t. VI, p. 587-595, N° CCCXXIX.

d'une année, même après l'arrêt du verdict. Il n'en sort qu'en fin de novembre 1747. Ce n'était pas par manque de hardiesse ou par manque d'esprit d'aventure que Partenij Pavlović était étranger à la conspiration. Les ressortissants des provinces balkaniques de l'Empire ottoman connaissaient le mieux ce que signifie le fanatisme islamique. Dans son « Auto-biographie » il y en a de nombreux témoignages. L'Empire apostolique ne menaçait pas son orthodoxie.

Les princes Cantacuzène avaient des motifs pour revenir à la politique de la libre acceptation de la domination ottomane. Vlad Mălăescu avait lié sa vie, sa destinée avec celle des princes qui lui avaient promis la dignité de « vel cămăraș » en Valachie. C'était une dernière aventure, pour en finir à jamais avec la vie aventureuse.

Il en avait fini, mais pour arriver dans une prison, en détention perpétuelle, seul dans le cachot, dans un pays étranger. Pour y devenir écrivain. Il s'était formé un style, il était polyglote, il avait été le secrétaire de la correspondance internationale de son prince, le chef de sa chancellerie héraldique. Dans la prison, après 18 ans de solitude, seul avec ses pensées, par hasard, grâce à la pitié de quelqu'un, peut-être du directeur de la prison, ou d'un géolier, il avait obtenu des livres, du papier, de l'encre, des plumes, ainsi que la permission et la possibilité d'écrire. En deux ans, 1763 et 1764, il avait traduit trois livres, de caractère et de valeur différents. Par hasard ou grâce au même personnage qui pour deux ans avait soulagé les peines du malheureux prisonnier, les trois manuscrits avaient été sauvegardés. Dans la bibliothèque impériale de Vienne se trouve la traduction de l'italien du roman populaire « Varlaam et Joassaf ». Dans la bibliothèque des Archives d'Etat de Venise sont conservés : « La vie de Scanderbeg », livre traduit toujours de l'italien, auquel est joint « Courte annonce des malheurs de la Maison ottomane ». L'autre manuscrit contient une « Histoire universelle », traduite de l'allemand, et « La vie de San Felice », traduite de l'italien¹⁴.

C'est N. Iorga qui a fait connaître la préface, avec laquelle Vlad Mălăescu a pourvu la traduction de « L'histoire universelle ». C'est lui qui a consacré un émouvant article et un essai à la vie aventureuse et tragique, ainsi qu'au talent méconnu et manifesté dans des conditions précaires du prisonnier de Milan. Ladite préface est le témoignage éloquent de son talent, de sa vocation d'écrivain. Il a la conscience de la plénitude de la vie intérieure d'un écrivain, ainsi que de la mission sociale et nationale de l'œuvre littéraire. Loin du monde, loin de sa patrie et de son peuple, qu'il avait quittés pour se faire situation et fortune ailleurs, il est plein de confiance dans l'avenir, dans l'importance et la vitalité de son message d'écrivain, dans la pérennité de son œuvre littéraire, fruit de son existence tourmentée, sublimation de la misère de sa vie matérielle dans la création littéraire, dans le message, adressé à son peuple au-delà des siècles.

Partenij Pavlović est lui aussi l'homme qui a de la confiance dans la durée du témoignage écrit de l'existence et de la pensée humaine. Voilà

¹⁴ Iorga, *Istoria literaturii* . . . , vol. I, p. 516.

pourquoi il copie la charte du roi bulgar Ivan Šišman, accordée au monastère de Rila, « pour qu'un tel bienfait royal n'aille pas dans l'oubli, mais qu'il soit rappelé à jamais devant dieu et les hommes »¹⁵. Il note ses pensées, des informations sur sa vie aventureuse et même écrit sur le vif le journal des péripéties de la fuite du patriarche Arsène IV de Peć à Karlovci, en 1737 — toujours sur les marges des livres lus¹⁶. Mais il est devenu écrivain, et commença son « Autobiographie », dans un cahier spécial, après être sorti de prison. De toute évidence, même sans être condamné, étant absous de toute culpabilité, en prison il n'avait pas eu la possibilité d'écrire. La première page de son « Autobiographie » est le récit laconique de son implication dans le procès du complot des princes Cantacuzène, depuis son arrêt à Mehadia à sa mise en liberté. Prétexte, pour y continuer à raconter toutes ses prisons.

Vlad Mălăescu manifeste une conscience expresse d'écrivain, un souci de l'expression adéquate du texte traduit dans la langue maternelle. Il parle de son effort de trouver le terme exact, des difficultés d'une telle démarche¹⁷. Partenij ne s'adresse qu'une seule fois au lecteur, en indiquant les moyens d'utiliser dans les écoles serbes d'Autriche la poésie, dédiée à Pierre le Grand¹⁸.

L'évêque de Karlovci est le témoins de son temps. Sa vie intrépide reflète la vie des peuples slaves et orthodoxes dans tout le Sud-Est européen et même en Europe centrale. Son lexique est celui d'un religieux, mais aussi d'un voyageur passionné et d'un homme politique, s'intéressant à tous les événements de son temps. Son vocabulaire politique, concernant les formes de monarchie, l'administration, l'armée, la culture, est plus riche que celui de « L'histoire slavo-bulgare » de Paisij Chilandarski. Un des aspects de l'étude qu'on devait faire sur la personnalité et l'œuvre de Vlad Mălăescu (Vlad Boţulescu de Mălăeşti), qui attend toujours qu'on lui fasse une place plus représentative dans l'histoire de la littérature roumaine — est celui de son vocabulaire politique dans la traduction de cette « Histoire universelle ». Car il a cherché et trouvé même pour le titre un mot roumain — « Istoria de toată lumea »¹⁹.

Ce bref parallèle entre ces deux hommes, dont les chemins et les destinées se sont entrecroisés maintes fois, même lorsqu'ils furent séparés de manière tragique et spectaculaire, et qui ont abouti à la même vocation d'écrivain — a une double intention : caractériser avec plus de relief la personnalité de Partenij Pavlović²⁰, et, surtout, inciter les savants roumains à s'intéresser davantage à cette tragique figure qui était l'écrivain roumain Vlad Mălăescu, découvert au début de notre siècle par N. Iorga et qui reste encore méconnu et ignoré.

¹⁵ Bonju Angelov, *op. cit.*, p. 28.

¹⁶ *Ibidem*. p. 209—210.

¹⁷ Iorga. *Studii de istorie și de istorie literară ...*, p. 25.

¹⁸ B. Angelov, *op. cit.*, p. 205.

¹⁹ Iorga. *Studii de istorie ...* p. 21.

²⁰ P. Boiadjev, *Chronologie de la vie et de l'« Autobiographie » de Partenij Pavlović*, « Bulletin AIESEE », XIII—XIV, 1976. Bucarest. p. 73—92.

Partenij Pavlović a éprouvé un grand respect pour son camarade. En 1757, quand Vlad Mălăescu se trouvait dans la prison de Milan, tandis que son malheureux chef, le général de l'armée russe, le prince Constantin Cantacuzène, vieillissait dans la prison de Graz (car Marie-Thérèse, alliée de la Russie, ne voulait pas manifester sa clémence), l'évêque de Karlovci écrivait avec fierté dans son « Autobiographie » testamentaire qu'il était camarade d'école avec Vladul Mălăescul. Bien que ce fût dans un journal, une « Autobiographie » qui n'était pas destinée à la publication immédiate, il y a là un message, un testament pour la postérité.

JÉRÉMIE CACAVELA ET LE PROTESTANTISME

PAUL CERNOVODEANU

Plusieurs initiatives sont à signaler, au long du XVII^e siècle, de la part des milieux ecclésiastiques de l'Église anglicane et des cercles politiques britanniques, afin de contrecarrer l'influence des activités anti-réformistes engagées par la papauté et par l'Église catholique romaine sur le continent européen. Il s'agissait, en l'occurrence, d'affermir les liens avec les communautés protestantes d'Allemagne, des Pays-Bas, des États scandinaves et autres branches dissidentes¹ en allant même jusqu'à ébaucher un rapprochement avec le monde orthodoxe. Un premier objectif à atteindre avait été de combattre le prosélytisme déployé au Levant par les missionnaires jésuites et les moines capucins sous le couvert de la protection française et de la maison d'Autriche². Revêtus d'un caractère de généreuse bienveillance, ces rapports entre anglicans et orthodoxes avaient commencé au temps des pastorats des patriarches de Constantinople et d'Alexandrie Cyrille Lukaris (dont les fonctions avaient connu quelques interruptions entre les années 1623—1638³) et Mitrophané Chritopoulos (1636—1637)⁴, dans la délicate situation existante pour l'Église orientale dans le contexte de la domination ottomane. On avait néanmoins réussi à faire parvenir à Constantinople une première presse utilisant des caractères grecs ainsi que différentes publications rédigées en cette même langue⁵; d'autre part, quelques universités britanniques

¹ Émile G. Léonard, *Histoire générale du Protestantisme*, vol. II, *L'Établissement (1564—1700)*, Paris, 1961, p. 285—307.

² V. Milie, *La croisade du Levant. Récits missionnaires des XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1943, p. 18—20, 55.

³ Problème amplement traité par Ioan Mihăilescu, *Les idées calvinistes du patriarche Cyrille Lukaris*, dans « Revue d'histoire et de philosophie religieuse », Strassbourg, 1931, p. 506—520; G. Hatziantoniou, *Protestant Patriarch. The life of Cyril Lucaris (1572—1638)*, Patriarche of Constantinople, Londres, 1962, 160 p. Pour les liens établis entre le patriarche Cyrille et Sir Thomas Roe, diplomate distingué et homme de lettres britannique, ambassadeur à la Sublime Porte, voir en particulier, M. I. Manoussakas, « Ἡ ἀνέκδοτος μυστική ἀλληλογραφία τοῦ Κυρίλλου Λουκάρεως πρὸς τὸν πρεσβευτὴν ἐν Κωνσταντινουπόλει Sir Thomas Roe (1625—1628) » (Correspondance secrète inédite de Cyrille Lukaris avec l'ambassadeur britannique à Constantinople, Sir Thomas Roe 1625—1628) dans *Πεπραγμένα τοῦ θ' βυζαντινολογικοῦ Συνεδρίου Θεσσαλονίκης*, 12—13 Ἀπριλίου 1953, vol. II, Athènes, 1956, p. 533—543.

⁴ Jean Carniris, *Μητροφάνης ὁ Κρυτόπουλος καὶ ἡ ἀνέκδοτος ἀλληλογραφία αὐτοῦ (Mitrophané Chritopoulos et sa correspondance inédite)*, Athènes, 1937, p. 73—78.

⁵ M. Renieris, *Μητροφάνης ὁ Κρυτόπουλος καὶ οἱ ἐν Ἀγγλίᾳ καὶ Γερμανίᾳ φίλοι αὐτοῦ (1617—1628)* (Mitrophané Chritopoulos et ses liens avec la Grande-Bretagne et l'Allemagne, 1617—1628), Athènes, 1893, p. 29—31; Gh. Arvanitidis, *Κύριλος ὁ Λουκάρις (1572—1638)*, Athènes, 1939, p. 87; Teodor M. Popescu, *Raporturile dintre ortodocși și anglicani din secolul*

avaient accueilli des éléments appartenant au clergé levantin, désireux de parfaire leur savoir ⁶, sans compter l'envoi de subsides matériels accordés à ceux des prélats orthodoxes qui avaient signalé les difficultés rencontrés à cause de la précarité des moyens dont disposaient les Églises du Levant ⁷.

Parmi la jeunesse cléricale grecque venue étudier en Grande-Bretagne, se trouvait aussi le distingué érudit Jérémie Cacavela, qui devait devenir plus tard le mentor du prince Dinitrie Cantemir, futur hospodar de Moldavie et renommé homme de lettres.

Des relations dont nous disposons actuellement sur Cacavela, il ressort qu'en 1667 il se trouvait à Londres où il avait rédigé 3 opuscules sous forme de lettres adressées à quelques doctes personnalités restées anonymes, et portant sur les dissemblances dogmatiques qui existaient entre les Églises orthodoxe et catholique-romaine ⁸. Un surplus d'information nous vient d'un récit de voyage dû au distingué médecin et minéralogiste Edward Brown (1644—1708) ⁹ qui nous permet de voir plus clair sur les circonstances du séjour de Cacavela sur le sol anglais et des raisons qui l'y avaient amené ¹⁰. Brown avait rencontré le savant grec à Vienne, au cours de l'hiver 1668—1669 et l'avait apprécié comme étant « a considerable person ». Voici ses commentaires à son sujet :

« *Jeremias a Greek Priest. . . had travelled through Italy and France into England, and from thence through the Low-Countries and Germany to Vienna, and intended for Constantinople. He came into England to enquire after a young man who was in a Ship which*

al XVI-lea pină la anul 1920 (Les rapports entre orthodoxes et anglicans à partir du XVI^e siècle jusqu'en 1920) dans « Ortodoxia », X, 1958, 2, p. 178—183; (Jéobule Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'oeuvre de Théophile Corydalée (1570—1646)*, Thessalonique, 1967, p. 56—59, etc.

⁶ Parmi lesquels on compte, par exemple, Nicodim Metaxa (1585 1646), archevêque de Zante et de Céphalonie (depuis 1628), étudiant à Londres de 1623 à 1627 et ayant publié plusieurs opuscules religieux en Grande-Bretagne (cf. G. Tsourkas, *op. cit.*, p. 52, 57, 73, 89, 98 et Gunnar Hering, *Ökumenisches Patriarchat und europäische Politik, 1620—1638*, Wiesbaden, 1968, p. 162—165, 167 170, 171, etc) ou bien Germanos Locros (1610/15—1688), archevêque de Nysse (depuis 1678/9), soucieux de parachever ses études à Oxford au cours de années 1668 1669 (cf. G. Tsourkas, *Germanos Locros, archeveque de Nysse et son temps (1645—1700)*, Thessalonique, 1970, p. 116—117), Voir sur le même sujet, également B. Foulkes, *Establishment of a Greek College at Oxford in the 17-th Century* dans « The Union Review », 1, 1863, p. 490—500 ainsi que E. D. Tappe, *The Greek College at Oxford 1699—1705* dans « Oxoniensia », XIX, 1954, p. 92—94 tout comme *Alumni of the Greek College at Oxford, 1699—1705* dans « Notes and Queries », March 1955, p. 110—114, etc.

⁷ Sur les rapports entre l'anglicanisme et l'orthodoxie, sous l'aspect historique, voir particulièrement Jean Cariniris, « Ὁρθοδοξία καὶ προτεσταντισμός (Orthodoxie et Protestantisme), vol. I, Athènes, 1937, p. 317 et suiv.; T. Popescu, *op. cit.*, p. 177—181; St. F. Bayne, *Orthodoxy and Anglicanism* dans « Sobornost », 1964, 11, p. 617—621; D. C. Amzăr, *Anglikanismus und Orthodoxie im Geschichte und Gegenwart . . .*, dans « Kyrios », 5, 1965, 4, p. 215—238; Ion Bria, *Aspecte ale relațiilor dintre Ortodoxie și Anglicanism* (Aspects des relations entre l'Orthodoxie et l'Anglicanisme), Bucarest, 1968, p. 145—151; P. I. David *Premise ale dialogului anglicano-ortodox* (Prémises du dialogue anglicano-orthodox), Bucarest, 1977, p. 200—222, etc.

⁸ Voir surtout Ariadna Camariano-Gioran, *Jérémie Cacavela et ses relations avec les Principautés Roumaines* dans « Revue des études sud-est européennes », III 1965, 1—2, p. 174.

⁹ Pour plus de détails bio-bibliographiques sur Ed. Brown, voir *The Compact Edition of the Dictionary of National Biography*, vol. 1, Oxford 1975, p. 234.

¹⁰ Dans son *op. cit.*, p. 166, Ariadna Camariano-Gioran déclarait que « nous ne savons pas ce qui l'a poussé à visiter la capitale de la Grande-Bretagne, ni ce qui l'y a attiré ».

was first taken by an *Algerine*, and afterwards by an *English* man of war in the *Levant*. He was very kindly used in *England*, and particularly at *Cambridge*. He did a great deal of honour at *Vienna* unto the *English* Nation, declaring that they were the most civil, generous and learned people he had met with in all his Travels, and that he no-where found so many who could speak or understand *Greek*¹¹, or who gave him so good satisfaction in all part of Knowledge : And as a testimony of his respect and gratitude, requested me to enclose a *Greek* Letter unto Dr. *Pierson*, now Lord Bishop of Chester, and Dr. *Barrow*, now Master of Trinity Colledge (!) in *Cambridge* »¹².

Dans ce précieux témoignage, Brown parle de Cacavela comme s'agissant de « *Jeremias — a Greek Priest* » sans préciser son nom de famille. Celui-ci avait d'ailleurs signé les trois opuscules rédigés en Angleterre par les simples indications ἱερεύς τῆς ἀνατολικῆς ἐκκλησίας καὶ διδάσκαλος (prêtre de l'Église orientale et professeur)¹³ ainsi que la lettre adressée de Vienne en 1670 à son ancien maître de Leipzig, le théologien protestant Johann Olearius (1639—1713) s'achevant par Ἱερεμίας ὁ Ἑλληὴν διδάσκαλος τῆς Ἀνατολικῆς ἐκκλησίας (Jérémie, professeur grec de l'Église orientale)¹⁴.

Du récit de Brown on apprend que la venue de Cacavela en Grande-Bretagne était dûe au désir de retrouver la trace d'un de ses compatriotes disparu dans des circonstances dramatiques, et que pendant son séjour à Cambridge il avait eu l'occasion d'entrer en relations avec des savants illustres tels Isaac Barrow (1630—1677), classiciste éminent et « master » au Trinity College depuis 1673, mathématicien réputé dont Newton avait été l'élève et membre de la Royal Society depuis 1663¹⁵ ainsi que John Pearson (1613—1686), sacré évêque de Chester le 9 février 1673, auteur d'une grammaire gréco-latine et de nombreux ouvrages de théologie dans lesquels il s'érigeait en défenseur de la cause de l'Église anglicane, à la fois contre les dogmes catholiques-romains et le puritanisme radical¹⁶. Il s'agissait, en vérité, de personnages placés aux tout premiers rangs de l'intellectualité britannique à l'époque de la restauration des Stuart, et le fait qu'ils soient entrés en relations avec Cacavela et que par la suite

¹¹ Parmi les théologiens et savants britanniques ayant établi des contacts directs par leurs voyages ou l'exercice de leurs professions avec les réalités de l'Église orientale et qui ont rédigé même des ouvrages s'y référant, et dans lesquels ils se sont appliqués, avec plus ou moins de compréhension, à en étudier les problèmes de dogme, culte, organisation ecclésiastique, etc., il convient de rappeler les noms de Paul Rycout (1629—1700), Thomas Smith (1638—1710), John Covel (1638—1722) et sir Dudley North (1641—1691). Voir des détails chez Ernst Benz, *Die Ostkirche im lichte der Protestantischen Geschichtsschreibung von Reformation bis zur Gegenwart*, Munich, 1952, p. 47—61 et Paul Cernovodeanu, *Dim legăturile Bisericii Răsăritului cu ambasadorul Angliei la Constantinopol, lordul William Paget (Intre 1693—1702)* (Les rapports entre l'Église orientale et lord William Paget, ambassadeur britannique à Constantinople—entre 1693 et 1702), Dans « *Biserica ortodoxă română* », XCIV, 1976, 1—2, p. 214—218, etc.

¹² Edward Brown *An account of several Travels through a great part of Germany in four Journys . . .*, Londres, 1677, p. 108—109.

¹³ A. Camariano-Cioran, *op. cit.*, p. 174.

¹⁴ *Ibidem*, p. 166.

¹⁵ Voir des détails dans *The Compact Edition of the D.N.B.*, I, p. 102.

¹⁶ *Ibidem*, II, Oxford, 1975, p. 1619.

ils aient reçu de sa part des lettres (rédigées en grec) où, sans doute, s'agissait-il de dissertations à caractère religieux, suivant la mode de l'époque, des lettres que Brown affirme avoir fait parvenir à son retour, témoigne en plus des liens personnels qui s'étaient établis entre eux, une incontestable appréciation de leur part des remarquables dons intellectuels du savant grec.

Nous ne possédons malheureusement pas d'autres indications sur ces messages mais la possibilité qu'ils soient conservés dans le fond de manuscrits du Trinity College de Cambridge ne devrait être écartée. Quant à leur teneur, nous pouvons estimer qu'elle suivait la même ligne de critique des dogmes catholiques qui, en ce temps, constituait l'unique terrain de convergence de l'orthodoxie avec l'Église anglicane.

Dans son journal de voyage, Brown évoque également sa rencontre, dans ses contacts avec la colonie grecque qui se trouvait à Vienne au cours de l'hiver de 1668—1669, avec un de ses membres roumains les plus marquants, « *Constantinus Catacuzenos... of the Blood Royal (!) of the Catacuzeni* »¹⁷. Cette indication constitue le premier témoignage du contact établi à cette époque entre Cacavela et le grand sénéchal (stolnic) marquant le début d'une collaboration intellectuelle qui allait se poursuivre quinze années plus tard dans la capitale valaque.

À partir de 1669, et cela pour une durée d'environ une décennie, les activités et les pérégrinations de Jérémie Cacavela restent plongées dans l'ombre de l'histoire. On pourrait imaginer qu'au cours de cette période il ait été attaché à l'évêché thessalien de Trikki, sans écarter la possibilité d'avoir déployé une activité professorale dans l'île de Corfou ou de prédicateur auprès le siège patriarcal de Constantinople¹⁸. De toute façon, à la fin de l'année 1678 nous le retrouvons à Sibiu, en Transylvanie, engagé dans une polémique théologique publique avec le pasteur Johannes Krempe¹⁹, initiée et présidée par le professeur en théologie du collège réformé de la ville, Isaac Zabanius²⁰. Le débat s'était déroulé en latin, le 17 décembre 1678 et portait sur une controverse célèbre : Le Saint Esprit procède-t-il du Père et du Fils ? Les points de vue des deux antagonistes furent consignés dans une brochure dédiée aux notabilités sibiotes représentées par Johann Haupt « *Consul Metropolitanae Urbis Cibiniensis* » et Mathias Semriger « *Judex Regius ejusdem Urbis, Comes Nationis Saxonicae et Consiliarius Intimus Serenissimi Transylvaniae Principis* ». La page de titre de cette publication précisait :

¹⁷ E. Brown, *op. cit.*, p. 108.

¹⁸ Suivant l'opinion avancée par A. Camariano-Cioran, *op. cit.*, p. 167.

¹⁹ Théologien de Sibiu (m. en 1708) ayant fait ses études à Wittenberg, Franeker, Groningen, Utrecht et Leyde, ensuite en Grande-Bretagne, professeur à l'école évangélique de sa ville natale et ensuite recteur à partir du 14 avril 1687. Sur sa vie et son œuvre, voir Joseph Trausch, *Schriftsteller-Lexicon oder biographisch-litterarische Denk-Blätter der Siebenbürger Deutschen*, vol. II, Kronstadt, 1870, p. 312—314, et Friedrich Teutsch, *Geschichte des Evangelischen Gymnasium in Hermannstadt* dans « *Archiv des Vereins für Siebenbürgische Landeskunde* », Neue Folge, XVII, 1882, 1 Heft., p. 71—74.

²⁰ Réputé pédagogue luthérien (1632—1709) originaire de Eperjes, ayant fait ses études à Wittenberg, enseignant à partir de 1676 à l'école évangélique de Sibiu où il détint également le poste de recteur jusqu'en 1687 ; après des séjours à Girbova et à Sas Sebeș il revint à Sibiu où il a poursuivi son activité jusqu'à sa mort. Pour détails bio-bibliographiques voir J. Trausch, *op. cit.*, III, Kronstadt, 1871, p. 523—532 ; Fr. Teutsch, *op. cit.*, p. 68—69 et

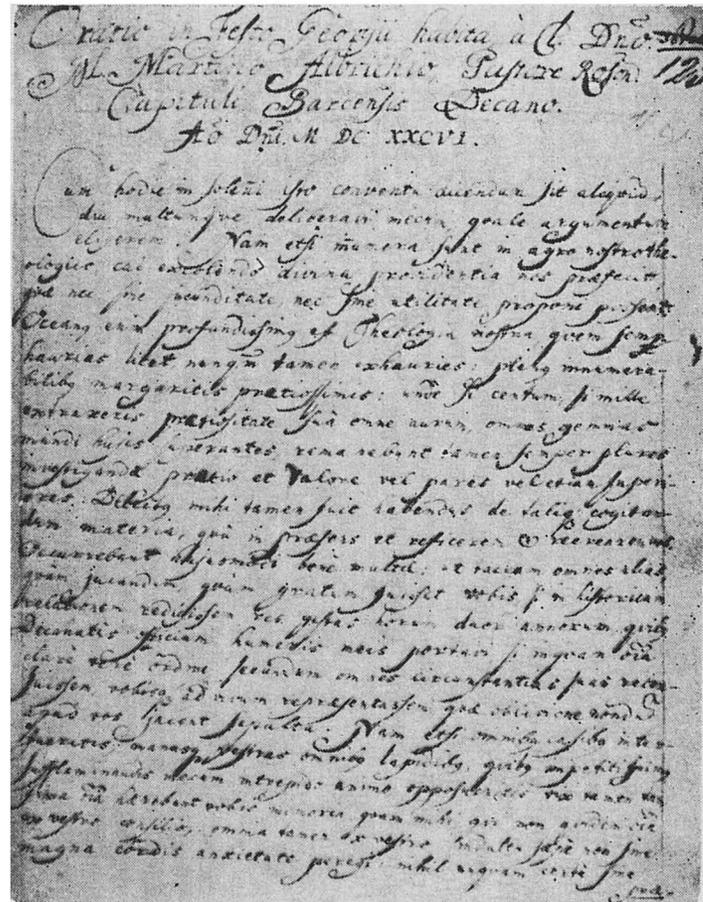
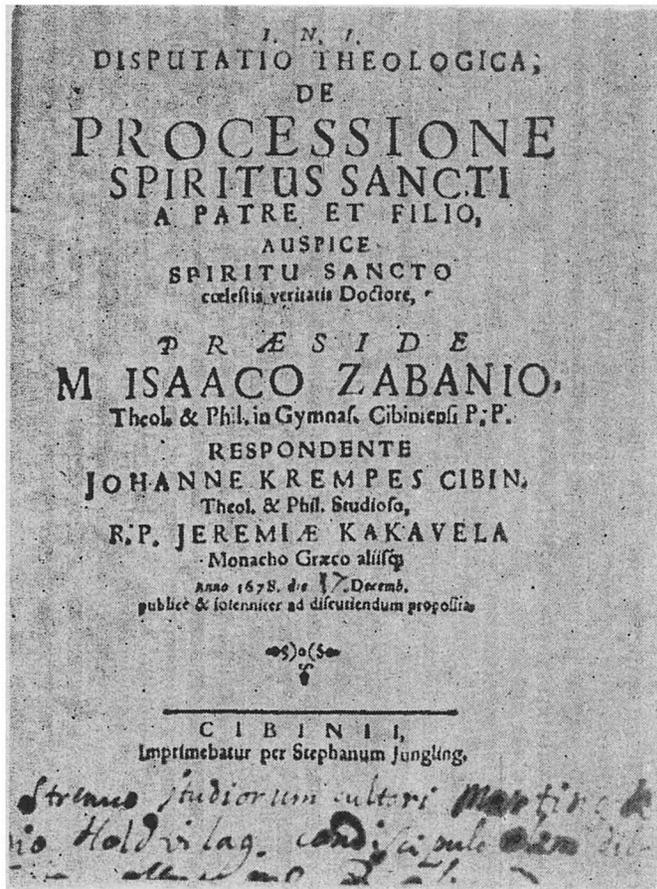


Fig. 1. — a) Page de titre de la dispute théologique *De Processione S. Sancti a Patre et Filio*, présidée par Isaac Zabaniu et soutenue par Johann Krempes et Jérémie Cacavela (Sibiu, 1678).
b) Page de titre de l'oraison tenue par le pasteur Martin Albrich le 23 avril 1686.

I(n) N(omine) J(esu) *Disputatio Theologica, de Processione Spiritus Sancti a Patre et Filio, auspice Spiritu Sancto coelestis veritatis Doctore, Praeside M(agistro) Isaaco Zabanio, Theol(ogiae) & Phil(osophiae) in Gymnas(io) Cibiniensi, P. P. Respondente Johanne Krempe Cibin(iensi) Theol(ogiae) & Phil(osophiae) Studioso, R(everendo) P(atre) Jeremiae Kakavela Monacho Graeco aliisq(ue) Anno 1678 die 17²¹ Decemb(ri)s publice & solenniter ad discutiendum proposita. Cibinii, Imprimebatur per Stephanum Jungling »²².*

Cette polémique s'encadrait dans un cycle de débats à caractère théologique : *De Fide; De Gratia Dei; De Sacramentis; De Meritis Bonorum Operum* et *De Verbo in Divinis*, organisés par le « magister » Zabanius entre le 16 juillet 1678 et le 1^{er} juillet 1679 et édités en des brochures séparées par Stephan Jungling. Les protagonistes engagés dans ces discussions étaient tous des théologiens réformés²³ exception faite pour celles qui avaient eu à débattre la controverse tendant à trancher la question du Saint Esprit procédant du Père et du Fils, auxquelles avait participé une première fois Jérémie Cacavela et ensuite, vers le milieu de l'année 1679, un autre ecclésiaste orthodoxe du nom de « Isarius Zygalas, Archiepiscopus Cypri »²⁴ que nous pouvons facilement identifier avec Azarias Cigalas de Santorin, dikaïophylax de la « Grande Église » et « maître ès-sciences » à l'école de Constantinople, que le prince Gheorghe Duca avait fait venir en Moldavie pour lui confier l'éducation de son fils Constantin²⁵.

Quoi qu'il en soit, la présence de Cacavela à Sibiu, engagé dans une dispute théologique avec des représentants prestigieux de l'Église évangélique, témoigne du prestige du lettré grec auprès des personnalités participant aux débats de telles délicates controverses dogmatiques.

Hermannstadter Gymnasial Program, Hermannstadt, 1896, p. 42; George Barițiu, *Părți alese din istoria Transilvaniei pe două sute de ani din urmă* (Choix de pages d'histoire de la Transylvanie sur les deux cents dernières années), vol. I, Sibiu, 1889, p. 87, etc.

²¹ La date est inscrite à l'encre par le possesseur de l'exemplaire conservé à la Bibliothèque du Gymnase évangélique de Sibiu, le pasteur Martin Kelp de Hoghilog (Sibiu). Actuellement le volume appartient à la Bibliothèque du Musée Brukenthal de Sibiu, côte Tr. XVII/312.

²² Cf. également Doina Nagler, *Catalogul Transilvanicelor* (Le catalogue des éditions transylvaines), vol. I, (XVI^e — XVII^e siècles), Sibiu, 1974, p. 157—158, n^o 465.

²³ *Ibidem*, p. 157, n^{os} 463, 464; p. 158, n^o 466; p. 160—161, n^o 472 et 473.

²⁴ *Defensio Disputatonis De Processione Spiritūs S(ancti) a Patre & Filio*, in qua, ea, quae Reverendissimus Dominus Isarius Zygalas, Archiepiscopus Cypri, modestè satis & erudite regessit, pari modestià ad exactiorem veritatis limam revocantur & ad discutiendum Praeside Isaaco Zabanio ... Respondente Johanne Krempesio S. S. Theol(ogiae) & Phil(osophiae) Studioso proponuntur. Anno 1679 Die I Jul(ii), hic solum fini, ut sublatà istà difficultate praecipuà, pax desideratissima Ecclesiarum Evangelicarum & Graecorum, denuo palmae instar revirescat. Cibinii, excusa per Stephanum Jungling. Cf. également D. Nagler, *op. cit.*, p. 160, n^o 471.

²⁵ Cf. N. Iorga, *Istoria bisericii românești și a vieții religioase a românilor* (Histoire de l'Église roumaine et de la vie religieuse des Roumains) (II^e éd.), vol. I^{er}, Bucarest, 1928, p. 417; Cl. Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique ... dans les Balkans ...*, p. 121.

Deux mois plus tard, en février 1679, nous retrouvons « Jeremia Kacavella Monachus Graecus » cette fois-ci à Făgăraș où il prononçait un éloge en l'honneur de Michel I^{er} Apafi (1661—1690)²⁶, en la présence même du prince de Transylvanie. Cette oraison tenue en langue latine a été éditée à Cluj et constitue *la première œuvre du savant grec parue de son vivant*²⁷. Elle correspond au style rhétorique de ce genre de compositions qui abondent en allusions et métaphores d'inspiration mythologique ou biblique et fait ressortir la brillante érudition classique et théologique de l'auteur. Tout en exaltant les vertus du prince, Cacavela condamnait en termes assez véhéments l'oppression ottomane²⁸ (bien que Apafi ait été, en réalité, un instrument docile aux mains du sultan), en lançant une violente diatribe contre les meneurs d'un complot fomenté pour l'écarter du trône, sans toutefois en préciser les responsables. L'écclesiastique grec ne manque pas de souligner les mérites de Gyorgy Apafi, père du prince, appartenant à la noblesse et originaire de Dumbrăveni (Ebesfalva), actuellement dans le district de Sibiu, et qui, en qualité de représentant extraordinaire s'était rendu à Constantinople pour défendre les privilèges de son pays²⁹; la harangue comporte également une évocation du rôle joué par Ali pacha de Timișoara qui, bien qu'ayant contribué à l'élection de Michel I^{er} comme maître de la province³⁰, n'avait pas reculé à encourager le pacha Hussein de Oradea à accroître de manière abusive ses possessions territoriales au détriment des frontières de la Transylvanie en l'an 1662³¹.

Tout porte à croire, pourtant, que la véritable signification de l'oraison tenue par Cacavela était de glorifier le triomphe de Apafi sur ses

²⁶ Le prince se trouvait à Făgăraș le 20 février 1679 et exigeait de la part des organes administratifs la levée des arrérages des impôts sur l'exercice des années précédentes 1674—1675, cf. *Monumenta Comitialia regni Trausylvaniae*, (éd. Sándor Szilágyi) vol. 16 (1675—1679), Budapest, 1893, p. 649, n° CXXXVI.

²⁷ Cet opuscule, conservé dans un seul exemplaire, se trouve actuellement dans la Bibliothèque de l'Académie roumaine — filiale de Cluj-Napoca — section unitarienne côte B. M. V. u. 451. Cf. également Károly Szabó, *Régi Magyar könyvtár* (Ancienne bibliothèque magyare) II^e vol., Budapest, 1885, p. 396, n° 1447. Voir le texte intégral à l'Annexe.

²⁸ Voir *Oratio ... Michaeli Apafi dicata*, p. 4 (à l'Annexe).

²⁹ Sur la mission qui lui avait été confiée par le prince Gabriel Bethlen à la Sublime Porte le 6 septembre 1629 au temps du règne du sultan Mourad IV (1623—1640) [et non pas Ahmet I^{er} (1603—1617) comme l'indique par erreur Cacavela], voir Aron Szilágyi et Sándor Szilágyi, *Torók — magyarkori államokmánytár* (Documents d'Etat sur la période turco-magyare), II^e volume, Pest, 1869, p. 144—146 et Gyula Vajda, *Erdély viszonya a portához és a római császárhoz mint magyar királyhoz a nemzeti fejedelemség korszakában* (Les rapports de la Transylvanie avec la Porte et l'empereur romain-germanique comme roi magyar pendant la période de la principauté nationale), Kolozsvár, 1891, p. 82. Cf. de même, Georg Kraus, *Siebenburgische Chronik ... 1608—1665* dans *Fontes Rerum Austriacarum*, Abteilung I, *Scriptores*, Bd. IV, Vienne, 1864, p. 180.

³⁰ Kraus, *op. cit.*, p. 180—181.

³¹ *Ibidem*, p. 288—289. Détails sur le mémoire présenté par Kristóf Paskó, représentant diplomatique d'Apafi à la Porte, à lord Winchilsea, ambassadeur britannique à Constantinople, au cours de l'année 1665, cf. Paul Cernovodeanu, *Lordul Winchilsea și Transilvania. Mărturi din 1662 și 1665* (Lord Winchilsea et la Transylvanie. Témoignages sur les années 1662—1665) dans le volume *Sub semnul lui Clio. Onagiul academicianului profesor Ștefan Pascu* (Sous le signe de Clio. Hommage au professeur académicien Ștefan Pascu), Cluj, 1974, p. 599—605.

ennemis réunis dans le complot de Pál Béli³². Son talent de panégyriste ressort avec vigueur de cette harangue ayant connu le privilège d'une mise sous presse, mais nous ne saurions ignorer le caractère insolite d'une telle initiative. Il est en effet hors de coutume qu'un ministre du culte orthodoxe — et de plus, un étranger au pays — fasse l'éloge d'un prince calvin dans des circonstances dans lesquelles cette qualité serait revenue à un prêtre réformé de la cour de Alba Iulia ; en même temps, comment concevoir que Jérémie Cacavela ait ignoré la politique soutenue de prosélytisme menée par Apafi face à la population roumaine orthodoxe pour l'attirer au protestantisme ?³³ Quelle qu'en soit la justification, la présence de l'ecclésiastique grec à Făgăraș, motivée peut-être seulement par le désir non avoué de se mettre en valeur, n'aura pas fait long feu, car après cette date on perd sa trace en Transylvanie. C'est en 1686 que nous le retrouvons, cette fois-ci en Valachie, engagé sur l'invitation du stolnic Constantin Cantacuzène, dans une vive polémique avec Martin Albrich, un réputé professeur et théologien luthérien et recteur du collège réformé³⁴. Ce dernier se trouvait en rapports étroits avec la famille des Cantacuzène depuis le printemps de l'année 1655 déjà, lorsque le père du stolnic, le vénérable maréchal de la cour (postelnic) Constantin s'était réfugié avec sa famille à Brașov, lors de la rébellion des corps militaires des mercenaires fantassins de Valachie. Albrich avait accepté de s'occuper de l'éducation, dans le domaine de la philosophie, de deux des rejetons du postelnic, le futur stolnic Constantin et son frère Mihai qui devait occuper plus tard la haute dignité militaire de spătar ; le pédagogue s'était servi à cet effet de son propre ouvrage sur la *Logique* qu'il avait fait imprimer à Brașov en 1655³⁵. Il va sans dire que le théologien protestant ait voulu

³² Au cours de l'année 1678, Pál Béli (1621—1679), chef militaire du district de Trei Scaune et membre du Conseil princier, était entré en conflit avec le chancelier Mihály Teleki et avait pris les armes contre le prince Apafi, soutenu par les Szeklers et ayant aussi attiré à sa cause une partie de la noblesse, dont István Lázár, István Daniel, János Haller, Sámuel Kereszesi, Mihály Gidófalvi et autres. Toutefois, les importants effectifs de troupes réunies par Apafi contre la rébellion, tout comme le refus de la grande majorité des magnats à se joindre à son mouvement, ont déterminé Béli à quitter la Transylvanie et à se réfugier à la cour valaque du prince Gheorghe Duca ; bientôt sa présence ayant été jugée inopportune, il prit la décision de se rendre à Constantinople pour plaider sa cause et essayer de compromettre Apafi aux yeux du grand vizir. Les dignitaires ottomans ne lui accordèrent aucun crédit et Béli fut emprisonné à Yedi Kulé où il devait d'ailleurs finir ses jours en 1679. Parmi ceux de ses partisans tombés aux mains des forces de l'ordre, plusieurs furent condamnés à de lourdes peines de détention tandis que d'autres réussirent à obtenir leur pardon en échange d'importantes sommes d'argent. Voir plus de détails dans *Mémoires historiques du comte de Bethlen Miklos contenant l'histoire des derniers troubles de Transylvanie*, II^e partie Amsterdam, 1737, p. 100—105 et Farkas Deák, *Uzoni Béli Pal 1621—1679* Budapest, 1887, passim.

³³ Sur le prosélytisme calvin parmi la population roumaine de Transylvanie au XVII^e siècle, voir particulièrement N. Iorga, *Istoria literaturii religioase a românilor până la 1688* (Histoire de la littérature religieuse des Roumains jusqu'en 1688), Bucarest, 1904, p. 200—210 ; István Juhász, *A reformáció az erdélyi románok között* (La Réforme parmi les Roumains de Transylvanie), Cluj, 1940, p. 170—227 ; Mircea Păcurariu, *Istoria Bisericii Ortodoxe Române* (Histoire de l'Église Orthodoxe Roumaine), Sibiu, 1973, p. 156—161, etc.

³⁴ Pour la bio-bibliographie de Martin Albrich (1630—1694), pasteur à Rîșnov, recteur du gymnase luthérien de Brașov depuis 1655, pro-doyen du chapitre du district de Bîrsa depuis 1684, auteur d'importants ouvrages théologiques, philosophiques et pédagogiques, voir J. Trausch, *Schriftsteller Lexicon ...*, I, p. 28—32 et * * *Quellen zur Geschichte der Stadt Brassó*, vol. VI, Brașov, 1915, p. XI et 112—117.

³⁵ *Synopsis logica ... collecta in usum juventutis Scholasticae Coronensis ...*, Corone Typis Michaelis Herrmanni, Anno MDCLV (1655), 256 p., cf. K. Szabó, *Régi Magyar*

profiter de ces circonstances pour susciter l'intérêt du vieux boyard pour la religion réformée ; en plus du don de plusieurs ouvrages sur les controverses dogmatiques de l'ecclésiastique allemand Lucas Osiander ³⁶, flatteusement dédicacés, il lui avait même consacré en hommage un de ses derniers écrits à caractère polémique intitulé *Disputatio theologica* (Braşov, 1655) ³⁷.

Le postelnic avait eu cependant la sagesse de se tenir à l'écart de ces délicats problèmes d'ordre confessionnel, évitant ainsi d'attirer des répliques du genre de celles exprimées dix années plus tôt par le métropolitain Varlaam de Moldavie à l'égard du catéchisme calvin de Alba Iulia (1640) découvert dans la bibliothèque de l'érudit logothète valaque Udrişte Năsturel ³⁸.

Devenu pro-doyen du chapitre évangélique du district de Birsa, Martin Albrich n'avait pas renoncé à son activité de prosélytisme et trente ans plus tard, essayait de déterminer le stolnic Constantin Cantacuzène (et implicitement son frère Şerban, hospodar de Valachie) à adopter une attitude plus compréhensive à l'égard du protestantisme et, conséquemment envers ceux qui pratiquaient ce culte dans la principauté valaque, en lui faisant remettre un exemplaire du petit catéchisme de Luther pour lui servir de guide initiateur ³⁹. Il est regrettable que les sources dont nous disposons ne précisent pas l'édition de cette pièce, l'ouvrage en question constituant le premier texte paru en langue roumaine à Sibiu en 1544 par les soins de Filip le Moldave ⁴⁰, dans le cadre des débuts des entreprises pour rallier la population roumaine à la Réforme, mais il n'existe aucune preuve à l'appui pour considérer que l'exemplaire reçu par le stolnic de la part de Albrich ait fait partie de cette très ancienne édition roumaine dont il aurait même pu ignorer l'existence. On serait plutôt enclin à envisager que le théologien protestant ait eu à sa disposition une édition plus récente du catéchisme, telle celle parue à Braşov

könyvtár, II, p. 226, n° 88 ; Corneliu Dima-Drăgan, *Biblioteca unui umanist român : Constantin Cantacuzino stolnicul* (La bibliothèque d'un humaniste roumain : Constantin Cantacuzène le stolnic), Bucarest, 1967, p. 128, n° 41 ; idem *Din istoricul legăturilor culturale ale Cantacuzinilor din Ţara Românească cu cărturarii transilvăneni din sec. al XVII-lea* (Aspects de l'histoire des liens culturels des Cantacuzène de Valachie avec les intellectuels de Transylvanie au XVII^e siècle) dans le volume *Ex Libris. Bibliologie şi bibliofilie*, Bucarest, 1973, p. 372.

³⁶ Réunis sous le titre de *Enchiridion controversiarium* ..., 3 volumes, Wittenberg, 1608, 1610, 1616, cf. C. Dima-Drăgan, *Biblioteca unui umanist român* ..., p. 230—231, n° 301—303 ; idem, *Bibliotecii umaniste româneşti. Istoric. Semnificaţii. Organizare* (Bibliothèques humanistes roumaines. Historique. Significations. Organisation), Bucarest, 1974, p. 41.

³⁷ *Disputatio Theologica. De invocatione sanctorum* ..., Coronae, Typis Michaeli Hermanni, Anno MDCLV (1655) 16 f., cf. K. Szabó, *op. cit.*, II, p. 226—227, n° 823 ; Andrei Veress, *Bibliografia româno-maghiară* (Bibliographie roumano-magyare), vol. I, Bucarest, 1931, p. 90—91, n° 178 ; C. Dima Drăgan, *Biblioteca* ..., p. 202 n° 218 ; idem, *Ex Libris* p. 372 et *Bibliotecii umaniste româneşti*, p. 41.

³⁸ Voir plus récemment Dan Horia Mazilu, *Udrişte Năsturel*, Bucarest, 1974, p. 122—125.

³⁹ J. Trausch, *Beiträge und Aktenstücke zur Reformations-Geschichte von Kronstadt*, Kronstadt, 1865, p. 22, nr. 36 ; idem, *Schriftsteller Lexicon* ..., I, p. 32 ; C. Dima-Drăgan, *Ex Libris*, p. 372—373.

⁴⁰ Ioachim Crăciun, *Catehismul românesc din 1544* ... (Le catéchisme roumain de 1544 ...), Sibiu — Cluj, 1945—1946, 168 p. Voir plus récemment le débat intégral chez Zsigmond Jakó, *Pe urmele catehismului românesc din anul 1544* (Sur les traces du catéchisme roumain de 1544) dans le volume *Philobiblon transilvan*, Bucarest, 1977, p. 117—127, 430—432 ainsi que la bibliographie complète respective.

en 1656 en allemand et latin⁴¹, par conséquent plus accessible et, de plus, n'offrant aucune difficulté pour la lecture de la part de Cantacuzène qui était un parfait connaisseur de la langue latine. Bien que celui-ci ne manquait certes pas de certaines notions de théologie qu'un érudit de sa taille n'aurait pas négligé à s'approprier à cette époque, il ne voulut pas prendre les risques d'une analyse personnelle du point de vue dogmatique de la teneur du catéchisme et jugea préférable d'en confier la tâche à un homme de plus haute compétence en la matière, son choix tombant ainsi sur le grec Jérémie Cacavela.

On ne connaît pas la date à laquelle ce dernier s'était établi en Valachie⁴², mais elle est sans doute antérieure à l'année 1686, car c'est à partir de ce moment que Albrich entame le dialogue, répliquant aux observations que l'ecclésiastique orthodoxe avait soulevé quant au catéchisme luthérien. En effet, dans le prêche prononcé le 23 avril 1686⁴³ à l'occasion de la fête de saint-Georges, le pro-doyen du chapitre évangélique du district de Birsă, évoque l'envoi du petit catéchisme luthérien au stolnic Cantacuzène⁴⁴ et combat avec véhémence les critiques soulevées par Cacavela, désigné sous la titulature d'« évêque »⁴⁵. Dans le texte de cette harangue, conservé en manuscrit et inédit jusqu'à ce jour⁴⁶, apparaît également la réponse destinée au stolnic par Albrich et exposant certains aspects de la polémique engagée avec Cacavela au sujet de divers problèmes dogmatiques. L'archive du pro-doyen ne garde malheureusement

⁴¹ Il s'agit du *Catechesis Minor* D(omi) Martini Lutheri, Germanice & Latine. Coronae, Typis & Sumptibus Michaeli Herrmanni, MDCLVI (1656), 28 feuilles in 8°, cf. K. Szabó, *op. cit.*, II, p. 232, n° 846. Le fait que le petit catéchisme luthérien n'a pas été trouvé dans la bibliothèque du stolnic Cantacuzène, comme beaucoup d'autres ouvrages théologiques, signifie qu'il était resté entre les mains de Cacavela.

⁴² A. Camariano-Cioran, *Jérémie Cacavela...*, p. 168 et 174, l'attribue à l'année 1686 lorsque le savant grec avait établi la traduction de l'italien en grec de l'ouvrage *Ragguaglio storico della guerra tra l'armi cesaree e ottomane dal principio della ribellione degl'Ungari fino l'anno corrente 1683* (Venise, 1683). Cf. également P. Cernovodeanu, *Préoccupations en matière d'histoire universelle dans l'historiographie roumaine au XVII^e – XVIII^e siècles* (III) dans « Revue roumaine d'histoire », X, 1971, 4, p. 715.

⁴³ « Oratio in Festo Georgii habita a Cl(arissimo) D(omi)no M(agistro) Martino Albrichio, Pastore Roson(iensis) Capituli Barcensis Decano. A(n)no D(omi)ni MDCXXCVI (1686). (Archives de l'Église Noire de Braşov, côte : *Oratio Martini Albrichi*, IV F – 148 IV – 11 C, f. 125).

⁴⁴ « Invitat me ad hoc Festum nostrum anniversarium Georgii, quo officiales Reipublicae nostrae Ecclesiasticae sua resignare solent officia, in alios statim devolvenda. Ut actio ista majori cum solenitate peragatur, declamabo non orationem flosculis Rhetoricis ambitiose exornatam, sed praelegam tantum Epistolam ante biennium ad Magnificum et Generosissimum D(omi)num Cantacuzenum Valachiae Magnatem pro Catechismo B(eati) Lutheri tuendo, nostrae doctrina in quibusdam capitibus propugnanda excusanda et defendenda. Itaque faciam eo libentius quod meminisse non desino vobis copiam istius epistolae publicae hic praelegendae aliquando facturum sancte promisisse. Vestrum erit mihi aures benevolae praebere, et me si hallucinata alicubi fuero in viam rectam reducere. Deus assistat nobis Sua gratia. Amen ! » (*Ibidem*, f. 127).

⁴⁵ Cette titulature par laquelle est désigné Cacavela apparaît d'autant plus étrange, vu que celui-ci n'avait jamais exercé quelque juridiction que ce soit sur un évêché de Valachie où il n'est signalé en 1689 qu'en tant qu'hygoumène du monastère de Plăviceni (Olt), cf. A. Camariano-Cioran, *op. cit.*, p. 168. Il se pourrait pourtant qu'un tel titre honorifique lui ait été accordé in partibus et qu'à la cour valaque le prince et les boyards se soient adressés à lui de cette manière, en signe de déférence.

⁴⁶ Sous la côte indiquée, f. 125–140.

aucune pièce permettant d'établir la substance des objections et des critiques avancées par le commentateur grec sur la teneur du catéchisme. Seule subsiste la violente diatribe de son adversaire protestant, dont voici le début :

« Magnifice & Generosissime D(omi)ne Constantine, Catechismum Lutheri minorem nisi proxime ad M(agnificentiam) V(estram) non ideo tantum ut intelligeret inde quod Lutheri in vita sua docuerit, sed ut videret etiam, qualis adhuc hodie doctrina in nostris Ecclesiis sonaret. Ut tunc hortatus sum, ita et nunc hortor ut M. V. libellum istum in timore D(omi)ni saepius legat et relegat, sic certissime futurum spero, ut si M. V. nos Doctrinamq(ue) nostram non amabit tamen imposterum odisse desinet. Hic est ille libellus de quo Episcopus quidam Pontifici(us) cum ei suppresso nomine Lutheri oblata esset tale iudicium subit: Beatae manes quae hunc libellum scripserunt beati oculi qui legerunt beatae aures quae audierunt, beatissimi omnes qui eum cordi suo infixerunt. Tantâ taliq(ue) dexteritate scriptus est ut etiam hostes Lutheri acerrimi non invenirent in eo quod culparent. Sed vino vendibili qui opes est hedera! Legat hunc libellum qui vult ipse sufficientes semet ipsum suâ puritate, simplicitate et perspicacitate com(m)endabit, omnibusq(ue) Adversariis qui nostram doctrinam calumniantq(ue) obturabit. *Bene fecit M. V. quod eundem Episcopo Cacavellae legendum et examinandum tradiderit* (= les soulignements nous appartiennent). Sed malle ille fecit quod illum taxavit in tali puncto ubi minime taxandum fuisset. Gaudeo nihil amplius in eo praeter illud unicum punctum repertum esse, quod virgula censoria notaretur. Demonstravi luculenter et in eo nihil censura dignum com(m)isum esse. V(estram) autem M(agnitudinem) per Deum oro et hortor, ut non videat vel credat nimium alienis oculis, utatur propriis et com(m)endatum sibi habeat(ur) impetraturum potissimum Scripta Evangelistar(um) et Apostolor(um) N(ovi) T(estamenti) illa volvet propter animae Suae Salutem die nocteque brevi tempore ad clariorem cognitionem Evangelicae Doctrinae, perveniet illam(que) manibus palpabit, Catechismum Lutheri, veluti purissimum rivulum ex fonte S(anctae) Scripturae limpidissime profluere. Executiat Christus ex manibus M. V. Aristotelem, S(anctus) Apostolus Paulus, Platonem, Sapientia coelestis. Sapientiam mundanam et statim melius consultum erit, animae vestrae. Pascua et Scripturae sunt pura Spiritualia coelestia, in vitam eternam ductura; Aristotelica impura terrena nec ad hanc vitam quidem utilia satis. Quis ergo, illa his non praeferat? tum tempus habet ».

Et Albrich poursuit :

« Haec scripsi ex charitate qua M. V. devinctus sum. Deus M. V. illuminet, ut viam veritatis eligat, inclinet cor ejus in Testimonia sua, ut custodiat verbum veritatis, det intellectum ut servet legem ejus et custodiat illam in tote corde suo, quod cordicitus praecor per Jesum Christum Dominum nostrum. Tam pergo ad censuram

Cacavellae quam velit super Catechismo Lutheri ejusdemq(ue) inanitatem brevi responsione in lucem produco »⁴⁷.

Après cette longue introduction, Albrich procède à une minutieuse analyse critique, point par point, des observations que Cacavella avait soulevé pour chacun des cinq chapitres du catéchisme luthérien ; le Décalogue, le Credo, le Pater Noster, le Baptême et la Communion. N'abandonnant guère son ton de polémique acerbe adopté précédemment, le pro-doyen clôt le débat en ces termes :

« Haec sunt Magnifice Domine, quae respondenda judicavi ad censuram Cacavellae. Respondi fateor non sine studio, eo quod talia hic in dubium vocantur quae hactenus in Ecclesia fuere extra controversiam, nisi forte rusticum vulgus excipiamus, quod multis in locis tam ferum ac barbarum est ut parum diferat a porcis, qui glandes sub quercub(us) avidè devorant oculos tamen in coelum nunq(uam) atollunt, ut cogitent à quo dependerint. Respondi tamen, tum ut exp(elerem) desiderium M. V. cujus causa nihil non facere teneor, tum ut videat Cacavella, nobis facillimum e(ss)e nostra defendere. Si exercitii gratia sripsit, quae objicit, non improbo animum informationis cupidum. Si serio ita sentit, desidero in eo rer(um) Theologicarum accuratiorem notitiam et Sanctae Scripturae profundiorè intellectum. Male facit qui carpit, quod non intelligit ; excusatur tamen si informationem admittit. Qui autem informationem suoq(ue) deq(ue) habet, et in errore perseverat, humanam naturam exuit Conscientiam suam laedit et Deum graviter offendit. Non in pugno sequiora Cacavellae sed de ipso tanq(uam) viro religioso, et sine dubio conscientioso optima quaeq(ue) spero. Non modo haec, sed et alia nostra in posterum, ut spero dextre interpretaabitur, et non hoc amplius aget, ut nos carpet, ubi carpenti non sumus, sed id potius operam dabit, ut nostram doctrinam diligenter cognoscat, cum S(ancta) Scriptura conferat, eandemq(ue) ceu per omnia Verbo Dei conformem amet, & contra impudentes calumniatores defendat. Et certe si vetustissimae Graecor(um) Religionis, studiosus est, quam S. Paulus docuit apud Romanos, Corinthios, Ephesios, Galatas, Colosenses, Philipenses nostram Religionem odisse et salva conscientia impugnare non poterit, secus si fecerit, facto ipso comprobabit se vetustissimam Graecor(um) Religionem a S(ancto) Paulo traditam, odisse et impugnare. Illam enim et aliam in Ecclesiis nostris docemus. In hac stamus & gloriamur usq(ue) in diem Domini nostri Iesu Christi, cui sit Laus, honor et Gloria in secula seculor(um). Amen ! Amen ! »⁴⁸.

Nè disposant pas des critiques soulevées par Cacavella, on ne saurait apprécier avec justesse la validité des objections que lui oppose Albrich. En ces conditions, contentons-nous du texte du message dogmatique qu'il avait adressé au stolnic Constantin Cantacuzène qui est en fait une véritable réplique destinée aux accusations de Cacavella et constitue ainsi un très intéressant chapitre de l'histoire des controverses doctrinales entre

⁴⁷ Le manuscrit en question, f. 127—129.

⁴⁸ *Ibidem*. f. 137—138

l'orthodoxie et le protestantisme. Quoiqu'il en soit, il ne faut pas oublier qu'à cette époque la création d'un climat détendu, conciliant et exempt de passion pour entamer un dialogue entre luthériens et orthodoxes, n'était pas envisageable à cause des incessantes pressions exercées en Transylvanie par les autorités calvines⁴⁹ et tout particulièrement du fait de l'abusives exclusion des rangs du clergé du métropolitain Sava Brančovici sur l'ordre du prince Apafi et de son incarcération ultérieure⁵⁰. En de telles conditions, la réaction de l'Église orthodoxe face au protestantisme — comme plus tard à la suite de l'accroissement de la propagande catholique encouragée par les Habsbourg —, ne pouvait revêtir qu'un caractère défensif et de prudente défiance.

Le dernier contact établi — à notre connaissance — entre Cacavela et le monde protestant devait avoir lieu une dizaine d'années plus tard lorsque, en sa qualité de mentor du jeune prince Dimitrie Cantemir, il rédigeait une traduction en langue grecque, avec la très probable collaboration d'un meilleur connaisseur du roumain, d'après l'œuvre de jeunesse de l'érudite hospodar moldave — *Divanul sau gîlceava înțeleptului cu lumea* (Le Divan ou la dispute du sage avec le monde) paru à Jassy en 1698 et qui représentait un essai philosophique dont un tiers environ était constitué par la reproduction d'un opuscule dû au théologien polonais unitarien Andrzej Wiszowaty (1609—1678), portant le titre de *Stimuli virtutum fraena peccatorum* (Amsterdam, 1682)⁵¹. On peut déduire que pour la rédaction de la version grecque du texte de ce dernier, Cacavela se sera servi de l'original latin, sans recourir à la traduction intermédiaire roumaine parue dans l'édition jassiate, ce qui ne lui aurait guère facilité la tâche.

Ses rapports déjà anciens avec les anglicans autant que ses polémiques confessionnelles avec les luthériens avaient assurément familiarisé le docte ecclésiastique grec avec les préceptes de la religion réformée, de sorte qu'on peut affirmer, sans risque de se tromper, que le cadre de ses préoccupations en matière de théologie embrassait également la doctrine des unitariens dont de nombreux adeptes vivaient autant en Pologne que dans la province transylvaine⁵².

Selon toute logique, Cacavela se sera soucié, ne fut-ce qu'à ses débuts, du choix des lectures philosophiques et théologiques de son élève princier et que parmi celles-ci figuraient vraisemblablement des œuvres

⁴⁹ Par une intuition des plus inspirées, N. Iorga déclarait « que le calvinisme a été introduit chez les Roumains de Transylvanie par autorité d'État » et qu'« on s'explique pourquoi l'influence d'une religion représentée par le prince et par l'aristocratie du pays a été beaucoup plus puissante sur les Roumains que celle du luthérianisme, enfermé, cantonné dans les villes saxonnes », cf. *Le protestantisme roumain* dans « Revue historique du sud-est européen », VII, 1930, 4—6, p. 69.

⁵⁰ Voir détails chez Marina Lupaș, *Mitropolitul Sava Brančovici 1656—1683* (Le métropolitain Sava Brančovici 1656—1683), Cluj, 1939, p. 73—82.

⁵¹ Voir l'entière discussion dans la préface de Virgil Căndea à Dimitrie Cantemir, *Divanul* (Le Divan) dans *Opere complete* (Oeuvres complètes), Ed. Academiei, vol. I, Bucarest, 1975, p. 34—36.

⁵² Voir certaines données chez Peter Bod, *Historia unitariorum in Transylvania* (Leyden, 1791); Kelemen Gál, *A Kolozsvári Unitárius Kollégium Története (1568—1900)* (Histoire du Collège unitarien de Cluj) vol. II, Cluj, 1935; E. M. Wilbur, *A History of Unitarianism in Transylvania, England and America* (Cambridge, 1952) et Januzs Tazbir, *Bracia Polscy w Siedmiogrodzie 1660—1784* (Les frères polonais en Transylvanie), Varsovie, 1964, etc.

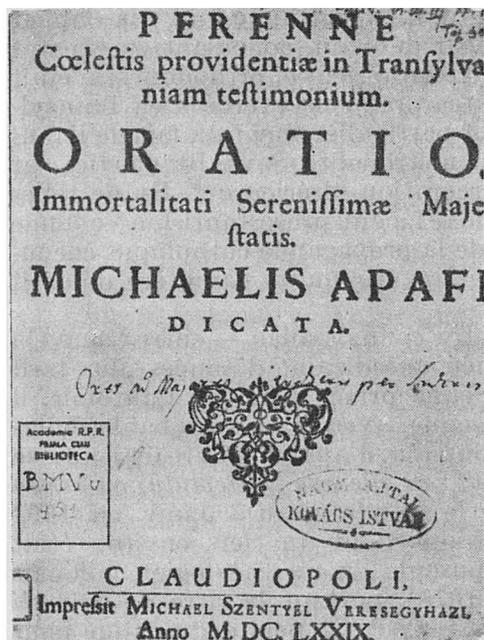


Fig. 2. — Page de titre de l'ouvrage *Perenne coelestis providentiae in Transilbaniam testimonium Oratio . . .*, Cluj, 1679.

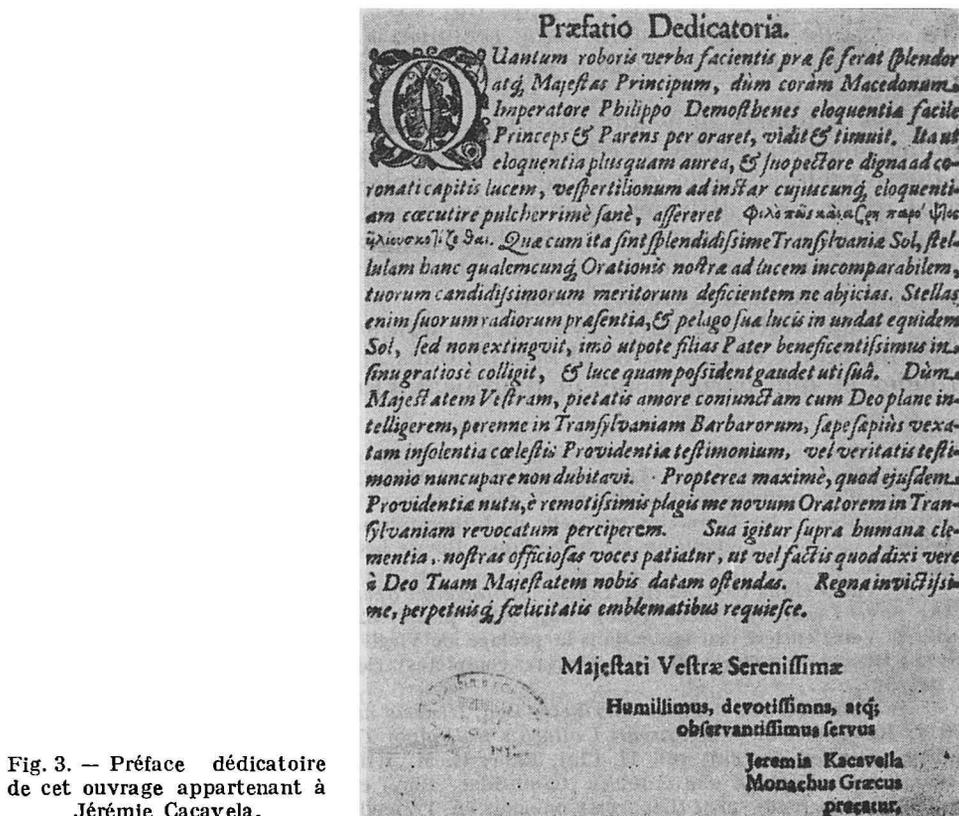


Fig. 3. — Préface dédicatoire de cet ouvrage appartenant à Jérémie Kacavella.

de théoriciens réformés. Les préférences de Cantemir semblent s'être portées vers cet essai de morale de Wiszowaty inclus dans son *Divanul* . . . et le fait que l'ouvrage soit précédé d'un texte rhétorique de Cacavella en hommage à son auteur⁵³, indique clairement que le « didaskalos » s'était montré d'accord avec le choix de son jeune disciple. La présence de l'œuvre d'un renommé représentant du protestantisme libéral dans un écrit roumain de facture orthodoxe, avec l'assentiment de Cacavella, figure également de premier rang de l'Église orthodoxe grecque, constituée de la sorte, par un heureux phénomène de symbiose — bien que quelque peu paradoxal — un de premiers pas accomplis par notre ancienne littérature vers la laïcisation et le rationalisme.

Concluons en constatant que, dans ses pérégrinations multiples à travers le continent européen, depuis les lointaines îles britanniques, par l'Allemagne, l'Autriche, les Principautés Roumaines et jusqu'à Constantinople, nombreuses furent les occasions offertes à Jérémie Cacavella d'entrer en contact, soit directement, soit par la lecture des œuvres de différents représentants du protestantisme, avec le monde de la Réforme.

Les résultats de ces relations apparaît, en général, des plus satisfaisants, autant pour sa pensée que pour son œuvre, et le fait — qu'il ne convient pas d'ignorer — que le savant grec ait pu se manifester en tant que défenseur de l'orthodoxie, particulièrement en Transylvanie, autant qu'en Valachie et Moldavie, exprime l'évidence d'une poussée progressive et inexorable vers un esprit novateur au sein de l'Église orientale.

A N N E X E

<p. 1> **Perenne coelestis providentiae in Transylvaniam testimonium. Oratio. Immortalitati Serenissimae Majestatis. Michaelis Apafi dicata. Claudiopoli, Impressit Michael Szentyel Verese gyhazi. Anno M. DC. LXXIX.**

<p. 2> *Praefatio Dedicatoria*

Quantum roboris verba facientis prae se ferat splendor atque Majestas Principum, dum coram Macedonum Imperatore Philippo Demosthenes eloquentia facile Princeps & Parens peroraret, vidit & timuit. Ita ut eloquentia plusquam aurea & suo pectore digna ad coronati capitis lucem, vespertilionum ad instar cujuscunque eloquentiam coecutire pulcherrimè sanè asseret Φιλὸ πῶς καὶ ἀστρὴ παρόψητος ἡλίου σκοτιζέσθαι. Qua cum ita sint splendidissime Transylvaniae Sol, stellulam hanc qualemcunque Orationis nostrae ad lucem incomparabilem, tuorum candidissimorum meritorum deficientem ne abjicias. Stellas enim suorum radiorum praesentia, & pelago suae lucis inundat equidem Sol, sed non extingvit, imò utpote filias Pater beneficentissimus in sinu gratiosè colligit, & luce quam possident gaudet uti suâ. Dum Majestatem Vestram, pietatis amore conjunctam cum Deo plane intelligerem, perenne in Transylvaniam Barbarorum, saepe saepius vexatam insolentia coelestis Providentiae testimonium, vel veritatis testimonio nuncupare non dubitavi. Propterea maximè, quod ejusdem Providentiae nutu, è remotissimis plagis me novum Oratorem in Transylvaniam revocatum perciperem. Sua igitur supra humana clementia, nostras officiosas voces patiat, ut vel factis quod dixi vere à Deo Tuam Majestatem nobis datam ostendas. Regna invictissime, perpetuisque foelicitatis emblematis requiesce.

Majestati Vestrae Serenissimae

Humillimus, devotissimus, atque observantissimus servus

Jeremia Kacavella Monachus Graecus precatur.

⁵³ Dimitrie Cantemir, *Opere complete*, I, p. 118—121.

- (p. 3) Deus, invictissime Heros, Deus in quam aeternus ille megacosmus, ab ipsis nascentis terrarum Orbis primordiis, ut erga hominum genus dilectissimum suum microcosmum aerumnarum labantem, saepe saepius vicissitudine, suae benignitatis pompan longè ostenderet ac repararet, justum aliquem, suique timoratum deligens hominem, in eodem brevi tanquam in Tabula Cosmoplastes non minùs quàm Cosmographus, suae non satis adorandae Providentiae amplissimos effectus, ne dicam spacia solebat describere. Promeruerat olim suo scelere mundus ultricem manum Omnipotentis ad sui excidium. Jam mugientia inter nubes tonitrua, concussae ingenti fremitu cataractae coelorum, praeliantium per aërem turbinum fragor, vibrata ad montium vertices divinae dextrae fulmina, pluviarumq(ue) in terram grandi strepitu cadentia diluvia, trepidantis mundi direptionem irreparabilem minabantur. Dùm ecce in extremis periculi prodit in publicum beneficentissimum Providentiae sydus, advocatumq(ue) Noemum unicum, tum prae omnibus iustitiâ sanctimoniaq(ue) vitae candidatum per remedia arcae humano generi inventat refugium, reparationemq(ue) desperatam tandem opinatur extinctis. Decantat perennis gratiarum actionibus divinae in opressos festinantis Providentiae portentosa opera Lot, quod Abrahami opere captivitate Cholodogomor, quam adversante sorte subierat chariorem oculis libertatem sibi restituerit. Quid vero de Mojsè illo ἀθεοπτη? nonne ad iudicandum Izraelis populum, è dira Pharahonis tyrannide Providentiae suffragiis armatum legimus? Quis Davidem Prophetarum Regem, Regumq(ue) Prophetam praestantissimum in Goliath turrem illam carnis formidabilem evertendam funditus excitavit? Nonne Providentia? Quis Samsonem, in sudium illud fortitudinis prodigium, in execrandam Philistorum phalangem animavit? Nonne Providentia? Quis Judithae inermi foeminae Hollophernem bellicosissimum illum Dynastem trucidandum vires praestitit? Nonne Providentia? Utiq(ue) Providentiae emolumento ex tempestate serenitas, triumphus ex bello, ex odio amor, pax ex discordiâ & ex calamitate foelicitas mortalibus oritur & erumpit. At relicta parùm una cum suis obsoletis antiquitate lucidiora Divinae Providentiae in Transylvaniam attendite testimonia & exempla. Armarât jam dudùm ad huius soli calamitatem, & // damna igne ferroque barbaram dextram ferox ille; & ex omni impietate coagulatus Turcarum exercitus. Calcabat jam superbo ipsisq(ue) inferis maxime formidando pede Provinciarum, erectoq(ue) cum fastu, horrenda cervice, tyrannicâ fronte solum humani sanguinis avidus, fulminantibus oculis, fremente ore, vulnerante voce, depraedante manu, de populatione agris, eversionem urbibus, consternationem Castellis, direptionem oppidis, moeniis desolationem, flammam aedibus, vastationem templis, aris profanationem, ense sacerdotibus, virginibus vim, stupra matronis, dilacerationem innocentibus, universisq(ue) tandem trepidantibus exitium, captivitatem mortemq(ue) crudelissimam moliebantur, minabantur. Sed bene sperandum Transylvani in casu usq(ue) ad eò desperato extrema remedia uti clementissimus testis Providentiae favor non deerit, neq(ue) morabitur impetiri. Attendat hostis infensissimus, contra vos quicquid bellorum technae ostendant agere, strepitem quibuscunq(ue) tormentis valeat immanis majorem etiam, atq(ue) etiam conducatur militum numerum, ferrea ferat vincula, meditetur extinctionem bonorum. Inveniet vobis citiùs miseratrix Providentia in tantum armorum diluvium Noemum, mittit inquam vobis in momento in tantum gigantaeum & plus quam barbarum Mahometanum furorem Davidem; Saeviat in vestra capita Pharahonitarum ad instar Ottomanna perfidia, providebit vobis novo Mose sibi conjunctissimo Deus. Sed video vos hiantes diù multiplicatisq(ue) votis & vocibus audio exclamare.

- Erumpat tandem aliquandò ex suprema Provide(n)tia tantum beneficentiae patrociniùm, faciat se se in conspectum nostra Spes, appareat qui coelitus periclitantibus(us) salvator atq(ue) defensor est constitutus, qui reprimat vel saltem emolliat humanitatem suam insolentiam Ismaelis. Adest splendetq(ue) inter vos minimè sperat(us), à Deo vero delectus & dilectus serenissimus(us) *Michael Apafi*, hic hic suae affabilitatis facundia, suae pietatis eloquentiâ, persuadebit Tyrann(o) ferrum deponere, huj(us) auro & aurea benignitate & famâ revocabit in vaginam gladium, compescet iram, pacemq(ue) securissimam, venditabit Ottoman(n)a potestas, minimè quidem sed avaritia. Intuere jam & tripudia non aliunde quam ex familia propria, atq(ue) domesticis parietibus ad augustam Principatûs dignitate(m) exaltatum vestrum Parentem & Filium & Principem Clementissimum *Michaëlem*. O Transylvania. Perpendas jam mecum in hoc uno decantatam divinis oraculis Noemi iustitiam. Abrahami clementiam singularem, pietatem Mosis poene
- (p. 5) coelestis / sinam, Davidis innocentem, & plane Regiam mansuetudinem, fortitudinem Samsonis incomparabilem, & omnium quotquot in factis paginis celebrantur nomina, virtutem & gloriam fateberis perluxisse. Oculi jam & manus ad astra erigendae sunt ad aeternas summo Numini devovendas gratiarum victimas, quod in tanto sapiente peren(n)e vivumq(ue) in te suae Providentiae testimonium ostenderit. Agnoscas à Conditore Universi sapientissimo tibi largitum *Michaëlem* ac ut pote coelestem adora. Beatam te appellare fas est, vides enim nunc Principem, splendore familiae, innocentia vitae, virtutis experiëntia, gravitate consilii, celsitu-

dine morum, animiq(ue) magnanimitate laudatissimum, vides intra jactantiam Principem semper in corde religionem gestantem, claudentem pietatem pectore, comprehendentem cum memoria amplitudinem, ferentemq(ue) tandem in intellectu sapientiam, & in votis quam optimam inclinationem. Quid verò de dignitate corporis atq(ue) elegantia? nonne ejus oculos amor, frontem majestas, facilitas aures, animu(m) magnanimitas, fortitudo sinum, linguam eloquentia, veritas os, valor brachia, manusq(ue) liberalitas composuere? Si cogitet, puta prudentiam, si discurrat justitiam, si agat innocentiam, si sentiat temperantiam, vides Principem, qui à juventute laudare assueverat, contemnere nequiverat, gratificari delectabatur, cui si puniendum tarda, si benefaciendum vero erat velox voluntas. Maturitatem ostentat in deliberrando, in imperando gratiam, plumbeum in consulendo & in exequendo Ermeum pedem promovet, dùm aliis imperat dulcissimum, dum sibi acer, foecu(n)ditatis aerarium mentem, apothecam facunditatis os, veritatisq(ue) solium ejus sermonem quis deneget? Possidet in persvasionibus vim, in argumentis acumen, argutiam in responsionibus, sublimis videtur apud cacteros, humilis penes se ipsum, magnus in potentia, in insolentia nullus, auri liberalis, honoris avarus, diligendus à bonis, pertimescendus à reis, sponsus virtutis, adversarius vitii, morumq(ue) Pater beneficentissimus, Foelicem te iterum Transylvaniam tanto carius adoptatam! Foelices partes Hungariae, tanto Procuratore illustratas! Foelicem te nationem Saxoniam tanto Pastore exornatam! Quid plura? Foelices aequè nos omnes qui cum justis, nostrum amicum, dum errantes correctorem, dùm docti Moecenatem, dùm inculti Ptolomeum, dùm divites Titum, dùm pauperes Craesum, dum nobiles Alexandrum, dùm juvenes Salamonem. dùm senes Augustum, Romulum dum milites, dum sacerdotes Numam, dum litigiosi Trajanum, Licurgum dum

(p. 6) pacifi // ci inspicimus & adoramus. Videt & Romana Majestas suum haerodem, suum Archiducem, virtus Italica, Transylvaniam libertas suum conservatorem, suumq(ue) tandem Defensorem fides Christiana. Jam verò ad Majestatem Tuam Serenissimam Principum Clementissime *Michaël*, nullis terminis contenta se convertit Oratio, aitq(ue) intra veniam, quid tùm tui *Ebesfalva* Paterni Oppidi moeniis in difficillimis rerum temporibus clausus consideras? tanta hostium nube circumvolata jacet Transylvania, tu solùm serenitatem frontis non obducis? Communis est Patriae deploratio, tu solùm animum nunquam dejicis? in rebus turbatis quietus, in convulsis immotus, in laceris integer, in desperatis erectus, in perditis tecum semper securus, quo unquam consilio acquiescis? subfilias in campum, ad te unum quaerendum pedem & lapidem movet *Ottomanna* potestas, eas obviam legatis inimicorum tui Castelli jam pulsatibus portas. Verum quid prae timore deficis magnanime? quid recentem adhuc tuum apud *Scytham* captivitatem iterum revocas in memoriam? Quid quod adversus inimicam fortem lamentationes tot dirigit? Deus immortalis! quid ploras? Recolligas animum invictissime, comprobabit utiq(ue) aerumnarum fornace tanquam aurum, suorum patientiam Deus, ast solatur in posterum, exaltat ac ex infoelici staru quem patienti animo tulimus ad foeliciorem centies conditionem confirmat. Tradas te laerum victoriosi exercitùs potestati, non ad captivitatem, sed ad Principatum, & libertatem tuam & Patriae vocat *Ali Passa*, non ad gladium sed ad Coronam tuum Imperatorium caput exposcunt, non ad vincula sed ad scepra, quae longè jam antea promeruerant, gratiosissimas manus tuas desiderant. Vestra illos gloriosissima fama in vestri amoris devinxit obsequia, ad Vestrae Majestatis exaltationem tanto apparatu invocavit *Turcas* in Transylvaniam Deus. Qui non ut *Diogenes* accensà lucernà, sed bellorum incensis facibus in meridie vestrae virtutis, te solum hominem percontantur. Verum enimverò cum ad Castra inimicorum descendises tantoq(ue) honore ac reverentia à superbis acceptatum videres, quid revolvebas in animo? Quid cum vestem *Caphtano* Regiae gratificationis pignus *Turcarum* more circumjectam humeris, Transylvaniam Principem citra spem constitutum inspiceres? Quid cum humiliatam a tuam gratiam *Barbariem* intuebare? Proh! Quanta tui cordis fuit laetitia, quantum ad frementis animi gaudium, quantum jubilantis mentis applausus satis percipio, cui ex corde tunc agebantur grates, dicam quod sentio, cùm //

(p. 7) divina clementia erat gratiarum decantatio, illi solùm honor & gloria reponeretur, & quidem pià mente, religiosiq(ue) animo id factum praedico. Advisti Imperium non prece vel precio, non violento armorum impetu aut dolo, non bellicae artis experimentis, non occupatis aequè populorum atq(ue) Principum animis, sed heroicà virtute, pietatis meritis, religionis in praemium hoc Majestati vestrae concedendum dividam traxisti clementiam, ipsius nutu in afflictissimà Patriae conditione ad gubernacula accitus, labanti *Olympo* infractos humeros Transylvaniam *Atlas* imposuisti, gravemq(ue) Principatus molem sustentas indefessus. Occurrit in memoriam novum inauditumq(ue) *Georgii Apafi* dignissimi Parentis submissionis exemplar, quandò coram *Szultano Amhet* (1) legatum agens, Principatùs splendidissimam recusaverat dignitatem vel in hoc majorem se Principatu ostendens. Forsan prudentia Angelica Vestrae Majestatis ad Parenti normam tentavit coram *Ali Passa* ab omnium sortibus imposità dignitate animum subtrahere, excusatum ut habeant demissionis magis, quam tua elo

quentia fatis peroratum est. At frustra, hominum vota posses equidem effugere non Dei Decreta, Potentiarum potestas inflexibilis, sublimavit te in imperium, & quidem per gradus humilitatis. Illa Vestrae pietatis protectrix vestrarum virtutum taedam super candelabrum imperii, vel omnium oculos recreandos accendendam putavit. In audita nae in probos divinae clementiae prodigia, nec est qui aequè commendare supremam ipsius providentiam valeat. Decreta ejus in expugnabilia miramur omnes, coelos potius, quam ipsa perituros. Nulla reprimi, vi, nulla revocari potestate, nullog(ue) permutari casu possunt. Comprobat quidem hoc veritatis dictum purpuratissime Principes Tuum exemplum. Cum enim decretum esset à Deo immortalis tibi benè erit Principatum amplissimum. Transylvaniae credere, conspirarunt contra voluntatem Altissimi vires eorum qui eo formidabiles, quod vel in Nomine portant Tartara abduxerunt longe à Patria in remotissimis eorum angulis duro captivitate jugo opprimunt, tenent, claudunt, intercidendo forsitan vestrae felicitatis cursu ad interferenda vestrae gloriae ostia. Sed falsa est Barbaries, cum Deo pugnam adire frustra admodum tentavit insana, vel invictus reddet te Patriae, restituet Transylvaniae, & factum jam Principem audiet, quem mancipium(um) tenuerat & formidabat dum venerabitur quem paulò, ante exiguum sub sua potestate respexerat, dabit gloriam Deo, quod ubicunq(ue) & à quacunq(ue) aversitate superiores red-

(p. 8) dat fi- // deles sibi. Quid dicam post obtantum Principatum de Rebellium audacia execranda? qui cum nati essent Nobiles Barbarorum mores conceptos in animis gestantes in pectore aequè ac illi, arma contra Decretum Dei capere ausi sunt. Quorsum armaris pergitis inconsulti? Patris coelestis delere sententiam? quae *Michaëlem* Principem vestrum deputavit consurrexistis? An nescitis contra se, qui contra Patrem arma capessunt pugnare? Multas ad perversum ipsorum finem gloriosissime Comitum uniunt pecuniarum summas adversarli(!), multas ad portam Turcarum cavillationes, contexunt, excogitant, contra Majestatem Tuam, compununt Literas, mittunt nuncios, pollicentur aurum, dies noctesq(ue) conerunt ad deprimentum quem Deus exaltaverat suum. Quibus sanè sic adessent sic consuleret Oratio. Miseros vos & hominum quot quot sunt deteriores quid facitis? quid cogitatis? quid molimini, Solis Lucem à Deo accensam Patre Luminum extingvere tentatis? Possetis equidem illum è Principatu, Principum solem *Michaëlem* dejicere? nunquam poteritis. Longe à via veritatis aberratis. Desideratis? Ostendam, quem ipse teneat defensorem suaeq(ue) Majestatis conservatorem? Audite & timete beatorum Spirituum Imperator potentissimus, Deus ille exercituum, aptavit ad solium, coronavitq(ue) *Michaëlem*. Pro hoc igitur pugnant homines, pugnabunt sydera, pugnabunt Angeli, pugnabit tandem inexpugnabilis Dei plenipotencia. Vanæ certe vestrae spes! Vani vestri conatus! Abeas jam tua gloria redimitus & ultra saeculorum ambitum vivas foelix & invictus, teneas sub pedibus invidos, mortisq(ue) obscuritati tenebricosas ipsorum cogitationes una cum vita detrudas. Te tamen agnoscimus omnes Divinae Providentiae Alumnum, ut nominis ita puritatis angelicae praelibatissimum speculum, Principum priorum Epilogum, Futurorum Exordium: Patriae potius Parentem quam Filium, coelestis gratiae donum, subditorum vitam, domesticorum amorem, utrorumq(ue) animam singularem.

Sed inconsultam meam eloquentiam, quantum alarum praesidio, ad tantorum meritorum sydera pervolat? quarum pupillarum valore ad tantae dignitatis lumina vertit obtutum? magni pretii est aut dubito panegyricorum auro depingere purpuras, at aequè excolere nescienti ruborem parturiunt. In conspectum Majestatis se facere, vel ad enchomiorum holocausta offerenda, illustris menti lucrum existimo, at insulsa loquacitate balbucienti inconsiderationis notam. Propterea inter caeteros sylvarum Musicos, Syrenes penè coelestes comparent Aëdones, quod supra Orphei tumulum nidum confecerint. Ego quoq(ue) Orationis nido, supra candidum Divinae Providentiae Orpheum compacto quidni eloquens appateam? Unum tantum modò scopum Orationis habuisse crede Pater amplissime, Tuæ gloriae amorem, nostri amoris servitutem, quibus anchoris fulcita nostra eloquentia, si quid inagni & ultra proprias vires progressa fuerit, id quoque tuis meritis adscribatur.

*Dicebam Fogarasini coram Celsissimo Principe
Anno 1679. Mense Februario.*

MANUSCRITS ET VIEUX LIVRES ROUMAINS DANS LA BIBLIOTHÈQUE DE ŠIŠTOV

VALENTIN ANTONOV
(Šištov)

On a beaucoup écrit sur les relations commerciales du port danubien de Šištov avec la Valachie. Des études déjà anciennes, ainsi que d'autres plus récentes et assez connues pour qu'il soit inutile de les mentionner ici, les ont mises en lumière depuis longtemps. Les monuments, tout comme la tradition orale, témoignent des liens culturels unissant ces deux peuples voisins ; il suffit de rappeler à ce propos l'église édifiée dans cette ville bulgare par Matei Basarab, le prince de Valachie — monument qui existe encore de nos jours. Au fur et à mesure qu'approche la période de la Renaissance bulgare, ces liens se révèlent toujours plus étroits, les marchands bulgares originaires de Šištov mais fixés à Bucarest ou dans les autres villes roumaines ayant contribué avec des dons en argent et en livres au développement de l'enseignement dans leur ville natale. Mais si nous possédons des renseignements sur ces dons de livres quand il s'agit d'un passé relativement proche, rares sont les spécialistes qui se penchent sur les liens culturels anciens, liens dans le cadre desquels les Bulgares de Šištov recevaient ou achetaient des livres imprimés en Valachie, voire des manuscrits. Si bon nombre des ouvrages dont ils avaient besoin venaient de la lointaine Russie, ceux rapportés de Bucarest, la ville si proche, n'étaient pas rares du tout.

D'une manière ou d'une autre, tous ces livres et manuscrits sont de nos jours à la Bibliothèque publique de la ville. Malheureusement, celle-ci a eu à souffrir par suite des guerres qui presque chaque fois l'ont dispersée. On ne saurait préciser non plus la date exacte où les ouvrages respectifs sont entrés dans le patrimoine de cette bibliothèque, car dans la plupart des cas il leur manque les signatures ou toute autre précision révélatrice, de même que dans d'autres cas il leur manque les premières pages mêmes, susceptibles de comporter de telles précisions.

La Bibliothèque de la ville de Šištov est déjà assez ancienne, puisqu'elle a été fondée en 1856. On trouve énumérées dans les deux volumes jubilaires publiés lors de ses diverses anniversaires les raisons qui ont conduit à la fondation de cet établissement culturel. Citons quelques-unes de ces raisons, pour le témoignage éloquent qu'elles comportent quant aux liens culturels roumano-bulgares :

1. Fonder une bibliothèque publique de cette ville qui réunisse des livres, des revues et des gazettes dans les langues : bulgare, russe, français, allemand, *roumain*, serbe et grec.

2. Acheter des manuscrits anciens, copiés sur parchemin et sur papier, des livres et des monnaies anciennes...

En conformité avec son programme d'activité, ces achats étaient nécessaires pour :

— élargir la culture des citadins de Šištov, qui, aux dires d'Ivan Bogorov, « parlent plusieurs langues »¹ ;

— entretenir les liens économiques avec les pays qui ont imprimé les livres achetés au cours des premières années de fonctionnement de cette bibliothèque, etc.

L'ouvrage (resté en manuscrit) du dr R. Kazanski traitant « Du passé économique de la ville de Šištov » note qu'alors qu'à Vidin, Ruse, Varna, Burgas, etc., le commerce, notamment celui avec l'étranger, se trouvait justement entre les mains des étrangers, toute l'activité économique de Šištov, à l'intérieur comme à l'extérieur, était dirigée par des Bulgares. L'auteur mentionne également les pays avec lesquels cette ville entretenait des liens économiques, les énumérant dans l'ordre suivant : « La Russie, la Roumanie, la Serbie, l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne, etc... Les citoyens de Šištov disposaient de leurs propres firmes commerciales à Bucarest, Odessa, Belgrade, Peste et Vienne... ». Il ajoute à la liste des marchandises exportées la précision que l'activité d'importation de cette ville dépassait les limites du commerce, visant aussi les « fruits de la culture européenne, les idées de la Révolution française, etc. » Sans aucun doute, donc, que les marchands de Šištov rentrés de Valachie rapportaient avec eux des livres.

Le deuxième recueil jubilaire intitulé « 100 ans depuis la fondation de la Bibliothèque de Šištov (1856—1956) »² précise, à propos de l'activité de celle-ci pendant les premières années : « on a acheté presque tous les livres édités jusqu'alors en langue bulgare »³ (selon la liste conservée, 65 de ces ouvrages étaient imprimés à Bucarest, Braïla, Râmnicu-Vâlcea, etc.) », ajoutant que la bibliothèque avait reçu en don des ouvrages dans d'autres langues, ainsi qu'un nombre assez important de manuscrits et livres anciens en bulgare et sur ce nombre 30 manuscrits sur parchemin et 50 sur papier ordinaire. Comme on le voit, la bibliothèque possédait juste après la guerre de Crimée non moins de 80 manuscrits. Parmi ces manuscrits, il y avait un copié en 1610 ; il s'agit d'une « Chronologie universelle et une fort intéressante zoologie », don d'un certain Hristaki Popov, maître d'école à Alexandria (ville de Roumanie). La bibliothèque a reçu aussi environ 30 gazettes étrangères, russes, serbes, françaises, allemandes, roumaines, grecques, turques.

Les volumes jubilaires mentionnés offrent également des précisions au sujet des donateurs et des donations. Par exemple, Hristo Zlatev, instituteur à Alexandria, où s'étaient fixés quantité de Bulgares de Šištov, faisait don d'un vieux manuscrit contenant « divers problèmes de physique ». Mais le don le plus important — malheureusement perdu à l'heure actuelle — était celui de Vasil Mančov, lui aussi instituteur de Šištov

¹ Турция, Istanbul, II (1865), n° 1 du 10 juillet.

² Сто години народно читалище Свищов (1856—1956), Šištov, 1958, p. 22.

³ Cf. la liste des livres anclens de la Bibliothèque Elenka et Kiril Avramov, dans le volume jubilaire de la Bibliothèque (1856—1931).

et conservateur de la Bibliothèque, qui fit don à celle-ci d'un Missel sur parchemin, un manuscrit incomplet, et de plusieurs autres manuscrits sur papier. Retenons de cette dernière catégorie une pièce très importante, datée de 1614 et copiée à Tirgoviște en Valachie. Aux dires de Mančov, il s'agirait d'un dictionnaire bulgare-roumain et roumano-bulgare enregistrant environ 20 000 mots. (Pour notre part, ce dictionnaire devait contenir la traduction des mots vieux slaves en usage dans les documents et les livres rituels.) Si le manuscrit de Mančov a été correctement daté, alors c'est qu'il représente — même perdu — le premier ouvrage de ce genre. Un autre donateur ayant fait largesses à la Bibliothèque est Nicolaj Palauzov d'Odessa, qui lui adressait 8 grands coffres avec des vêtements rituels pour une centaine d'églises, ainsi que les livres rituels nécessaires. Il précisait que la Bibliothèque était libre de vendre le contenu de ces coffres, afin de pouvoir « disposer de certains moyens financiers ».

Pendant la guerre de 1877—1878, qui amena l'indépendance de la Roumanie et la libération du peuple bulgare, une partie des manuscrits de la Bibliothèque ont disparu. A la rentrée de son exil à Ankara, le même Vasil Mančov écrivait : « Au moment du siège de Plevna, lorsque je suis retourné à Șiștov, j'ai trouvé la bibliothèque dans une situation lamentable, détruite, à peu près morte. L'édifice en était avarié, les livres dispersés et c'est à peine si la moitié en est restée sur place ; les manuscrits volés et seulement quelques-uns de sauvés ».

Dans son ouvrage généralement connu sur « La Principauté de Bulgarie », Constantin Jireček notait dans la seconde partie, celle intitulée « Voyages à travers la Bulgarie » : « Les professeurs russes, avec leur assiduité habituelle, voyageaient dans des buts historico-philologiques. Polichromios Sircu réunissait des manuscrits slaves ; Vladimir Kotchanovski recueillait les chansons folkloriques et Timothée Florinski était en quête des sources historiques... »⁴. Il se peut que bon nombre des livres et manuscrits appartenant à la Bibliothèque de Șiștov fassent partie de leur sphère d'activité, comme il se peut également que les citoyens de la ville de Șiștov, en ces moments historiques si exaltants de la liberté enfin retrouvée, aient de leur propre chef fait don de ces exemplaires comme expression de leur reconnaissance. Sans doute, ceci n'est qu'une simple hypothèse, qui pourrait s'avérer en fin de compte erronée, car il n'existe guère de preuves concrètes à cet égard.

Le manuscrit roumain qui fait l'objet du présent article est enregistré sous le sigle O inv. n° 868⁵. Il se compose de 142 feuilles (284 pages), format 15/21, papier coton, filigrané « CTA » et « RGA ». Ses premières feuilles se sont perdues, les suivantes, 71 en tout paginées de 3 à 141, sont marquées en haute de chaque page du titre « Alexandrie ». À partir de la page 72 et jusqu'à la fin du manuscrit le titre est celui de « Esopie ». Le texte est écrit en caractères cyrilliques. A l'intérieur des mots ou à la fin, quand ils finissent par une consonne, le copiste use du signe fort ѣ. On y retrouve aussi d'autres lettres, telles ж et к.

A en juger d'après la calligraphie et d'après la forme des caractères, le manuscrit remonterait à la fin du XVIII^e siècle. Le texte suivant, tou-

⁴ K. Jireček *Княжество България*, II, Plovdiv, 1899, p. X.

⁵ O — sigle indiquant le moment « avant la libération ».

jours en roumain, a été ajouté à la fin du manuscrit : « Fărșitul Esopiei a preaișteptului Esop și lui Dumnezeu laudă, în veci Amin. Și s-au scris la văleat АѠна — 1781, februarie 19 zile, la șase ceasuri din zi, în Svistov, cu vrerea lui Dumnezeu » (« Fin de l'Esopie du très sage Esope et loué soit Dieu, éternellement Amen. Et ce fut écrit à la date de АѠна — 1781, février 19 jours, à six heures du jour, à Svistov, de par la volonté du Seigneur »). Un cryptogramme accompagne le manuscrit ; impossible à décrypter entièrement, il semble indiquer un certain Vilciu.

De l'autre côté de la même feuille il y a le nom du possesseur avec l'anathème contre l'éventuel voleur, également rédigé en roumain : « Să se știe că această Alexandrie este la Anghel Teodorovici Broscariul și cine s-o ispiti să o fure să fie afurisit din 318 de părinți din săborul Nicheului și din 12 apostoli și din anatema să fie anatinisit, și din Dumnezeu și din sfinții părinți și din sfinții apostoli să fie blestemați » (« Qu'on sache que cette Alexandrie est à Anghel Teodorovici Broscariul et qui sera tenté de la voler maudit soit-il des 318 pères du concile Nicéen et des 12 apôtres et que l'anathème les anathémises, et que le Seigneur et les saints pères et les saints apôtres les maudissent »). Vient ensuite un texte débutant dans les termes suivants : « Alexandre le Macédonien est né, depuis la création du monde, en l'an 5168 au mois de mars le 12 jour . . . les 9 heures. Alexandre empereur de Macédoine, fils de Philippe l'empereur ». Or, juste après ces mots on retrouve le cryptogramme susmentionné, mais disposé, cette fois-ci, à l'envers (voir les fac-similés — figs 1 et 2).

Jusqu'à présent, deux des copies d'après l'histoire d'Esope passaient pour les toutes premières en date. L'une d'entre elles figure dans le *Sbornic* bucarestois (Recueil des vies saintes), rédigé dans le vieux slave propre au XVI^e siècle et publié par Polychromios Sîrbu (« Archiv für sl. Philologie », VII, 90—98), cependant que l'autre a été publiée par N. A. Načov, dans le « *Sbornic* » du ministère bulgare, les tomes VIII, IX, Sofia, 1892, 1893, p. 90—94 (du t. IX). Quant à l'histoire d'Alexandre, il existe plusieurs variantes, comme le montrent l'article précité de Sîrcu ou celui de Dančov.

Il nous a été impossible de comparer ce manuscrit de Șiștov avec toutes les autres copies connues, ce qui aurait permis de tirer absolument toutes les conclusions d'une telle étude. Mais il semblerait à première vue, à en juger d'après la langue, que ce livre a appartenu à une personne de nom bulgare et de surnom roumain ; quant à la traduction, ou plutôt la copie, elle doit être de la main d'un Roumain de Șiștov.

En ce qui concerne les ouvrages de caractère religieux, si les uns ont été déjà identifiés, il y en a qui ne le sont pas encore. Particulièrement frappant dans cette catégorie d'ouvrage s'avère le Livre d'heures (*Ceaslov*) de 1837, qui donne une haute idée de l'application des typographes travaillant à l'Evêché de Buzău (Roumanie). C'est un exemplaire format 17/24, daté en chiffres cyrilliques (Fig. 3). Des passages tirés des Evangiles d'après Matthieu et Marc sont reproduits sur la page de titre, caractérisant le contenu de l'ouvrage (Fig. 4). L'ouvrage débute avec le crédo de saint Athanase et à la page 3 figurent les prières propres à chaque heure du jour. Sa reliure est en bois recouvert de cuir, avec une estampe ellipsoïde sur la couverture principale représentant la Résurrection du Christ. Les reliefs étaient dorés. Le typographe a utilisé des caractères

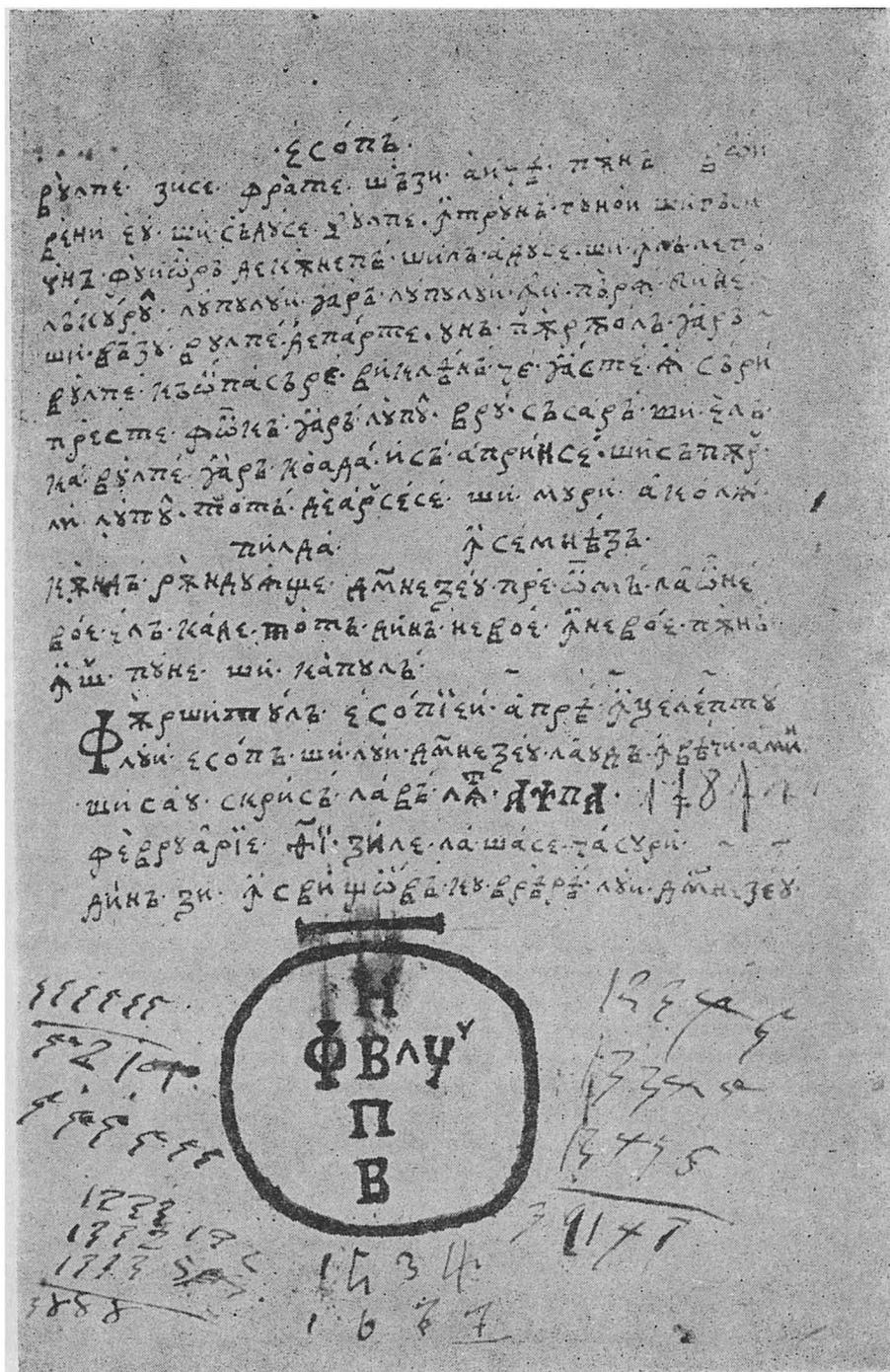


Fig. 1

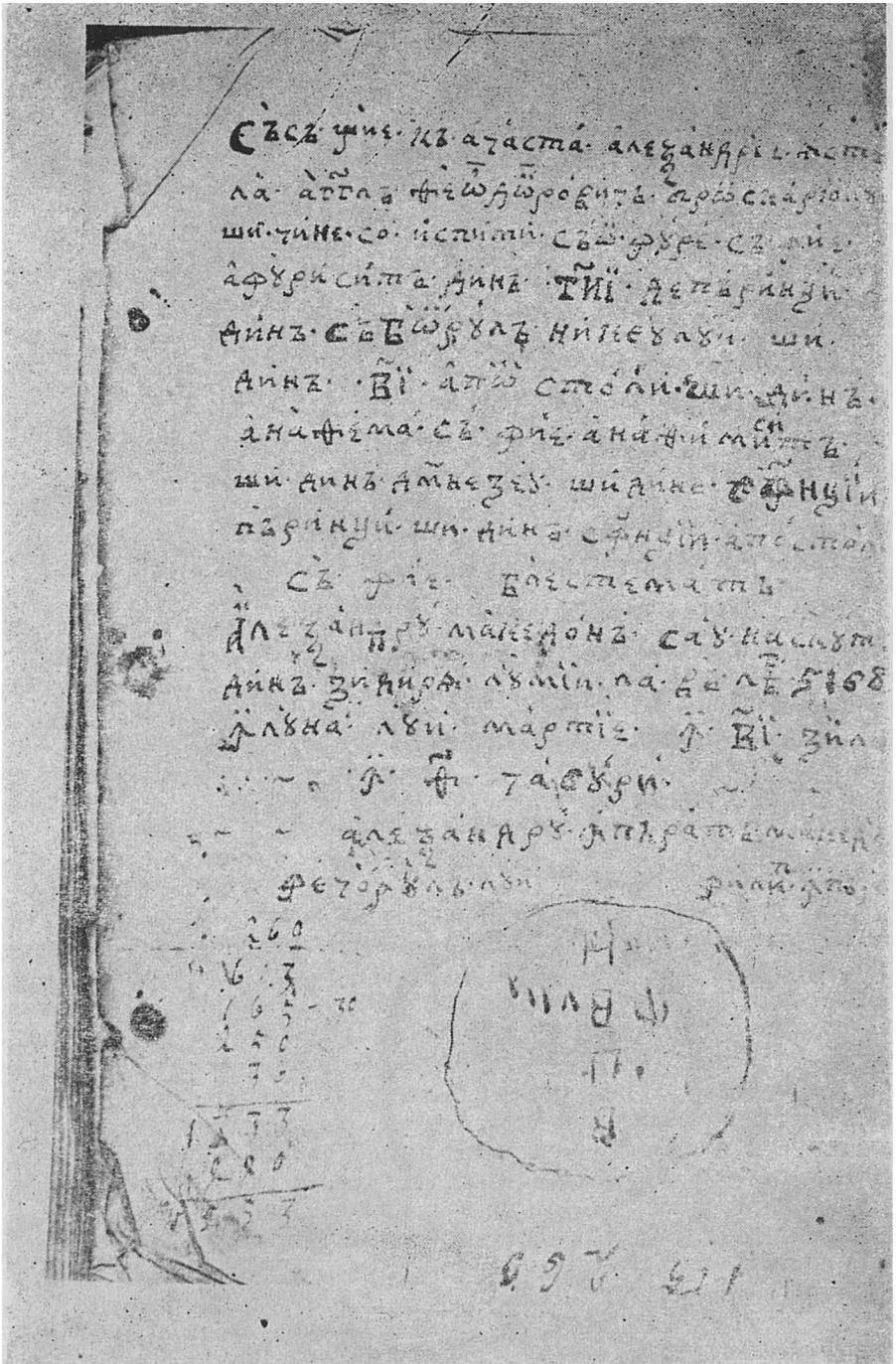


Fig. 2

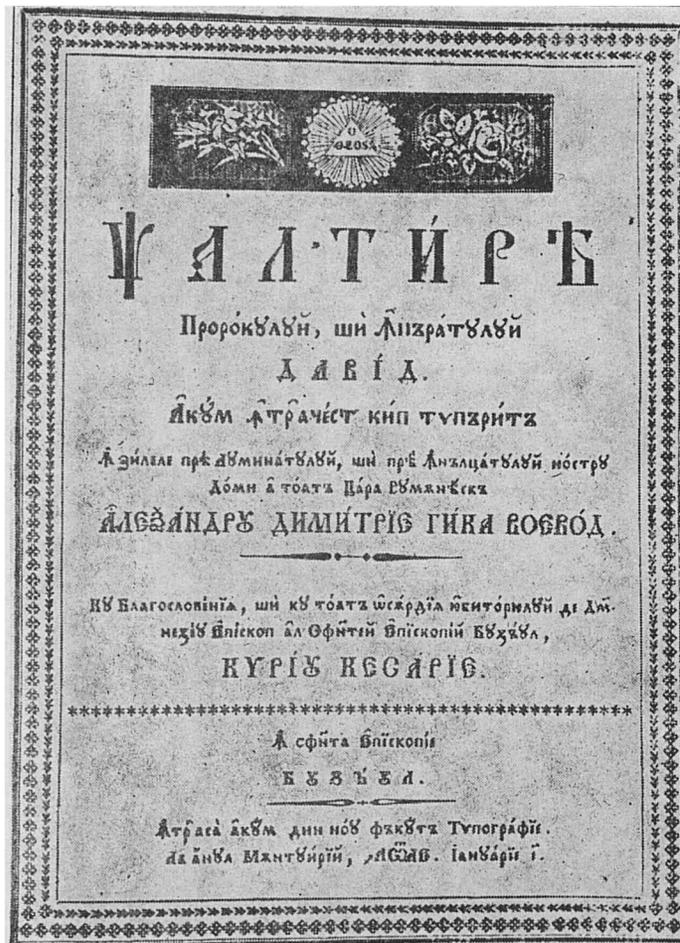


Fig. 5

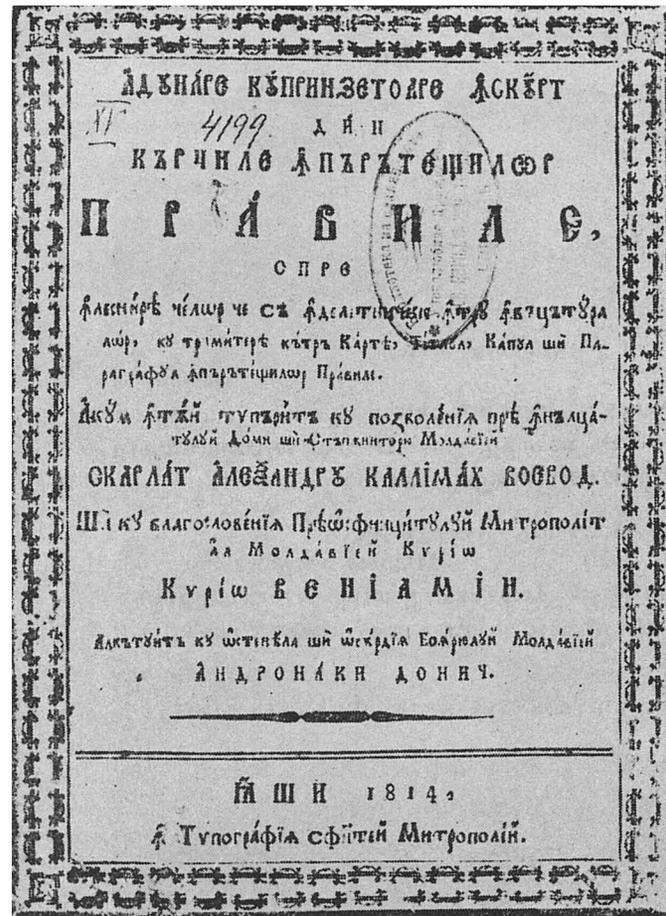


Fig. 6



Т Ж Л К У Й Р С
 ЛІ БУАНГЕЛІА ЧЕ ДЕЛА ІСОАНИНЬ,
 АДМИНИЧІИ ПАЦИАШОРЬ.



СФІЦІИ БУОКАЦІИ ЧІИ ЧЕ АБ АШЪЗАТЪ ЧЕТРИМЕ ДЕНЕФРИКЪ
 КЪ КЪВІИЩЪ, ШИ КЪ КЪВНА СОКОТЪЕЛЪ АДЪЖНАДЪИТЪ, КА
 СЪСІ ЧЕТЪЕКЪ АФІЩЕ КАРЕЛЕ ПРАЗНИКЪ СЪТЪПЖНЕКЪ, СФІ-
 ЦІТЕЛЕ БУАНГЕЛІИ ЧЕЛЕ ЧЕ ПОВЕСТИСКЪ ПЕНТРЪ ПРАЗНИКЪ.
 ПЕНТРЪ ЧЕ ДАРЪ АСТЪЖИ ВИСЪРИКА, ДАСЪКЪА ЧЕТІРИИ БУАНГЕЛІИ-
 АШЪ ЧЕЛШЪ ЧЕ ПОВЕСТИСКЪ ДЕ АБІАРЪ АДЪ ХСЪ, ЧЕТЪЕЩЕ АЧІПЪТЪВРА
 БУАНГЕЛІИ ЧІИ ДЕЛА ІШАННЬ, КАРЪ НИМИКЪ ПЕНТРЪ АЧЕТЕ ПЪР-
 ТЪТОМО ДЕ АДМИНЪ ПРАЗНИКЪ НЪ СЪБМЕ; ПРИЧИНА АЧАСТА, СЪІО-
 БИЦАШОРЬ, АРЪ СОКОТЪЕЛЪ ФОВАРТЕ АНАЛЪ ШИ АДМЕДЕЛІКЪ ШИ
 ВРЕДНИКЪ ДЕ АЪЖИТЬ. ЗІША ДЕ АСТЪЖИ, КА ЧЕА ЧЕ ШТЕ ЗИ
 АТЪХЪ, ШИ АЧІПЪТЪВРА АНЪМЪВРАДЪИ ЗНАСАШОРЬ, ДЕ СФІЦІЕЛЕ
 СКРИПЪТЪВРИ, САЪ НЪМІТЬ БНА: ПЪРЪ ДЕ КРЕЦІИИ, АДМИНИКЪ,
 АДЕКЪ ДОМИКЪКЪ, ДЕЛА НЪМЕЛЕ АДЪВЛАДИ, ЧЕЛЪИ ЧЕ АТЪРЪ АЧА-
 СТА АЪ АБІАТЬ ДНИ МОРЦІИ. АЧАСТА ШТЕ ЧЕ АТЪХЪ ДЕ АЛТЕ
 ЗІЛЕ, ШИ АДЪПЪ ПРИЧИНА ЗИДИРИИ, ШИ АДЪПЪ ПРИЧИНА АНОІРИИ
 НЪКЪМЪВРАДЪИ СЪМЕНІСКЪ. ПЕНТРЪ КЪ АТЪРЪ АЧАСТА АДМЕДЕЛІКЪ,
 ПРНІ АДЪВЕРЪ ДИПЪРЪ НЕ ФІИЩЪ, АЪ АЧЕПЪТЪ ЗИДИРЪ АДЪМІИ.
 ШИ САЪ ФЪКЪВЪ СЪРЪ, ШИ САЪ ФЪКЪВЪ АДМИНИКЪ ЗИ БНА.
 АТЪРЪ АЧАСТА ШИ ЧЕЛЪ ЗІША НЪКЪВЪ АЪ АДЪ ФІО, ПРНІ А-
 БІАРЪ ЧЕ ДНИ МОРЦІИ, АЪ СЪВЪЖИТЬ АНОІРЪ ФІРИИ ЧІИ
 ШМЕНІИ. АТЪРЪ БНА ДЕ СЪЖЕСТЕ, САЪ АДЪПЪ КЪМЪ ЗІЧЕ
 БУАНГЕЛІИТЪЛЪ МАРКО: АБІИДЪ АДМИНИЦА. ЗІША ЧЕ ДНИ ТЪХЪ А-
 СЪПЪТЪМЪЖИИ, САЪ АРЪТАТЬ АТЪХЪ МАРИИ АДЪВЛАДИИ. МИ-
 ЧЕНА ЧЕ КЪ АДЕВЪРАТЬ СЪЖРЪ ИКОНОМИАЕ АЧЪСАПІИИ ЧІИ НЕМЪВ-
 РАДИИ.

Fig. 7

tères variés : dans la première partie de l'ouvrage, la préséance revient aux caractères grand format, en noir et cinabre. Pour la pagination, il a employé les chiffres cyrilliques. Le texte est encadré d'ornements floraux et orné de vignettes de bon goût.

Un autre ouvrage à retenir est un recueil des lois connues sous le nom roumain de *Pravile*, imprimé à Iași en 1814, à l'imprimerie métropolitaine (v. la figure 5). Il s'agit du célèbre recueil de lois fait d'après les Basiliques byzantines par Andronake Donici et publié sous le patronage du métropolite Veniamin Costake. Il faut souligner le fait que ce livre a été imprimé à l'intention « de ceux qui devaient apprendre les lois ». La page avec l'Introduction est marquée d'un cercle (probablement un ex-libris) symbolisant le soleil et à l'intérieur duquel il y a quelques mots illisibles, dont seul le prix a pu être déchiffré : « 15 lei ».

Egalement intéressant nous semble aussi le *Psautier* de Buzău imprimé au mois de janvier 1835, ainsi que sa page de titre l'indique (fig. 6). La pagination en est toujours cyrillique. Une note à peine lisible, datée du 1^{er} février 1848 suggère le nom d'un possesseur, un certain Dencu Lazarov, qui l'a acheté pour 70 lei. Cette fois encore la reliure de cuir a pour support des ais. Une belle estampe avec le Crucifiement orne la couverture ; au pied de la croix, à droite, se dresse l'image de la Vierge Marie, avec pour pendant de l'autre côté de la croix l'apôtre Jean. La couverture postérieure est ornée d'un relief de David couronné et avec un livre dans sa main gauche. Le dessin tient compte très bien des lois de la perspective.

Sur le reste des livres, le maximum d'intérêt semble revenir à un beau livre (fig. 7) qui, à en juger d'après l'impression, d'après ses particularités morphologiques et d'après ses motifs ornementaux, pourrait remonter à la première moitié du XVIII^e siècle. Nous n'avons pas réussi à préciser l'atelier typographique où a été imprimé ce livre roumain, dont la datation exacte ne saurait être faite qu'en le comparant avec les ouvrages analogues mentionnés par la Bibliographie roumaine ancienne. C'est un livre d'enseignements qu'on lisait le dimanche après l'Évangile. Or, la série des livres parus sous le titre de *Cazanie* est assez long.

Un livre précieux est celui enregistré sous le numéro d'inventaire 139, de format 21/32 : c'est un exemplaire incomplet, sans les premières pages. Une fois de plus la pagination use des caractères cyrilliques. C'est un ouvrage imprimé en caractères noirs et rouges sur un papier épais de qualité inférieure. L'ouvrage est orné abondamment et bon nombre de ses lithographies ont une légende expliquant le sujet de la scène reproduite (figs 8 et 9). Il s'agit d'un ouvrage bilingue, vieux slave et roumain, ce qui témoigne de son ancienneté : d'après le contenu, c'est un livre utilisé dans l'intervalle entre les Pâques et la Pentecôte : un *Penticostar*. Mais il pourrait s'agir aussi d'un *Antologhion*, de ce recueil d'offices qui a été souvent réédité justement parce qu'il remplaçait plusieurs livres. Un tel *Antologhion* avec les prières en slavon et les indications et enseignements en roumain a été imprimé par Antim Ivireanul, à Rîmnicu Vilcea, en 1705.

Une autre publication, inventoriée sous le n° 1780, écrite en vieux slave, comporte sur sa première page la note suivante : « Vidacović Milovan, Temesvar 1833 ». C'est un livre d'enseignement religieux sans date (fig. 10). On connaît les liens du premier directeur de la Bibliothèque de Șiștov,

ИПОВІННІ, ГДІ ВЗГЛІДІ ТРІСНІ :
ДА ІЗБІВІТІ ПАГІМІНІ ТІА ШІОБЛАЗНІ
ВІДЖІНІХІ І ПРОСВІТІТІ ДІА ПІША.

ТІДО НОВОЛІПНОС, ТАТКОСГО БІТІ-
ІТВО, НА НІСІА ВЗІМІДІ, СІВІКІУ-
ПІВІСІА СЛОВО БЖІИ. ВІСІДІЖІТІАИ.

ІЗІА СВІТІАИ, І ПРІСВІТІАИ ДНІ,
БІТІАІШІ БЖІТІАІАІШІ ІЖІ НА НІСІА
ВІТІХОДА, ПРОСВІТІАИ ВІЛІКІАА.

КІОЖІ БЖІИТІАІ, ПОСІААІ БІИ СІ
ВІСОТІ, ВІСІАІІННІ ДІ ТВОІ, І
АІДІАІ ТВОІАІ ПОСІА, КІТІ СІПІ
БІТІ ТВОІ.

ВІАІ БГОПОДІБІНІ. СІ АІПІА БІА.
ВІСІПІВІАІТІ, ГДІ ЗІАІШІ, НА ШІА-
ЦІХІ ПОІІА.



ДІ ВІЗІМІСІА НА НІСІА, ДА ПО-
СІАІТІ БЖІИТІАІА МІРІ, НІСІА
ОУГОТОВАША ПРІТІАІ СГО : О-
СІАІШІ ВІСІХОДІНІ СГО, АІГІАІ АІ-
БІАІТІА ТІВКА ЗІАІШІ ПРІВІАІШІ СІВІ.

ОЦІ ЖІІТІ, СГОЖІ ВІНІДІАХІ І-
МАІТІ СІПІВІДІЦІА. ІУІ ЖІ ПРІ-
СІАИ, ВІАІТІ ВІСІАІ АІГІАІ СГО :
ВІЗІМІТІ ВІАІА ІНІАІІ ВІАІА. ВІИ
ІЗІЦІА ВІСІПІВІАІТІ РІКІАИ, ІКІО
ВІЗІМІТІ

ІІ

ВІЗІМІТІ

Fig. 8

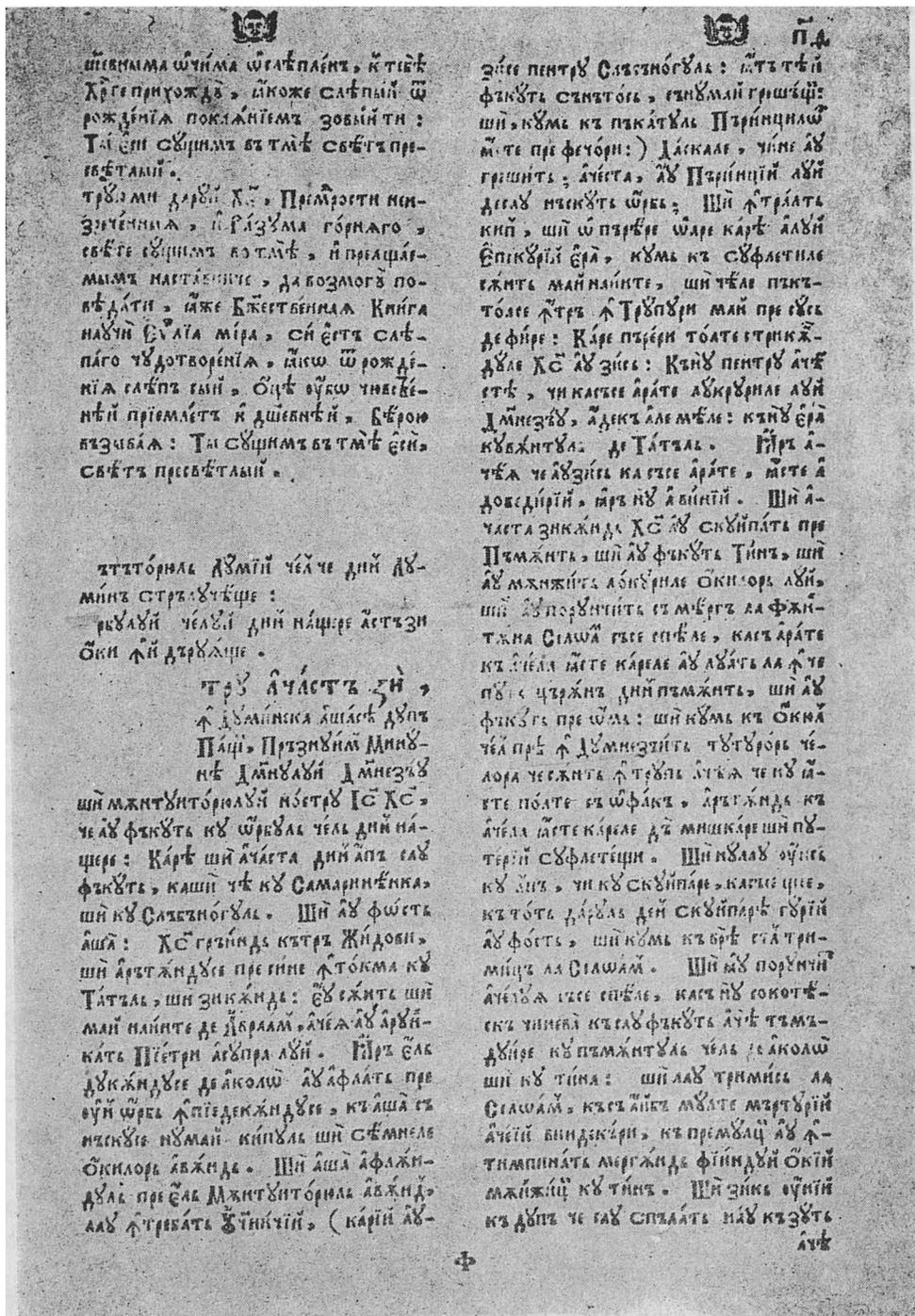


Fig. 9

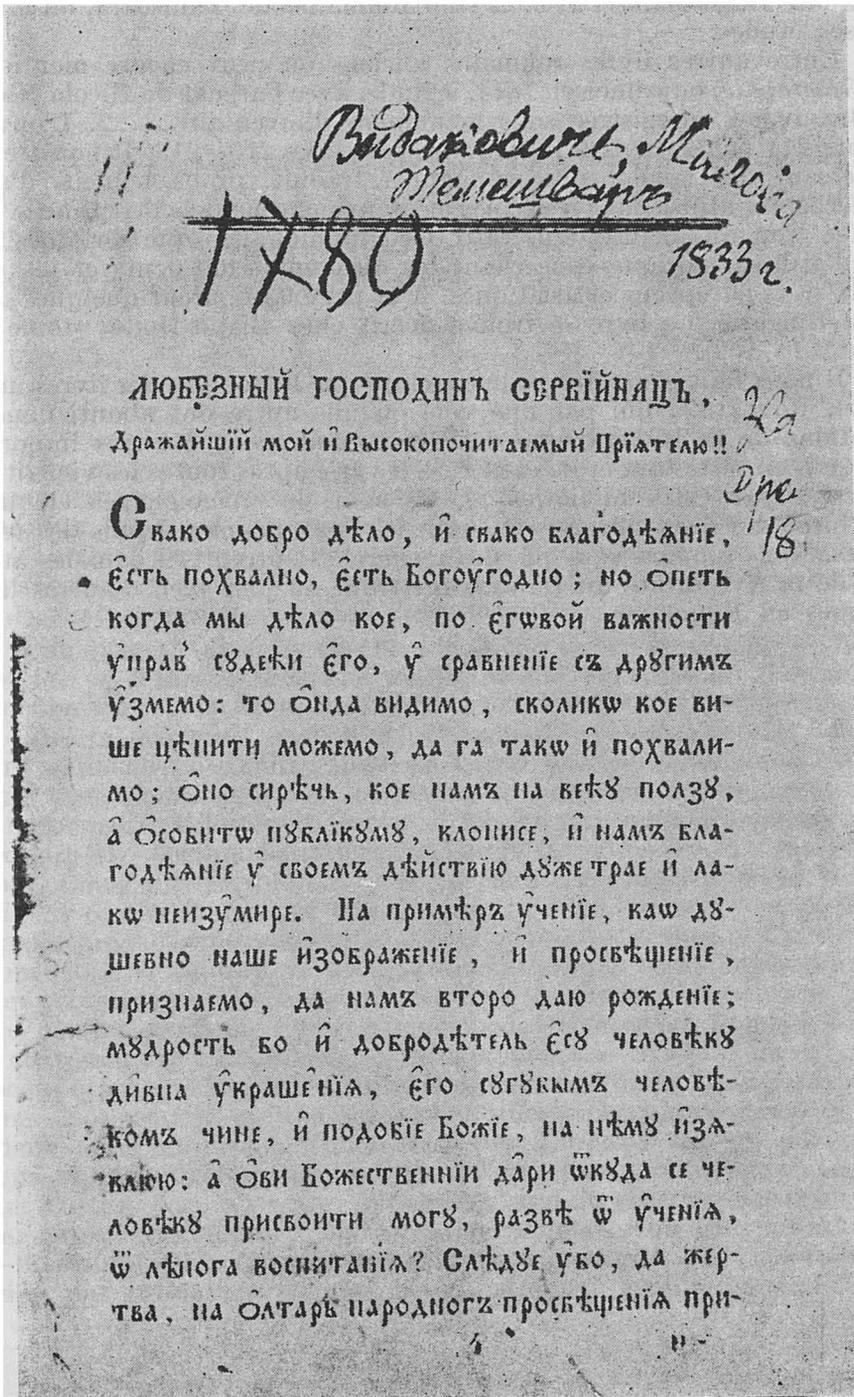


Fig. 10

Alexandre E. Šišmanov, avec la ville roumaine de Timișoara, où il avait fait ses études.

Entre autres livres roumains anciens on peut encore mentionner une *Géographie*, imprimée en 1814, à Bude, avec l'argent de Nicola Nicolau de Brașov, et enregistrée sous le numéro d'inventaire 3722. L'ouvrage compte 214 pages, mais il lui manque les pages 210—213. Il nous semble intéressant de signaler que ce manuel traduit, probablement, d'après Buffier, a été utilisé dans les écoles et qu'une chronologie des princes valaques se trouvait incluse dans cette *Géographie*, ainsi que certaines données d'ordre historique concernant les différents continents et les principaux pays européens et asiatiques. A la page 95 figurent quelques notes sur la Bulgarie. Ce livre se trouve décrit chez Bianu-Hodoș (tome III, pages 101—102).

Il nous faut constater pour conclure que le nombre des livres imprimés en Roumanie, qui par une voie ou une autre ont abouti dans les collections de la Bibliothèque de Šištov, doit avoir été très important pour qu'il en reste tant et de caractère si varié après toutes les vicissitudes traversées par cette bibliothèque. Ce sont des témoignages éloquents de la force des liens culturels unissant les deux peuples depuis des temps révolus. Nous sommes sûrs que des recherches entreprises dans les autres ports de la rive droite du Danube mettront au jour bien d'autres livres imprimés en Roumanie.

PROJECTS OF THE VIENNA STATE PRINTING-HOUSE
(STAATSDRÜCKEREI) FOR THE PUBLICATION OF ROMANIAN
BOOKS IN THE 1850's — A HISTORICAL OVERVIEW OF THE
PROBLEM WITH SPECIAL REFERENCE TO TRANSYLVANIA ¹

MISKOLCZI AMBRUS
(Budapest)

The purpose of this paper is twofold : first, to present the economic importance for the ruling Habsburg circles in the 1850's of putting out Romanian books in Transylvania (and the projected ones) in Vienna, and second, to provide further data on the Romanian publishing activities in Transylvania and on the Romanian readership of that province in the period that preceded the 1848 Revolution.

The interest taken by the Vienna circles in the Romanian publishing activities in Transylvania had an economic substratum. Toward the end of the 1840's, the State Printing-house in Vienna was being modernized with steam machines and high-performance printing-presses, but as orders were slow in coming, these no longer worked at their full capacity during the summer months. Its manager, therefore, was eager to secure orders for national lottery tickets and for the printing of secondary school books ; in the beginning, orders for the latter came only from Austria proper. Being informed about the situation, the Emperor asked Kübeck, president of the Council of the Empire, in 1845, to make proposals for the publishing of some religious books and manuals destined to the "remoter regions" of the Empire, or to a few non-Catholic communities, without thereby burdening the imperial treasury. Realizing the political importance of the problem, Kübeck requested Metternich's opinion who, as was customary of him, added also this minor matter to his foreign policy preoccupation and conferred for a long time on the merits of this undertaking. Noteworthy are the State Chancellor's clear-sightedness, but also his lack of orientation as planner of the Empire's foreign policy. The Vienna ruling circles could not escape a certain 18th-century routine, while Austria was trying to reconsider and impose its Eastern plans. Thus, as Kübeck focused his attention primarily on the publishing of text-books, Metternich was mostly concerned with the possibility of putting out orthodox religious books, although many did realize that

¹ A synthesis of the problem : Hofkammer Präsidial-Akten 1846 : 10262, Finanzarchiv* Wien.

the circulation of these books would help to link the Habsburg Empire's orthodox subjects with the orthodox abroad. On the other hand, as such books were printed only at Blaj (in the printing-house of the Graeco-Catholic Seminar), the Chancellor thought that their supply could be the asset "of the domestic government rather than Russia's, as things have been so far"². Therefore he lent his support to the projects for the publication of Romanian books with the view to strengthening Austria's Eastern position and to discouraging tzarist Russia's influence, which was in concord with the information held by the Chancellory regarding the dependence of the Graeco-Catholic population from abroad on the procurement from Russia of costly Bibles, Gospels and books for the divine service.³

Thus, in the light of Austria's foreign policy, the question acquired also a political aspect. Kubeck outlined a possible state subvention for the publication of orthodox religious books and text-books. However, The Uniate Chancellory considered that publishing was a private matter and did not feel itself bound to acquiesce with the arrangements of the printing-house, asserting the author's right to choosing freely his own publisher, upholding at the same time, current privileges, e.g. those of the Buda University Printing-house. In consequence of this, the Emperor rejected the project of enlarging the State Printing-house, but spurred to the publication of religious and school books for the orthodox population. Since the exclusive privilege of putting out orthodox religious books and text-books throughout Hungarian territory was enjoyed by the printing-house of the Buda University, the Austrians' attention focused on Transylvania.

Vienna asked its chancellories and military council to file in reports from competent clerical and military bodies, a step suggestive of the dimensions acquired by the publishing problem.

The first reports came from the borderguard regiments stationed in Transylvania, but they held little promise for the State Printing-house in Vienna, which could hardly rely for profits on the poor literary requirements of that readership.

No wonder therefore, that the situation outlined by prelate Andrei Șaguna and by school inspector M. Fulea concerning book prices⁴ and the number of text-books needed annually by the orthodox schools of Transylvania aroused the greatest interest. These data are of exceptional value, because the volume of Romanian book production and circulation in Transylvania during the period of the 1848 Revolution has so far been assumed largely from an article by Barițiu, editor of the Romanian newspapers issued in Brașov, entitled "Books, readers" (1843). Featuring the percentage of the Romanian readership in Transylvania, P. Cornea quotes

² Major fragments from Metternich's confessions to Kúbeck in Hofk. Präs. 1846 : 3487 (see Appendix I).

³ Hofk. Präd. 1846 : 10262.

⁴ Ibid., Șaguna's report ; annexed is the price list of Romanian books drawn by Clo-sius, printing-house manager. Fulea's report found separately and annexed to the paper (see Appendix II).

⁵ G. Bariț, *Cărți, cititori*, in "Foaie pentru minte, inimă și literatură", VI (1843), no. 51, p. 404-408.

G. Barițiu, as saying "the most solicited books appeared here only in 500—1500 copies, and for the past twenty years not even these could be sold entirely". One of the causes was, in the opinion of the editor of the Romanian press in Brașov, the smaller number of Romanian readers than expected, because they would read nothing but text-books until the age of 16—20, the teachers failing to stimulate the reading of the classics; besides, translations were bad and books expensive⁶. The above reports concerning the requirement for text-books confirm only in part the opinion of G. Barițiu whose sombre view stems not only from his own experience, but also from his impatience to support the development of Romanian cultural life. The data provided by M. Fulea, the orthodox school inspector, are the most reliable ones for our knowledge of the problems of Romanian public education: they tell us of the eight school manuals and religious books mostly requested by readers, of the number of copies (200—300) sold yearly; of the other six, mentioned in the annexe, only 10—50—100 copies were bought annually by the students of the Sibiu Seminar⁷, by priests, teachers and school-children.

Book prices (as reported by the manager of the Closius publishing-house in Sibiu, and communicated by Șaguna to Vienna) indicate the condition of public education at that time. According to contemporaneous clerical school reports, the number of schools for the orthodox population of Transylvania, which in the 1850's had exceeded half a million people, was of 280—290; of the 25—30 thousand school-age population, as shown in the annexes, only 8—9 thousand attended school⁸. The cost of the books needed by one school amounted to 3—9 Viennese florins (Wiener Währung) and a school-goer had to pay 6—11 pennies (Kreutzers) for his books. These figures are so much exaggerated that we would add to them also the books comprised in Fulea's report, i.e. religious books for the divine service. A statistics of text-books only, reduces the value of these figures by 50 per cent.

It was known, and these data emphasize it, that schooling in the border-guard military zones had yielded good results. School attendance became more regular and the supply of text-books was more satisfactory. The 46 thousand inhabitants from the district controlled by the Orlat Regiment had 80 schools and of the four thousand school-age population three-quarters attended regularly. The head-master of the district estimated the requirement for text-books to an annual of some 150 conventional florins (i.e. 375 Viennese florins); he ordered five catechisms and text-books⁹, which means that the value of the books of one school rose to 4—5 florins, while that of a pupil's books to 7—8 pennies. The overall situation looks quite depressing even when referred to the then conditions. Schooling expenses for the training of a clerk in Sibiu (school taxes and books cost put together) amounted to five Viennese florins¹⁰. Fulea was

⁶ P. Cornea, *Originile romantismului românesc*, Bucharest, 1972, p. 674.

⁷ See Appendix II.

⁸ Kóváry László, *Erdélyország statisztikája*, Kolozsvár (Cluj), 1847, p. 293.

⁹ Kofk. Präs. 1846 : 8798.

¹⁰ Miskolczy Ambrus, *Adatok az erdélyi reformkori hivatalnokértelmiség életformájához*, in "Agrartörténeti Szemle", 1977, nos. 3—4, p. 420.

not at all exaggerating when he wrote that not only among pupils, but among teachers as well, there were some who could not afford buying themselves books, being obliged to teach from manuscripts. Nevertheless, despite these adversities, progress in the field is palpable not only from figures, but also from the Vienna debates around the question of the publication of Romanian books. The special proposal made by Chancellor Jósika Samu for the state-sponsored publication of a manual entitled *Obligațiile celor de jos* (The duties of the lower classes), aimed at curbing the peasantry, and meant to be spread among the orthodox clergy everywhere, indicates that the Chancellor supposed that priests could read¹¹. Another indication of progress is the fact that the orthodox school network came to be a profitable enterprise and its profitability increased as the number of copies in the market grew. According to the Vienna printing-house specialist, of the four books put out in Sibiu in 10—50—100 copies, the cost of three could have been cut down provided 1000 copies, instead of 500, appeared. It was believed that a cut of 2—25 pennies might rise the number of copies to several thousands¹².

Unfortunately, the project came to naught; the Emperor's decision to step up the debates, as well as the efforts made by Pillersdorf's government installed after the Revolution¹³, proved futile. Nevertheless, the project marked a characteristic moment in the blending of the Empire's economic and foreign policies. One perceives the contradictory nature of the economic policy which, in principle, was to turn the Habsburg Empire into a homeland of greater unity and cooperation on the basis of mutual interests or, at least, interrelations¹⁴; it was a policy of securing real economic prosperity beyond the borders of Austria by measures other than those taken by the Chancellery. That is why Jósika Samu himself (who together with his active-conservative partners perceived the free export of agricultural products as a counterpoise to the manufactured Austrian imports, i.e. an incentive for the countries under the Hungarian rule to participate in the upkeep of the entire monarchy) strongly rejected Șaguna's proposal that "the teachers should be strictly notified that books printed in the printing-house of His Majesty the Emperor and King could be used in the educational establishments"¹⁵. Besides, Vienna itself ignored this proposal.

It is obvious that the projects of the Vienna State Printing-house to issue Romanian books would have had a positive and, at the same time, negative effect. Their positive contribution would have been the instruction of the masses of people (if we content ourselves with looking solely at

¹¹ Hofk. Pras. 1846 : 10262.

¹² The reports of the Transylvanian Chancellery provide an overview of the privileges given for the publishing of Romanian books. The preliminary notes to the report filed in 1848 (no. 42) speak about the publishing of Romanian books in the printing-house of Sibiu (see Appendix III).

¹³ Staatsrat 1847 : 6603, Haus-, Hof- und Staatsarchiv, Wien.

¹⁴ Julius Miskolczy, *Gesamtstaatsidee und Wirtschaftspolitik in Ungarn 1790—1848*, A Gróf Klebersberg Kunó Magyar Történetkutató Intézet Evkönyve, VI, Budapest, 1936, p. 188—204; Andics Erzsébet, *Metternich és Magyarország*, Budapest, 1975, p. 143—198.

¹⁵ Hofk. Pras. 1856 : 10262.

¹⁶ In the table annexed to the report the manager of the Closius printing-house mentioned also the book prices in Viennese currency.

the dissemination of reading and writing and not at the substance of progress), but they would undoubtedly have affected in a negative way the printing industry of Transylvania. It is true that the Vienna-published books would have been put on the market at a lower price, benefitting thereby a broader readership (according to the Vienna printing-house specialist it would have been a *de luxe* edition compared to the books put out in Transylvania), but that would have deprived the enterprising Transylvanian of a venture, as happened in many other industrial branches. Fortunately, however, the low price of the printing technology, the import facilities and high protective transport costs enabled the printing business in Transylvania to go its own way, that of local development.

APPENDIX I

E. Exz. schätzbare Note vom 25-ten Febr. 1. Js. 8840/P.P. 1845 hat die Frage: wie die in dier hiesigen Staatsdruckerei vorhandene typographischen Mittel am zweckmäßigsten zu benützen waren? zum Gegenstande, eine Frage, die mehr als eine Seite zu interessanten Erörterungen darbietet, und daher eine desto vollständigere und aufmerksamere Lösung erheischt /.../ So wie der ganze Reichtum an Alphabeten, welchen jene K. K. Anstalt besitzt, in zwei Theile, den abendländischen und den orientalischen zerfällt, ebenso muß nach E. Exz. sehr richtige Bemerkung die Gesamttätigkeit des Instituts sich in diesen zwei Hauptrichtungen bewegen.

Die Beschaffung welche E. Exz. demselben für die abendländischen Sprachen zuzuwenden gedächten, finde ich in allen Beziehungen angemessen. Zu den Werken aber, welche, als in diese Sektion gehorig, in der Staatsdruckerei aufgelegt, und zu möglichst geringen Preisen hinausgegeben werden sollten, möchte ich aus wichtigen Rücksichten jedenfalls die im a. h. Handschreiben vom 15 November 1845 berührten Religions und Unterrichtsbücher für die entfernteren Provinzen, und namentlich die Bibeln, Evangelien und Liturgien zum Gebrauche der griechisch nicht unierten Bevölkerung des Kaiserstaats zählen, welche in Zukunft die Wohltat eines wohlfeileren Bezugs dieser Bücher, die meines Wissens bisher in der österreichischen Monarchie in der einzigen Druckerei zu Blasendorf in Siebenbürgen, jedoch zu unverhältnißmäßig hohen Preisen zu finden waren, der eigenen vaterländischen Regierung und nicht mehr Rußland zu verdanken haben sollte. Meinerseits kann ich daher wünschen, daß die Verhandlung welche Eu. Exzellenz in Folge des erwähnten kaiserlichen Handschreibens mit den Präsidien der vereinigten, der ungarischen und der siebenbürgischen Hofkanzlei anküpfen und die vielleicht später auch noch der Hofkriegsrath mit Hinblick auf die ihm unterstehenden so zahlreichen griechisch nicht unierten Bewohner der Militärgrenze einzubeziehen seyn dürfte, zu einem gleichlautenden Antrage führen möge.

Was den orientalischen Theil betrifft, so bin ich ebenfalls damit ganz einverstanden, daß, nachdem Oesterreich zur Cultivierung der morgenländischen Sprachen vorzugsweise berufen ist, die Wirkungsfähigkeit der Staatsdruckerei in dieser Richtung bedonders in Anspruch zu nehmen und etwa nach Bedarf noch weiter zu vernehmen seyn würde.

Indem ich daher weder gegen die angetragene Annahme und Drucklegung orientalischer Werke in- und ausländischen Gelehrten auf deren eigen Rechnung oder, unter den von Eu. Exzellenz bezeichneten Modalitäten und Bedingungen, auf Kosten der Staatsdruckerei, noch gegen den vorläufigen Nichtverkauf orientalischer Matrizen und Lettern, noch endlich gegen die für gewisse Fälle vorgeschlagene Drucklegung besonders seltener und gehaltvoller Manuskripte der Hofbibliothek irgend etwas zu erinnern hätte, würde ich mir lediglich zu bemerken erlauben, daß die Bestimmung, ob ein derlei Privatwerk seiner Nützlichkeit wegen die Drucklegung auf Staatskosten unter den angegebenen Bedingungen verdienen, und welche von den fraglichen Manuscripten zu gleichen Zwecke vorzuzwählen wären, allzeit nach dem Urtheile sachkundiger Orientalisten erfolgen und der Druck selbst auch durch solche Männer vom Fache geleitet und überwacht werden mußte /.../.

APPENDIX II

Reverendissime Domine Orphanotrophii Regalis Director, et interimarum Scholarum Normalium Inspector! Domine mihi colendissime!

Dignata est Reverendissima Dominatio Vestra, medio aestimatissimarum Litterarum de dato 17^{to} May anno curso exaratarum in sequelam emanati eatenus gratiosissimi altioris Jussus me ad resolutione subsequarum questionum ulterius provocare et quidem

1^o Num libri religiosi, et institutionem popularem apud Disunitos in Magno hocce Principatu pro scopo habentes in heic readnexo cathalogo specificati sumtibus Consistorii Nonunitorum typis vulgentur, et quo pretio? quantive dividantur? vel vero

2^o an Typographus Georgius de Klosius eosdem Libros ab Auctoribus ad se, et erga quale honorarium reluat? porro

3^o Idem Klosius impressos per se questionatos Libros quali pretio distrahere soleat? et

4^o Quot exemplaria ex quovis Libro incirca annuatim distrahi consueverint?

Cujus Officiosae Provocationis in sequelam, obsequiose refero, et quidem promisso quoad 1^{am} questionem eo: quod subversantes Libri nequaquam sumtibus Consistorii typis excudantur, cum Consistorium Fundo ad supportandos tales sumtus desiderato destinantur, sequaciter tales per Consistorium neque distrahantur; quoad reliquas vero questiones eo: quod illae per me non aliter resolvi quiverint, quem audio praevis in absentia Typographiae Proprietarii Coronae domiciliantis, ejus Curatore Samuele Schiller, qui ad illis sequenti modo se declaravit, et quidem

ad 2^{am} quod questionati Libri per respectivos Auctores circa solutionem alicujus honorarii pro impressione Typographiae oblati fuerint, ideoque tam vili pretio, ut inferius attingetur veniri expositi sint; valachi namque disuniti paupertate pressi, si iidem libri elevatori venderentur pretio — quod utique fieri deberet, si auctoribus honoraria solverentur — tales sibi maxima in parte procurare nequirent. De relique possibile sit quod pro talibus libris qui recentiori tempore recusati sunt, moderni Proprietarii Prodecessores occasione primitivae eorum impressionis respectivis auctoribus aliquod honorarium dederint, eatenus tamen nihil certi sibi constet.

ad 3^{am} Distractionis pretia cujusvis Libri in praeaccluso Cathalogo per ipsum Typographiae Curatorem propria manu inserta haberi — excepto unico sub ultima positione consignato, velut non hic, sed Budae typis vulgato — quae pretia tenui mea opinione sat moderata esse videntur.

ad 4^{am} Ex subversantibus Libris illi qui magis quaerentur, quive sub positione cathalogi 1^a, 2^a, 4^a, 5^a, 6^a, 7^a, 10^a et 11^a specificati occurrunt, annuatim in circa 200. ad summum 300. exemplaria, ex reliquis autem minus quositis a 10. usque 50. ad summum 100 exemplaria annuatim distrahi solere; quod assertum considerata circumstantia illa mihi etiam nota, quod plures Ludimagistri ob paupertatem sibi necessarios Libros procurare haud queunt. Juvenes, ex propriis aut aliorum juvenem Libris, et persaepe etiam ex manuscriptis per se concinnatis docere soleant omnino probabile esse videtur.

De reliquo subjungebat fatus Typographiae Curator sumtus impressionales unius Libri, seu constitutivum ejus pretium esse variabile, dependereque a minori aut majori imprimendorum exemplarium numero — sequaciter illud fixe nec determinari posse.

Quibus revelato mihi per Eadem Prolandatam desiderio, et respective emanato altiori gratioso jussu pro possibili satisfaciens, distincto aestimii et venerationis cultu persisto Reverendissimae Dominationi Vestrae

humillimus servus
Moyses Füle
Scholarum Nonunitorum
Director

Cibinii die 3^a Junii 1846

Cathalogus

Librorum Relationi sub 8^a Aprilis 1846 Numeroque Directorale 26. Reverendissimo Domino Scholarum Normalium Inspectori Ludovico Reinisch praestite, adnexarum

1^o Libellus elementaris nominum hungaricis et cyrilianis litteris impressus pro syllabisatione et lectione parvulorum compositus. 24 × V.V.

2^o Libellus liturgicus omnes orationes sub decantatione Liturgiae lectu et cantu necessarias continens. 12 × V.V.

3^o Libellus Normalis regulis bene legendi et orthographice scribendi, nec non varias sententias morales, et doctrinam contra superstitionem et falsas opiniones, ut et regulis sanitatis docens. 18 × V.

4^o Catechismus de Fide, Charitate, spe et oratione, 15 V V.

5^o Caslav Breviarium seu liber orationes matutinas et vespertinas pro 7. septimanae diebus destinatas, ut et orationes Confessionis et Communionis, nec non orationes ad B. M. Virginem et Chronologiam 12 Mensium continens 1 F 15 × V V

6^o Psalterium seu liber psalmorum Davidis Regis et Prophetarum psalmos laudatos, gratis actios et spiritui corporique necessaria a Deo petitoris. 1 F 6 × V V.

7^o Historia antiqui et Novi Testamenti. 12 × V V

8^o Expositio Evangeliorum et Epistolarum Dominicalium et Festivorum dierum. 35 × V V

9^o Synopsis S. Scripturae veteris et novi foederis. 25 × V V.

10^o Libellus moralis I. dialogos continens, quorum primus super officiis, hominis erga semet ipsum, super parsimonia contra prodigalitate, ignaviam et avaritiam. 2^{us} super officiis erga alios utpote Deum, terrae, Principem, superiores et omnes homines, super ortu Caesarum, judiciorum, legum, militum, contributionum, super evitatione lurti, defraudationis, falsitatis, mendacii et immanis sperjurii 3^{us} super officiis consolictis, ergo domesticos et miseros 4^{us} super conscientia spiritus et super Religione, disserit. 21 V.V.

11^o Libellus officiorum subditorum erga suum Monarchum 12 × V V,

12^o Octoich seu libri 8 tomorum super resurrectione Domini Nostri Jesus Christi pro cantu redactorum 1 F 10 × V V.

13^o Epistolographia 20 V.V.

14^o Arithmetica Budae impressa. 30 V V.

APPENDIX III

Im Jahre 1787 wird dem Buchdrucker Barth (jetzt Closus) gegen Vertrag auf sechs Jahre der Verlag der nicht-uniten Schulbücher überlassen, da — wie das Dekret sagt — nicht zu erwarten ist, daß die nicht-Uniten aus der Buchdruckerei in Blasendorf die Schulbücher nehmen wollen.

Auf dieselbe Zeit erhielt mit demselben Dekret Hochmeister den Verlag der übrigen Schulbücher für die National-Schulen.

Dieser Vertrag wurde weder mit dem einen noch dem andern erneuert, und dem letzten der Verlag im Jahre 1837 auch ausdrücklich abgenommen; jener der nicht-uniten Schulbücher kam bisher noch nicht zur Sprache, und so der fernere Verlag derselben durch Closus stillschweigend geduldet.

Da er nun nur eine auf eine bestimmte längst verfloßene Zeit erteilte Erlaubniß zu diesem Verlag erhalten; so konnte sowenig er als die Basalfaler Druckerei — die überhaupt gar kein eigenes Privilegium besitzt — und schon im Jahre 1787, ausdrücklich beseitigt worden, etwas dagegen einwenden, wenn der Druck der für nicht-uniten Glaubensgenossen bestimmten Schulbücher in der Staats — oder was immer für einer anderen Druckerei besorgt wurden.

LA FONCTION IDÉOLOGIQUE DE LA LITTÉRATURE EN LANGUE GRECQUE DES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES AU XVIII^e SIÈCLE

CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU

Ces dernières décennies, de nombreuses études roumaines et grecques ont souligné le caractère militant-politique de la littérature du Sud-Est européen au XVIII^e siècle et au début du XIX^e s. Toute une série d'écrits littéraires occidentaux, traduits en roumain et en grec, qui ont participé à la diversification et à la laïcisation de la culture, étaient sans doute destinés au « divertissement » ou aux « loisirs »*, mais en même temps ils préparaient les esprits pour la lutte nationale et sociale, hâtaient même la formation du citoyen, dans l'attente des institutions qui allaient les parfaire. Avant d'avoir un enseignement moderne et une presse qui assume la fonction éducative dans la vie sociale et politique du pays, la littérature et surtout les romans et les nouvelles traduites des langues occidentales mettaient en question les plus passionnants problèmes du gouvernement, des rapports entre dirigeants et sujets, des droits et des obligations des citoyens. Elles synthétisaient — sous la forme attrayante d'aventures palpitantes — l'expérience politique des États européens et reflétaient l'évolution que la pensée politique avait parcourue depuis la conception de la monarchie de droit divin, jusqu'à celle de la monarchie limitée. Sur le plan social, elles posaient la question de l'égalité en droits, de l'impartialité de la justice et, en général, de la lutte contre les abus. Dans le *El Criticon* de Balthasar Gracian, comme dans *Les Aventures de Télémaque*¹ de Fénelon, par exemple, le pouvoir monarchique est commenté et censuré, sans doute dans les limites d'une idéologie encore monarchiste. Dans *Le voyage moral de Cyrus*, de Ramsay², ou dans *Le voyage du jeune Anacharsis*, de Jean-Jacques Barthélemy, le patriotisme des Grecs est stimulé par les images évocatrices du passé glorieux. Enfin, les nouvelles de Rétif de la Bretonne, traduites par Rigas (*L'école des amants délicats*)

* Cette direction, dans nos recherches sur l'évolution de la mentalité roumaine reflétée dans les lectures de divertissement, a eu pour point de départ, cette dernière décennie, les ouvrages de notre collègue Alexandru Dușu. Voir surtout: *Un livre de chevet dans les pays roumains au XVIII^e siècle: Les Dits des Philosophes*, dans « Rev. étud. sud-est europ. », 1966, 3—4, p. 513—533, *Coordonate ale culturii românești în secolul XVIII (1700—1821)*, Bucarest, 1968.

¹ Récemment, la thèse de doctorat d'Ileana Virtosu, *Fénelon en Roumanie (1750—1850)* fait une étude philologique, linguistique et de littérature comparée de l'ouvrage de Fénelon et établit sa réception dans la culture roumaine par la filière neogrecque et directement du texte français, en constatant l'existence de 4 traductions roumaines et de 13 manuscrits.

² André-Michel Ramsay, l'ami et le disciple de Fénelon, a été « un promoteur de la franc-maçonnerie en France, dans le premier quart du XVIII^e siècle ». V. Pierre Barrière, *La vie intellectuelle en France du XVI^e s. à l'époque contemporaine*, Paris, 1961, p. 356.

adaptaient au climat social-politique des Principautés Roumaines et de l'Empire ottoman une littérature imprégnée des récentes conquêtes de la Révolution Française ³.

Le terrain était d'ailleurs préparé, dans les Principautés, pour de pareilles lectures. La culture roumaine avait connu, dès les XVI^e—XVII^e siècles, toute une littérature parénétiq ue byzantine, ainsi que le célèbre écrit de Guevara, *L'Horloge des Princes*, dans l'adaptation de Nicolae Costin (qui avait mis son empreinte sur l'éducation des jeunes fils de prince : Constantin Duca, Antioh Cantemir, Mihai Racoviță, les poussant à une politique de réformes sociales) ⁴, ou encore le *Théâtre Politique* d'A. Marlianos, dont la lecture a longtemps contribué à la formation des jeunes Roumains, jusqu'à ce qu'il fut tombé en désuétude ⁵.

Parmi ces textes littéraires à facture de roman historique, qui ont circulé dans les pays roumains — sous forme manuscrite — le roman baroque *Argenis* ⁶, de John Barclay ⁷, publié à Rome, en 1622, en latin, retient notre attention. Défini par certains historiens littéraires comme « un traité politique sous forme de roman » ⁸, *Argenis* est une allégorie politique « à clef », dans laquelle l'action se passe en Sicile, ayant pour thème les conflits qui opposent les prétendants de la fille de Méléandros, roi de Sicile. Le sujet n'est qu'un simple prétexte, les épisodes les plus inattendus se succédant à un rythme qui rend impossible un résumé de l'action. L'auteur se propose surtout de discuter les problèmes de la vie politique anglaise ⁹, pendant une période de crise du pouvoir central, quand l'autorité de la monarchie était menacée par la montée du pouvoir nobiliaire. La richesse des idées exprimées par l'auteur, tout au long des péripéties compliquées des personnages d'*Argenis*, rendrait même possible leur présentation systématique, c'est-à-dire : *idées morales, idées politiques et principes de gouvernement* (monarchie absolue, tyrannie, despo-

³ Panaiotis Pistas, l'étude introductive du volume *Rigas Velentinis, Σχολή τῶν ντελικάτων ἐραστῶν*, Athènes, 1971.

⁴ Victor Papacostea, manuscrit dactylographié (*L'éducation et l'instruction des princes*) faisant partie d'un projet de traité de l'histoire de l'enseignement roumain. V. l'édition récente : G. Ștrempel, *Ceasornicul domnilor*, de Antonio de Guevara, Bucarest, 1976.

⁵ Al. Duțu, *Les livres de sagesse dans la culture roumaine*, Bucarest, 1971, p. 129—131.

⁶ L'intérêt de ce texte m'a été signalé par le Prof. Alexandru Elian, auquel j'exprime ma gratitude par cette voie également.

⁷ Ecrivain écossais (1582—1621). Etant né en France, il est revendiqué par les Français aussi. Voir *Nouvelle Biographie Universelle*, Paris, 1853, IV, p. 471—472. Après son ouvrage « De potestate papae », il fut accusé d'hérésie. Son père, fervent catholique, avait consacré son œuvre à la cause royale, en défendant l'autorité du monarque contre les théories révolutionnaires. Voir Douglas Bush, *English Literature in the Earlier Seventeenth Century*, Cambridge, 1961, p. 205—206. « *Argenis* » et « *Euphormionis Satyricon* » sont considérés par les historiens littéraires comme étant les plus importants écrits de Barclay.

⁸ *Argenis* est caractérisé par une chronique du début du XVIII^e siècle, dans les « Mémoires de Trévoux » : « Il s'agit d'un roman baroque auquel ne manquent ni travestis, lettres dissimulées, voyages, expéditions navales, poursuites, assassinats, fausses morts, cavernes souterraines, forêts, méprises ; ni le bruissement et la complication de l'intrigue, ni la succession de narrateurs différents, ni les combats, ni la reconnaissance finale. » Voir *Les Mémoires de Trévoux*, Lyon, 1975, p. 42—43, analyse universitaire de cette publication jésuite.

⁹ Les personnages allégoriques correspondaient apparemment aux principaux représentants de la Cour d'Henri III (Méléandros = Henri III, Poliarchos = Henri IV, Arcombrotos = un prince soumis au roi de France, Licogenis = le chef de la guerre civile, Radirovanis = le roi d'Espagne, alors que Nicopompos = John Barclay).

tisme éclairé)¹⁰. Des passages entiers pourraient être pris du « bréviaire du courtisan ». Nous glanerons quelques-unes de ces idées, en parcourant les manuscrits grecs de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, qui contiennent cette traduction¹¹, afin d'essayer d'établir ensuite, dans

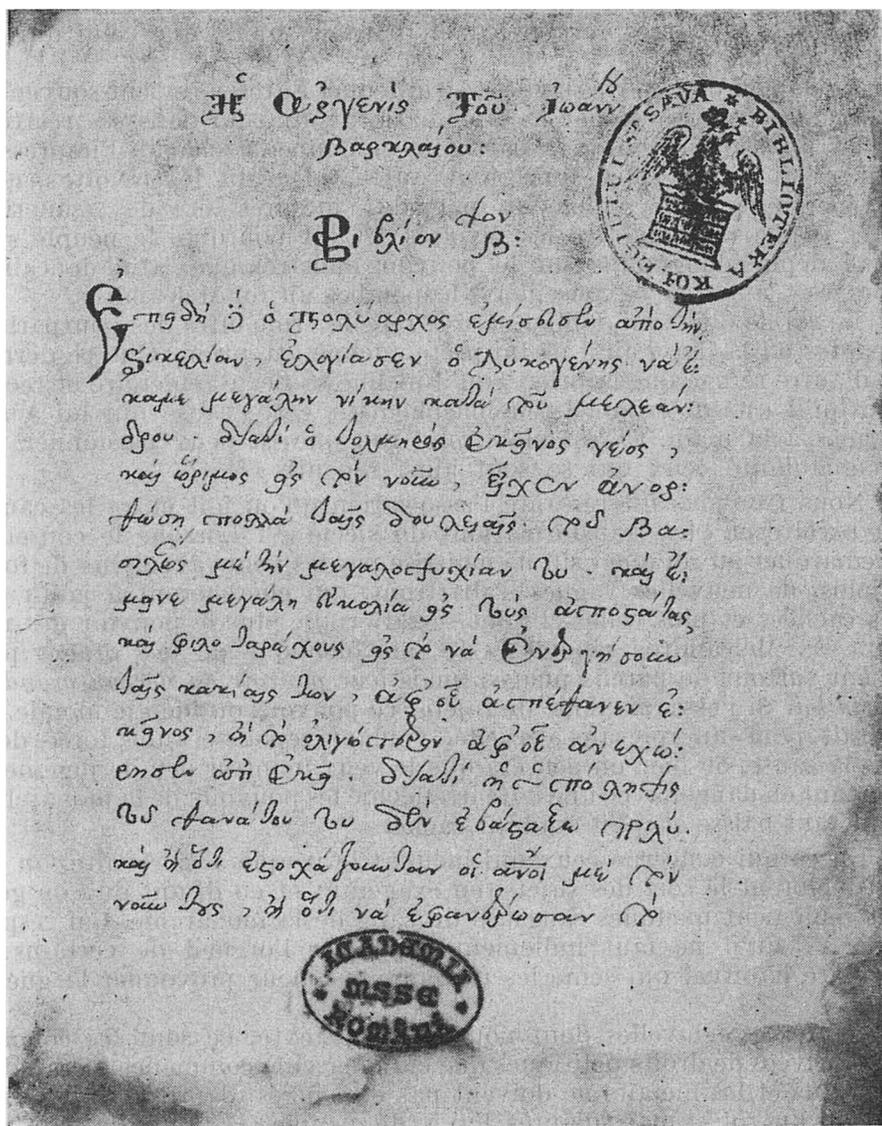


Fig. 1

¹⁰ *Les Mémoires* ..., p. 46 : « ... l'Argenis est riche d'enseignements de toutes sortes. On peut y trouver des exposés sur l'état du royaume, sur la manière de gouverner, sur les différentes formes de gouvernement (démocratique, aristocratique, monarchique).

¹¹ Bibliothèque de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie (dorénavant B.A.R.), mss. gr. 488 et 605, qui contiennent les livres II, III et IV. Ce sont donc le I^{er} et le V^e livres qui manquent à cette traduction.

quelle mesure le traducteur grec des Principautés les considérait utiles et correspondant aux réalités sociales-politiques de cette époque.

Le leitmotiv de cet écrit politique est le souci pour une monarchie puissante mais juste, dans laquelle le roi serait bon, mais sans être faible, car pour gagner l'estime du peuple il faut être courageux et vaillant : « aucun roi n'est aimé plus fidèlement par ses sujets, que celui qui sait se faire craindre »¹².

Le danger des guerres civiles — sur lequel Barclay revient souvent — ne peut être écarté que par la diplomatie du roi, qui dans ses relations avec les nobles doit éviter la partialité et donner à chacun l'impression « qu'il se fie à lui plus qu'à tout autre. » Devant les révoltes, qu'il soit énergique, car seulement par des mesures et des sanctions sévères il pourra soumettre les révoltés. « C'est pourquoi le peuple s'est reporté depuis longtemps sur le pouvoir monarchique, afin de calmer ces orages », explique le conseiller Nicopombos au roi Méléandros.

Le roi ne doit rien oublier et si le rebelle armé offre des pourparlers, des pactes ou la paix, qu'il ne lui prête aucune attention. Que ce dernier n'ait d'autre refuge que la prière, qu'il incline sa fierté téméraire et reconnaisse qu'il est un criminel, en blasphémant cette cause qui lui a mis les armes à la main. « C'est alors, oh ! roi, que tu peux pardonner par ta magnanimité ceux qui se sont ainsi repentis »¹³.

Nous trouvons intéressante l'association qu'on fait entre les causes de la révolte et « les transformations du siècle »¹⁴. Lorsque le conseiller fait remarquer au roi que « s'il ne maîtrise pas les vents avec plus de force qu'Aiolos, de nouvelles vagues s'abattront, qui chercheront à jaillir des forces cachées et plus celles-ci vont se raffermir, plus le pouvoir des rois faiblira »¹⁵, Méléandros répond : « Je sais bien que de tels orages proviennent surtout de pareils nuages, mais *leur pouvoir est devenu grand et il fait la loi*. Si j'essayais donc de rejeter ce pouvoir, ou bien le monde me prendrait pour un roi sans cervelle, voulant repousser une force dont je suis la cause, ou bien on pensera que je veux montrer peu de jugement, en mettant en danger avec une hâte irréfléchie les pouvoirs de la monarchie, qui ont tant baissé et qu'il faudrait cacher »¹⁶.

En ce qui concerne ceux qui incitent le peuple à la révolte, on dit qu'ils déplorent le sort des sujets, en exagérant et en disant qu'« on gonflerait seulement quelques sangsues du sang de la monarchie, qui respire à peine... qu'il ne faut nullement supporter l'orgueil de certains... le prétexte habituel qui sème les mésententes, pour provoquer la guerre civile »¹⁷.

Ces forces nouvelles dont nous parle le texte, ce sont les couches sociales privées de droits politiques que la monarchie commence à craindre. « Les vertus et les méfaits ne doivent pas être jugés d'après la loi — conseille-t-on au roi — mais d'après l'avis du peuple »¹⁸. Cette crainte des

¹² B.A.R., mss. gr. 605, p. 221.

¹³ *Ibidem*, p. 391—394.

¹⁴ *Ibidem*, p. 417.

¹⁵ B.A.R., mss. gr. 488, p. 48—49.

¹⁶ B.A.R., mss, gr. 506. p. 371.

¹⁷ *Ibidem*, p. 377.

¹⁸ *Ibidem*, p. 388.

masses qui « lèvent les armes contre le pouvoir monarchique »¹⁹, ainsi que le souci de respecter « la manière dont le peuple comprend le bonheur »²⁰ sont, sans doute, des éléments nouveaux de la pensée politique sous un monarque absolu.

Le même souci pour le bien-être du peuple paraît également dans la mesure prise contre certains oppresseurs du peuple : « qu'ils n'aient pas le pouvoir de lever les impôts royaux, ni de charger les maisons des

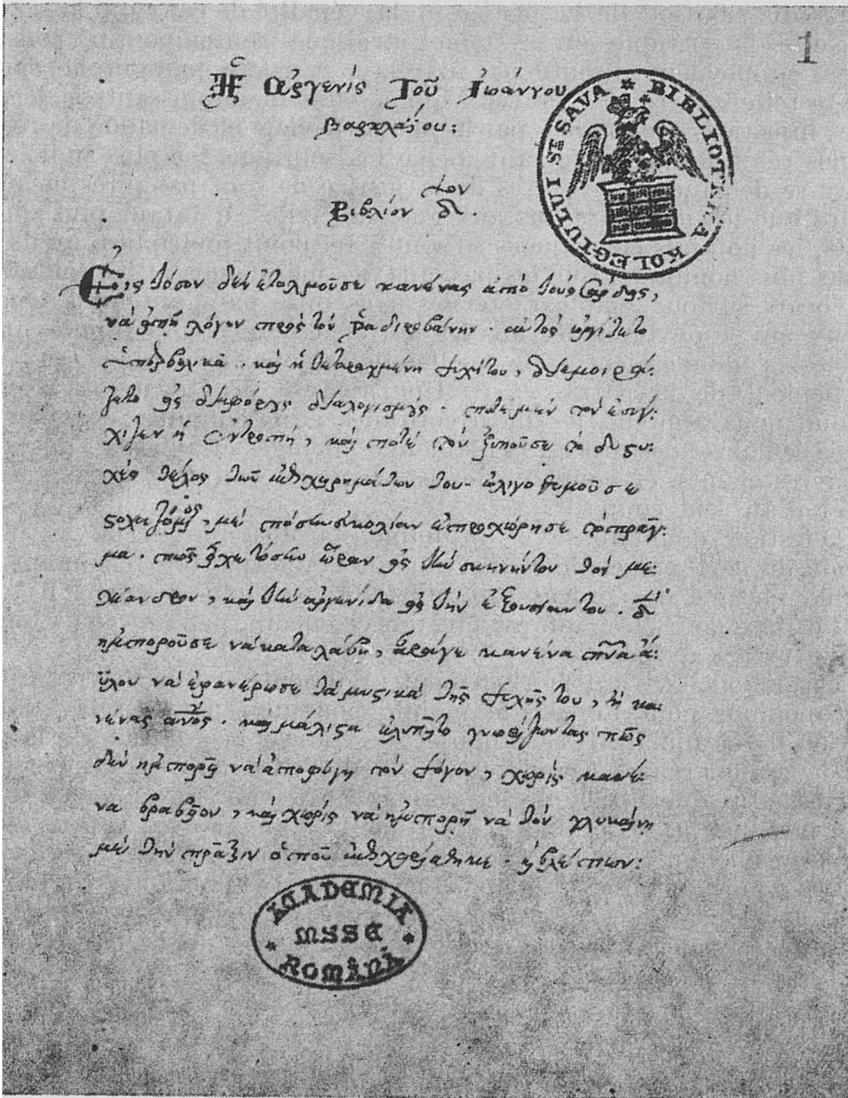


Fig. 2

¹⁹ Ibidem, p. 423.

²⁰ B.A.R., mss. hgr. 488, p. 102.

pauvres, ni de les leur mettre en gage de manière abusive et de ne jamais les laisser en paix. Mais que le pouvoir appartienne aux bourgeois, que ceux-ci nomment les hommes qui lèvent les impôts avec tolérance et périodicité »²¹. En parlant de ces fonctionnaires abusifs, Barclay dit : « et il ne gagne jamais aussi bien que des maisons des pauvres dans lesquelles on trouve à peine de quoi payer l'impôt »²². D'où le conseil : « qu'il pense et qu'il écrive sur la manière dont le peuple pourrait être soulagé de ces charges »²³.

La distribution de la justice et la vénalité de ceux qui la servent, c'est-à-dire la critique du système juridique contemporain, constitue un sujet amplement discuté par Barclay, dans un paragraphe spécial. Le texte reflète la révolte de ceux qui assistaient impuissants à de nombreuses injustices provoquées par la justice féodale et demande de réaliser certaines réformes, en suggérant même les solutions les plus judicieuses. Barclay se demande si les tares de la justice ne sont pas pires et plus à craindre que les malheurs dus aux guerres civiles, d'autant plus que les avocats, les notaires et les juges se sont à tel point multipliés, qu'ils sont devenus plus nombreux que les paysans, les marchands et les soldats »²⁴. Les avocats surtout sont caractérisés sans pitié par l'auteur d'*Argenis* : « si ceux qui se dévorent les uns les autres avec de telles fraudes insupportables, s'adonneraient à de meilleures actions, ils seraient eux aussi un ornement de la patrie... »²⁵ Une analyse pénétrante du système juridique nous apprend les incorrections et la cupidité des juges, la « durée séculaire » des procès, la manière dont juges et avocats « détruisent les pauvres clients, en coupant morceau par morceau ceux qu'ils auraient pu tuer d'un seul coup »²⁶.

Question douloureuse et insoluble, la distribution de la justice apparaît de ce texte comme une calamité et le pauvre réclamant, une véritable victime des procès interminables, au bout desquels il tombe vaincu et fatigué²⁷ et ce qui est plus grave encore, perdant toute dignité humaine (*ἀνθρώπινῆς αἰσθησις*)²⁸.

Un dialogue vivant et richement argumenté par le prêtre Antéor et Nicopombos nous dévoile le mobile poursuivi par Barclay dans la rédaction de ce roman. Il se propose « de rouvrir la question de la décadence de la monarchie ». Dans ce but, « il enlève les masques des personnes perverses, afin que le peuple les connaissent, pour savoir ce qu'il peut espérer et ce qu'il faut craindre, ainsi que la manière dont il peut revenir sur le droit chemin et comment évincer les envieux ». Mais l'interlocuteur de Nicopombos réplique qu'il ne faut pas rendre publiques de pareilles choses, car montrer certains faits condamnables « plus nombreux que ceux que le peuple connaît », signifierait « alimenter davantage sa haine, qui est déjà assez forte à son égard »²⁹.

²¹ *Ibidem*, p. 610—611.

²² *Ibidem*, p. 610.

²³ *Ibidem*, p. 621.

²⁴ B.A.R., mss. gr. 605, p. 612—613.

²⁵ *Ibidem*, p. 614.

²⁶ *Ibidem*, p. 618.

²⁷ *Ibidem*, p. 623 et 626.

²⁸ *Ibidem*, p. 618.

²⁹ *Ibidem*, p. 186.

Il est facile à voir, du fragment suivant, que Barclay expose — par l'intermédiaire de Nicopombos — la technique employée dans ce roman à clef. Ce sera, dit-il, « un récit compliqué, à aspect historique, dans lequel on raconte des aventures étonnantes. Il y mêlera des événements inattendus, des mariages, des luttes, des joies... Et il aura d'autant plus de lecteurs, qu'il ne sera pas pour eux un conseiller, mais qu'il compte émouvoir leurs cœurs avec des matériaux variés, éveillant leur sympathie, la peur et la révolte. Connaissant les opinions de son temps (« αἱ γνώμαι τοῦ καιροῦ μας »), il veut donner aux lecteurs l'impression qu'ils suivent avec plaisir un spectacle et par cela même réveiller leur soif, qu'il allait assouvir par « des boissons saines ». « C'est ainsi que seront démasqués les vices et les hommes » — remarque-t-on — cet écrit devenant utile de la sorte pour « le bonheur commun »³⁰.

Nous nous arrêtons ici, nous contentant de présenter seulement quelques-unes des idées politiques qui se détachent du roman de John Barclay, afin de reconstituer — tant qu'il nous est possible — sa pénétration dans la culture roumaine. On peut affirmer que *Argenis* est entré dans les bibliothèques roumaines par deux voies. Tout d'abord, nous constatons sa présence dans la bibliothèque des Mavrocordato³¹, à côté des nombreux recueils et traités de sciences politiques si familières à Scarlat Mavrocordato³², l'érudit fils du « prince-philosophe » Nicolas Mavrocordato³³. Une riche littérature de spécialité a prouvé, ces derniers temps, combien méthodique était le premier prince phanariote, dans le choix de ses lectures, dans le but surtout de fonder théoriquement ses velléités dynastiques.

Une autre voie par laquelle *Argenis* a pénétré dans la culture roumaine est celle des bibliothèques de Transylvanie. Nous pensons que c'est de cette œuvre de Barclay qu'il doit être question dans le catalogue de la Bibliothèque de Ștefan Solciai³⁴, où « Berceaius » paraît mentionné après Fénelon, entre Machiavel et Mazarin, c'est-à-dire dans ce secteur de la pensée politique si présent dans la culture des érudits de Transylvanie.

³⁰ *Ibidem*, p. 216.

³¹ N. Iorga, *Pilda bunilor domni din trecut față de școala românească* dans « An. Acad. Rom. », S. II, Tom. XXXVIII, S. I., 1914, p. 110.

³² B.A.R., ms. it. 15. Dans sa lettre adressée au Dr. Testabuza, Scarlat Mavrocordat exprime, entre autres, l'intérêt pour *Les Aventures de Télémaque*, livre qu'il apprécie tant pour la sagesse et le style de Fénelon, que pour le fait que ce dernier « φανερώνει πολλαῖς πολιτικαῖς, ὄλαις χριστιανικαῖς ». Les écrits de Boccalini sont caractérisés par Scarlat dans ces termes : « φαίνεται πῶς νά ἦτον ἕνας νοῦς πολλαῖ ὑψηλός και εἰς τὰ πολιτικά, και εἰς τὴν εἰδησιν τῶν βιβλίων, νοήματα, πολλαῖ ὑψηλά περιέχονται και εἰς τὰ βακβάλια του, και εἰς τὰς ἐξηγήσεις ὁποῦ κάμνει εἰς τὸν Τάτζιτον ». Je remercie une fois de plus le Prof. Al. Elian, qui m'a signalé ces lectures du jeune prince.

³³ Voir pour son érudition, Jacques Bouchard, *Les relations épistolaires de Nicolas Mavrocordatos avec Jean Le Clerc et William Wake*, dans « Νεοελληνικὸς διαφωτισμὸς », volume hommagial Const. Th. Dimaras, Athènes, 1977.

³⁴ Pompiliu Teodor, *Două biblioteci particulare românești de la sfârșitul sec. al XVIII-lea* (Deux bibliothèques privées roumaines à la fin du XVIII^e siècle), dans « Studii și cercetări bibliologie », II, 1957, p. 261—269. Tant la forme latine du nom « Berceaius », (avec « a »), que la place du livre parmi les auteurs politiques, nous permettent de croire que c'est bien de John Barclay qu'il s'agit et non du philosophe Berkeley.

Mais on ne peut limiter à ces deux étapes la connaissance de l'ouvrage de Barclay, dont les impressions successives « entre 40 et 50 » dans sa forme latine ³⁵, originale, ainsi que les nombreuses traductions dans les principales langues européennes ³⁶ ou les nombreuses adaptations en anglais et en hongrois ³⁷ ont rendu possible d'autres voies de pénétration d'*Argenis* dans notre pays. Si nous pensons, par exemple, à la manière dont fut apportée de Venise dans les Principautés, en 1776—1778, par Lionardo Panzini — le professeur des enfants d'Al. Ypsilanti — une pièce de théâtre qui avait eu un écho infiniment plus réduit ³⁸, nous nous rendons compte qu'il était d'autant plus simple pour un texte ayant la circulation d'*Argenis*, d'arriver entre les mains des érudits des pays roumains.

La question qui se pose est celle de l'intérêt que l'ouvrage de Barclay aura présenté pour le lecteur roumain ou grec des Principautés, à la fin du XVIII^e siècle. La pensée d'un monarchiste anglais du XVII^e siècle s'accordait-elle à la mentalité des Roumains de l'époque des Lumières ? Il nous semble bien que la réponse est affirmative, car nous savons aujourd'hui que tant les Roumains que les Grecs, en établissant un contact plus tardif avec la pensée occidentale, ont reçu d'un trait un arsenal idéologique créé par étapes successives par l'esprit critique français, anglais et allemand dans l'analyse de la vie politique. On constate donc, qu'à part les écrits des Lumières et les textes révolutionnaires, on lisait en Valachie et en Moldavie une littérature baroque également ³⁹. Les érudits et les penseurs politiques roumains et grecs s'intéressaient visiblement à la critique des mœurs sociales et politiques, qu'elle eût appartenu à Gracian, à Barclay ou bien à Fénelon, Massillon, Voltaire et Montesquieu. Dans la recherche d'une formule meilleure pour l'organisation de l'Etat, toute la gamme de la littérature politique qui mettait en question la limitation du pouvoir despotique ⁴⁰ offrait matière fertile de réflexion. Voilà pourquoi, la lecture d'*Argenis*, qui recommandait à la monarchie de ne pas dégénérer en tyrannie et dans les relations avec les sujets de tenir compte du « bonheur commun », était des plus indiquées en Moldavie ou en Valachie, où l'on traduisait à la même époque *Taina francmasonilor*

³⁵ George Sampson, *The concise Cambridge History of English Literature*, Cambridge, 1961, p. 204—205. « The most famous work in Latin prose fiction since Apuleius ».

³⁶ *Ibidem*, p.205: « Its particularity was proved by translations into ten languages and more than one continuation ». Aucune des traductions en langues européennes, ni des monographies consacrées à cet auteur ne nous ont été accessibles. Pour ces dernières, voir *The Cambridge Bibliography of English Literature*, edited by F. W. Bateson, Cambridge, 1940, vol. I.

³⁷ G. Sampson, *op. cit.*, p. 205, cite parmi les versions anglaises celle de Clara Reeve, intitulée « The Phoenix », quant à l'adaptation d'*Argenis*, en hongrois, sous le titre d'« Etelka » nous n'avons qu'une information lacunaire.

³⁸ D. Stathis, Τόμυρις, εασίλισσα τῆς Σκυθίας. Μιά θεατρική μετάφραση τοῦ 18ου αἰῶνα, dans « Νεοελληνικός διαφωτισμός », . . . , p. 229—263.

³⁹ Dan Simonescu, *Un roman spaniol în Moldova veacului al XVIII-lea*, (Un roman espagnol en Moldavie au XVIII^e siècle), dans « Anuarul Liceului Național din Iași », 1942—1945, p. 45—63. Le Prof. Elian pense que la réception du baroque, commencée dans les pays roumains au XVII^e siècle, est surtout perceptible au XVIII^e s. Voir aussi Dan Horia Mazilu, *Barocul în literatura română din sec. al XVII-lea* (Le baroque dans la littérature roumaine au XVII^e siècle), Bucarest, 1976.

⁴⁰ Alexandru Dușu, *Coordonate ale culturii românești . . .* (Coordonnées de la culture roumaine au XVIII^e), p. 224—228.

et *Aventurille lui Telemah*, dans le cercle de quelques grands prélats et boyards progressistes qui étaient passés à l'action, en organisant des conspirations répétées contre les princes phanariotes⁴¹.

En ce qui concerne les larges incursions faites par Barclay dans le domaine judiciaire et les « procès séculaires », dont il parle avec une violence qu'on ne saurait dépasser, nous sommes convaincus qu'elles auront trouvé un écho indiscutable, en Transylvanie surtout. Tant les Roumains — qui avaient un statut diminué dans la vie publique de la province — que les Grecs des Compagnies de commerce, se heurtaient au système rigide et lourd de la justice féodale de l'Empire des Habsbourg.

Le succès d'*Argenis* dans les pays roumains semble être attesté aussi par l'existence d'une adaptation en langue grecque, manuscrite, sous la forme d'une pièce de théâtre, qu'on trouve dans une miscellanée de la Bibliothèque de l'Académie roumaine⁴². Τραγωδία τοῦ Μενεάνδρου, βασιλέως τῆς Σικελίας est un texte dramatique, genre destiné à la lecture à cette époque⁴³. Visiblement inspiré d'*Argenis*, le texte a le titre changé, le rôle principal étant accordé à Ménéandros (et non Méléandros), roi de Sicile, au lieu de sa fille (ici Argentina)⁴⁴. Aucun des personnages principaux n'y manque : Ménéandros, Argentina, Poliarchos, Arhovrotos, Lycogenis, Radirovanis (l'un des prétendants d'Argentina) est dans cette version Areovazanis. Les personnages secondaires, moins nombreux, portent, en général, d'autres noms. Infiniment plus simplifiée que dans le roman de Barclay, l'intrigue est adaptée au goût du temps et réduite aux péripéties d'une simple histoire d'amour dans laquelle — en inversant la situation du modèle baroque — les préoccupations politiques passent en second rang et l'on ne retient de la richesse des épisodes que quelques éléments utiles au genre dramatique, en mettant l'accent sur l'atmosphère sentimentale de la littérature romantique.

Mais donnons quelques exemples du style de cette pièce, qui est celui des écrits néogrecs (originaux ou traduits) du début du XIX^e siècle : « Que je sois privée du devoir naturel de l'amour, qui s'étend aussi à ceux sans parole et sans sensibilité ? » s'exclame Argentina. « Ah, ma dame, mon cœur — lui dit Poliarchos — combien j'ai souffert pour quitter ma patrie et une force plus attrayante que l'aimant m'a violemment tiré en arrière, sans que je puisse avancer encore. Mon âme, Argentina, tu es cette force invincible, qui a affaibli mon courage et m'a ramené de nouveau ici... »⁴⁵ Argentina lui répond : « Il est heureux que tu m'aies rappelé ta patrie. Ah, tyran Poliarche, je suis arrivée à t'aimer si fort, que je ne sais pas s'il existe encore un amour semblable dans le monde... »⁴⁶

⁴¹ N. Iorga, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), VIII, *Revoluționarii* (Les révolutionnaires), Bucarest, 1938, p. 588.

⁴² B.A.R., mss. gr. 1119. Cette pièce est reliée avec d'autres écrits dramatiques, en grec, parmi lesquels : *Méropé* et *Mahomet ou le Phanatisme*, de Voltaire.

⁴³ Un intéressant exposé des facteurs qui ont contribué à l'essor de ce genre dans les Principautés est fait par D. Stathis dans l'ouvrage cité.

⁴⁴ Peut-être que cette forme donnée au nom d'*Argenis* (Argentina) serait un indice que la traduction aurait été faite d'après une version italienne.

⁴⁵ B.A.R., mss. gr. 119, f. 12^r et 37^r.

⁴⁶ *Ibidem*, p. 37^r.

67

701 δού βαχχία μω δά νά βή τω χωρα γδ βω, έχω ομοιοί
 γδ αὐτά βω τή πείρα νά βάλω εἰς αὐτά ἄλλο ἀμω
 γου, γδ βω δούου θαῦμα σαμα γδ νά βάλω αὐτά εἰς
 αὐτά ἀμω αὐτά εἰς αὐτά ἀμω νά βάλω οὐ βω αὐτά
 βω δού δά νά βάλω οὐ βω βαχχία μω εἰς αὐτά, δά νά
 μω εἰς αὐτά μω βω δά γδ αὐτά ἀμω αὐτά, εἰ
 νά βάλω, γδ αὐτά βω γδ βω εἰς αὐτά, εἰ αὐτά βω
 χαιά - - - πύλα δά -

γδ αὐτά θαῦμα δά νά βάλω εἰς αὐτά, εἰ μω αὐτά
 νο, αὐ - - - αὐτά - 15 -

ἀμω βω, πύλα δά -
 ἀμω βω

εἰ, αὐτά βω εἰς αὐτά, εἰ αὐτά, γδ βω οὐ βω
 νά βάλω αὐτά εἰς αὐτά, εἰ αὐτά, εἰ αὐτά, εἰ
 αὐτά, εἰ αὐτά, εἰ αὐτά, εἰ αὐτά, εἰ αὐτά
 εἰ αὐτά - - - πύλα δά

αὐτά βω, εἰ αὐτά, εἰ αὐτά, εἰ αὐτά, εἰ αὐτά
 εἰ αὐτά, εἰ αὐτά, εἰ αὐτά, εἰ αὐτά, εἰ αὐτά
 εἰ αὐτά, εἰ αὐτά, εἰ αὐτά, εἰ αὐτά, εἰ αὐτά

Fig. 4

L'image du monarque est décrite en termes familiers à l'époque des Lumières, celui-ci se caractérisant par la générosité envers ses sujets et la constance à l'adresse de ses amis ⁴⁷ ainsi que par sa prédilection pour la philosophie. « Nous sommes malheureux, nous autres rois, dit Ménéandros. Nous n'avons pas un moment de répit, pour nous réjouir de la liberté de notre vie et du bonheur de notre royaume » ⁴⁸.

Parmi les curiosités lexicales du texte, nous mentionnons : οἱ φίλοι ἰντερσεσάδοι, τι ῥέγκη ἐπαιξεν, κουριόζον αὐτὸ τὸ ῥέγκι ⁴⁹.

Les éléments comiques n'y manquent pas, comme par exemple, cette consultation donnée à Argentina par les deux médecins, le premier la trouvant fort malade, alors que le second la juge parfaitement saine — selon les intérêts de leurs maîtres !

Tant le roman de Barclay que la pièce anonyme inspirée par celui-ci ont appartenu — sous la forme manuscrite en langue grecque — à la bibliothèque du Collège de Sf. Sava, provenant, selon toutes les probabilités des fonds de livres de l'Académie princière de Bucarest. Soit qu'ils aient été traduits par des représentants de cette haute école, soit qu'il aient seulement été lus par ses élèves et ses professeurs, ces écrits littéraires ont sans doute rempli une fonction idéologique des plus utiles. La manière dont l'auteur revient sur certains principes éthiques ou politiques, toutes les fois où l'action du roman le permet, fait d'*Argenis* une source d'enseignements, ce procédé se montrant presque didactique. Il nous semble superflu d'expliquer l'efficacité des écrits qui introduisent de façon méthodique et persuasive les idées dominantes de l'époque dans un récit apparemment destiné à la délectation.

Sans doute, le texte d'*Argenis* est loin d'annoncer les Lumières, dans le sens qu'on accordera à ce terme un siècle plus tard. Mais il correspond à une étape importante de l'évolution de la pensée politique, dans laquelle même les partisans de la monarchie, apologètes convaincus de l'absolutisme, commencent à réaliser ses faiblesses, à chercher fiévreusement les remèdes et à reconnaître l'existence d'une classe sociale jusque là ignorée et les contradictions de la société féodale en décomposition. L'intérêt marqué pour « le bas peuple » et pour le « bien commun », ainsi que le mépris manifesté pour le despotisme ⁵⁰, sont des notions fondamentales de l'argumentation que les représentants des Lumières invoqueront plus tard.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 35^v.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 8^r.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 39^v, 40^r.

⁵⁰ Dans *Argenis*, on dit, en parlant d'un ennemi du roi, qu'il attend « d'avoir un prétexte pour discréditer le monarque, comme étant un tyran inflexible ». B.A.R., mss. gr. 605, p. 214.

SUR LA MODERNITÉ DE L'HISTORIOGRAPHIE ROUMAINE AU XVIII^e SIÈCLE

ALEXANDRU ZUB

Pour ébaucher quelques idées sur ce thème, il nous a fallu tout d'abord constater que les deux termes comportent un certain équivoque : il n'existe pas de consensus quant à la notion de *moderne*, tout comme à ce qu'on entend par *XVIII^e siècle* en tant que moment historico-culturel. Quand débute-t-il ce siècle et quand s'achève-t-il ? Quels sont ses traits distinctifs ? De quelle manière la *modernité* a-t-elle modifié le discours historiographique ?

Une vision schématique, géométrisante, de l'histoire nous a accoutumé à synchroniser l'époque moderne avec l'ordre capitaliste et d'en déceler le début, s'il s'agit des Roumains, au XIX^e siècle, en même temps que la Révolution dirigée par Tudor Vladimirescu (1821) ou même plus tard. Commode par la simplification opérée, une telle perspective ne pouvait satisfaire tout le monde, fait relevé à l'occasion d'un débat spécial (1971) portant sur le début de l'époque moderne. C'est alors qu'a été émise, entre autres, l'idée qu'il faut faire une distinction entre *régime* et *époque* et que l'époque moderne commencerait dans la seconde partie du XVIII^e siècle, lorsque la société roumaine a connu une forte impulsion de synchronisation avec les sociétés plus avancées du continent¹. Cette hypothèse présente l'avantage de mettre d'accord la périodisation roumaine avec celle généralement admise en Europe². Un consensus au sujet du caractère de cette période n'existe pourtant pas. S'inscrit-elle au moyen âge ? A l'époque moderne ? En tant qu'étape transitoire, comporterait-elle certains caractères des deux époques ? De plus, peut-on parler d'un siècle délimité avec précision et unitaire ? Les questions pourraient se poursuivre ainsi, déconcertantes, alimentées par la grande complexité de ce siècle, généralement placé sous le signe des « lumières ». Et si le siècle en totalité s'avère réfractaire à la caractérisation, l'historiographie qu'il a produite constituerait-elle une exception ?

Présument *la modernité de la pensée historique roumaine au XVIII^e siècle*, l'opinion qu'énonce le titre constitue un sujet de controverse courante. Néanmoins, s'il est prématuré de formuler des conclusions, on

¹ Cf. L. Boicu, *A doua jumătate a secolului al XVIII-lea, începutul epocii moderne în istoria României*, « Anuarul Institutului de istorie și arheologie », Iași, IX, 1972, p. 431—444.

² Cf. V. Cristian, *Considerații privind începutul epocii moderne în istoria universală*, « Anuarul Institutului de istorie și arheologie » A. D. Xenopol », Iași, XV, 1978, p. 403—414. Cf. aussi G. D. Iseru, *Considerații metodologice privind epoca modernă în istoria României*, « Forum », București, XXI, 1979, nr. 3, p. 75—83.

pourrait avancer d'un pas dans la voie de l'éclaircissement des termes. Sur un plan plus large, qui concerne la confrontation des « sociétés en expansion » du continent avec la « dynamique interne des cultures sud-est européennes », la question a été déjà posée, en des termes qui réhabilitaient quelque peu ces cultures, réduisant le phénomène de leur « occidentalisation » à des proportions plus réalistes³. Considérées de près et sans le préjugé qui donna lieu, un certain laps de temps, à la surestimation des influences externes, lesdites cultures dévoilent des contenus spécifiques, comparables malgré tout à celui mis au compte du dynamisme occidental. Dans ces démarches⁴, on voit l'accent se déplacer toujours davantage vers les ressources internes du phénomène, lequel est abordé dans une perspective qui associe aux forces préexistantes l'ouverture vers les valeurs étrangères. La diachronie trouve son complément naturel dans la synchronie.

Prenant là son point de départ, Alexandru Dușu a circonscrit un « modèle culturel roumain », en tant que « réplique originale donnée par la pensée et par la sensibilité aux problèmes soulevés par l'existence »⁵. C'est à l'issue de tout un processus historique que s'est constitué un tel modèle, comme expression de « la tendance de continuer et de développer la forme d'universalité byzantine », et il implique un certain synchronisme, résultant du dialogue avec les autres modèles⁶.

L'époque roumaine des lumières ne peut plus être circonscrite rien qu'aux dernières décennies du XVIII^e siècle et on voit s'imposer de plus en plus l'idée que le siècle entier a porté l'empreinte de « ce vaste mouvement de renouveau »⁷. Des signes de crise de la conscience traditionnelle, dans le sens affirmé par Paul Hazard pour l'Europe occidentale⁸, sont également décelables dans l'espace carpatodanubien, à la fin du XVII^e siècle, et les recherches de ces derniers temps mettent déjà en relief, ainsi qu'il a été dit, « un esprit nouveau, nonconformiste à l'égard des dogmes orthodoxes, hardiesses attestant les progrès de l'anticonfessionnalisme, une pensée en cours de laïcisation »⁹. Visible dans la dernière partie du XVIII^e siècle, en tant que synthèse de « loi naturelle, rationalisme, optimisme de facture occidentale et nationalisme issu des conditions locales », tel que le définissait Keith Hitchins¹⁰, ce processus a connu, en fait, une évolution plus que séculaire¹¹.

Bornant la discussion à l'historiographie, il nous faut remarquer préliminairement qu'elle ne peut être étudiée à fond que dans le cadre plus large du développement de la société roumaine, d'une part, et tenant

³ Alexandru Dușu, *Iluminismul sud-est european. Reconsiderarea unei probleme de istorie culturală*, « Revista de istorie », 28, 1975, 7, p. 1041—1055.

⁴ Cf. aussi Pompiliu Teodor, *Evoluția gândirii istorice românești*, Cluj, 1970, p. XXIV—XXV; Ovidiu Papadima, *Ipostaze ale iluminismului românesc*, București, 1975, p. 61—189; *Iluminismul românesc și cultura populară*.

⁵ Alexandru Dușu, *op. cit.*, p. 1051.

⁶ *Ibidem*, p. 1054.

⁷ Dumitru Ghișe, Pompiliu Teodor, *Fragmentarium iluminist*, Cluj, 1972, p. 9.

⁸ Paul Hazard, *La crise de la conscience européenne, 1680—1715*, Paris, 1961.

⁹ Dumitru Ghișe, Pompiliu Teodor, *loc. cit.*

¹⁰ Cf. Keith Hitchins, *Cultură și naționalitate în Transilvania*, Cluj, 1972, p. 7 sqq.

¹¹ *Idem*, *Orthodoxy and nationality. Andrei Șaguna and the Rumanians of Transylvania*, Cambridge Mass., 1977.

compte, concomitamment, du mouvement d'idées dans le reste du monde. Car tel qu'il résulte de l'examen entrepris par P. Cernovodeanu pour les XVII^e—XVIII^e siècles, « le développement de l'historiographie de notre pays a été étroitement lié à celui de l'historiographie des pays voisins, plus particulièrement des Balkans, de Russie, de Pologne et de Hongrie »¹². Mais dans le cas de l'historiographie, que signifie *moderne*? L'ambiguïté du concept n'a échappé à personne, car *moderne* n'avait de sens, au début, qu'en rapport avec *classique*, et l'historiographie classique concernait seulement un certain espace culturel¹³. Son extrapolation de la sphère de la littérature s'est produite en un moment où les domaines ne s'étaient pas suffisamment différenciés. Une fois pénétré dans l'arsenal des historiens, le terme de *moderne* n'a cependant plus exprimé l'opposition dont il a été question plus haut, mais en premier lieu une vision ouverte, rénovatrice sur le monde. Si l'historicisme « classique » s'était limité à l'idée de la pendulation, du cycle, de la périodicité, et que le moyen âge avait exprimé la transcendance, c'est une synthèse¹⁴ que tente l'époque moderne. Curieux, G. Lefebvre a suivi la naissance de l'historiographie moderne, en un très beau volume, sans toutefois définir la notion de modernité¹⁵. Mais elle est déductible, « respirable » en quelque sorte des pages du livre, du moment que son début est fixé à la période de la Renaissance, et qu'ensuite sont décrites ses métamorphoses, « l'aventure ». Un pareil concept n'est pourtant pas applicable dans les historiographies du Sud-Est européen, constituées plus tard, et son sens est restrictif, puisque d'autres historiens partent depuis Vico, Voltaire, Gibbon pour définir le même début, ce qui élimine en bonne partie le décalage et confère au XVIII^e siècle, sur le terrain historiographique, une certaine unité dans ses orientations.

Ainsi, l'historisme néogrec¹⁶, les directions de mise en valeur du passé représentées par Paisie Hilandarski chez les Bulgares et par Iovan Rajić chez les Serbes dans la seconde partie du XVIII^e siècle, la vigoureuse Ecole transylvaine qui, à la même époque, faisait de l'histoire le pivot d'un vaste édifice résurrectionnel, se raccordaient, du moins comme finalité militante, aux historiographies d'affirmation érudite plus ancienne. C'est surtout à l'historiographie polonaise que nous pensons où l'esprit public subissait un puissant stimulant et un réconfort, alors que l'État s'enfonçait dans des complications insurmontables¹⁷. La situation n'est pas trop différente pour ce qui est de l'historiographie magyare, encline à convertir l'ancienne érudition aux besoins socio-politiques du temps¹⁸.

¹² Paul Cernovodeanu, *L'Histoire universelle dans l'historiographie roumaine des XVII^e et XVIII^e siècles* (V), « Revue roum. d'hist. », XIII, 1974, 1, p. 94.

¹³ Cf. Adrian Marino, *Dicționar de idei literare*, București, 1973, p. 354—399; idem, *Modern, modernism, modernitate*, București, 1969.

¹⁴ *Ibidem*, p. 358.

¹⁵ Georges Lefebvre, *La naissance de l'historiographie moderne*, Paris, 1971. Une telle définition ne se trouve pas, non plus, chez Steven Bela Vardy, in *Modern Hungarian historiography*, New York/Guildford, 1976.

¹⁶ Cf. Georg Veloudis, *Jakob Philipp Fallmerayer und die Entstehung des neugriechischen Historismus*, « Südost-Forschungen », 29, 1970, p. 43—90.

¹⁷ *Histoire de Pologne*, éditée par Stefan Kieniewicz, Warszawa 1972, p. 381. Voir aussi Martyn Henryk Serejski, *Historycy o historii od Adama Naruszewicza do Stanisława Ketczyńskiego, 1775—1918*, Warszawa, 1963, p. 17—19.

¹⁸ Cf. Steven Bela Vardy, *op. cit.*

Une étude minutieuse du rapport entre ces historiographies et les nouvelles directives de la spiritualité occidentale, que marquent, dans le domaine dont nous nous occupons, les ouvrages de G. Vico (*Scienza nuova*, 1725), de Montesquieu (*Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, 1734), de Voltaire (*Le siècle de Louis XIV*, 1751), de D. Hume (*History of England*, 1754—1761), de E. Gibbon (*History of the decline and fall of the Roman Empire*, 1776—1788), serait à même de mettre en évidence certains traits communs de caractère moderne¹⁹. Ce n'est pas tant à l'esprit critique, capable de distinguer entre les sources originales et les sources de seconde main²⁰ que nous pensons, ni à la méthode d'investigation, que surtout à ce « climat intellectuel » qui stimulait progressivement les contacts de l'érudition avec la réalité ambiante, climat qui la fait aspirer au statut de science²¹. « L'esprit moderne se place sous le signe de l'histoire », remarque Georges Huppert²², et ce signe est reconnaissable, au XVIII^e siècle, un peu partout en Europe et dans tous les domaines. Rien de plus significatif de ce point de vue que le fait que la religion elle-même se laisse imprégnée, en une tension spécifique, de l'esprit historique et de celui rationnel, ce qui infirme l'accusation d'anhistorisme que les romantiques ont jetée, polémiquement, sur le XVIII^e siècle²³.

Les deux caractères, historisme et rationalisme, nous les trouvons présents dans la culture roumaine de l'époque, en tant que signes de sa modernité. Même l'œuvre de Dimitrie Cantemir, qui date du début de ce siècle, contient des éléments qui nous donneraient le droit de la nommer moderne, bien qu'elle soit considérée par maints commentateurs œuvre de transition²⁴. Cantemir lui-même semble être conscient du fait qu'il se situe entre la vision médiévale et la vision moderne, lorsque, au chapitre final de *Descriptio Moldaviae*, il oppose sa propre époque, entendue comme un « réveil à la lumière », à l'époque médiévale, dominée par « l'obscurité »²⁵. Réveil à la lumière ? L'érudit — que la Societas Regia Berolinensis avait choisi comme membre²⁶, en 1714, alors que Leibniz était en train d'achever sa *Monadologie* — s'exprime en un langage significatif pour le « siècle des lumières ». Au-delà des particularités présentées par ce siècle dans un espace géopolitique ou un autre, il faut lui reconnaître partout l'intérêt pour la culture, la tendance vers la laïcisation, l'obsession de la modernisation, l'esprit critique, la foi dans le progrès, à côté de traits spécifiques tels que celui qui, dans l'espace carpatodanubien, substitue au

¹⁹ Cf. Sir Gavin de Bear, *Gibbon and his world*, London, 1968.

²⁰ A. D. Momigliano, *Ancient history and the antiquarian*, « Journal of the Warburg and Constauld Institutes », 13, 1950, p. 285—315. Apud Georges Huppert, *L'idée de l'histoire parfaite*, Paris, 1973, p. 6—7.

²¹ Cf. G. Huppert, *op. cit.*, p. 7. Georges Lefebvre appréciait, dans le même sens, que « la transformation de l'histoire en l'occurrence est en rapport direct ou indirect, presque toujours visible, avec le mouvement général de la civilisation elle-même ». (*op. cit.*, p. 59).

²² G. Huppert, *op. cit.*, p. 5. Peter Gay, voit dans le XVIII^e siècle, « an age of consuming interest in history » (*The Enlightenment*, II, New York, 1969, p. 369).

²³ Ernst Cassirer, *La philosophie des Lumières*, Paris, 1966, p. 189—194, 207—209.

²⁴ Cf. C. Ionescu-Gulian, *Umanism și raționalism la Dimitrie Cantemir*, dans le volume *300 de ani de la nașterea lui Dimitrie Cantemir*, București, 1974, p. 41.

²⁵ *Ibidem*, p. 41—42.

²⁶ Werner Bahner, *Cantemir și Academia din Berlin*, « Secolul 20 », 11—12/1973, p. 93—97.

cosmopolitisme l'idée nationale : substitution légitime, car ici, tout comme chez d'autres peuples longtemps opprimés, le besoin d'affirmation nationale prédomine et prévaudra encore longtemps. Au XVIII^e siècle, il est visible, chez les Roumains, même dans les écrits de l'église, son empreinte marquant un peu partout la vie spirituelle. En tant que domaine plus étroitement lié à l'idéologie, l'historiographie détient, sous cet angle, la primauté. Elle continue des préoccupations plus anciennes, déjà manifestes chez les humanistes du XVII^e siècle. D'ailleurs le nouveau siècle ne coïncide pas strictement avec la mesure du calendrier qui lui est attribuée. Il est annoncé par des événements consommés avant 1700 et il est accompli par d'autres qui vont, dans l'espace roumain, jusqu'en 1821²⁷. Allant sous la limite de début, nous tombons sur Miron Costin, chroniqueur ayant fait de solides études en Pologne, dont la vision et l'esprit critique dans l'interprétation des sources annoncent la nouvelle époque. Dépassant la limite supérieure, nous tombons non seulement sur un I. Budai-Deleanu, historien, philologue et écrivain, passé par l'école d'érudition viennoise, mais également sur un Zilot Românu, dont la formule de chroniqueur semble être un anachronisme. N'est-ce donc pas vraiment extravagant de les placer côte à côte ? C'est là plutôt une preuve que l'évolution de l'historiographie ne doit pas être conçue d'une manière linéaire et que la soi-disant contemporanéité se constitue au-dessus des générations.

C'est au début du XVIII^e siècle²⁸ que sont constatés, par le « *stolnic* » (écuyer tranchant) Constantin Cantacuzino, diplomate-historien, et par Dimitrie Cantemir, des signes certains de passage à l'historiographie moderne, ce début de siècle étant marqué par l'installation du régime phanariote en Moldavie et Valachie, par la nouvelle étape où s'engage la totalité des Roumains d'entre les Carpates après l'Union avec l'église de Rome en Transylvanie. Il a été dit que la genèse de l'historiographie moderne de la Roumanie coïncide avec la période de passage du féodalisme au capitalisme, fixée dans la seconde moitié du XVIII^e siècle²⁹. Mais aucun des traits fondamentaux de cette historiographie n'est absent de l'œuvre de Cantemir : érudition, esprit critique, passion polémique, encyclopédisme, orientation laïque, etc. Ils attestent la capacité de l'érudit de se détacher du schéma chronologique, afin de traiter une problématique historique, dans un esprit et par des moyens qui appartiennent à l'époque moderne³⁰. Qu'il s'agisse de son peuple (*Historia Moldo-Vlahica, La chronique de l'ancienneté des Romano-Moldo-Valaques, Descriptio*

²⁷ Cf. N. Iorga, *Istoria literaturii românești în secolul al XVIII-lea*, vol. II, București, 1969. Autrement, comme on l'a dit, « Le Siècle des Lumières représente une étape avec des frontières labiles qui varient d'un pays à l'autre » (R. Munteanu, *Un secol care durează doar cîteva decenți*, in vol. *Iluminismul*, I, București, 1971, p. V). G. R. Elton, par exemple, le limite entre 1714 et 1815 (*Modern Historians on British History*, London, 1970, p. 77 sqq).

²⁸ Cf. Ștefan Ștefănescu, *Scurtă privire asupra istoriografiei românești*, in *Enciclopedia istoriografiei românești*, București, 1978, p. 7.

²⁹ V. Maciu et al., *Introduction à l'historiographie roumaine jusqu'en 1918*, Bucarest, 1964, p. 27-29.

³⁰ Cf. M. Berza, *Activitatea istoriografică a lui Dimitrie Cantemir*, in *300 de ani de la nașterea lui Dimitrie Cantemir*, București, 1974, p. 36 ; Virgil Cîndea, *Locul lui Dimitrie Cantemir în cultura românească*, op. cit., p. 67.

Moldaviae), de l'Empire ottoman (*Historia acrementorum atque decrementorum aulae othomanicae*) ou de la succession des empires (*Monarchiarum physica examinatio*), l'érudit prince régnant de Moldavie s'avère large d'esprit, ouvert à la science dans tous ses horizons, préoccupé par la vérité et utilisant habilement la méthode critique ³¹. « Nous sommes de ces savants dont le savoir ne se trouve pas dans l'âme, mais se dissimule dans les livres et dans les bibliothèques », avoue Cantemir ³², en attirant l'attention sur son effort d'objectivation. Dans cet effort, dans le désir d'épuiser autant que possible les sources, dans l'appel courant aux arguments fournis par d'autres disciplines, il nous faut voir une conscience scientifique qui appartient au monde moderne. Son obsession est de démontrer l'origine latine de son peuple et la continuité de celui-ci dans l'espace de l'ancienne Dacie. Il lui a brièvement donné cours dans *Historia Moldo-Vlahica* et surtout dans *La Chronique de l'ancienneté*, allant dans le temps jusqu'à confondre l'histoire avec la mythologie, ce qui a poussé l'un des commentateurs les plus avisés à se demander : « Est-ce trop que de voir dans cette linéarité de la vision cantémirienne un peu de la tendance abstractisante de la mentalité des lumières, parmi les précurseurs de laquelle se trouverait aussi le prince moldave ? » ³³. La question ne peut pas surprendre ceux qui reconnaissent la primauté du philosophe Cantemir sur les autres hypostases de sa personnalité, primauté due, par essence, à l'époque des lumières. C'est là ce qui explique aussi, à notre avis, la tendance de l'historien à dépasser l'ancienne formule narrative pour aboutir à des déterminations causales. Vu la pénurie et le fragmentarisme des sources, il a été obligé de faire appel à la méthode critique. La causalité elle-même, a-t-il été dit, apparaît chez lui non pas tant comme un principe explicatif, mais plutôt comme une règle de cette méthode. Entre *principe* et *méthode* la relation est évidente et, sous cet angle, il convient de rapporter Cantemir non seulement au niveau culturel de l'Europe du sud-est, mais à l'entière culture de son temps ³⁴. La conscience européenne traversait alors un état de crise, aux conséquences importantes pour l'historiographie. On avait perdu la foi dans le passé, l'historien s'avérait incapable d'incorporer les données de l'érudition, bien que celle-ci avait été amplifiée par tant d'esprits rigoureux (Burnet, Mainbourg, Varillas, Pufendorf) qui s'opposaient au mépris cartésien et au scepticisme de Fontenelle, pour lesquels l'histoire n'était rien de plus qu'un conglomérat de fables et d'erreurs. Le passage de l'*ancien* au *moderne*, de Bossuet à Voltaire, était ressenti dans ce domaine également. Mais comme l'histoire et l'érudition demeuraient encore des mondes séparés (en dépit de certains efforts de laïcisation chez Bacon, Hobbes, Descartes, de préparation des instruments de travail et de constitution des disciplines auxiliaires), Giambattista Vico tentera de les unifier dans ce qu'il désignait sous le nom de *Scienza nuova* (1725), distinguant des cycles

³¹ P. P. Panaltescu, *Dimitrie Cantemir. Viața și opera*. București, 1958, p. 22.

³² Dimitrie Cantemir, *Sistema religiei otomane*, apud M. Berza, *op. cit.*, p. 32.

³³ M. Berza, *op. cit.*, p. 37.

³⁴ Al. Zub, *Sur la causalité historique dans l'œuvre de Démètre Cantemir*, « Dacoromania », 2, 1974, p. 172—183. Cf. aussi I. C. Chițimia, *Dimitrie Cantemir, reprezentant al epocii sale în plan european*, « Revista de istorie și teorie literară », XXII, 1973, 2, p. 177—186.

évolutifs dans le développement de l'humanité. Cependant grandeur et décadence, naissance et mort, évolution cyclique sont des idées plus anciennes, professées, entre autres, par Cantemir dans *Monarchiarum physica examinatio* (1714), ce qui atteste une évidente pensée causale. Un certain désaccord entre les principes de méthode énoncés et sa pratique d'historien est toutefois saisissable dans l'œuvre, ce qui pourrait s'expliquer par la prépondérance même du philosophe. Grâce à ses qualités d'information, à son raisonnement limpide, à son expression synthétique, à son esprit critique, cette œuvre appartient par essence au monde moderne³⁵.

Celle-ci fut-elle seulement un jaillissement favorisé par les circonstances? Iorga, qui distingue une « époque » sous ce signe, dans la première partie du siècle, fait la remarque suivante : « La torche qui tombait des mains affaiblies de Cantemir ne fut pas relevée par ses contemporains, et sa lumière s'éteignit »³⁶. Serait-ce là la réalité? Les documents attestent au contraire une présence continue, même si fragmentaire, de l'œuvre cantémirienne dans la postérité. Quelques années seulement après la mort du savant, en 1730, l'évêque Inocențiu Micu acquisitionnait de chez un négociant de Vienne *La Chronique de l'ancienneté des Romano-Moldo-Valaques*, apportée de Pétersbourg, et les arguments de Cantemir sont reconnaissables dans les plaidoiries de l'évêque pour la justice nationale³⁷. Les idées du prince savant au sujet de l'autonomie envers la Porte ottomane et particulièrement sur l'origine latine du peuple roumain et sa continuité dans l'espace dace, pénétreront ensuite, tout naturellement, dans l'arsenal d'arguments historiques de ces générations de savants qui, vers la fin du XVIII^e siècle et plus tard, s'assument la tâche de la rénovation de la société roumaine. Même ses hypothèses erronées, où l'on ressent en égale mesure les servitudes inhérentes au progrès scientifique et la pression des états existants, témoignent — comme le remarquait M. Berza — d'une remarquable fécondité, issue de la précision de ses intuitions, demeurées — au-delà de la théorie de la pureté latine et du « géométrisme cristallin de la descendance romaine » — valables jusqu'à nos jours³⁸.

Des impulsions psychologiques, plus que des raisons politiques ont fait que les représentants de l'époque des lumières de plus tard ont élaboré le programme politique de la nation roumaine d'au-delà des Carpates en se fondant sur les idées de Cantemir, amplifiées et absolutisées. Il ne s'agit donc pas d'un hiatus entre l'œuvre du prince savant et l'École transylvaine — comme on l'a suppose, — mais d'un rapport de continuité idéologique³⁹, tel qu'il mériterait encore d'être approfondi.

La doctrine politique de Cantemir et non moins son reflet historiographique⁴⁰ coïncident avec le programme des savants transylvains de la seconde partie du siècle et ils se sont cristallisés tous les deux au niveau de la conscience européenne. Sensibilisée par le besoin d'établir un fondement historique au présent, cette conscience est active dans la

³⁵ Cf. Virgil Căndea, *op. cit.*, p. 67.

³⁶ N. Iorga, *Istoria literaturii române*, vol. II, ed. II, București, 1928, p. 329.

³⁷ Cf. Alexandru Dușu, *Cultura română în civilizația europeană modernă*, București, 1978, p. 126.

³⁸ M. Berza, *op. cit.*, p. 38.

³⁹ Cf. George Pascu, *Cantemir și ardelenii*, « Revista critică », Iași, 1927, 1, I, p. 21—26.

⁴⁰ Cf. Andrei Pippidi, *Politică și istorie în proclamația lui Dimitrie Cantemir din 1711*, « Studii », XXVI, 1973, 5, p. 923—947.

suite de revendications formulées, avec des arguments cantémiriens, par Inocențiu Micu, surtout dans ce *Supplex Libellus* de 1743, où le passé historique est appelé à soutenir dans un présent inéquitable⁴¹ les droits de la nation. On voit s'intégrer à cet esprit novateur, concomitamment, dans les principautés ciscarpates, le réformisme des Mavrocordats⁴², et plus tard la série de mémoires politiques adressés aux grandes puissances, mémoires où le legs cantémirien était réactualisé dans ses implications relatives à l'idée de la latinité et du droit à l'autonomie. C'est à plus forte raison qu'allaient avoir recours à Cantemir les savants de l'École transylvaine.

Comparant cette dernière partie du siècle avec l'étape représentée par Constantin Cantacuzino et Dimitrie Cantemir, on remarque la même érudition, le même courage dans l'approche des grands problèmes, le même désir de glorifier le peuple dans sa dimension passée, pour lui apporter ainsi du réconfort dans le présent et des espérances dans l'avenir⁴³. Samuil Micu puisait dans *La Chronique de l'ancienneté* l'information et même des suggestions pour son mémoire *Ortus et progressu...* (1774), d'où surgira *Brevis historica notitia*, œuvre tellement significative pour la nouvelle orientation de l'historiographie roumaine. Mais il connaissait aussi *Descriptio Moldaviae*, en version allemande, et d'autres écrits cantémiriens, cités dans sa *Brève connaissance de l'histoire des Roumains*⁴⁴.

G. Șincai ajoute un surcroît d'érudition pour traiter des mêmes problèmes et, dans *Elementa linguae daco-romanae sive Valachicae* (1780), il actualisait, entre autres, l'hypothèse cantémirienne selon laquelle les lettres cyrilliques auraient remplacé l'alphabet latin à la suite du concile de Florence. Dans *La Chronique des Roumains et de plusieurs peuples*, il met à contribution *L'Histoire ottomane* et *Vita Constantini Cantemirii*. Préoccupé d'embrasser la totalité des sources et des les soumettre à l'examen critique, l'érudit Șincai s'avère encore plus moderne, plus appliqué et plus « technique » dans sa méthode⁴⁵.

L'autre coryphée de la triade, Petru Maior, reconnaît lui aussi sa filiation à Cantemir, au « grand savoir » duquel il savait faire l'éloge, tout en appréciant que la position éminente du prince-savant lui aura permis de connaître et puiser aux archives mêmes « les affaires de la Moldavie l'ancienne »⁴⁶. Sa principale œuvre, *L'histoire pour le commen-*

⁴¹ Pompiliu Teodor, *De la Dimitrie Cantemir și Inocențiu Micu la Supplex Libellus Valachorum*, « Almanah Tribuna '78 », Cluj, (1978), p. 43–44.

⁴² Cf. Florin Constantiniu et Serban Papacostea, *Les réformes des premiers phanariotes en Moldavie et en Valachie : essai d'interprétation*, « Balkan Studies », Thessaloniki, 13, 1972, 1, p. 89–118.

⁴³ Cf. N. Iorga, *Istoria literaturii române în secolul XVIII*, vol. II, București, 1969, p. 11.

⁴⁴ Cf. Alexandru Dușu, *Cultura română în civilizația europeană modernă*, p. 126 ; Keith Hitchins, *Samuel Clain and the Rumanian Enlightenment*, « Slavic Review », XXIII, 1963, p. 660–673.

⁴⁵ Cf. N. Iorga, *op. cit.*, p. 190–191 ; David Prodan, *Gheorghe Șincai*, « Rumanian Studies », I, 1970, p. 35–44.

⁴⁶ P. Maior, *Istoria pentru începutul românilor în Dachia*, Buda, 1813, anexa 2. Cf. N. Iorga, *op. cit.*, p. 192 ; I. Lupaș, *Scrierile istorice ale lui Petru Maior*, « Anuarul Institutului de istorie națională », Cluj, I, 1921–1922, p. 87–108 ; Pompiliu Teodor, *În jurul unei lucrări istorice a lui Petru Maior*, « Anuarul Institutului de istorie și arheologie », Cluj, IX, 1966, p. 271–281.

cement des Roumains en Dacie (1812), s'avère plus philosophique et plus étroitement argumentée que celle des autres. Maior exalte lui aussi, unilatéralement et avec les mêmes risques, l'idée sur laquelle pouvait s'élever la palingénésie nationale : les Roumains, selon lui, sont « des Roumains vrais de vrais Romains », tout comme « vrai Dieu du Dieu vrai » avait été le fondement sur lequel s'est élevée l'église chrétienne. Ce n'est pas là seulement l'exposé d'un fait historique purement et simplement, mais une thèse intégrée à une idéologie. En une époque de « restitutions », quand la noblesse était devenue une obsession, Maior cherchait dans l'origine latine un certificat de noblesse pour son peuple tout entier, demeurant toutefois pénétré de l'esprit de véracité⁴⁷.

Encore un nom, *last but not least*, dont il faut faire mention dans cette esquisse, même si son œuvre essentielle excède la limite du calendrier du XVIII^e siècle : Ion Budai-Deleanu. Erudit et polémiste, tout comme Petru Maior, il fait en égale mesure appel à l'histoire, au droit et à la philologie pour démontrer la latinité du peuple roumain et ses droits historiques. Mais il est plus nuancé, lorsqu'il admet l'hypothèse du mélange daco-romain dans l'ethnogenèse⁴⁸.

Bien que produit politique par excellence, *Supplex Libellus Valachorum* (1792) comporte une signification également sous l'angle historiographique, étant donné qu'il quintessencie une entière conception, laquelle — conservant toutes les apparences de l'érudition et faisant appel aux méthodes démonstratives courantes — faisait de l'histoire un instrument de la lutte politique. Les concepts fondamentaux de liberté, égalité, contrat social etc. se trouvaient fortifiés, dans le contenu du mémoire, par des arguments historiques d'une tenue des plus sobres⁴⁹. Avec lui, le siècle des lumières s'achevait, chronologiquement, mais, sous l'angle historico-culturel, il se prolongeait quelques années encore dans le siècle suivant.

Que peut-on dire, en guise de conclusions au bout de cette esquisse ? Sur le terrain historiographique, la note « moderne » du XVIII^e siècle a été préparée par les historiens humanistes du siècle antérieur, particulièrement par l'œuvre de Miron Costin⁵⁰. La tradition des chronographes est abandonnée, l'histoire commence à être abordée d'une manière nouvelle, plus large, plus érudite, plus critique. Le « *stolnic* » Cantacuzino affirmait nettement l'exigence d'un autre mode de traiter l'histoire, tenant compte des « degrés » du développement, et Cantemir s'élançait dans des méditations à son sujet, en lui fixant des « canons », des règles qui tiennent de l'étape « moderne » de l'historiographie⁵¹. D'ici là, le siècle est traversé par deux directions : l'une qui continue l'ancien filon traditionnel, donnant par deux œuvres de niveau médiocre ; l'autre « moderne », représentée par Cantemir aux premières décennies, présente ensuite, sporadiquement, chez la suivante génération et culminant par ce que

⁴⁷ Cf. L. Blaga, *Gîndirea românească în Transilvania în secolul al XVIII-lea*, București 1965, p. 200—201.

⁴⁸ Ioan Budai-Deleanu, *Scriseri inedite*, ed. Iosif Pervain, Cluj, 1970, p. 83. Sur l'auteur, voir, en premier lieu Al. Ciorănescu, *Opera istorică a lui I. Budai-Deleanu*, « Cercetări literare », II, 1936, p. 102—128 ; Ion Lungu, *Școala ardeleană*, București, 1978, p. 177—193.

⁴⁹ Cf. D. Prodan, *Supplex Libellus Valachorum*, București, 1967.

⁵⁰ Cf. Pompiliu Teodor, *Evoluția gîndirii istorice românești*, Cluj, 1970, p. XXI—XXII.

⁵¹ Alexandru Dușu, *Sinteză și originalitate în cultura română*, București, 1972, p. 87.

N. Iorga a nommé « l'école de rénovation des historiens de Transylvanie »⁵². Il est à ajouter que la formule des chroniques, persistante aussi en Transylvanie (Radu Tempea, etc.), s'attardera dans l'espace roumain encore un siècle, jusqu'à Manolachi Drăghici⁵³, tandis que l'autre filon connaissait deux renouveaux essentiels, dus à l'époque des lumières et au romantisme. Poursuivies parallèlement, les deux directions viennent définir un effort considérable d'extension de la durée et d'approfondissement de la connaissance historique. La finalité n'est qu'une seule et la même, les moyens diffèrent. Mais même lorsque l'on applique la formule traditionnelle, il est inhérent que des éléments interviennent qui découlent de l'esprit moderne. Les chroniques tardives en vers de Dionisie Eclesiarhul, Naum Rîmniceanu ou Zilot Românul étaient, bien que périmées comme genre, en quelque sorte une expression confuse des temps nouveaux⁵⁴. Les deux formules n'étaient toutefois pas strictement délimitées et il se peut qu'un écrit, tel que *L'histoire des tout puissants empereurs* par Ienache Văcărescu, contienne à côté de naïvetés propres aux chroniques de facture baroque, un mémorial intéressant, sobre, d'une tenue intellectuelle moderne⁵⁵.

Le moment correspond, dans l'espace roumain, de même que dans une bonne partie du continent, à l'étape de recherche des identités nationales. L'idée structurante de la propre identité ethnique, chez les Roumains, idée issue de l'historiographie du XVII^e siècle et du tréfonds de la conscience populaire, au-delà de toute chronologie, a été l'idée romaine. C'est avec passion que les chroniqueurs humanistes l'ont affirmée, c'est avec érudition et des accents absolutisants que l'ont développée les lettrés du XVIII^e siècle, particulièrement la pléiade des savants transylvains, et autour de cette idée on voit se cristalliser, avec le *Supplex* et les mémoires politiques qui lui ont suivi, le programme national tout entier. La conscience civique se fortifie en même temps que la conscience historique⁵⁶. L'historiographie du moment ne pouvait être qu'une, militante, active, ayant pour but non seulement d'informer, mais aussi de former. Sa vocation est à la fois scientifique et pédagogique. La finalité scientifique réside dans la liaison avec l'extension de l'horizon documentaire et avec un progrès remarquable quant à la méthode. L'autre finalité, découlant de la convergence des manifestations intellectuelles autour de l'idée nationale, explique la variété des formes d'expression (compendiums, manuels, calendriers, etc.), dont l'analyse nous permet de pouvoir parler, en cette fin de siècle, d'un temps essentiel, temps de cristallisation de la conscience du peuple roumain autour d'un programme. C'est pourquoi même la littérature historique religieuse connaît une laïcisation progressive. L'évêque Inocențin Micu est en premier lieu un militant politique, qui sait se référer, dans les mémoires adressés à l'empereur, à l'ancienneté

⁵² N. Iorga, *op. cit.*,

⁵³ Cf. Andrei Pippidi, *Un eronicar intruziat; Manolachi Drăghici*, « Studii », XX, 1967, 1, p. 99–121.

⁵⁴ Cf. G. Ivașcu, *Istoria literaturii române*, I, București, 1969, p. 287.

⁵⁵ G. Călinescu, *Istoria literaturii române. Compendiu*, București, 1968, p. 28.

⁵⁶ Pompiliu Teodor, *Civic consciousness and historical consciousness in the Romanian enlightenment*, « Cahiers roumains d'études littéraires », 2, 1976, p. 14.

du peuple roumain, à son nombre, ses particularités d'existence, ses impôts. L'argument historique va de pair avec la morale chrétienne et avec le droit naturel pour étayer les pétitions. La démonstration est — a-t-il été dit — de facture moderne⁵⁷, de même qu'est d'une persuasion spécifique à la spiritualité moderne le dialogue par lequel Samuil Micu exposait, en 1791, *L'histoire des Roumains*. L'idéal de l'éclaircissement se superpose à la fonction épistémologique de l'histoire et lui confère une teinte politique, que le romantisme allait souligner encore davantage⁵⁸. La préoccupation d'éditer les sources, comme a fait l'évêque de Făgăraș avec celles relatives au Concile de Florence, est encore un aspect de la modernité de l'historiographie roumaine du XVIII^e siècle. D'autres aspects pourraient également être mis en lumière : l'esprit philosophique, présent surtout chez Cantacuzino et Cantemir (où l'on reconnaît « une anticipation mémorable » pour ce siècle philosophique⁵⁹), mais aussi chez d'autres historiens. Dans un éloge adressé à Constantin Mavrocordat, Petre Depasta citait même Giambattista Vico. Une certaine propension vers la réflexion sur le fait historique nous semble évidente chez la plupart d'entre eux et elle tend à chercher des explications causales et à éclaircir la trame des choses ou, selon P. Maior, « *țesătura cea din lontru* » (la structure intime). Un esprit spéculatif, capable d'émettre des hypothèses fertiles, c'est surtout dans l'œuvre de Șincai et de Budai-Deleanu que nous le rencontrons, esprit doublé d'un remarquable sens critique⁶⁰. Une question digne également d'attention⁶¹ est la manière dont se mettent d'accord le progrès de l'historiographie dans la direction critique avec l'encyclopédisme professé par la plupart de ses représentants, depuis Cantemir jusqu'à S. Micu et Budai-Deleanu. Cet encyclopédisme se rattache à l'effort d'affirmation des jeunes nations, contraintes de faire face à des besoins pressants, qui ne permettent pas encore la spécialisation. Mais il est lié aussi à cette soif de tout comprendre, d'embrasser généreusement, héroïquement autant de domaines que possible et c'est là la caractéristique de la phase initiale de la modernisation. La synthèse est pour l'instant un rêve auquel l'époque aspire sans pouvoir l'accomplir totalement⁶². Cependant la préoccupation existe et elle découle de l'esprit nouveau, totalisant, de l'historiographie du XVIII^e siècle. Certes, le domaine réclame encore des études spéciales, sur lesquelles les débats des dernières années n'ont pas cessé d'attirer l'attention⁶³. Nous n'avons fait, ici, qu'en souligner quelques traits, susceptibles de lui suggérer, d'une manière nuancée, la modernité, en tant que gain progressif, dans l'espace mental des lumières.

⁵⁷ Cf. L. Blaga, *op. cit.*, p. 47.

⁵⁸ Pompiliu Teodor, *Istoriografia modernă a României. Tematică*, « Studii », XVIII, 1965, 5, p. 1151.

⁵⁹ Idem, *Evoluția gândirii istorice românești*, Cluj, 1970, p. XXIII—XXIV.

⁶⁰ Cf. L. Blaga, *op. cit.*, p. 173, 202

⁶¹ Cf. Alexandru Dușu, *Explorări în istoria literaturii române*, București, 1969, p. 9—15.

⁶² N. Iorga, *op. cit.*, . 190.

⁶³ Cf. V. Cristian, *Considerații asupra istoriografiei moderne a României*, « Analele științifice ale Universității Al. I. Cuza », Iași, *Istorie*, S. 3, t. XX, f. 2, 1974, p. 85—94. Voir, en marge du projet thématique *Istoriografia modernă a României*, publié par Ștefan Pascu et Eugen Stănescu (« Studii », XVII, 1964, 1, p. 133—158), les discussions qui se sont prolongées dans plusieurs fascicules de la même revue en 1964 et 1965.

DIX ANNÉES DE RECHERCHES AU SUJET DES PROBLÈMES DE
LA CONTINUITÉ (1970 — 1979). MONOGRAPHIES
ARCHÉOLOGIQUES CONCERNANT LES IV^e — X^e SIÈCLES
ET L'ETHNOGÈNE DU PEUPLE ROUMAIN

(I^{re} PARTIE)

AURELIAN PETRE

Les travaux que nous nous proposons de présenter ici complètent, et aussi corroborent, des résultats antérieurs aux années 1970, intégrés aux problèmes prioritaires de la formation du peuple roumain, de sa civilisation matérielle et spirituelle.

L'époque historique à laquelle ont trait les recherches que nous allons évoquer est marquée, d'une part, au IV^e siècle, par l'extension des Daco-Romains dans tout l'espace extra-provincial participant à la genèse des Roumains, et d'autre part, au X^e siècle, par la consolidation définitive de la langue roumaine, cristallisée durant cette époque même: il s'agit donc d'une étape essentielle de la cristallisation ethno-linguistique du peuple roumain.

Les problèmes des premiers siècles de cette époque — le IV^e et le V^e — en Transylvanie, aussi bien que dans l'espace extra-carpatique, sont au centre de la recherche archéologique et historique dont les résultats ont été publiés par Ligia Bârză dans sa monographie consacrée à la nécropole autochtone de Bratei aux IV^e—V^e siècles (*Continuitatea populației autohtone în Transilvania în secolele IV—V e.n. Cimitirul nr. 1 de la Bratei*, Ed. Academiei, București, 1973, 308 p., XXXV planches). Comme le souligne l'auteur elle-même (p. 7), « l'importance exceptionnelle du principal monument qui fonde notre analyse (la nécropole n° 1 de Bratei) est constituée aussi bien par son caractère ethnique complexe, par sa date tardive (seconde moitié du IV^e siècle, ainsi que, très probablement, le premier quart du V^e siècle), que par les conclusions d'ordre historique qu'on peut formuler à partir de son étude, et qui sont favorables à la démonstration de la persistance d'une romanité nord-danubienne — et ceci dans le double sens de la continuité de la population dace romanisée, mais aussi des groupes de colonistes romains. Cette nécropole prouve, enfin, le fait que le processus de romanisation se poursuit bien au-delà de la date de l'évacuation de la province par l'administration romaine ».

La nécropole de Bratei, à 6 km de la ville de Mediaș (département de Sibiu), découverte par hasard en 1958, a fait l'objet de recherches systématiques en 1959—1961, 1966 et 1969. La nécropole n° 1, située sur une terrasse surplombant la rivière Tîrnava Mare, a été partiellement détruite

par une carrière de sable, qui a fait probablement disparaître une centaine de tombes; on a pu cependant étudier 353 tombes complètes et 18 incomplètes (à la suite de l'exploitation déjà citée).

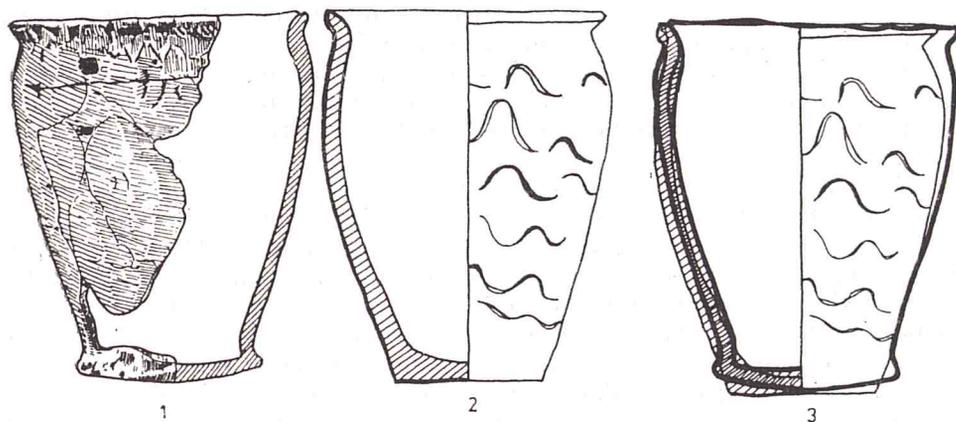
La description des résultats de cette recherche est abordée par le biais de l'étude de la topographie et de la structure de la nécropole (pp. 9—14), dont la surface, systématiquement fouillée, est de 3 960 m², orientée conformément à un axe approximatif E-O.

A l'origine, la nécropole a élargi sa surface d'une manière régulière, les tombes étant alignées; dans une deuxième étape, cependant, on observe des recoupements. Aux extrémités N et S de la nécropole on a découvert des fosses ovales ou rectangulaires avec un foyer auprès d'elles; sur le côté sud, il y a aussi un four de potier.

Les types des fosses sont très variés — mais le rite est invariablement l'incinération. 270 tombes, donc 77,5% du nombre total, ont des fosses purifiées préalablement par le feu. Dans cette catégorie, les tombes ovales et rectangulaires sont de loin les plus fréquentes — 267 de 270; les trois autres sont l'une cruciforme, les deux autres circulaires. Des 78 tombes non purifiées, 61 ont la fosse ovale ou rectangulaire, 9 sont circulaires, 6 ont la forme d'une bouteille et une tombe est conique. Quatre autres tombes, enfin, ont la fosse creusée à grands degrés, et un cinquième a la fosse ovale de grandes dimensions. Pour 241 tombes orientées N-S il y en a 81 orientées E-O. Les dimensions des fosses varient, pour la longueur, entre 0,68 et 1,80 m, avec une majorité de 1,20—1,50 m, larges de 0,40—0,60 m et une profondeur entre 0,30 et 0,40 m; en section, les fosses ont une forme alvéolée à fond plat.

Le rite et les rituels funéraires font l'objet d'un deuxième chapitre (p. 15—32). Dans cette nécropole d'incinération, la déposition des restes cinéraires dans la fosse présente plusieurs variantes: 1° déposition de pierres brûlées, généralement sans ordre, sur le fond de la fosse purifiée par le feu; dans un seul cas, ces pierres forment une ciste très rudimentaire, et dans quelques autres, les pierres revêtent complètement le fond de la fosse et une partie des parois latérales; 2° dans 85 tombes, on a déposé sur le fond ou un peu plus haut des omoplastes de gros bétail; 3° des fosses recouvertes de grosses pierres, avec ou sans omoplastes de bétail. Dans les fosses brûlées, sans couverture de pierre, on déposait une grande quantité de restes ostéologiques animaliers et des pierres, avec très peu de restes d'os humains ou animaliers calcinés. Les tombes qui n'ont pas la fosse brûlée n'ont habituellement pas de pierres, mais ont beaucoup de cendres, très peu d'os d'animaux et un inventaire très pauvre; 14 tombes de ce type sont recouvertes de pierres. Les tombes à fosse circulaire, enfin, n'ont pas le fond plaqué de pierres ou d'os, mais comportent un inventaire sensiblement plus riche — céramique, pièces de parure, même outils agricoles ou artisanaux — et ont aussi une quantité plus importante d'os animaliers et de restes humains calcinés.

L'incinération avait lieu sans doute en dehors de la nécropole proprement dite, sur un bûcher où, d'après les restes calcinés, on peut déduire que le cadavre était déposé sur un brancard en bois avec des agrafes en fer. On y déposait aussi des offrandes diverses, parmi lesquelles les sacrifices d'animaux ne manquaient jamais; des restes identifiés proviennent de: bovidés (60,07%), cochon domestique (20,66%), ovicaprines



1. — Vase provenant du cimetière n° 1 de Bratei (IV^e — V^e siècle de n.è.)
2. — Vase provenant du cimetière n° 2 de Bratei (VII^e — VIII^e siècle de n.è.)
3. — Profils superposés des vases de la fig. 1/1 et 1/2.

(13,26%), cheval (4,65%), chien (0,51%), cerf (0,68%), sanglier (0,17%), dont les tombes conservent soit une seule espèce, soit les traces d'un sacrifice combiné.

Ces sacrifices abondants, où prédomine de loin le *bos taurus* adulte, sont, ainsi que l'auteur le souligne, assez exceptionnels ; ce rituel combiné à partir de ce type ne trouve pas, pour l'instant, une analogie entière — bien que ses composantes se retrouvent dans les monuments funéraires daces antérieurs.

L'étude de ces composantes et des *Origines du rituel* (p. 23—32), minutieusement poursuivie par l'auteur, est pertinente et convaincante. Le premier élément identifié, celui de la fosse purifiée par le feu, trouve des analogies intra-carpatiques dans la nécropole d'Alba Iulia (Apulum) des II^e—III^e siècles, de l'époque, donc, où la Dacie était encore une province de l'Empire romain. Avec des différences de détail, la nécropole n° 1 de Bratei présente aussi des analogies avec les nécropoles daces de Cinciș, Morești, Zlatna et Porolissum (Ursoieș—Turda). Au-delà des Carpates, des similitudes avec les découvertes de Bratei se retrouvent dans la nécropole de Romula. Les informations dont pouvait disposer l'auteur au moment de la rédaction de son étude au sujet de la Dobroudja romaine se limitaient à deux cas signalés à Tomis ; on peut leur ajouter maintenant les cinq tombes du type *Brandgrübergergräber* de Béroé (Piatra-Frecăței) publiées par nous-même presque en même temps que la monographie consacrée à la nécropole de Bratei (cf. RESEĖ XI, 1973, 2, p. 215—226).

En dehors, enfin, du territoire actuel de la Roumanie, l'auteur trouve des analogies dans l'espace des provinces romaines de Pannonie et Illyricum aux I^{er}—III^e siècles de n.è.

L'analyse typologique détaillée de chaque groupe de tombes situe chaque trait et groupe de tombes aussi bien dans l'aire géto-dace préromaine que dans l'ensemble de la civilisation provinciale romaine des trois premiers siècles de l'Empire. Nous sommes pleinement d'accord

avec la conclusion de l'auteur concernant non seulement les difficultés, insurmontables presque, de l'identification des itinéraires qu'ont pu emprunter les éléments rituels non daces dans la zone de Bratei, mais aussi le peu d'intérêt historique que cette opération peut, finalement, présenter : car le caractère hétéroclite de cette multitude de formes rituelles n'arrive jamais à dissoudre le noyau essentiel, daco-romain. Il s'agit, en effet, d'une symbiose historique irréversible dont les composantes ne peuvent pas être réduites à leur état originnaire ; où on ne peut plus distinguer, donc, les traits daces de l'héritage romain. Dans le même sens on doit comprendre l'éventuelle présence d'une composante d'origine illyrienne dans la nécropole de Bratei : il y a, en effet, des éléments rituels qui pourraient témoigner la présence d'une population de tradition illyrienne (si ce n'est pas, néanmoins, un élément parvenu auparavant dans la tradition de la province dace, par d'autres voies) — mais cette composante est à tel point « autochtonisée » qu'elle se fond, presque, dans la masse locale, daco-romaine, sans en perturber profondément la synthèse.

La présence de l'élément indigène, daco-romain, dans la nécropole n° 1 de Bratei est donc indiscutable, puisque la pluralité des rituels se laisse comprendre à travers deux composantes fondamentales, l'une de tradition daco-gète, l'autre romaine provinciale — qu'il s'agisse de la Pannonie, de l'Illyricum ou des provinces plus éloignées — présente comme synthèse rituelle d'influences absorbées, cristallisées et véhiculées par l'élément romain. Comme nous avons pu le constater par nos propres recherches de Béroé, l'adoption de ces rituels par la population locale comporte, d'une part, l'oubli — au moins temporaire — d'une partie de leurs traditions plus anciennes (en premier lieu, l'abandon des urnes funéraires) ; elle témoigne, d'autre part, de la persistance des coutumes funéraires romaines provinciales — ce que, aux IV^e et V^e siècles, prouve, en dernière analyse, une fidélité délibérée par rapport aux traditions romaines qui définissent l'identité ethnique de ces héritiers dans les termes mêmes de la civilisation de l'Empire.

L'étude des *Inventaires* (p. 33—77) présente une analyse complète des offrandes funéraires ; parmi celles-ci, la céramique locale représente — comme le souligne bien l'auteur — l'élément le plus significatif pour la continuité de civilisation matérielle marquant, au niveau des sources archéologiques, la continuité ethno-culturelle de la population romaine et romanisée de l'ancienne Dacie.

La céramique autochtone travaillée au tour comprend trois grandes classes. A. *Vases en pâte grise grossière*, ayant pour formes dominantes le pot, le grand vase à provisions, l'écuelle, ainsi qu'une grande variété d'amphores, amphorettes et cruches. L'auteur conclut que ces formes sont une continuation, aux IV^e—V^e siècles, des techniques et du répertoire de la céramique provinciale romaine locale d'époque antérieure.

L'auteur souligne, pour chacune des espèces décrites, l'indépendance typologique de ces vases par rapport aux inventaires céramiques de la culture Sîntana de Mureş-Cerniachov, datées par L. Bârzu exclusivement au IV^e siècle. C'est un point sur lequel nous reviendrons par la suite ; il nous semble cependant nécessaire d'observer dès maintenant que, pour notre part, nous croyons avoir déjà démontré le fait que la

civilisation Sîntana de Mureş continue dans la première moitié du V^e siècle ; d'autre part, il y a quand même des rapports entre quelques-unes des catégories céramiques des deux civilisations, celle de Sîntana de Mureş et celle de Bratei. Il est bien vrai, assurément, qu'il y a aussi des différences au niveau des techniques comme aussi en ce qui concerne la fréquence de certaines formes ; nous pensons néanmoins que ces différences de distribution et, dirait-on, de syntaxe, s'expliquent non pas par une hétérogénéité totale des deux monuments, mais plutôt par le fait que le fonds principal de la culture de Sîntana de Mureş est constitué par des populations géto-carpiques, « indirectement » romanisées par l'entremise de la daco-romanité provinciale et post-provinciale, tandis que la riche collectivité de Bratei conserve l'empreinte d'une tradition provinciale proprement dite.

Le fait essentiel reste cependant la démonstration, rigoureusement établie par l'auteur, d'une persistance du fonds autochtone romanisé, attesté à Bratei non pas tant par le rituel que par la persistance des techniques et des formes céramiques travaillées d'une façon artisanale évoluée, continuant au IV^e et V^e siècles les traditions de l'époque provinciale des II^e—III^e siècles (p. 38).

Trois autres catégories céramiques travaillées au tour — à savoir B. *La céramique grise fine* (p. 41—45), représentant quelque 15% des inventaires céramiques, dont les formes reprennent d'une manière assez évidente le répertoire antérieur ; C. *La céramique à décor estampillé* (comportant seulement les fragments d'un vase en forme de verre) et, enfin, D. *La céramique d'importation* (5% des inventaires céramiques) complètent l'étude de cette importante catégorie d'objets.

La céramique travaillée à la main (p. 49—53) ne comprend que trois types — le pot sans anses (forme dominante par sa fréquence), la tasse dacique et le couvercle ; ces trois types reprennent intégralement la tradition formelle, séculaire, de la céramique dacique, attestant ainsi d'une manière pleinement convaincante la persistance à Bratei du fonds ethno-culturel autochtone. Et ceci d'autant plus que, comme l'auteur l'observe si justement, cette espèce céramique ne se distingue pas tant par son abondance, que par sa fréquence dans l'inventaire de *chaque tombe*, d'où elle n'est pratiquement jamais absente (souligné par nous, A.P.)

La variété — sinon la richesse — des inventaires funéraires est complétée par d'autres catégories de pièces — *pièces en métal* (p. 53—55), *outils* (p. 55—58), *armes* (p. 58—59), *fusaïoles* (p. 59), *fibules* (p. 59—63), *pièces de ceinture* (p. 63—64), *objets en verre* (p. 65—70), *perles* (p. 70—73), *objets en os* (p. 73—74), *briques et tuiles* (p. 75), *monnaies* (p. 75—77).

La *chronologie* du cimetière n° 1 de Bratei (p. 79—83) est rigoureusement établie à partir surtout des éléments d'inventaire : le début de la nécropole est placé au plus tôt vers la moitié du IV^e siècle et dans la seconde partie, tandis que la date finale de ce monument est fixée par l'auteur vers 430 n.è. (p. 81), d'après les verres, et avant tout d'après celui du type *Nuppen*. La démonstration de l'auteur nous semble parfaitement convaincante — bien que nous serions tentés, pour notre part, de prolonger vers 450 n.è. la fin de ce monument, à partir des pièces de ceinture (pl. XXXIV, fig. 5, 5a et 4, 4a), ce que pourrait correspondre,

d'ailleurs, à la chronologie de l'habitation 1 de Bratei, dont les éléments d'inventaire se situent aussi vers le milieu du V^e siècle.

Le problème de l'*appartenance ethnique* de la nécropole (p. 85—97) n'est que l'aboutissement logique et convaincant des minutieuses analyses de l'ensemble funéraire. La conclusion parfaitement étayée de l'auteur : « à Bratei nous nous trouvons en présence d'un groupe de population daco-romaine qui a maintenu les caractères fondamentaux de la culture matérielle et spirituelle » (p. 277 du résumé français, p. 95 du texte) est formulée dans des termes à la fois clairs et nuancés. L'auteur vient, d'ailleurs, dans une étude plus récente (L. Bârzu, *La continuité de la création matérielle et spirituelle du peuple roumain sur le territoire de l'ancienne Dacie*, Bucarest, Ed. Academiei R.S.R., 1979, p. 68) de préciser encore plus ses conclusions en écrivant que ceux qui utilisaient la nécropole n° 1 de Bratei « constituaient une puissante communauté daco-illyro-romaine », nuance qui n'altère pas l'essentiel des interprétations présentées dans la monographie.

Le volume comprend aussi trois sections de présentation du matériel : le catalogue des tombeaux (p. 101—254) suivi du catalogue des objets découverts dans l'aire de la nécropole (p. 254—256). Un résumé français (p. 257—277) et les 35 planches complètent le volume.

Les découvertes de la nécropole de Bratei des IV^e—V^e siècles de n.è. sont d'une importance exceptionnelle dans l'horizon culturel de cet âge car, bien que les rapports culturels et chronologiques entre la civilisation représentée par le groupe de Bratei et les monuments qui lui sont contemporains sont très nombreux, la nécropole reste, jusqu'à présent, du moins, le témoin du degré le plus complet de romanité du fonds d'origine daco-gète du nord du Danube. Précédée sur cette voie par la population géto-romaine de la zone au sud du fleuve, ayant subi plus tôt et donc plus longtemps l'impact de la civilisation romaine, la population romanisée de l'espace intra-carpatique s'avère être une composante essentielle de la civilisation proto-roumaine, dont la généralisation et l'uniformisation, dans toute l'aire de l'ethnogenèse des Roumains sera le fait des siècles ultérieurs, mais qui remonte à ces foyers persistant des deux côtés du fleuve.

L'importance des témoignages archéologiques, conservés dans la zone de Bratei, pour l'étude de la continuité des Daco-Romains, est loin d'être limitée aux monuments des IV^e—V^e siècles ; bien qu'une partie seulement des complexes archéologiques de cette zone ait bénéficié jusqu'à présent d'une publication détaillée, voilà comment présente Eugenia Zaharia, auteur d'une récente monographie intitulée *La population roumaine en Transylvanie aux VII^e—VIII^e siècles (La nécropole n° 2 de Bratei)* (Bucarest, Ed. Academiei, 1977, en roumain, avec résumé français) l'ensemble des monuments découverts dans la zone de Bratei : « Les quatre nécropoles découvertes à Bratei correspondent à l'époque des IV^e—VIII^e siècles ; trois d'entre elles — les nécropoles n° 1, n° 2 et n° 4 — appartiennent à la population daco-romaine et roumaine, la nécropole n° 3 appartenant à une population gévide des VI^e—VII^e siècles. Les deux villages anciens de Bratei se situent aussi aux IV^e—VIII^e siècles, comprenant les étapes Bratei (IV^e—V^e siècles), Ipotești—Cindești (VI^e—VII^e

siècles), Dridu (VIII^e siècle); une dernière étape d'habitation est attestée aux XII^e—XIII^e siècles, dans l'habitat n^o 2 » (préface, p. 5).

Il s'agit donc, de toute évidence, d'une continuité culturelle et ethnique ininterrompue des éléments autochtones dans un même aire d'habitation; ce qui plus est, le fait même d'une présence allogène, celle des Gépides de la nécropole n^o 3, pourrait s'ajouter aux arguments de cette permanence. Evidemment, on ne peut pas trop en inférer avant la publication détaillée de ce monument; qu'il nous soit cependant permis de rappeler la conclusion que formulait K. Horedt au sujet du village fortifié de Morești (Tg. Mureș): « Il nous faudra admettre — écrivait-il — pour le village fortifié de Morești du VI^e siècle, une forte composante ethnique et culturelle gépide. Cette attribution n'exclut cependant pas, mais, au contraire, postule la présence de la population autochtone dans cette même région »¹ (souligné par nous, A.P.).

La monographie que consacre Eugenia Zaharia — éminent spécialiste de l'archéologie de ce premier millénaire d'histoire roumaine — développe des thèses soutenues par le même auteur dans des ouvrages antérieurs d'une valeur certaine, mais vise aussi à situer le débat concernant les témoignages archéologiques de la continuité dans une perspective amplement historique. Ceci d'abord par une *introduction* (p. 7—9) qui est, à sa manière, une « apologie pour l'histoire », et qui réunit des passages écrits par quelques grands historiens roumains du passé méditant autour des devoirs et du droit de l'histoire à la déduction et à la reconstitution historique, tel M. Kogălniceanu qui, dans sa leçon inaugurale du cours d'histoire nationale à l'« Academia Mihăileană » de Jassy, le 24 novembre 1843, proclamait son allégeance et sa fidélité envers cette histoire, « qui nous montre ce que nous fûmes, d'où venons-nous, ce que nous sommes aujourd'hui et, comme dans un règne de trois qui en découvre l'inconnue : ce que nous serons demain ».

Le chapitre liminaire intitulé : *Bref aperçu historique : recherches et problèmes* (p. 9—13) a pour but, d'autre part, de situer les résultats des recherches archéologiques auxquelles est consacré le volume dans la perspective du développement contemporain d'une problématique, d'un programme de recherche et d'une école d'histoire. Rendant hommage à l'œuvre et à la pensée du grand savant Ion Nestor, « maître de notre génération d'archéologues et fondateur de l'archéologie du premier millénaire », comme l'écrit l'auteur (p. 9) ce paragraphe est loin d'épuiser sa substance dans ce témoignage, pleinement justifié, de gratitude; car l'histoire du développement des recherches consacrées à ces problèmes est d'un haut intérêt scientifique et méthodologique, mettant en évidence aussi bien les raisons profondes de l'essor des études consacrées à l'ethnogénèse des Roumains durant les trois dernières décennies que la vision d'ensemble et le caractère programmatique de cette direction prioritaire de l'archéologie contemporaine en Roumanie.

Après les vingt années de recherche écoulés entre la création de la *Commission pour l'étude de la formation de la langue et du peuple roumain* (constituée près du Présidium de l'Académie de la République Populaire

¹ K. Horedt, *Contribuții la istoria Transilvaniei*, Bucarest 1958, p. 118.

Roumaine en 1956) et la publication du livre d'Eugenia Zaharia, qui se propose justement une brève rétrospective, le bilan peut sembler aujourd'hui assez simple à rédiger.

Il s'agit, cependant, d'une difficile et complexe entreprise scientifique, qui présupposait non seulement un inventaire des données connues (inventaire réalisé dès 1956 par l'étude modestement intitulée *L'origine du peuple roumain d'après les données archéologiques. Rapport sommaire sur l'état de la recherche*), mais surtout une identification précise des objectifs de la recherche ultérieure, ainsi que des meilleures stratégies pour les atteindre. Or, il est évident que ces opérations présentaient à l'époque de grandes difficultés, d'abord en ce qui concerne la formation même du concept de culture autochtone et des critères permettant d'en cerner les monuments archéologiques propres et distincts par rapport aux populations allogènes migrant dans l'espace carpato-ponto-danubien. Ces difficultés, mais aussi les perspectives d'une recherche conçue dès ses débuts comme une investigation dénuée de tout parti-pris et respectant les données objectives de l'archéologie et les méthodes scientifiques correctes, résultent clairement des constatations liminaires de ces études, comme, par exemple, celle qui avait trait à l'étude des antiquités slaves sur le territoire de la Roumanie actuelle : « L'étude des antiquités slaves... est un objectif de l'archéologie roumaine, important de plusieurs points de vue. D'abord, par cette étude, l'archéologie roumaine apporte sa contribution à la clarification de l'histoire d'un important groupe de populations européennes anciennes, dont le rôle dans cette partie du monde n'a plus besoin d'être souligné d'une manière à part. De ce point de vue, on peut dire que les recherches et les découvertes des dernières 10—15 années en Roumanie ont déjà apporté, surtout par la découverte du cimetière de Sărata Monteoru mais aussi par celui de Someșeni, une contribution notable au trésor scientifique accumulé par les efforts des savants des pays voisins.

Mais, en Roumanie, l'étude des antiquités slaves présente aussi l'importance exceptionnelle découlant du fait que les Slaves ont joué un rôle particulier dans l'ethnogénèse de notre peuple, et ici l'étude des antiquités slaves a une double portée, sur l'histoire des Slaves en général, mais aussi sur le processus de naissance et sur l'histoire féodale du peuple roumain.»²

Par ces points de vue préliminaires, l'école roumaine d'archéologie du Haut moyen âge, récemment constituée et, à l'époque, assez peu nombreuse, fixait ses objectifs de recherche; la pointe d'exagération, assez évidente aujourd'hui, dans l'évaluation de la participation slave à l'ethnogénèse roumaine, s'explique assez par l'état des recherches à l'époque où ce texte fût écrit — mais témoigne aussi, en dernière analyse, de l'objectivité avec laquelle débutaient ces recherches.

Les années suivantes enregistrent deux faits particulièrement significatifs, à savoir, d'abord, la cristallisation du concept de population protoroumaine — dont la culture matérielle est documentée par les décou-

² I. Nestor, *Slavii pe teritoriul R. P. R. in lumina documentelor arheologice*, SCIV X, 1959, 1, p. 58 n. 1.

vertes archéologiques des fouilles de cette étape —, mais aussi l'apparition des premières divergences quant à l'appellation et au caractère de cette culture. Il ne s'agit assurément pas d'une querelle de simple terminologie, puisque l'utilisation de deux désignations différentes pour le même complexe culturel aboutit à une double attribution de ce complexe, soit aux Protoroumains, soit aux Slaves.

Voilà ce qu'écrivait le professeur Ion Nestor, auteur déjà, à cette date, des fouilles de la nécropole d'incinération de Sărata-Monteoru, découverte d'une extrême importance pour l'histoire des Protoroumains et des Slaves archaïques et, ainsi qu'on l'a déjà dit, animateur des études archéologiques et historiques concernant le Haut moyen âge roumain : « Dans le rapport du 24 octobre 1956 adressé à la *Commission pour l'étude de la formation de la langue et du peuple roumain* nous avons communiqué que "l'hypothèse d'après laquelle la culture matérielle des Roumains ou des communautés roumano-slaves du X^e siècle de n.è. peut être archéologiquement identifiée a encore besoin d'être solidement étayée et largement documentée..." Dans la communication intitulée *La culture Dridu. Note préliminaire*, présentée à la Session de l'Académie de septembre 1957, nous avons essayé de démontrer le caractère protoroumain de la culture Dridu, de la différencier par rapport à celle slave et d'en établir la date exacte. Ce problème a été repris par M. Chisvasi-Comşa, dans une étude où la culture Dridu est nommée *balkano-danubienne* et est datée à partir du IX^e siècle. »³

Les recherches développées au sujet de la culture de Dridu ont pleinement confirmé son caractère protoroumain, et le fait que cette culture est unitaire et uniformément répandue dans l'aire de l'ethnogénèse roumaine. De nombreux résultats de fouilles et de découvertes ont ainsi confirmé les prévisions du professeur Ion Nestor, qui écrivait : « À partir de la deuxième moitié du X^e siècle, on peut constater sur toute l'étendue du pays une très grande fréquence de habitats — ayant fait l'objet de très peu de recherches, mais identifiés avec précision par des découvertes dues au hasard ou en surface — avec une céramique de caractère « slave tardif ». Il s'agit d'un niveau archéologique correspondant aux couches des X^e—XI^e siècles de Dinogetia et qui leur est étroitement apparenté, mais dont les variantes locales et éventuellement aussi les phases chronologiques ne sont pas encore connues.

Cette culture a des relations claires avec les aspects populaires de la culture matérielle contemporaine au sud du Danube et à l'est du Prut. Sa diffusion dense et générale sur le territoire de la Roumanie indique une population nombreuse, un certain essor économique et, sans doute, une organisation politique plus puissante. Par certains de ses aspects, cette culture se prolonge dans le temps et est liée, d'après des indices qui n'ont pas été encore suffisamment étudiés et vérifiés, au fonds à partir duquel nous voyons se développer la culture féodale ancienne roumaine du XIV^e siècle (observations de Suceava, surtout).

On ne peut pas encore affirmer — et encore moins prouver — dans le stade actuel de notre information, ni que ce niveau archéologique est

³ Id., *ibid.*, p. 59 sq., n. 1.

entièrement roumain, ni qu'il trouve son origine dans un fonds local ou extérieur. Mais c'est ainsi que les problèmes se posent, et c'est dans ces directions que cette culture devra être poursuivie archéologiquement durant les années suivantes par des fouilles et des études de détail sur le matériel respectif.»⁴

Au-delà de toute hésitation d'une conclusion préliminaire prudente, s'efforçant de respecter scrupuleusement la documentation dont elle disposait au moment où elle venait d'être formulée, ce programme de perspective désignait donc comme tâche prioritaire de l'archéologie du Haut moyen âge roumain le problème fondamental des origines de la culture roumaine ancienne, à savoir l'étude de son ascendance dans le fonds culturel protoroumain et roumain de cette culture; l'archéologie roumaine a entièrement prouvé ce caractère. La clarification des principaux aspects de sa genèse est le but des recherches dont l'étude monographique des monuments de Bratei fait partie.

Le volume consacré par Eugenia Zaharia au cimetière des VII^e—VIII^e siècles de Bratei aborde ce problème par un double biais : celui de l'archéologie et celui de l'étude sociologique des communautés anciennes. Comme le déclare dès le début l'auteur, « nous essayerons d'introduire dans l'histoire et l'archéologie de la période de formation du peuple roumain deux nouveaux problèmes : l'un est celui de l'organisation socio-politique et économique de la population autochtone pendant le premier millénaire; le second consiste à essayer d'indiquer les éléments qui, dans une étape plus tardive de leur développement, se sont manifestés au niveau socio-politique, économique et culturel, aussi bien dans la renaissance byzantine des X^e—XII^e siècles que dans les cadres de la société roumaine contemporaine. Ces problèmes, qui n'ont pas encore été étudiés ni du point de vue historique, ni de celui archéologique, trouveront aussi leur place et des développements dans le volume suivant, consacré à la publication des résultats des recherches de Bratei, qui présentera le village des VI^e—VIII^e siècles ».

Du point de vue de l'analyse archéologique, l'étude présente le résultat des fouilles effectuées entre 1964 et 1967 et examine *le cimetière virtuel des VII^e—VIII^e siècles de Bratei* (p. 15—80). Car, à part les quelque 100 tombes détruites par l'exploitation de la carrière de sable de Bratei, la nécropole n° 2 comprend 244 tombes, dont 210 d'incinération et 34 d'inhumation. La classification des tombes d'incinération (pp. 15—56) comprend plusieurs groupes : I. *Tombes d'incinération à fosse simple* (p. 15—25), comprenant 66 tombes à trois variantes (32 à fosse ovale, 19 à fosse circulaire, 10 à petite fosse en forme de sac rempli de restes ostéologiques; II. *Tombes à fosse et urne* (p. 25—38), avec 53 tombes, dont 33 à fosse ovale et 20 à fosse circulaire. Ce groupe est caractérisé aussi par la grande quantité de charbon de bois (dans 32 des 53 tombes), concentré surtout dans la partie supérieure de la tombe. Les urnes sont placées d'habitude au centre de la fosse (21 tombes).

Il y a, cependant, aussi 28 tombes dont l'urne a été déposée dans une fosse de petites dimensions en forme de sac. III. *Tombes d'incinération*

⁴ Id., *ibid.*, n 2

en urne (p. 39—45) avec 45 tombes, dont 23 à urne entière et 22 où l'on n'a déposé qu'une moitié de l'urne. L'inventaire et les offrandes ont été habituellement brûlés d'abord sur le bûcher et déposés ensuite soit au fond de l'urne, soit vers le fond, après une première couche d'os calcinés ; IV. *Tombes d'incinération à fosse et offrande de fragments céramiques* (p. 45—50), avec 18 tombes, dont 12 ovales, 3 circulaires et 3 à fosse très longue ; V. *Tombes d'incinération à fosse et urne avec offrande de fragments céramiques* (p. 50—56), avec 16 tombes à fosse ovale et urne complète, sauf trois cas où on a utilisé seulement la partie inférieure du vase ; dans l'une de ces dernières tombes (n° 99) on a utilisé comme couvercle un fragment de paroi de vase. Dans ce groupe, il faut signaler aussi trois tombes (n° 3, 51, 180—181) à deux urnes (fig. 12, 1—1b).

Les *tombes d'inhumation* (p. 57—60) comprennent 34 tombes dont 14 d'enfant. Les tombes d'inhumation sont situées à l'intérieur de la nécropole, concentrés cependant à l'extrémité S et à celle O-NO de l'aire du cimetière. L'orientation des crânes est variée : 17 tombes orientées E-NE, 3 — O-NO, 1 — N-NE, 1 NE et 2 — à peu près E ; pour les autres 10 tombes, l'orientation ne peut pas être reconstituée. Les squelettes sont étendus sur le dos ; quelques tombes présentent des particularités — ainsi, dans la tombe 211 on a recouvert de bois les parois de la fosse, tandis que dans la tombe 233 on a découvert des lattes du bois carbonisées sous le squelette et autour de celui-ci.

L'inventaire funéraire est composé de perles en verre, boucles d'oreille, couteaux en fer et vases. Il faut noter que, dans la tombe 211 (p. 57) « à une distance de 24 cm du crâne, on a découvert une pièce en bois carbonisé, triangulaire, avec une perforation à l'extrémité étroite, ressemblant à un instrument musical, peut-être une sorte de luth ».

Parmi les tombes dérangées, en nombre de 11 probablement (p. 60—61), la plupart (9) sont des tombes d'incinération ; deux, cependant, pourraient avoir été des tombes d'inhumation.

À l'extrémité est de la surface fouillée on a découvert deux *tombes avares*, dont l'une contenait un squelette humain et celui d'un cheval, avec un riche inventaire de cavalier. Cette tombe a été partiellement détruite par les travaux de la carrière. La seconde tombe contenait seulement le squelette d'un cheval, avec l'offrande d'un vase de petites dimensions.

Parmi les objets d'inventaire, la *céramique* (p. 62—79) a une importance toute particulière. D'après sa provenance, elle a été classifiée en trois catégories : I. Le vase en forme de pot, d'origine romaine, travaillé au tour, le plus souvent avec décor, qui représente de loin le type le plus fréquent ; II. Le pot d'origine dace, représenté par trois exemplaires, dont deux (fig. 14, 4 et 5) ont été trouvés dans des tombes d'incinération et le troisième (fig. 20, 11) dans une tombe d'inhumation ; III. Deux pots slavo-avares (fig. 20, 4 et 5).

L'origine et la datation de la céramique (p. 70) sont présentées à partir surtout de l'étude des vases d'origine romaine du I^{er} groupe, dont le nombre est, comme nous l'avons déjà souligné, le plus important. Du point de vue culturel et chronologique, ce type représente un stade plus

évolué par rapport à celui d'Ipotesti-Cindești (VI^e — VII^e s.), caractéristique pour l'étape de formation de la culture Dridu. Comme l'écrit l'auteur, « l'utilisation, comme principale forme, du pot d'origine romaine, avec des éléments typiques — surtout en ce qui concerne le rebord, ainsi que le décor — est significative, témoignant de *l'origine romaine* (n. s.) de la civilisation dont ces caractères font partie et de la population qui l'a créée. Les quelques éléments daces conservés dans la céramique et, en plus grand nombre, dans le rituel funéraire, précisent le caractère *daco-romain* (n. s.) du complexe » (p. 70).

L'inventaire des tombes (p. 80—89), beaucoup plus riche pour les tombes d'incinération, consiste en général en couteaux, boucles de ceinture en fer, flèches en fer, fusaïoles en terre cuite, pendentifs en bronze, boucles d'oreille, perles en verre ; une clochette en fer et des appliques avares en bronze s'ajoutent à cet inventaire qui, corroboré par la céramique, assure la chronologie du cimetière.

Les observations générales autour des deux rites funéraires (p. 90 — 99) soulignent, d'abord, la contemporanéité des deux rites, au moins dans la surface ayant fait l'objet des recherches (puisque, comme l'auteur le rappelle, on n'a pu effectuer des fouilles que sur à peu près la moitié de l'aire du cimetière, l'autre moitié étant détruite par l'exploitation du sable). Le caractère birituel du cimetière permet une série de conclusions historiques très importantes.

Les tombes d'incinération sont réparties entre deux phases successives, dont la première, datant de la fin du VII^e siècle et du début du siècle suivant, se rattache par la céramique travaillée au tour, et plus précisément encore par ses formes aussi bien que par la décoration, à l'époque finale du complexe Ipotesti-Cindești.

Ce premier groupe de tombes n'est pas nombreux, mais, d'après sa position, il est probable qu'à l'origine il s'étendait aussi dans la partie aujourd'hui détruite du cimetière.

Ainsi qu'il résulte du développement de la démonstration, la seconde phase des tombes d'incinération appartient au VIII^e siècle et à l'étape incipiente de la culture Dridu.

Les tombes d'inhumation, datées aussi au VIII^e siècle, présentent, par ailleurs, des particularités rituelles les rattachant sans équivoque au fonds local : il s'agit, en tout premier lieu, de la présence des tasses daciennes (*căjuie*) comme offrande déposée dans les tombes d'inhumation, avec ou sans charbon à l'intérieur, ainsi que de la déposition de fragments de charbon — et même, dans le cas de la tombe 224 (p. 94) d'os calcinés ; toutes ces pratiques établissent des rapports étroits, non seulement chronologiques, mais aussi rituels, entre les deux types de cérémonies funéraires.

Pour conclure, l'auteur se propose de situer la nécropole n° 2 de Bratei par rapport à celle de Sărata Monteoru. Ce cimetière d'incinération exclusive, datant des VI^e—VII^e siècles, appartient à l'aire culturelle Ipotesti-Cindești, et permet encore de distinguer les deux composantes, bien individualisées, des pratiques funéraires — celle de tradition romaine et celle slave. Par contre, le cimetière n° 2 de Bratei, documentant une étape ultérieure, celle des VII^e—VIII^e siècles, appartient — comme en conclut l'auteur — à *la population roumaine d'après la période d'assimilation des Slaves* (p. 98) et à l'étape ancienne de la culture Dridu. Enfin, à partir

de l'orientation des tombes d'inhumation et d'une partie de l'inventaire, l'auteur démontre le fait que la population roumaine de Bratei était chrétienne, tout comme leurs prédécesseurs de l'aire Ipotești-Cîndești. Le rite d'incinération ne fait nullement obstacle à cette conclusion, ainsi que l'auteur le démontre amplement.

Les conclusions historiques du volume se développent dans deux chapitres étroitement corrélés. Le premier, concernant *La place du cimetière des VII^e — VIII^e siècles dans l'histoire et l'archéologie de la période de formation du peuple roumain* (p. 100—105) définit l'étape des VII^e — VIII^e siècles dans le développement des Roumains comme étape où le processus d'assimilation des Slaves s'avère être réalisé; même s'il y a des différences régionales de rythme ou des zones où ce processus a été en fait réactualisé par des nouvelles pénétrations isolées, rien ne peut modifier le fait, déjà accompli à cette époque, du développement des Roumains en tant que peuple latin. Au demeurant, le caractère daco-romain de la civilisation matérielle de cette époque prouve, aussi bien que le résultat final du processus ethno-linguistique et culturel de formation du peuple roumain, que ce processus même s'était décidé, d'une façon définitive, aux VII^e — VIII^e siècles, en faveur de l'élément romain.

Un dernier aspect est celui relevé à propos de l'aire dans laquelle ce processus de genèse s'est développé; comme le démontre l'auteur, « les Roumains se sont formés par la romanisation des Gêto-Daces, des Mésiens (nous aurons dit plutôt *des Gètes*—A.P.) et des Carpes, dans la région extra- et intra-carpatique et du Danube jusqu'aux Balkans, c'est à dire dans l'espace d'habitation de ces tribus thraces » (p. 100).

Un second thème de ces conclusions générales est celui de *l'Organisation socio-économique et politique des Roumains pendant le premier millénaire* (p. 106—121). Le problème crucial de ce chapitre est celui des institutions sociales et des formes de l'autorité que peut avoir développé la population romanisée, puis roumaine, dans l'espace carpato-ponto-danubien après la retraite de l'administration romaine et avant la formation des premiers Etats roumains.

Depuis longtemps déjà, les historiens de cette époque avaient eu l'intuition du rôle que peut avoir joué, dans les circonstances particulières de cet âge, la communauté rurale, cadre adéquat d'une existence socio-économique et politique ruralisée (cf. e. g. *Istoria României*, I, Ed. Academiei, Bucarest, 1960, p. 799—802). Les précisions qu'apportent les points de vue d'Eugenia Zaharia sont, cependant, éclairantes et innovent les termes mêmes du problème, d'abord par les analogies qu'elle propose entre l'organisation de la *commune rurale byzantine*, unité socio-économique de l'autorité administrative de l'Empire byzantin, fondée sur la *propriété privée et héréditaire* des terres de culture, et les communautés rurales observées sur le vif par les enquêtes sociologiques de Henri H. Stahl dans le département roumain de Vrancea. La conclusion qui s'impose à partir de ces analogies porte d'abord sur le caractère spécifique des institutions développées par les populations rurales non seulement à l'intérieur, mais aussi dans ces « marches » de l'Empire byzantin qu'ont été les territoires daco-romains, puis roumains — caractère territorial, et non pas gentilice, de ces collectivités rurales, importance de la propriété foncière privée, fonctionnalité et vitalité de l'organisation en communes rurales

par rapport aux conditions historiques souvent précaires, toujours mouvantes de cet âge. En second lieu, le parallèle très étroit entre les institutions byzantines et les structures traditionnelles de la communauté rurale roumaine (au moyen âge et jusqu'aux abords de la Première Guerre) nous oblige à en rechercher le rapport historique et le point de contact, ce que revient à faire remonter les origines des collectivités roumaines très haut dans le premier millénaire. Il y a enfin — peut-être plus implicitement souligné dans le texte qu'il ne l'aurait mérité — le fait qu'une telle structure n'est pas limitée au domaine socio-économique ; au contraire même, en héritant sans doute des fonctions politico-administratives que l'organisation rurale des provinces romaines remplissaient déjà, la commune rurale du Haut moyen âge roumain est avant tout un organisme politico-administratif et aussi, au moins occasionnellement, militaire. Ce développement concernant la sociologie des communautés anciennes remplace donc l'idée, somme toute assez vague, d'une survivance spontanée et informe de la population des anciennes provinces par une image structurée d'institutions dont les mécanismes essentiels permettent au moins d'entrevoir leur développement jusqu'au stade étatique.

L'importance de ces conclusions n'a plus besoin d'être soulignée ; il ne nous reste qu'à en souhaiter le développement encore plus ample, surtout en ce qui concerne l'argumentation archéologique de ces points de vue. Il est évident, en effet, que pour la vérification d'hypothèses de ce genre, la documentation archéologique dont on dispose jusqu'à présent n'est pas suffisante et qu'il faudra poser d'une autre manière — au moins en partie — les problèmes même de la recherche pour pouvoir compléter le tableau esquissé par l'auteur. Nous pensons, notamment, aux explorations d'ensemble — celles, par exemple, que permet l'interprétation des photographies aériennes pour identifier la disposition d'ensemble de l'habitat rural, la syntaxe du territoire de culture, les voies d'accès et les types d'exploitation. Ce genre d'« archéologie aérienne », qui a donné dès à présent des résultats extrêmement importants, justement pour les problèmes de la vie rurale, en Italie méridionale aussi bien qu'en Angleterre ou dans la zone gallo-romaine, pourrait bien offrir plus d'une réponse aux interrogations fondamentales que le volume d'Eugenia Zaharia a le mérite de susciter. Il reste aussi, d'autre part, à voir si l'étude des faits de langue ne peut pas éclairer des aspects de ce même processus historique ; si on pense, par exemple, à la dérivation du mot *sat* (village) du latin *fossatum*, site fortifié (sans parler de *terra*, țara, si souvent évoqué), on peut entrevoir quelques-unes des suggestions qu'une étude vraiment interdisciplinaire de ce domaine peut offrir à l'histoire.

Le volume comprend, en annexe, une étude anthropologique des squelettes provenant du cimetière n° 2 de Bratei, rédigée par Olga Necrasov et Dan Botezatu (p. 122—127) au sujet de laquelle nous reviendrons dans les pages suivantes, ainsi qu'un résumé français (p. 129—136).

Ces deux monographies mettant en valeur deux monuments du même espace — et liées, sous l'aspect chronologique, par le site du village 1 de Bratei, dont on attend la publication — réunissent un dossier archéologique de la plus haute valeur probante pour la continuité de la population daco-romaine des IV^e—VIII^e siècles, continuité qui s'identifie, en fait, au processus même de l'ethnogenèse roumaine. Rapportées

à l'ensemble du territoire actuel de la Roumanie, ces découvertes prouvent l'unité culturelle des Protoroumains dans toute l'aire de ce processus de genèse ethno-linguistique.

Il est d'ailleurs très important d'observer qu'il y a un rapport indiscutable de filiation entre les tombes d'incinération appartenant au cimetière n° 2 de Bratei et celles des IV^e — V^e siècles — rapports qu'on aurait pu, peut-être, souligner plus nettement : aussi bien le contour — rond, ovale ou rectangulaire — des fosses que leurs dimensions (entre autres, les tombes 23, 104, gr. I et 8, gr. IB, de grandes dimensions) rappellent bien les situations mises en lumière par l'exploration du cimetière n° 1. Par ailleurs, l'urne recouverte d'une plaque de grès (tombe 100, p. 31 et 37, 41) trouve aussi des analogies antérieures, comme aussi les tombes « sigillées » par des couches assez importantes de terre (cf. n° 5, gr. II, p. 27 ; n° 17, p. 26 ; n° 26, gr. III, p. 40) ou, enfin, les offrandes de restes animaliers.

Les conclusions de l'analyse anthropologique ont, d'autre part, souligné l'importance de la présence du type méditerranéoïde parmi les squelettes des VII^e — VIII^e siècles — puisque c'est un type auquel n'appartient *aucune* des populations migrant dans cet espace pendant le I^{er} millénaire (p. 126). Mais c'est le rapport de filiation entre les espèces céramiques qui atteste en tout premier lieu la continuité de la civilisation matérielle et de ses créateurs dans cette zone.

A ce sujet, nous nous proposons d'illustrer cette significative similitude par un seul exemple parmi tant d'autres possibles, où on peut voir comment la forme attestée dans le cimetière n° 1, des IV^e — V^e siècles — avec une étape intermédiaire provenant du centre romano-byzantin de Beroe, au sud du Danube, et du VI^e siècle — représente l'ascendance du type similaire retrouvé dans la nécropole n° 2 de Bratei ; l'origine pré-slave de ce type (comme de nombreux autres), nous semble évidente et pleinement démontrée. (fig. 1—3)

D'autre part, les récipients sûrement identifiés à Bratei 2 comme étant de tradition dace (le vase de la tombe 41, p. 63, fig. 14, 4 ; cf. aussi p. 75, fig. 24, 10) trouvent des répliques tout à fait similaires dans la nécropole d'incinération de Nalbant (dép. de Tulcea)⁵ ; ces urnes funéraires des VI^e — VII^e siècles ne doivent donc plus être rattachées au type Praga-Monteorn, d'autant plus que leur provenance autochtone est renforcée aussi bien par leurs analogies locales au IV^e siècle, que par le fait qu'elles sont décorées d'impressions de doigt sur le rebord de l'embouchure, ce qui est assurément une tradition des plus archaïques des potiers géto-daces.

Ces exemples peuvent être multipliés ; ils démontrent tous que, dans la civilisation matérielle des VI^e — IX^e siècles, les Protoroumains apparaissent en tant que créateurs et conservateurs de la tradition culturelle, tandis que les populations allogènes — y compris les Slaves — sont les bénéficiaires « acculturés » de cette création ; ainsi qu'Eugenia Zaharia le souligne justement, leur contribution apporte une colorature spécifique à ce fonds culturel sans l'affecter en profondeur.

On serait, pour notre part, tenté même de souligner d'une manière encore plus catégorique les conclusions d'Eugenia Zaharia concernant les

⁵ G. Simion, *Necropola feudală timpurie de la Nalbant*, Peuce II, 1971, pl. VII, 4.

cadres et les conséquences de la pénétration des Slaves dans l'espace carpatobalkanique. En effet, l'auteur écrit (p. 103) : « En nombre considérable, les Slaves passent dans l'Empire en 602, dégagent ainsi la Dacie et facilitent le processus de consolidation de l'ethnogénèse roumaine ». D'après notre opinion, on a déjà démontré qu'entre 602 et 679 (date d'établissement des Protobulgares au sud du Danube), il n'y a aucun témoignage archéologique d'une altération, fût-elle mineure, du cotexte culturel romano-byzantin au sud du Danube⁶. Ce qui plus est, au nord du fleuve, dès le premier moment de la pénétration slave, ceux-ci n'apparaissent jamais isolés, dans des habitats caractéristiques et individualisés, mais seulement — et ceci dès les VI^e — VII^e siècles — en tant que composante allogène dans les habitations et les nécropoles autochtones des VI^e — VII^e siècles. On doit donc conclure que la pénétration d'une population slave « pure » qui serait partie des provinces proroumaines du nord du Danube vers les provinces impériales au sud du fleuve n'était pas possible.

Au demeurant, les monuments du type Ipotesti—Cindești—Monteoru des VI^e — VII^e siècles reflètent le processus d'assimilation culturelle totale des Slaves dans la masse proroumaine ; on doit donc penser — dans le contexte gravement perturbé par la colonisation, vers 680, des Protobulgares dans la zone nord-ouest de l'ancienne Dacia Secunda — à un déplacement du nord au sud du fleuve d'une population roumaine créatrice de la culture nommée encore « Hlincea I », qui n'est en fait qu'un *faciès* régional, moldave, de la civilisation identifiée dans le cimetière 2 de Bratei et témoignant, au sud comme au-delà du Danube, du fait que les Slaves s'étaient déjà « fondus » dans la masse de la population romane ; les analogies entre l'inventaire de la nécropole de Nalbant et de Bratei 2 étayent suffisamment cette hypothèse.

Ce n'est donc pas cette population qui peut avoir joué dans la slavisation linguistique des régions du sud du Danube ; ce long processus doit être le fait d'une colonisation de populations slaves venant des régions situées à l'est de la Moldavie et qui, du point de vue culturel, ont réédité l'expérience d'assimilation du siècle précédent, s'adaptant complètement aux cadres de la civilisation — déjà cristallisée — d'origine balkano-carpatique — de la population roumaine.

C'est, comme on le voit, non seulement par leur valeur documentaire que les deux livres que nous venons de présenter apportent leur importante contribution à l'étude du premier millénaire, mais aussi par les perspectives de développement futur qu'elles ouvrent à l'analyse archéologique et historique de ces problèmes.

⁶ Aurelian Petre, *Quelques données archéologiques concernant la continuité de la population et de la culture romano-byzantine dans la Scythie Mineure aux VI^e—VII^e siècles de n.è., Dacia, NS, VII, 1963, pp. 351 sq.*

ROMANIA AND THE "STATUT DEFINITIF OF THE DANUBE (1921): A REAPPRAISAL

RICHARD FRUCHT
(Indiana University)

Although there exists an abundant literature devoted to the Danube question, one factor rarely has been considered: Romania's diplomatic success at the Paris Conference of 1920—1921 relative to the formation of the International Commission of the Danube. The reasons for this unfortunate gap in historical scholarship are obvious. Most Western accounts are badly outdated (the last major work being written by Hugo Hajnal in 1929¹), based on limited documentation and reflecting the geo-political thinking prevalent at the time, i.e. a great power perspective. On the other hand, studies by Romanian scholars (the most prolific writers in the Basin on the subject) are understandably colored by the fact that the conference re-established the European Commission of the Danube, an organization they long considered to be an anomaly and a threat to the sovereign rights of the country. In their eyes Paris was but a continuation of pre-war injustices and the rest of the convention thus receives only cursory attention. The purpose of this paper therefore is to re-examine this notion of the Paris Conference as a great power victory, for to prejudge the finalization of the *Statut* from either of the above perspectives might lead, we think, to a less accurate impression of the convention and its work.

In looking at the Paris Conference it is first essential to lessen the emphasis on the question of the European Commission. This is not to say that the issue of the maritime Danube agency was one that could be overlooked. In hindsight the organization was an anomaly after 1918 (as Romania charged), a vestige of a nineteenth century diplomatic mentality pre-occupied with the Eastern Question. The formation of the European Commission was necessary in 1856, owing to years of Russian neglect of the river's tributaries and the destruction caused by the Crimean War. This factor was admitted by the Romanian delegates at the Paris Conference. There is also a defensible argument that due to the unstable conditions in much of southeastern Europe before 1914 the European Commission became an important international agency. Certainly, its efforts on behalf of shipping and the improvements to the port of Galați and the Sulina channel were laudable. Yet, after 1918 the agency became unnecessary.

Romania, through the work of its delegate to the body, Constantin Conțescu, made remarkable strides towards restoring the channels and

¹ Hugo Hajnal, *Le Droit du Danube International* (La Haye: Martinus Nijhoff, 1929).

port facilities in the wake of World War I, undertaken without the aid of the other members of the organization (Britain, France and Italy). Secondly, the extension of complete freedom of navigation to the fluvial portion of the river by the framers of the Versailles agreements lessened the need for an exclusively maritime agency. Finally, the organization, in the past, had been a tool in maintaining the balance of power between the Eastern empires; in 1918 that argument was no longer viable.

Despite these inconsistencies, the Big Four at Versailles re-established the European Commission through article 346 of the treaty with Germany. Britain, Italy and France were committed to the commission's continuation and thus the perpetuation of their powerful voices in river affairs. The Romanian delegates to the Paris Conference, first Toma Stelian and later Constantin Coșescu, therefore had little choice but to bow to the inevitability of the commission's renewal. Early in the proceedings the delegation, as well as Take Ionescu, the nations' Foreign Minister, saw that any stance based on the elimination of the European Commission was futile. Ionescu wrote to Stelian that "the/fate of the/ European Commission of the Danube was decided at Versailles and cannot be interrupted. . . ; our cause cannot be reinforced if we insist on abolishing the Commission."² The Versailles Treaty "is precise;"³ the Western states would never violate its provisions.

Therefore, by the fifth meeting of the convention, the issue of the European Commission was resolved. The plenipotentiaries extended the life of the organization with powers unchanged from the *ante bellum* period. An important Romanian objective at Paris was thus quickly lost.

This inability to stave off an inevitable diplomatic defeat comprises much of the literature devoted to the conference even though it occupied but a small fraction of the conferees' attention. Few historians, with the notable exception of N. Dașcovici, saw the broader questions as they emerged during the remainder of the convention. As Dașcovici correctly perceived, the Danube Conference was a significant Romanian foreign policy victory in 1921. While certainly not comparable to the successes obtained at Versailles in 1919, the final text of the *Statut définitif* was a document in complete agreement with the delegation's pre-conference instructions regarding the fluvial administration. This is a central issue never really examined in most studies of the convention.

The fundamental conflict at the conference was the extent to which the riparian "allies" (Romania, Czechoslovakia and the Kingdom of the Serbs, Croats and Slovenes) would permit the International Commission of the Danube to operate in a manner separate from the state's authority. John Baldwin, the British delegate to the conference and representative to both river commissions, argued that the Versailles framers granted the plenipotentiaries complete authority to establish rules of internatio-

² Take Ionescu to Toma Stelian (15 September, 1920), Arhivele Ministerului Afacerilor Externe (AMAE), Fond 8 Conv D 19, unpagued. For a general framework on Romanian attitude at the Peace Conference see also Iulian Cârțână and Ilie Seftiuc, *Dunărea în istoria poporului român*, Editura științifică, București, 1972, p. 177–227, the fourth chapter dedicated to this moment.

³ Take Ionescu to Toma Stelian (12 September, 1920), AMAE, Fond 8 Conv D 19, unpagued.

nality for the Danube; the potential jurisdiction of the International Commission would be subject to their negotiations. The Romanian delegation, however, asserted that the convention had specific limitations. They were authorized to formulate rules of internationality, but their competency was restricted to the waterway itself; the *Statut* could not interfere with the rightful powers of the individual state to control commerce within its own territory.

The Romanian point of view prevailed, comprising the basic tenor of the treaty. Despite the delegation's failure to force the dissolution of the European Commission of the Danube, they succeeded in blocking all attempts to devise a *Statut* at odds with the country's policy objectives.

Before turning to the convention, a few words are in order as background to the problem. Although the Treaty of Paris of 1856 called for the creation of a unitary riparian regime for the entire Danube, the plan never reached fruition. Habsburg authorities in Vienna hoped to use the agency as a vehicle for Austrian commercial interests, a policy at odds with the wishes of the other great powers. The next two decades were spent in a futile attempt to devise a scheme for the river north of Galați (the limit of the European Commission's jurisdiction). By 1878, the area under discussion had been reduced to a section of the river between Galați and the Iron Gates, i.e. the Middle Danube. Austrian officials refused to discuss the extension of any internationally sanctioned rules of navigation to Habsburg waters. Romania, now a full member of the maritime agency, the European Commission (the body entrusted with formulating the project for the Middle Danube), naturally opposed the authorization of another river administration limited to its territorial waters without corresponding concessions from Vienna or Berlin. Such an agency, like the European Commission, was perceived to be a threat to the sovereign independence of the state, for it implied foreign jurisdiction over Romanian ports. Professions of the Danube's internationality would thus be limited to non-great power areas.

At the London Conference of 1883 the powers attempted to circumvent Romanian opposition to the proposals for the Middle Danube (as well as their own failure to reach agreement on a specific plan for the region) by granting Bucharest admission to the convention in an advisory capacity only. Despite her full membership in the European Commission, Romania was told that only the signators of the original 1856 agreements could participate with complete voting privileges. In the face of this action, Romania refused to send a delegation or recognize the work of the conference. Thus, in spite of the fact that the conferees finally extended the rules of internationality beyond Galați, Romania's refusal to recognize the new agency effectively nullified the decisions reached in London. Without Romania's compliance and participation the plan became a dead letter.

The situation therefore remained static until the war, when the river once again became a theater of operations. Two incidents stand out in considering the events (and their impact on Romania's perception of the issues at Paris) between 1914 and 1920. The first involved the use of the river by the Central Powers after Romania entered the war in 1916. By the time the Treaty of Bucharest was signed in 1918, the Danube virtually had become a German lake (an action which Vintilă Brătianu

characterized as the fulfillment of the concept of *Mittleuropa*). Whether this was, in fact, the intention of the Central Powers is a matter of great debate. Nevertheless, the image of physical domination of the river by Romania's enemies created a siege mentality not easily forgotten when the Danube Conference convened. Secondly, after the war, the fluvial Danube came under the jurisdiction of the Allied High Command. Under the direction of British Admiral Ernest Trowbridge, the Allies took control over commerce on the river. Ships commandeered by the Central Powers from Romania and Serbia during the war were held by Trowbridge, who ignored all remonstrations from Belgrade and Bucharest demanding their return. Trowbridge, in the eyes of Romanian authorities, was (and continues to be) seen as a quasi-dictator who considered the river his personal fief. This perception was exacerbated by the "Sofia" incident, when the Romanian delegate to Trowbridge's Inter-Allied Commission did not receive an invitation to a meeting aboard the admiral's yacht, the "Sofia." Romania claimed that this was a deliberate snub by the British admiral and the Allies. Trowbridge later protested his innocence, claiming that an invitation was sent to Bucharest, but apparently never received.⁴ Nevertheless, the Romanian Foreign Ministry considered this yet another link in a pattern of anti-Romanian policies regarding the administration of the Danube.

Romania therefore entered the Paris Conference, which opened in August, 1920, with a wary eye, distrustful of the policies and objectives of the great powers, including the country's allies. Despite the fact that the attention of the government's leaders was directed toward the other problems facing the now united nation, the authorities responsible for the Danube, Ionescu, Stelian and Coșescu looked to promote a treaty which would balance the accepted rules of internationality with that believed to be in the best interests of Romania.

Apart from the European Commission, five major issues confronted the conferees: the thrust of the International Commission's authority (supervisory or regulatory), the powers to be retained by the individual riparian state (work, costs, etc.), the use of warships on the river, the rights of cabotage and the future administration of the Iron Gates. In each case, the Romanian view prevailed.⁵

One of the basic problems inherent in the negotiations was a conflict over the very definition of internationality and the resulting powers to be granted the administrative apparatus. Baldwin, on one hand, believed that internationalization of a waterway conferred rights to all non-riverines within the prerogatives of the river-bordering states. As previously mentioned, these prerogatives could be determined by the convention and, as such, he (Baldwin) could decide the extent to which the riparian's jurisdiction could be limited. Stelian, on the other hand, stressed that only the powers of supervision of navigation belonged to the International

⁴ London legation (Cantacuzino) to MAE (22 March, 1920), AMAE, Fond 8 Conv D 18, vol. I (11), file Dosar D, unpaged.

⁵ Romania also succeeded in limiting non-riparian representation on both river commissions to Britain, France and Italy.

Commission; no one held the right to intercede within national ports.⁶ This latter view, which corresponded to the generally accepted contemporary opinions regarding internationality of a river⁷, was upheld. Under the provisions of the *Statut*, the individual riparian maintained the power to initiate all work subject to the approval of the entire commission upon review; only in the event that authorized construction and/or maintenance was not carried out did the agency hold the right to intervene (in order to complete the necessary work).

If the state was responsible for all work, there arose the related problem of costs. Stelian and Conțescu argued that Romania would be unfairly burdened if the state alone was responsible for the payment of all projects. Save for the Yugoslav delegate, M. Ristitch, the other representatives demanded that the individual state bear the costs of all construction and maintenance. Stelian replied that this was a national prerogative rather than an international one; Romania alone must be responsible for its own finances.⁸ Conțescu estimated that 40% of all monies spent on work directly benefitted foreign (i.e. non-national) shipping. As such, those countries which derived benefits from shipping and commerce must also carry some responsibility for the costs of improvements to navigable channels.⁹ The conferees agreed that the coverage of all costs would belong to the state, but the latter could call upon the entire International Commission for partial reimbursement. Despite the relatively vague wording of the article, Romania maintained the right to receive compensation for the costs incurred in carrying out its obligations. This also meant that the basic thrust of the commission's powers would be supervisory rather than regulatory; the state continued to hold a strong degree of initiative over work and payments.

No issue aroused greater animosity between the delegations than that concerning the right of the riparians to station warships within their own territorial waters. Both France and Britain sought to extend conditions of neutrality (which were in effect in the territory regulated by the European Commission) to the entire river. They envisioned this as a model for all nations to follow.¹⁰ Albert Legrand, the President of the Conference and the representative from France, appealed to a sense of "voluntarism" in creating a truly free and open river.

Despite such altruistic comments this measure was an attempt toward unilateral disarmament, a condition unacceptable to the riverines beginning to rebuild after four years of warfare. The war and the resulting demographic changes authorized by the Versailles treaties had exacerbated long-standing distrust among many of the Basin's states. They were unwilling therefore to agree to destroy what they saw as a legitimate and necessary form of defense. Although Baldwin warned that his country would reserve the right to station British warships on the river if the neu-

⁶ Conférence Internationale du Danube, Protocole 11, 1 October, 1920.

⁷ For example, see: Georges Keackenebeeck, *International Rivers* (London: Sweet and Maxwell Limited, 1918).

⁸ Conférence Internationale du Danube, Protocole 16, 15 October, 1920.

⁹ *Ibid.*, Protocole 51, 25 May, 1921.

¹⁰ *Ibid.*, Protocole 16, 15 October, 1920.

trality measure was rejected, Stelian and Conțescu adamantly refused to compromise. Unlike the other articles under discussion, this directly affected the sovereignty of each riparian state. Stelian acknowledged the idealism expressed by Legrand, but stressed that Romania could never neglect its own defense. Thus he could not even consider Legrand's appeal for the act had "dangerous consequences" which threatened "the principle of sovereignty and political independence of our own state."¹¹ This sharp attack upon a "political problem which exceeds the competency of this conference" was sustained by Conțescu.¹² With no agreement possible, the delegates had little choice but to bow to Conțescu's demand that the entire matter be suppressed.

The most controversial issues at the convention were the questions of cabotage and the future administration of the Iron Gates. In the debate over the former, Romania, which sought the protection of the riparian's inter-port trade, faced strong opposition from Britain and Greece; the latter two nations supported totally free rights of navigation and usage of ports. Stelian contended that an end to cabotage restrictions jeopardized "the independence and dignity of the state." Cabotage, by ships of all nations, must have the prior approval of the territorial states in order that the latter might "defend the economic institutions which assure /its/ existence and independence." This protection was guaranteed under article 332 of the Versailles pact. Furthermore, the Treaty of December 20, 1919 between Romania and the great powers (and similar pacts with Belgrade and Prague) "expressly recognized the right of cabotage in its /Romania's/ ports" and, as such, did not consider it an abridgement of the principle of freedom of navigation as Baldwin and M. Coromilas charged.¹³ Conțescu, during the second session, likewise argued that open navigation "would only be to the advantage of the upstream states;"¹⁴ Romania must have the capability of protecting its own economic integrity and well-being against foreign competition.

In order to alleviate a potential stalemate that threatened the entire conference, the delegates adopted a British proposal guaranteeing rights of cabotage to all vessels as long as free navigation did not jeopardize "national interests", i.e. it did not damage native shipping industries. This, Conțescu correctly observed in a report to the Foreign Minister, "abandoned absolutely nothing" regarding the country's original position.¹⁵ Romania would still be able to limit the commercial activities of foreign enterprises that threatened domestic shipping concerns. The individual riparian government had full control over the extent to which cabotage privileges would be granted.

The final stumbling-block to completion of the *Statut* concerned the Iron Gates. Under all accepted rules of internationality the region should have fallen under the exclusive jurisdiction of the co-riverines, Romania

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*, Protocole 65, 22 June, 1921.

¹³ *Ibid.*, Protocole 19, Protocole 20, 22/25 October, 1920.

¹⁴ Constantin Conțescu to Take Ionescu (8 June, 1921), AMAE, Fond 8 Conv D 19 II, file 204.

¹⁵ Report by Conțescu (1 August, 1921), AMAE, Fond 8 Conv D 19 II, files 477-516.

and the Kingdom of the Serbs, Croats and Slovenes. In 1878 the great powers granted Austria-Hungary that privilege; although technically responsible to the states represented on the European Commission of the Danube, the agency, until 1914, operated under the complete discretion of Austrian and Hungarian technicians. Bucharest and Belgrade, however, realized the reluctance of the other representatives to create a commission composed solely of the co-riverines; Ristitch and Stelian therefore voluntarily agreed to admit a third member (from among the non-riparians represented on the International Commission) to a sub-commission which would be subject to the jurisdiction of the International organization yet retain a strong degree of local initiative. The other delegations, however, sought to add additional representatives to the sub-commission thereby increasing its membership to four or five. This would have placed the co-riverines in a minority status on the agency. The other plenipotentiaries also demanded that the International Commission be granted greater control over the activities of the Gates' organization. Baldwin asserted that the original proposals to limit the composition of the body to three members lacked "sufficient international spirit."¹⁶ Stelian responded to these attacks by stating that the "internationalization of a river should not signify the expropriation of /the rights of/ a riverine, but rather the harmonization of their respective interests with the general interests of navigation."¹⁷ Romanian (or Yugoslav) acquiescence to any proposals other than those originally put forward by the co-riverines would "reduce" their rights in the future of the region to ones of mere consent. Conțescu questioned whether the others thought that Romania and the Kingdom of the Serbs, Croats and Slovenes would have consented to including a third member if they "wanted to shirk their duties" or "impede navigation?"¹⁸ Neither co-riverine could agree to granting other nations an "inconceivable privilege" within their territorial waters. The interests of all countries would be protected by three checks: the *Statut*, the overall jurisdiction of the International Commission and the presence of the non-riparian member on the regional sub-commission.¹⁹ To the representatives of the former Central Powers, who charged that the limited composition would create a "permanent discrimination" against their rights,²⁰ he responded that if they wished to see "inequity" they should re-examine the provisions of the Treaty of Bucharest.²¹

On this issue, therefore, the lines were clearly drawn. Bucharest and Belgrade saw the matter in simple terms: they were being denied the right to govern the region as the great powers had granted Austria-Hungary before the war. They voluntarily agreed to add another representative to the sub-commission, but could make no further concessions. The other riparians, as well as France and Britain, believed that a separate international regime, with a broad representation, was

¹⁶ Conférence Internationale du Danube, Protocole 59, 8 June, 1921.

¹⁷ *Ibid.*, Protocole 25, 8 November, 1920.

¹⁸ *Ibid.*, Protocole 59, 8 June, 1921.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*, Protocole 64, 20 June, 1921.

²¹ *Ibid.*

essential in governing the area, because of the region's physical hazards. They were unwilling to place the Gates in the hands of an agency in which Romania and the Kingdom of the Serbs, Croats and Slovenes would have the principal voices. The difference between the two positions seemed irreconcilable: one side saw the very concept of internationality threatened by a small sub-commission while the other feared interference by outside forces in the region.

The plenipotentiaries finally resolved the matter by approving a proposal by Conțescu calling for the administration of the area by common agreement between the co-riverines and the Technical Services Sub-Commission of the International Agency. This mollified the objections of the states that sought to lessen Romanian and Yugoslav influence on the operations in the Gates by making the administration subject to the ultimate authority of the International Commission. More importantly, it represented a significant victory for the Romanian delegation; instead of being forced to concede additional representation, the measure granted the co-riverines principal control over the region save for the supervisory authority accorded to the larger body (jurisdiction the delegation yielded the commission in its original proposals).

This was the last major hurdle to the completion of the *Statut*; the other matters relative to the International Commission were settled with minimal discussion. These were usually technical articles devoted to the day-to-day operations of the agency. Although the *Statut* called for the continued existence of the European Commission of the Danube, the administrative apparatus devised for the fluvial Danube, which began formal operations in October, 1921, conformed to the accepted definitions of internationality as well as the desires of Romania. As such, the outcome of the debate has to be considered a significant victory for Romania, a treaty which Take Ionescu described as "a triumph for the Romanian point of view"²².

²² "Expunere de Motive", Take Ionescu to Parliament, AMAE, Fond 8 Conv D 19 II, files 556-561.

Dicționarul literaturii române de la origini până la 1900, Ed. Academiei, București, 1979, 976 p.
Istoria literaturii române — Studii, Ed. Academiei, București, 1979, 328 p.

La tradition du dictionnaire spécialisé n'est pas d'ancienne date dans notre culture, ce qui est d'ailleurs explicable si nous pensons que le dictionnaire représente un certain degré de la *conscience de soi* d'une culture, domaine dans lequel seulement les dernières décennies ont apporté de sérieux éclaircissements et des certitudes. Dans le contexte de l'explosion d'information — phénomène qui caractérise d'une manière frappante notre époque —, c'était tout à fait naturel que cette préoccupation de rédiger des instruments fondamentaux de travail — histoires, traités, dictionnaires, manuels — connaisse une évolution sensible.

Les dernières années ont fait paraître un certain nombre de dictionnaires destinés à la littérature roumaine (*Dictionnaire de la littérature roumaine contemporaine*, dû à Marian Popa, deux éditions parues déjà, en 1971 et 1977, *Ecrivains roumains*, ouvrage paru sous la coordination de Mircea Zăciu, *Dictionnaire de littérature roumaine*, récemment paru sous la coordination de Dimitrie Păcurariu et, finalement, l'ouvrage dont nous nous occupons *Dictionnaire de la littérature roumaine des origines jusqu'à 1900*, rédigé par un collectif de chercheurs de l'Institut de linguistique, d'histoire littéraire et de folklore de l'Université « Al. I. Cuza » de Jassy). Dès le commencement, nous devons remarquer que cette dernière contribution a deux qualités maîtresses : l'application à l'objet et, à partir de cela, son incontestable utilité pour l'étude. Coordiné par Gabriela Drăgoi, Florin Faifer, Dan Mănuță, Alexandru Teodorescu, Leon Volovici, Remus Zăstroiu, avec les normes lexicographiques conçues par Corneliu Moraru, le dictionnaire (ayant 976 p.) est le résultat d'un travail de longue durée et démontre une conception juste, sans le subjectivisme et les exagérations trop souvent rencontrés dans des ouvrages similaires. Car faire entrer dans un dictionnaire la littérature roumaine, depuis ses origines jusqu'à notre siècle, est une entreprise toute responsable et exigeante. En ce sens, les auteurs — Stănuța Crețu, Gabriela Drăgoi, Florin Faifer, Ion Lăzărescu, Dan Mănuță, Algeria Simota, Rodica Șuiu, Alexandru Teodorescu, Constantin Teodorovici, Maria Teodorovici, Leon Volovici, Remus Zăstroiu, Lucia Berdan, Constanța Buzatu, Lucia Cireș și Ion H. Ciubotaru — ont réussi à soumettre leurs éventuelles et inhérentes préférences ou opinions personnelles aux nécessités strictes d'un édifice destiné à briller dans la lumière d'une histoire de la littérature conçue par ordre alphabétique. Tout cela nous conduit à la conclusion qu'il y a eu un principe de coordination ferme et précis. En même temps, on ne peut pas dire que cette soumission aux commandements d'un ouvrage au niveau élevé d'objectivité ait endommagé en quelque sorte la personnalité des articles. L'empreinte stylistique de chaque auteur est visible, en dépit de l'effort fait pour unifier les styles ; mais c'est mieux ainsi parce qu'autrement le dictionnaire serait devenu une lecture ennuyeuse et terne. C'est l'élément *informatif* qui est essentiel, chose très importante, car un dictionnaire est un instrument destiné à être consulté et non pas à épuiser toutes les nuances d'un sujet. Un autre élément de grand intérêt est l'effort des auteurs d'établir des filiations — dans l'espace et dans le temps —, de poursuivre les motifs de certaines œuvres ou courants littéraires, de dépasser, avec succès, la tentation du *provincionalisme culturel*. Nous considérons qu'une autre qualité de ce dictionnaire est celle de la présence permanente du principe de la valeur littéraire, sans que cela diminue en quelque sorte la nécessité de préciser rigoureusement toutes les dates, de tracer le contexte socio-culturel dans lequel paraît une œuvre.

La structure de chaque article est rigoureuse et judicieuse : la biographie de l'écrivain est suivie par les dates concernant l'œuvre, dans une étude critique lapidaire mais complète, avec assez de renvois et arguments d'intégration de l'ouvrage respectif au contexte de toute la littérature roumaine. Ensuite ce sont les bibliographies de l'œuvre et des études critiques qui suivent.

L'iconographie est extrêmement riche, conçue dans la bonne tradition de Călinescu.

De cette manière, nous sommes en possession d'un instrument de travail très nécessaire et utile, un ouvrage qui doit être continué avec la même rigueur pour la période 1900—1950

et ensuite jusqu'à nos jours. Tout cela parce que l'ambitieux collectif de Jassy a amplement démontré la valeur de l'œuvre collective fondée sur le travail sérieux et compétent.



Ayant comme point de départ la nécessité d'offrir au lecteur étranger, moins informé sur l'histoire culturelle de la Roumanie, quelques repères essentiels pour la connaissance de la littérature roumaine, les Editions de L'Académie ont publié un volume d'études sur l'histoire de la littérature roumaine. Certainement, s'agissant d'un ouvrage qui ne dépasse pas de beaucoup 300 pages, réalisé par un collectif comprenant dix auteurs, il n'est pas question d'épuiser les sources. Les entreprises de ce genre doivent être jugées tout premièrement sous rapport de leur efficacité pratique or, de ce point de vue, malgré certaines imperfections évidentes, l'ouvrage n'est pas dépourvu d'utilité, pouvant servir en tant qu'introduction, surtout pour la *problématique* de l'histoire de la littérature roumaine. Le volume fournit l'occasion de réunir des études ayant comme auteurs des spécialistes de prestige, avec une activité didactique, éditoriale ou de publiciste tout à fait remarquable.

Le volume débute par une subtile analyse de la littérature populaire faite par George Muntean (*Les puissances du mythe*). Les points de vue exprimés y sont sérieusement argumentés : comprendre le folklore comme projection essentielle sur l'existence est révélatrice. Au caractère totalisateur de la pensée archaïque universelle, on ajoute dans l'espace roumain une réflexivité mélancolique mais aussi un trait constructif très spécifique. George Muntean appelle cette synthèse particulière *édification par sacrifice*, en pensant, à juste raison, à la fréquence de ce thème, rencontré à peu près dans toutes les œuvres importantes du patrimoine folklorique roumain. L'étude embrasse un vaste territoire de dates qu'il analyse soit en rapport avec les sources antiques (pour la substance de la mythologie nationale, surtout), soit relatif aux motifs de large diffusion dans les cultures archaïques ou modernes (la lycanthropie, par exemple).

Ensuite, un utile *memento* est formé par la synthèse du prof. G. Mihăilă sur la littérature roumaine ancienne (*Les origines et la conscience de soi de la littérature roumaine ancienne*). Après avoir épuisé brièvement les commencements de la culture et de la littérature écrite sur le territoire roumain, l'auteur accorde une attention spéciale au Moyen Âge, en détachant toute une série de caractéristiques fondamentales. Dans cette période, par l'intermédiaire du slavon, un riche trésor de culture byzantine — auquel on ajoute divers écrits des Slaves du Sud — pénètre dans les pays roumains. A côté des livres populaires (*Alexandria, Varlaam et Ioasaf* etc.), ces écrits incluent la zone de la culture roumaine dans le circuit des valeurs sud-est européennes, avec la particularité très nette qu'ici le contact avec la culture byzantine et slave fertilise l'héritage daco-romain.

Le chercheur démontre que le slavon n'a pas été la seule langue de culture dans les pays roumains. Tout en gardant le slavon en Transylvanie, au XI^e siècle, on réintroduit le latin qui, dès le XIII^e siècle, élargit son territoire dans les deux autres provinces roumaines, pour arriver un siècle plus tard à être utilisée dans les chancelleries princières. Outre le slavon et le latin, on a employé en tant que langues diplomatiques le polonais, l'allemand, l'italien, le grec et le russe. Par conséquent, conclut G. Mihăilă, les Roumains se sont encadrés dans le mouvement culturel de l'Europe, surtout dans l'Europe centrale et du Sud-Est, en faisant appel à plusieurs langues écrites, classiques ou nouvelles, parmi lesquelles leur propre langue vivante devient prépondérante à partir du XIV^e siècle.

En passant aux « classiques de la littérature roumaine ancienne », il faut remarquer la manière exacte dont ils sont présentés, quoique assez lapidaire : le fait que pour une étude qui comprend une période de plus de quinze siècles on n'ait pas pu réserver plus de 27 pages nous semble symptomatique. Ainsi, tout ce qu'on peut retenir comme plus important, concernant Olahus, Moxa, Petru Movilă, Simion Ștefan, Grigore Ureche, Dosoftei, Miron Costin ou Nicolae Milescu, c'est la formation profondément humaniste de ces savants, leur sensibilité à tout ce qui regarde les origines du peuple roumain et de la langue roumaine, le puissant impact que leur œuvre a eu dans les pays roumains et ailleurs. Tout cela n'est pas peu de chose mais, il faut le reconnaître, ce n'est pas beaucoup non plus . . .

Alexandru Dușu (*Renouvellement des structures littéraires. Humanisme, Lumières*) considère que l'un des traits caractéristiques de l'étape suivante (XVII^e — XVIII^e siècles) est une « pensée unificatrice » qui inclue également la forme byzantine, l'élément latin archaïque et la culture européenne moderne. Tout le Sud-Est européen connaît pendant cette période une grande effervescence d'idées. Dans ce contexte, le sentiment de l'histoire, la révélation des origines gagnent une position de plus en plus importante. Cette tendance peut être lue d'une manière explicite dans l'œuvre d'historien de Constantin Cantacuzène, ainsi que dans celles de l'humaniste Démètre Cantemir et de Neculce.

Le phénomène de « translation des études » de Byzance vers l'Occident devient une tendance accentuée et significative. Ainsi, comme A. Dușu le dit, « une représentation collective qui exerce une attraction spéciale : "l'image de l'Europe des Lumières", civilisée » prend naissance. L'aspiration du synchronisme est évidente. C'est l'époque de l'assimilation massive d'œuvres étrangères, de la multiplication des traductions de toutes sortes qui se superposent aux images des livres populaires les plus connus. Le goût public, remarque A. Dușu, connaît pendant cette période un déplacement de la thématique fournie par l'Antiquité vers la convention pastorale. L'une des conséquences de cette « ouverture » est représentée par le moment de grande importance où les belles-lettres gagnent un statut autonome (à la fin du XVIII^e siècle — commencement du XIX^e siècle).

Ce nouveau type de sensibilité s'accroît dans l'époque de préparation du romantisme de 1848. Mircea Anghelescu (*Y a-t-il un préromantisme roumain ?*) considère que, sans produire un seul poète remarquable, le préromantisme roumain traverse les principaux thèmes du courant, en préparant le terrain pour les grands romantiques d'après 1830. L'étude, fort sérieuse, propose la compréhension du préromantisme comme une étape de transition nécessaire vers le moment de déclenchement des énergies créatrices, des programmes théoriques ambitieux, soutenus par la génération de 1848.

En parlant de l'apparition du romantisme roumain, Paul Cornea ne nie pas l'existence d'une tradition culturelle, mais observe, à juste titre, que chez nous le romantisme n'est pas né comme réaction anticlassique déclarée. Ce fait a été également déterminé par le « rythme accéléré de développement ». A cause de l'impossibilité d'assimiler graduellement et organiquement les valeurs dans la culture roumaine, l'évolution s'est déployée en général tout en « brûlant les étapes », sous l'empire perpétuel de la « récupération des décalages ». Dans ce processus, ni le classicisme n'a pas pu se constituer en école appuyée sur des règles restrictives et, partant, ni le romantisme n'a eu quoi récuser avec la ferveur qu'il a dépensée dans la culture française ou allemande. C'est pourquoi nous retenons la considération extrêmement juste de Paul Cornea (*Le Romantisme de 1848. A la recherche du spécifique national*) concernant la signification du romantisme roumain ; il est « quelque chose de plus et quelques chose de moins qu'un "courant littéraire" ». D'une part, le romantisme roumain est moins qu'un courant littéraire car il n'offre pas la richesse de nuances et d'aspects que nous retrouvons dans d'autres littératures, d'autre part il est plus qu'un courant, car il ne signifie pas seulement une expérience de langage, mais une forme de manifestation des aspirations collectives, un style de participation à l'histoire.

Appliquée et sérieuse, l'étude de N. Manolescu (*Maioreșcu et Junimea*) identifie — d'une manière qu'on pourrait discuter — les origines de l'esprit critique de la culture roumaine, dans la théorie de Maioreșcu des « formes sans fond ». Par la suite, le critique atteint toutes les articulations importantes de l'œuvre de Maioreșcu. Particulièrement utile est son intention de rejeter le préjugé relatif à la « pensée non historique du mentor de Junimea ». L'observation que le déterminisme de Gherea va influencer pas seulement Ibrăileanu (socialiste dans sa jeunesse et partisan reconnu du critique de « Contemporanul »), mais aussi Lovinescu, adepte déclaré de Maioreșcu, est fort importante.

De l'essai de Zoe Dumitrescu Bușulenga (*La poésie dans la deuxième moitié du XIX^e siècle*), il faut retenir avant tout l'opinion que l'œuvre poétique d'Eminescu est basée sur « la soif énorme d'unité ». A la mythologie culturelle répandue dans tout le romantisme, que le poète assimile d'une manière fort personnelle, Eminescu y ajoute des fragments de la mythologie archaïque, dacique. Par cette synthèse tellement particulière, conclut l'auteur de l'étude, l'héros d'Eminescu s'élève « avec une valeur métaphisique égale à celle de l'héros de Dante ou de Goethe ».

La synthèse de A. Săndulescu (*La prose roumaine à la fin du XIX^e siècle — formes du réalisme*) part, comme celle de Paul Cornea, de l'idée que dans la littérature roumaine le phénomène des « étapes brûlées » fait impossible une discussion sans équivoque sur les courants littéraires. Ainsi, le réalisme de la prose de la fin du XIX^e siècle ne peut pas être séparé du classicisme et du romantisme. Par exemple, l'idée de réalisme était présente, sans grandes nuances, dans la théorie du spécifique national d'Alecă Russo, personnalité significative du romantisme. Ces assertions sont justes. Malheureusement, la matière proprement dite de l'étude — c'est-à-dire la pléiade qui comprend Ion Creangă, Ioan Slavici, Caragiale, Delavrancea, Duiliu Zamfirescu — nous semble bâclée par des caractérisations didactiques.

Le même problème « administratif » est soulevé par l'article de D. Micu (*Traditionalisme et modernisme au commencement du XX^e siècle*). Par exemple, les courants du « Semănătorism » et du « Poporanism » sont résumés en quelques mots, sans que l'auteur ait la possibilité d'offrir les nuances nécessaires à une caractérisation des personnalités et des actions maitresses. C'est pourquoi l'étude acquiert un caractère plutôt allusif, donnant l'impression qu'elle s'adresse à un public assez informé pour pouvoir comparer les dates offertes avec ses propres images sur le sujet.

Moins exposée à ce danger paraît être l'étude de N. Manolescu (*La poésie de l'entre-deux-guerres*), synthèse exacte, sans grandes prétentions d'originalité, axée sur les principales orientations didactiques dans le bon sens du mot. Le critique applique le même schéma, avec des résultats honorables, à propos du roman roumain moderne, de la critique et de l'histoire de l'entre-deux-guerres.

Un aspect marqué de panoramique a l'intéressante étude de M. Bucur (*Continuités-discontinuités*) affectée à la littérature d'après la Seconde Guerre mondiale. Malgré ses assertions compétentes, c'est tout à fait évident que la nécessité, imposée à l'auteur, d'offrir un article restreint ne lui permet pas de nuancer certains sujets. Parce que, autrement, ses diagnostics sont pertinents, M. Bucur offrant une image expressive sur le rapport qui existe entre la tradition et l'avant-garde dans la poésie, la prose et la critique littéraire des dernières 35 années.

Sans plus insister sur les avantages et les désavantages de la formule *histoire de la littérature* choisie par les auteurs, il faut quand même dire que ce recueil d'études s'inscrit dans une tendance très accentuée dans le dernier temps, à savoir celle d'élaborer de nombreuses ouvrages de synthèse, destinés à faciliter la connaissance et la compréhension plus exacte de la littérature roumaine dans le monde entier. Nous n'avons aucun doute qu'au moment où on va traduire cet ouvrage, pour pouvoir être diffusé dans des versions accessibles aux plus divers lecteurs, on va remédier les imperfections d'une manière satisfaisante. Nous nous y rapportons tout d'abord à la nécessité d'intégrer le phénomène roumain dans les cadres des cultures sud-est européennes, aux connexions avec les autres cultures européennes qu'on devra augmenter et poursuivre d'une manière plus conséquente.

Alexandra Anastasiu-Popa

ILIE CORFUS, *Documente privitoare la istoria României, culese din arhivele polone. Secolul al XVI-lea (Documents on the History of Romania Found in Polish Archives. The 16th Century)*, București, Ed. Academiei, 1979, XXII + 449 p.

This volume comprises the 16th century documents gathered from the Polish archives in the course of several years (1969, 1970, 1974) by Ilie Corfus, one of the few Romanian specialists in re-evaluating sources written in Polish.

The volume mentioned above consists of an *Introduction* (p. I — XXI), a *List of Abbreviations* (p. XXII) — pointing out the archives and libraries as well as the fonds where the respective documents can be found —, and a bulk of 232 documents (p. 1 — 431). The majority of these documents are written in Polish and translated into Romanian (as well as a few documents in Paleo-Slavonic), while over 60 Latin documents are given only in the original.

The volume also comprises an Appendix with: the *List of Documents* (p. 433 — 436), and an *Index* — on toponymy and the subject-matter presented (p. 437 — 448) — with reference to the number of each document. Taking into account all these points it seems justified that the *Contents* (p. 449) should be so concise.

Since most of the documents dwell on the relations between Moldavia and Poland in the 16th century, the volume actually becomes part of the *Hurmuzaki* collection, although this fact is not specified. About 24 of the documents included in the volume were sent by the Turkish Chancellery to the Polish kings or magnates, 16 were addressed by the Polish authorities to the Sublime Porte or to certain Ottoman dignitaries, about 20 represent the *instructions* given to Polish messengers sent to Moldavia, Constantinople or to other places, and the rest refer to the letter-exchange between the Polish and the Romanian Chancelleries on the one hand, and between the Polish authorities and other states (e. g. Austria, the Khanate of Crimea, etc.), on the other hand.

In the *Introduction* the author thought it necessary to briefly present the importance of the Polish archives for the history of the Romanian people, the major selections of documents published in Poland regarding different periods and especially the 16th century, and even single letters written by Polish personalities (politicians, ecclesiastics, military men), some of which offer valuable information about the Romanian provinces. In the same context, the author also surveyed the Romanian historiography and its results in re-evaluating Polish documents (*Hurmuzaki*, I. Bogdan, A. Veress, A. Papiu-Ilarian, B. P. Hasdeu, N. Iorga, Th. Holban, P. P. Panaitescu, I. Corfus, etc.); many of these documents, published in anthologies, or in special studies, refer to the direct relations between Moldavia and Poland or to their relations as part of the wider Polish-Turkish, Polish-Austrian, Polish-Russian intercourse.

As the author states in the *Introduction* this volume belongs to "the tradition initiated by I. Bogdan, of publishing Polish documents referring to the history of Romania" (p. XI); the documents included in the volume have been selected from *The Central Archives* and *The National Library* in Warsaw, from the archives and libraries in Cracow and Wrocław (p. XI), as the author had the opportunity of consulting the most important documents belonging to the Polish magnates (Zamoyski, Radziwill), the *Libri legationum* archives, Gorski's papers, as well as the archives of the Polish Crown.

According to the author's statements the sources gathered in this volume are "Unknown" so far, with the exception of "two of them, written in Polish", which have never been translated into Romanian, therefore appearing as a *novelty*, too (p. XII). Since all these documents are printed for the first time, "they enrich our documentation and open new directions for the study of a multitude of political, military, economic and cultural problems, regarding the relations of the Romanian provinces—particularly of Moldavia — with Poland, but also with the Ottoman Empire, the Habsburgic Empire, the Vatican, the Khanate of Crimea and Moscow" (p. XII). It is worth mentioning that, irrespective of the origin or destination of the documents included in this volume, the Romanian provinces are more or less involved, a fact which proves the complexity of the international relations of the Romanian people.

Over 60 documents make reference to the two ruling periods of Petru Rareș, who appears as the central figure in the respective age. Some aspects of the policy carried on by voivode Petru Rareș can be found in the later development of Moldavia's relations with its neighbours. Another bulk of documents brings forward the two ruling periods of another political personality, voivode Alexandru Lăpușneanu, while the documents referring to voivodes Despot Vodă, Ștefan Tomșa a.o., provide a better understanding of the complex problems marking the respective epoch. The volume also offers new documents concerning Bogdan Lăpușneanu, who brought about a long letter-exchange between the Porte and the Polish authorities. The knowledge about the longer reigns towards the end of the 16-th century (those of Petru Schiopul, Iancu Sasul, Aron Tiranul, Ieremia Movilă a.o.) has also been enriched by an important number of significant new documents; the same holds true for the reign of Michael the Brave. All these documents mirror the complexity of the respective age. It seems yet unaccountable that apart from two documents the volume supplies no information whatsoever about the reign of Ioan Vodă cel Viteaz (John the Brave) in Moldavia (1472—1474).

Of utmost importance are the instructions given to the messengers, because they reveal the real purpose guiding the policy of the Polish kings and noblemen towards the Porte, in general, towards Moldavia, in particular. Along the same line, the instructions given to Moldavian messengers also represent valuable documents for understanding different aspects of the policy carried on by the Moldavian princes in the 16th century. In the same context, we cannot overlook the reports sent home by Polish messengers either from Constantinople, from Moldavia or from other places, as well as those drafted after discharging their mission; all these reports provide details which can hardly be found in other written sources.

From the documents included in the volume it is obvious that the first decades of the 16th century were marked by Moldavian-Polish conflicts generated by the policy of Petru Rareș and his successors, who wanted to rule over Pocutia — a province that, because of Poland, had been a matter of dispute for a long time — as well as by the frequent attacks on the boundaries, that required diplomacy and patience in order to be settled. It is also evident that one of the major objectives of the policy carried on by the Polish kings or magnates was to enforce their will, in one way or another, both in appointing the Romanian rulers, especially those of Moldavia, and in directing the latter's policy towards Poland. These tendencies, however, had special bearings on the policy of the neighbouring countries, particularly on the policy of the Porte, and indirectly of Austria, The Khanate of Crimea and Moscow. The documents presented here display evidence on the reactions of the Porte to the Polish interference in the internal affairs of Moldavia; in the first half of the 16th century at least, the Porte turned down the repeated requests advanced by the Polish kings who wanted to have their political rights over Moldavia recognized. Polish deputations were sent to Moldavia or to Constantinople with a view to getting Poland closer to Moldavia, as it results from the special instructions given to the messengers (see documents Nos 129, 153, 155, etc.). Both the sultans and the Polish kings attached great importance to keeping Moldavia as a buffer state between the Turkish Empire and Poland. To this end, they concluded treaties which had special clauses regarding the steps to be taken in stopping the Moldavian princes from taking action — a fact which could have endangered the balance of power of these two states. Therefore, Poland could not interfere in the affairs of Moldavia without risking to come into conflict with the Porte. This happened for instance in 1551, when Iliăș went over to the Islamic faith and the Moldavians took the decision to ask for aid king Sigismund August, accepting the ruler that the latter would

have appointed. The Polish king, however, was aware of the critical situation in which his country was involved; he understood on the one hand, that neglecting the request of the Moldavian landlords would entail a greater subordination of Moldavia to the Porte — the Turks being considered “dangerous neighbours for Poland” —, but on the other hand, that complying with the Moldavians’ request, the war with the Porte would become unavoidable (document No. 77). In 1564, however, Alexandru Lăpuşneanu thanked the Polish king for his intervention at the Porte, which aimed at helping Lăpuşneanu regain his rule in Moldavia (documents Nos. 123, 124). We also note that when the Polish king carried things too far, the Porte took action at once. This happened, for instance, in 1593, when sultan Murad the Third reproached the Polish king his haste in enthroning Petru Cazacul in Moldavia; for that reason alone Petru Cazacul was declared “a treacherous liar”, was caught and killed (document No. 195).

In spite of this, the documents reveal the fact that Poland further insisted, in more definite terms, on having a right over Moldavia. In 1597, Stanislaw Gulski, sent as messenger to the Porte, was advised to state in Constantinople Poland’s claims on Moldavia. At the same time, another alternative was pointed out to the messenger: “If the Turkish emperor — the document mentions — does not want to leave Moldavia to us, then he may agree that Moldavia should never be ruled by a pasha, but by a Christian ruler who will pay the sultan the same taxes as those paid by Alexandru Lăpuşneanu to Soliman the Magnificent” (document No. 199). Next year (1598), another messenger, John Felix Herburt, was instructed in his turn, to plead in the same terms as his predecessor, renewing Poland’s claims that the rulers of Moldavia should be appointed by the Polish kings (document No. 200), and that the sultan should call the king “Padishah”, that is, “emperor”.

By the end of the 16th century, when the Romanian people led by Michael the Brave was victorious in its struggle for independence and a potent state was huilt, the Porte and the Polish kingdom gathered their forces; the sultan prompted the Polish king “to spare no efforts in his struggle against Michael”, so that Ieremia Movilă should be reinstalled on the Moldavian throne (document No. 214). In short time, the Polish interference was felt in Wallachia, too, where Simion Movilă was enthroned. In a letter dated November 1600 and addressed to the Porte, Simion Movilă reminded the sultan of his promise that after his war against Michael the Brave, “the one whom the king should appoint ruler in Wallachia, will be true to His Majesty the King” (document No. 230).

Another major aspect revealed by the documents refers to the fact that many princes who succeeded to the throne of Moldavia in the 16th century, being either chosen by the people or appointed by the Porte, found in Poland the most suitable place of refuge in case of danger. For that reason, no matter how subsequent relations developed, many of the newly appointed rulers concluded treaties of alliance with the Polish kings. So did Petru Rareş in 1538 (document No. 5), Ştefan Lăcustă in 1539 (document No. 11), Iliaş in 1547 (document No. 70), Alexandru Lăpuşneanu in 1553 (document No. 83, 84), Despot-Vodă in 1563 (documents Nos. 111, 113, 114), Bogdan Lăpuşneanu in 1569 (document No. 158), a.s.o. However, the documents show that some rulers could not escape in Poland either, but were sacrificed “for the sake of the Polish-Turkish peace” (Ştefan Tomşa — document No. 125).

The documents included in this volume offer, in most cases, rich information referring concurrently to more than one aspect: disputes at the boundaries, exchange of messengers, fugitive princes or landlords, claims for damages in case of invasion, clauses included in the treaties, the wish to maintain peace, all sorts of claims, requests for money support, territorial claims.

These documents should also be correlated with other selections, among which: *Turkish Documents on the History of Romania*, just being elaborated (see volume I, 1455—1774, Bucharest, 1976). A series of documents from the same period and referring to the same aspects can be found in the first volume, too, but they will be more numerous starting with volume IV, comprising the Turkish documents gathered in the last years.

In fact, almost 24 documents of those published by Ilie Corfus represent papers issued by the Turkish Chancellery, translated later into Polish or Latin. Once the Turkish originals are discovered, they will be included in the selection of *Oriental Sources on the History of Romania*, which is made up of two series: 1) *Turkish Chronicles* ... and 2) *Turkish Documents* ...

In this respect, we express our regret that the documents written in Latin have not been entirely translated into Romanian; the translation would have made them more accessible to a larger category of readers. The author motivated his choice, pointing out that “the Latin documents have been introduced by extensive summaries” (p. XX).

Another difficulty arises from the fact that it is not always possible to place the undated documents in time. In such circumstances the criterion is the content analysis of the respective document, which unfortunately cannot lead in all cases to an exact delimitation. For instance, we consider that document No. 28 should have preceded document No. 27, since the latter represents the answer sent by the Polish king to the letter of Soliman the Magnificent (28). In this case, document No. 29 should have been placed before the King's answer (Vilna, 20 April 1541), since it is dated Suceava, 10 March 1541. The same applies to document No. 35, dated <1541>, which could have been placed more accurately, taking into account that the letter sent by Petru Rareș to Sigismund the First reveals that the latter was prompted by the Moldavian prince to advise Ferdinand of Austria "to conquer Buda from the Turks". It is known that Buda had been conquered by the Turks on 21 August 1541, a fact which is also mentioned in a Note in the respective document. Document No. 47, dated <1542> and entitled: "Letter Sent by Petru Rareș to Sigismund the First", although recorded as: "The Answer of the Moldavian Prince to His Majesty the King", does not seem to belong to Petru Rareș, being rather a report of the Polish messenger to his king, written down after concluding his talks with the Moldavian prince. In support of this supposition we mention certain phrases in the text, such as: "the Moldavian prince said . . .", "he told me", "the talks that we had on private matters" etc.

Special mention should be made of the fact that the author examined the volume very carefully while in print, so that print errors have been reduced to the utmost. Nevertheless, as far as the Turkish terminology is concerned, the explanations are not always very accurate. For example, instead of "vilaiet" (*vilâyet*) — which is the correct form — it appears *vilæem*, with the meaning of "country" or "province", referring to Moldavia. In this case it cannot be "valiu" or "veled", as the author writes in Note 12 (p. 52). In the same way, *David Mehmet Pasha* must be corrected into *Damad* ("the Son-in-Law") Mehmet Pasha (documents No. 160, 161), and messenger (*çavuş*) *Heder* is in fact *Hizir* (*Hizir*) or *Hidir* (document No. 192).

The aspects mentioned in this survey or other details that must be corrected do not affect the content of the volume, which will prove to be of great help for both specialists and all those who wish to get a better knowledge of Romania's history in the context of South eastern Europe in the 16th century.

Mustafa Ali Mehmet

HERBERT HUNGER, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner. II. Philologie, Profandichtung, Musik, Mathematik und Astronomie, Naturwissenschaften, Medizin, Kriegswissenschaft, Rechtsliteratur.* Mit Beiträgen von Christian Hannick und Peter. E. Pieler. C. H. Beck, München, 1978, XX, 528 pp. (Byzantinisches Handbuch im Rahmen des Handbuchs der Altertumswissenschaft, V, 2)

L'opportunité de l'exposé par genres littéraires de la littérature byzantine s'impose d'autant plus à la suite de la lecture de ce deuxième volume. En effet, la philologie de même que les autres disciplines qui y figurent se prêtent mieux à l'étude si on les traite sous la forme d'une monographie, ce qui permet de les considérer dans leur évolution incessante en tant qu'héritage de la culture antique, de cette culture que les Byzantins regardaient avec le plus grand respect. L'intérêt de cette littérature réside aussi bien dans son effort de comprendre et de conserver la langue antique, que dans ses vertus d'adaptabilité aux réalités contemporaines, autrement dit dans ses possibilités de continuelle assimilation d'un progrès déjà millénaire. Pour le lecteur, le rapport entre ces deux aspects se dégage de l'analyse minutieuse du contenu et de la forme conduite par les auteurs, ainsi que de l'extrême abondance de l'information bibliographique. Le chapitre le plus long est celui dédié à la littérature juridique, cependant que le plus court traite de l'art militaire: il s'agit là de deux disciplines héritées des Romains, mais peu développées par suite, bien que le rôle de l'Etat et de l'Armée ait pris une importance exceptionnelle. Ceci met de nouveau en cause la question de l'originalité de la littérature byzantine, souvent contestée par le passé, mais, sans doute, d'un point de vue unilatéral. Les tendances générales de la présente synthèse vont, tout au contraire, dans le sens de la mise au jour des traits spécifiques et originaux de cette littérature, qui devait marquer profondément les littératures méditerranéennes de l'Est et du Sud-Est européen, voire celles développées dans d'autres régions du monde.

Un regard d'ensemble sur les neuf chapitres de ce deuxième tome montre que la littérature byzantine visait en tout premier lieu à des buts pratiques, en étroite relation avec les réalités sociales. La philologie, la musique et les mathématiques étaient la base même de l'enseignement, alors que la médecine, l'astronomie et les sciences naturelles se proposaient de sonder les mystères de l'existence ; la poésie laïque était au service de la politique d'Etat, le droit se révélait indispensable aux tribunaux dispensateurs de la justice, l'art militaire se donnait pour but de parachever l'instruction des grands capitaines appelés à veiller sur l'Empire. Chacune de ces disciplines constituait un bouquet de connaissances ou de principes propres à indiquer une direction, à former un citoyen éclairé dans le cadre d'une spécialité donnée et pour le bien de l'Etat. La philologie formait les enseignants, tout en contribuant aussi à faire multiplier les œuvres littéraires et, par conséquent, à leur survivance. Quant à la musique, elle constituait une activité didactique fondamentale pour l'éducation de la jeunesse intellectuelle : Platon et Aristote l'avaient recommandée chaleureusement ; en même temps, elle servait les intérêts de l'Eglise étatisée, en lui prêtant son aide dans l'organisation du culte. A défaut de la chirurgie et de quelques autres spécialisations découvertes plus tard, la médecine suggérait une diète appropriée et s'adonnait à l'étude des simples. Dégagée peu à peu de l'astrologie, l'astronomie nourrissait l'ambition de trouver les relations entre le macro- et le microcosme, c'est-à-dire entre l'univers et l'homme, afin de mieux pénétrer les lois générales de la Nature. L'étude du droit et de l'art militaire répondait, quant à elle, aux exigences de l'immédiat, donnant lieu à une littérature spécialisée que la pratique ne pouvait guère ignorer. C'est ce qui détermina la manifestation partielle du phénomène littéraire byzantin dans tous ces compartiments de la science, s'attachant à approcher par divers procédés artistiques l'âme des lecteurs.

On constate, par ailleurs, l'étroite relation entre les parties composantes de chaque « bouquet » ou genre littéraires : les faits auxquels ils se rapportent sont reliés entre eux suivant les deux manières, synchronique et diachronique, influant les uns sur les autres ou se développant les uns à partir des autres qu'il s'agisse de la philologie, de la musique, des mathématiques, de la médecine, du droit ou de l'art militaire. Par conséquent, on ne saurait étudier et saisir entièrement les œuvres appartenant à tel ou tel « genre » en les isolant du reste. De là, l'impératif de les considérer aussi dans leurs connexions qui impose l'édition de chaque catégorie de textes dans un *corpus* à part. Par exemple, Alphonse Dain s'est attaché sa vie durant à l'étude des traités d'art militaire, en mettant au jour les liens étroits qui existent entre eux, également attestés par le fait qu'ils se présentent toujours ensemble dans tout manuscrit médiéval disponible. Cette remarque s'applique aussi aux autres disciplines, car les Byzantins se sont attachés à conserver fidèlement leur héritage antique, ne sortant que fort rarement de ses limites. Tout en faisant preuve d'un profond respect pour les formes antiques, ils en ont enrichi le contenu de leur propre expérience et avec le concours de la langue vulgaire, ainsi qu'il résulte du roman versifié du XII^e siècle. C'est un roman d'aventures, des contrées exotiques, avec pirates, crimes, amour et épreuves de la foi. Mains traits font penser à l'Odyssée et surtout à la comédie hellénistique telle que Plaute nous l'a rendue familière. Si l'action est parfois trop lâche, si elle manque d'unité souvent, en revanche les types hauts en couleurs et pleins de vie foisonnent à chaque pas : parents trompés, jeunes amants, intermédiaires malhonnêtes, pirates cruels et avides, personnages superstitieux, flagorneurs, etc. Les jeunes gens sont souvent en conflit avec la morale ou avec leur famille ; ils s'engagent souvent dans des entreprises audacieuses, font de grosses dépenses sans compter, mais l'amour sort vainqueur et tout finit par s'arranger par l'hymen. Comme de juste, l'élément psychologique manque de profondeur, il flotte quelque part, en surface, sans nuances, stéréotypé. En revanche, le lecteur se passionnera pour les brusques changements d'état d'âme, les transitions abruptes du bonheur le plus grand à un abîme de malheur, pour les paysages exotiques, les aventures variées, les attaques des pirates, l'adversité poursuivant des amants toujours fidèles, l'iniquité sociale. Le champ d'action de ce roman du XII^e siècle est quand même plus divers et plus riche que celui de la comédie hellénistique et les lecteurs auxquels il s'adressait étaient bien plus proches de la société médiévale de l'Occident que des contemporains de Ménandre ou de Plaute. Il s'ensuit donc que cette littérature est l'expression d'une certaine société, arrivée à un degré de développement caractéristique et à une étape historique donnée.

Si les chapitres consacrés à la philologie, la poésie profane et l'art militaire, exposés avec compétence, se prêtent assez facilement à la lecture, ceux qui traitent de l'évolution des mathématiques, des sciences naturelles et de la médecine exigent des connaissances en quelque sorte spécialisées et leur intérêt littéraire s'en ressent. Ceci n'empêche pourtant le principal auteur du volume d'informer aussi exactement que possible ses lecteurs sur les sujets en question, en réunissant soigneusement tout ce qui s'en rapportait et fournissant, en outre, la bibliographie respective. De cette manière, même les spécialistes en la matière disposent d'un point sûr de départ quand il s'agit d'étudier l'étendue de ces connaissances

scientifiques à l'époque de l'Empire byzantin. En ce qui concerne la musique et le droit, il a été toutefois nécessaire de recourir à deux spécialistes différents.

Donc, l'histoire de la musique byzantine sera brossée dans le présent volume par Christian Hannick (p. 181—218), d'une façon tout à fait personnelle, à notre avis. La lecture de Platon nous apprend l'importance accordée par le philosophe à la musique et aux mathématiques dans l'éducation du futur citoyen. A ces considérations, l'Etat byzantin devait ajouter les exigences du culte de l'Eglise chrétienne, au point qu'il était même presque impossible d'établir la distinction entre l'apport laïc et la contribution ecclésiastique dans ce domaine. Aussi, ces deux aspects sont-ils abordés en bloc, dans l'intention de saisir et mettre en lumière l'évolution et les progrès de la musique byzantine. Sans négliger la signification philosophique, ni des rapports entre les mathématiques et la musique ou du rôle psychologique de celle-ci, l'auteur souligne en premier lieu trois autres aspects, à savoir : la formation du musicien, la notation musicale et leur résultat final, c'est-à-dire l'artiste musicien ou le compositeur. Comme les manuels peuvent avoir quelques mérites littéraires, ils sont susceptibles d'intéresser de près la littérature ; c'est pourquoi l'auteur les énumère et les analyse, en relevant leurs interrelations. Pour ce qui est de la notation, elle suppose des notions mathématiques et acoustiques, ainsi que la mise au point d'un système suivi de signes rendant possible la transmission d'une œuvre musicale. Or, dans ce domaine les Byzantins ont réalisé des progrès sensibles par rapport aux Occidentaux. En ce sens, il convient de retenir deux étapes essentielles, marquées par les contributions de Jean Damascène au cours de la première moitié du IX^e siècle et de Jean Koukouzélès de la première moitié du XIV^e siècle. Ce dernier s'est imposé comme organisateur de chœurs et réformateur de la notation musicale, autant que comme soliste très doué. Les spécialistes de nos jours se sont donné beaucoup de peine pour déchiffrer la notation byzantine que quantité de manuscrits du moyen âge nous ont conservée. Il convient de retenir parmi ces spécialistes les noms de C. Hoeg, I. D. Petrescu, I. B. Thibaut, H. J. W. Tillyard et E. Wellesz.

Enfin, la contribution de Peter E. Pieler à l'étude de la littérature juridique constitue le chapitre le plus développé de tout ce volume (p. 341—480). La longue continuité des institutions étatiques détermina la persistance de la littérature juridique, et aucun autre héritage byzantin ne s'est révélé aussi pregnant que celui-ci. En tant que création romaine par excellence, le droit s'est maintenu dans sa substance et dans sa forme jusqu'en plein moyen âge : il suffit de prendre connaissance de la littérature byzantine pour s'en rendre compte parfaitement. Il va sans dire que le milieu des spécialistes ne pouvait être que restreint, limité à ceux qui travaillaient aux tribunaux ou dans l'enseignement supérieur ; en revanche, cette discipline juridique qui était le leur s'avère de loin la plus pénétrée de romanismes. Toutefois, comme la masse du peuple n'a eu à subir que superficiellement une telle influence, leur langue ne s'en ressentait pas.

L'exposé de la littérature juridique du présent volume tâche de mettre en lumière notamment les aspects littéraires, sans prétendre épuiser le problème, qui sera traité d'une manière plus complète dans un volume à part, de la collection « Handbuch der Altertumswissenschaften » des éditions C. H. Beck de Munich. En tant que genre littéraire, les textes juridiques ont adopté certaines formes propres aux autres disciplines — philosophie, rhétorique et histoire des institutions, ce qui ne l'empêche pas de témoigner d'une certaine souplesse et même de développer dans quelques secteurs une création originale, qui n'a rien de surprenant puisqu'ils étaient souvent non seulement des savants, mais aussi des gens dotés d'une remarquable sensibilité artistique. Comme de juste, le présent volume mettra surtout l'accent sur cette contribution originale.

C'est le critère chronologique qui régit l'exposé sur la littérature juridique, présentée par époques historiques dans la succession suivante : jusqu'à Justinien, l'époque justinienne, les siècles obscurs qui lui firent suite, l'époque classique et la période finale. Au point de vue quantitatif, les deux premiers chapitres jusqu'à la mort de Justinien, comportent 65 % du contenu, fait qui prouve de manière évidente que le rôle de Byzance fut en tout premier lieu celui du gardien et défenseur du patrimoine antique la création des valeurs nouvelles ne venant qu'au second rang. D'autre part, ces valeurs nouvelles elles-mêmes étaient de nature plutôt formelle, c'est-à-dire qu'elles portaient surtout sur la forme et non sur le contenu, ainsi que l'auteur le souligne : « wiedergeboren wurden aber bloss der literarische Stil, der Buchstabe, nicht aber die gedankliche Fülle und Kraft der alten Juristen » (p. 349). Néanmoins, il semble que les chercheurs contemporains soient attirés par cette littérature beaucoup plus que par la philologie classique, qui selon la remarque de Herbert Hunger devient « immer mehr obsolet » (p. 3). Cet état des choses ne s'explique pas tant par le fait que mieux étudiée la philologie classique présenterait moins d'énigmes, mais surtout par le caractère, sous certains rapports, plus vaste, plus varié, plus riche, plus proche de nous du monde byzantin, caractère qui le rend apte à nous faire saisir les réalités de notre époque.

Disons pour conclure que l'ouvrage de Herbert Hunger vient combler une lacune de la littérature spécialisée après presque tout un siècle depuis la synthèse de Karl Krumbacher, laps de temps durant lequel les études byzantines ont réalisé des progrès considérables. L'étude et la valorisation de ces progrès ont exigé, sans doute, l'effort de plusieurs années consacrées à un tel travail. Pour faciliter l'orientation du lecteur, il serait à souhaiter qu'une nouvelle édition du volume comporte un tableau chronologique et synoptique avec des données concernant les auteurs et les œuvres les plus importantes. Ceci permettrait de mieux saisir les liens entre les divers courants et époques historiques. De toute façon, la littérature byzantine, telle qu'elle se présente dans le volume en question, s'avère un instrument indispensable pour l'étude de la culture développée par Byzance, dans son ensemble. Cet ouvrage répond donc parfaitement aux intentions de la collection éditée par C. H. Beck de Munich sous le générique « Byzantinisches Handbuch im Rahmen des Handbuchs der Altertumswissenschaft ».

H. Mihăescu

DIMITRIE RALET, *Suvenire și impresii de călătorie în România, Bulgaria, Constantinopol*, édition, préface et notes par Mircea Anghelescu, Bucarest, Ed. Minerva, 1979, 354 pages.

Ralet ? Il est assez oublié aujourd'hui, d'abord parce que c'était un grand homme de second plan dans la génération des fondateurs de la Roumanie moderne, ayant d'ailleurs disparu trop tôt, à 41 ans, en 1858, et surtout parce que, à part ses impressions de voyage, qui viennent d'être rééditées, son œuvre littéraire est celle d'un journaliste qui, en bonne prose ou en mauvais vers, s'exerce à la satire politique. Le premier historien de la littérature roumaine qui en ait parlé l'estimait « un écrivain à vocation médiocre » et regrettait « la forme maladroite » de ses fables (N. Iorga, *Istoria literaturii românești în veacul al XIX-lea*, II, Bucarest, 1908, p. 153). Pour M. Kogălniceanu en 1839, « Raletti » n'était que l'auteur d'un « recueil de poésies » (*Documente și manuscrise literare*, II, éd. par Paul Cornea et Elena Piru, Bucarest, 1969, p. 224), ce qui désigne l'opuscule publié deux ans auparavant par le jeune auteur, *Plăcerea simțirei*, titre qu'on serait tenté de traduire par « Le plaisir des sens », mais qui signifie précisément « Le plaisir de... la sensibilité » ! Ses amis se souviendront de lui comme de « Ralet le stoïque » (George Sion, *Versuri. Suvenire contimpurane*, éd. par Radu Albală, I, Bucarest, 1973, p. 129) et cet éloge, le plus beau peut-être, lui était rendu à cause de son intégrité de magistrat et de la pureté de ses sentiments. Sa vie publique tient en quelques lignes : président du tribunal de Botoșani de 1841 à 1844 et en 1847—1848, directeur du département de la justice en 1849, membre de la Commission législative en 1850, ministre des Cultes (et de l'Instruction) en 1854, envoyé extraordinaire de la Moldavie, avec Constantin Negri, auprès de la Conférence de Vienne et ensuite à Constantinople en 1855—1856. Quant à sa vie privée, on en est réduit à des suppositions au sujet de l'énigmatique « être adoré » auquel il adressait ses adieux dans son testament.

Sur ses ancêtres comme sur sa carrière, l'introduction de Mircea Anghelescu a recueilli bon nombre de renseignements. Il semble que la famille, d'origine grecque de Morée et dont le nom était écrit tantôt 'Ραλέτος, tantôt 'Ραλέτης, se soit établie d'abord en Valachie, où l'on trouve Dimitraki Ralet second logothète en 1764 (Theodora Rădulescu, *Sfatul domnesc și alți mari dregători ai Țării Românești din secolul al XVIII-lea*, « Revista arhivelor », XLIX, vol. XXXIV, 4, 1972, p. 670). Il achetait une maison à Jassy en 1768. Un personnage du même nom, le grand-père de l'écrivain, était probablement le fils du drogman Christophe Rhali, ainsi que Constantin, grand *postelnic* en 1777—1779 et grand logothète en 1786 (N. Iorga, *Studii și documente cu privire la istoria românilor*, VIII, Bucarest, 1906, p. 13), Isaac, *clucer* en 1793—1794, grand logothète en 1796—1798, grand *vornic* en 1799—1816, et Jean, drogman de Venise à Constantinople en 1795, *serdar* en 1796, grand panetier en 1803 et grand échançon en 1815—1821. Ce Démètre, venu en Moldavie dans la suite du prince Alexandre Hyspanti, qu'il accompagna à Brno en 1788, et qui sera ensuite trésorier en 1802, *vornic* en 1804—1824, logothète en 1825—1828, est à distinguer de son neveu homonyme, le fils d'Isaac (I. Bianu et R. Caracaș, *Catalogul manuscriselor românești*, II, Bucarest, 1913, p. 528), grand hetman en Valachie en 1821—1822, *caïmakam* de Craiova en 1825 lequel était le père du *clucer* Constantin, intendant du district de Mehedinți en 1821. C'est le vieux Démètre, « comte de Rallet », qu'un rapport autrichien de 1823 qualifiait de « sonst gebildeten und talentvollen Mann » (Hurmuzaki, II, nouv. série, Bucarest, 1967, p. 945).

Il n'était peut-être pas inutile d'ajouter à ce que l'éditeur lui-même a rassemblé par un travail extrêmement soigneux ces quelques rapides glanures à travers d'autres sources de

L'époque : D. Ralet, qui se moque des drogmans et qui, visitant Constantinople, s'emporte contre les princes phanariotes qui exploitaient les pays roumains avant 1821, n'était même pas né en Moldavie. On ne peut douter de sa sincérité : en 1857, au plus fort de l'action en faveur de l'Union des Principautés, il se décide à n'employer plus que le roumain dans sa correspondance qui, par ailleurs, témoigne d'une parfaite connaissance du français, car, dit-il, « il nous faut plus que jamais penser et sentir en Roumains, ayant trop suivi jusqu'à présent des inspirations étrangères et pernicieuses. Jamais nous n'avons trouvé le langage et les sentiments étrangers moins capables d'exprimer nos idées et nos aspirations » (*Documente privind Unirea Principatelor*, III, éd. par Cornelia C. Bodea, Bucarest, 1963, pp. 230, 263). Dans ces *Souvenirs et impressions de voyage*, Ralet consacre un chapitre à un bref essai d'histoire des Roumains, bien informé, qui est en même temps une esquisse du caractère national, d'un ton très juste, sans parti-pris.

À parcourir ce petit volume, on se rend compte que son auteur devrait être compris parmi les premiers critiques des « formes sans contenu », pour citer la fameuse formule autour de laquelle un inépuisable débat allait s'ouvrir en Roumanie dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Ralet n'était pas un réactionnaire, au contraire, il a travaillé de toutes ses forces à la modernisation des structures politiques, administratives et sociales de son pays, mais il se sentait blessé par certains changements hâtifs et il craignait la superficialité que cet empressement de brûler les étapes risquait de produire. C'est ainsi que ses observations sur la langue roumaine, publiées en 1855 (voir le texte édité par M. Angheliescu, pp. 287—302) et dirigées contre l'excès de néologismes imputable au courant latinisant, sont parfaitement raisonnables. Fondé sur de vastes lectures, non seulement de l'aunriel et de J. J. Ampère, mais de Fr. Diez, dont la *Grammaire des langues romanes* n'était pas encore devenue un ouvrage classique, cet aperçu d'une question brûlante renvoie ses contradicteurs à la langue des chroniqueurs et donne en exemple des citations de la traduction des Psalms par Dosithée (1680), ce qui, il faut le reconnaître, est aussi rare que juste. Soit dit en passant, il est permis de regretter que nos linguistes n'aient pas saisi l'aspect politique (et social, naturellement) de l'âpre controverse à propos du roumain « littéraire » qui remplit le demi-siècle écoulé entre la parution de la *Grammaire* d'Éliade et la fondation de l'Académie. Il faudrait également relever quelques remarques spirituelles de Ralet, empruntées à sa description de la ville de Jassy (« des chapeaux légers ont remplacé les ichliks globuleux, en délivrant les têtes des couvre-chefs orientaux qui, s'ils alourdisaient les mouvements de la pensée, donnaient au moins une impression de fermeté et de gravité », on parle français couramment, on danse le quadrille, « on emploie, comme à Paris, des cartes de visite pour ne pas rester chez soi, on est invité à déjeuner, non pour manger, mais pour perdre la faim en attendant, on n'appelle plus les domestiques en frappant dans ses mains, mais en agitant la sonnette, on ne voit plus personne sans lorgnon, on ne peut plus vivre sans aller aux bains à l'étranger et sans dettes, sans une foile de riens, chers mais à la mode, inutiles mais apportées de loin, etc. bref, on est civilisé ! » — *vol. cité*, pp. 4—5).

Ailleurs, dans les « physiologies » présentées par Ralet à l'imitation de Kogălniceanu et de Negruzzi, il raille les ridicules et la vanité de ses compatriotes (le provincial à Jassy, l'habitant de la capitale en province...), en choisissant justement les types détachés de leur milieu traditionnel. Les caractères sont toujours très vivants. Après s'être plaint que « seuls, les boyards font de leur mieux pour éviter de rester Romains, les harnais sont russes, les selles anglaises, les barbes et les cigares espagnols, le langage, les mariages et les modes français », l'auteur conclut : « Encore avons-nous la chance que ce bienheureux pays nous défende contre les inmanquables déceptions que nous nous préparons par frivolité et par singerie » (pp. 248—249).

Lorsqu'il déconvoit en Valachie une véritable bourgeoisie, moins cosmopolite que celle de Moldavie, il est très sensible à ses vertus. L'éloge qu'il fait de ses mœurs et de ses goûts, qui ne s'écartent guère de ceux du passé, ne serait pas déplacé, plus tard, sous la plume d'un des écrivains du « Semeur » (*Sămănătorul*) : « Ce tiers état, gardant la vigueur nationale, conserve les traditions de ses pères, dans la *hora*, écoute avec plaisir les doïnas, lit en famille Anton Pann, dont les œuvres, *Povestea vorbei* et *Spitalul amorului*, ont arraché à l'oubli ces plaisanteries et ces proverbes qui reflètent le caractère et les anciennes mœurs qu'une civilisation, appliquée souvent à rebours, menace d'anéantir jour après jour. Qu'est-ce une telle civilisation qu'une triste singerie ? En quoi réside-t-elle, sinon en beaucoup d'objets à la mode, chèrement payés, et en peu de mots français, appris par cœur » ? (pp. 21—22). Conception peut-être injustement pessimiste mais qui, la critique de la gallomanie y comprise, ira loin. Il n'en est que plus curieux de constater que le livre de Ralet auquel ces citations sont prises n'a eu aucun écho direct. Cependant, ces idées étaient celles-là même qu'on a identifiées (« on » étant G. Ibrăileanu ou E. Lovinescu) avec un traditionalisme adouci en évolutionnisme, la conception d'une démocratie organique de Kogălniceanu à Iorga.

On voit d'ici l'intérêt du témoignage que ce moraliste a pu porter sur la Turquie à l'heure de la modernisation. Avant d'y arriver, Ralet raconte sa traversée de la Bulgarie, de Roustchouk

à Varna : il voit le champ de bataille de 1444 et il aperçoit les soldats anglais, français et polonais, des troupes en route vers la Crinée ou traçant les lignes du télégraphe (« rayon de lumière et d'intelligence qui nous met en communication avec l'Occident »). Ses réflexions sur la contrée et ses habitants sont constamment sympathiques. Le voyageur se plaît à rappeler les usages patriarcaux des Bulgares — il assiste à une noce — et leurs qualités : activité, honnêteté. Économie. Dans leurs villages, les maisons sont meublées à la turque — pas de lits, de chaises, ni de tables — mais une estampe enfumée, clouée sur le mur, représente quelque saint. La hiérarchie ecclésiastique est grecque. Sur la fiscalité imposée à la population chrétienne et l'administration deux *ayalets* de Vidin et de Silistra, ces pages fournissent des éclaircissements utiles¹.

De Constantinople, où il sera retenu pendant sept mois par une négociation ardue (la question des biens des couvents dédiés aux Lieux Saints), il prend la peine d'évoquer l'histoire avec une érudition sûre et variée, peut-être puisée aux ouvrages de ses prédécesseurs. Le pittoresque des différents quartiers, le spectacle bigarré de la rue, exposés avec beaucoup de charme, ainsi que les conversations de l'auteur avec des dignitaires ottomans ou des membres de la colonie européenne montrent un observateur pénétrant. Ralet a eu l'occasion de rencontrer Mickiewicz, peu avant sa mort, et le chef arabe Bou-Maza, deux exilés. Il est entré à Edikulé, où il a déchiffré le nom d'un ancien captif roumain gravé au mur d'un cachot, et il reproduit une inscription de San Stefano, copiée en 1852 par Jean Ghika, commémorant en 1794 la restauration d'une maison de campagne que le prince Constantin Brancovan et ses descendants y avaient possédée. Le récit s'arrête longuement sur les mœurs domestiques des Turcs, sur les pratiques religieuses de l'Islam, sur la justice. L'information relative à la littérature turque, de tout premier ordre, est fournie par Hammer. De nombreux vers, maximes et proverbes sont traduits, probablement du français ou de l'allemand, comme exemples à l'appui. Ralet serait donc le premier interprète de la culture turque en roumain et pour les Roumains.

A son avis, « le peuple turc a des qualités merveilleuses qui ne demandent qu'à être dévoilées, qui sont, comme les ressources de la nature orientale, riches mais peu ou point exploitées. Un tel peuple honore son gouvernement qui a envers lui un grand et généreux devoir ». L'auteur s'empresse d'ajouter : « Nous ne songeons pas à demander aux Osmanlis d'adopter aveuglément ce qu'on prend pour civilisation en Europe et qui n'est souvent qu'un vernis superficiel... Nous n'exigerons pas qu'ils traitent désormais de préjugé tout ce qui gêne le vice », etc. Il fait confiance aux hommes politiques qu'il a connus ; Mehmed Kibrizli, Fouad, Réchid, Aali. « Aujourd'hui que les temps ont changé, que l'abandon de l'esprit de conquête qui faisait jadis la force de la Turquie est le mot d'ordre de la guerre actuelle » (celle de Crimée) « et que l'élément chrétien a augmenté uniquement par des progrès pacifiques, la Turquie qui a traversé une longue et pénible crise, la Turquie avec son peuple, si distingué par ses mœurs, peut-elle demeurer stagnante ? » Et de conclure : « Une large et sage réforme est la condition même d'existence de la Turquie. Ses hommes d'Etat doivent réunir leur énergie pour introduire la civilisation matérielle et délivrer l'intelligence d'un peuple qui est moral, sans être éclairé, qui n'est isolé que par sa bonne foi et par des mœurs meilleures que ses institutions » (pp. 164—168).

Dans sa première édition, le livre finissait sur ces paroles. Cette version, en dix-huit chapitres, a été publiée à Paris et sortait des presses en janvier 1858. L'impression des deux derniers chapitres était commencée en avril et allait durer jusqu'en juillet. A ce qu'il paraît, l'idée de noter ses impressions de voyage avait été suggérée à Ralet par son ami J. Ghika en décembre 1855 (*Doc. priv. Unirea, III*, p. 374). Une lettre de C. Negri qui observe que Ralet, en janvier 1856, « est toujours enfoncé dans ses écritures » n'est pas encore la preuve qu'il fût déjà en train de rédiger cet ouvrage, car il pourrait s'agir d'un mémoire adressé à la Porte dans l'affaire des biens ecclésiastiques. On comprendrait mieux qu'il ait employé à ce travail les derniers mois de 1856. Le 6 juin de cette année, le poète. D. Bolintineanu écrivait à G. Sion, à Jassy, qui s'occupait alors de l'édition de ses *Voyages en Palestine et en Egypte* : « J'ai écrit à Ralet ; il m'a dit qu'il t'avait demandé le „voyage” pour le lire » (*St. Meteș, Din corespondența poetului*

¹ L'intérêt de Ralet pour le sud-est de l'Europe ressort aussi de sa correspondance. En 1858, se trouvant à Paris, il suivait « les affaires du Monténégro, des Serbes, des Bulgares et de Candie » (l'insurrection crétoise). Étant ministre, il avait envoyé au couvent fondé par le prince Grégoire A. Ghika au Mont Athos, le Prodrôme, 600 livres roumains pour une école « où les Tzintzars, s'ils ont encore quelque sentiment national, pourront venir apprendre la langue » et il songeait au développement futur de cette population « que la Turquie ferait bien de protéger » (*Doc. priv. Unirea, III*, pp. 110, 387).

² Autre détail que nous notons ici à toutes fins utiles, D. Ralet possédait quelques tableaux, parmi lesquels une peinture de G. Tattarescu à sujet historique, « Étienne le Grand et l'archer » (*St. Meteș, Din relațiile și corespondența poetului Gheorghe Sion cu contemporanii săi, Cluj, 1939*, pp. 26—27).

Gheorghe Sion, Cluj, 1940, p. 34). Une comparaison attentive des textes pourrait établir ce que l'un doit à l'autre. Le manuscrit de Bolinteanu, quoique publié en deux fragments (le second, *Voyages sur le Danube et en Bulgarie*, Bucarest, 1858) était probablement complet lorsqu'il s'est trouvé dans les mains de Ralet².

Espérons qu'en dehors des spécialistes de l'histoire littéraire, qui doivent féliciter M. Anghelescu pour cette belle publication, nombreux seront les lecteurs qui auront ainsi l'occasion de découvrir Ralet. Ce recueil de ses meilleurs pages, excellemment illustré, atteste un choix irréprochable et, quant à l'introduction et aux notes, une science de bon aloi.

Andrei Pippidi

WOLFGANG KESSLER, *Buchproduktion und Lektüre in Zivilkroatien und — slawonien zwischen Aufklärung und „Nationaler Wiedergeburt“ (1767—1848). Zum Leseverhalten in einer mehrsprachigen Gesellschaft, Archiv für Geschichte des Buchwesens, Band XVI, Lieferung 2, 1976 (Frankfurt am Main, Buchhändler-Vereinigung).*

Kroatien und Slawonien, zwei Gebiete mit kleiner Oberfläche, hatten Ende des 18. Jahrhunderts eine Einwohnerzahl, die nicht eine halbe Million übersteigt. Ihre kulturelle Entwicklung gehört jedoch — trotz ihrer kleinen Ausmaße standen hier zwei lokale literarische Sprachen im Gebrauch — zur Gesamtheit der europäischen Kultur, in Zusammenhang mit welcher sie Wolfgang Kessler auch untersucht. Der Bestand dieser beiden Provinzen (die als Teile der Dreieinigungen Königreiche Dalmatien, Kroatien und Slawonien seit 1102 durch einen gemeinsamen König mit Ungarn verbunden und seit 1526 unter die Herrschaft der Habsburger gelangt waren) ähnelt in etwa demjenigen des Fürstentums Transsylvanien, ja sogar auch demjenigen der beiden anderen rumänischen Fürstentümer.

Der Autor hat nicht nur Werke aus westlichen, Kroatien und Slawonien benachbarten Gebieten, von einem ähnlichen Standpunkt aus untersucht, sondern hat auch Hinweise auf Forschungen über sudosteuropäische Literaturen hinzugefügt. Hatten ihm die Aufsätze und Bücher über die Kulturgeschichte des Banats, der Crişana-Transsylvaniens, der Walachei usw. in einer ihm bekannten Sprache zur Verfügung gestanden, so hätten ihm diese nicht nur einen noch deutlicheren Vergleich als die angeführten geliefert, sondern auch Argumente für eine Behauptung, deren Gültigkeit die Grenzen des untersuchten geographischen Raumes überschreitet.

In W. Kesslers Arbeit wird das informative Material nach einem systematischen Plan angeordnet, der sowohl die Produktion und den Vertrieb des Buches als Ware, als auch seinen kulturellen Wert und Wirkungskraft verfolgt.

Die hauptsächlichen Angelpunkte der Forschung sind : 1. Historische, soziale und linguistische Beschreibung der Gebiete Kroatiens und Slawoniens ; 2. Buchproduktion ; 3. Periodisch erscheinende Druckschriften ; 4. Zensur ; 5. Distribution ; 6. Bibliotheken und Bücherbesitz ; 7. Leser ; 8. Leseverhalten.

W. Kesslers Studie wird — neben den üblichen Quellen — und Literaturverzeichnissen noch von einer Bibliographie der Druckschriften (Bücher, Broschüren, Periodika usw.) ergänzt, die zwischen 1767 und 1848 in verschiedenen Sprachen in Kroatien und Slawonien erschienen sind. Die 1273 angeführten Titel bieten dem Forscher der Kulturgeschichte Sudosteuropas ein durchaus erforderliches Arbeitsmaterial.

Nach einem kurzen Überblick über die Geschichte Kroatiens und Slawoniens führt der Autor die nötigen Angaben über die Anzahl der Einwohner, sowie über den Anteil der verschiedenen sozialen und beruflichen Gruppen an. Die Mehrsprachigkeit der Bevölkerung (neben kroatisch-kajkavisch und slawonisch-štokavisch sprach man noch lateinisch, deutsch und magyarisch) bezieht sich vor allem auf die begüterten Schichten, denn „das gemeine Volk“ hielt eigensinnig an seiner eigenen Sprache und seinen Kulturwerken fest, was manche aufbrachte, anderen aber gerechtfertigt erschien.

Zur Beschreibung der *Buchproduktion* wird eine kurze Übersicht über die Druckereien gegeben, worauf dann die Anzahl der Titel, der Umfang, die Auflage und die Qualität des gedruckten Materials betrachtet werden.

Dem Autor ist das Vorurteil fremd, wonach eine Literatur nach dem Niveau ihrer Bibliografie beurteilt wird, und er setzt auch die Behauptungen unter Anführungszeichen, daß die kroatische und slawonische Kultur gegenüber den westlichen Kulturen „im Rückstand“ sei. Hieraus ergibt sich die Möglichkeit, die Buchproduktion und das Leseverhalten in Verbin-

dung mit den für das zur Besprechung stehende soziale Medium spezifischen Erfordernissen zu untersuchen.

Der Inhalt der Schriften umfaßt Religion, Verbreitung theoretischer oder praktischer Kenntnisse über Landwirtschaft, Naturwissenschaft und Medizin, politische und juristische Arbeiten, Gelegenheitsaufsätze, Grammatiken und Wörterbücher und — nicht zuletzt — belletristische Literatur, die zwischen 1767 und 1848 ihrer zahlenmäßigen Anteil, ihre Bedeutung den anderen gegenüber, ihre Orthographie und vor allem ihren Inhalt verändert. Der Zweck der literarischen Tätigkeit ist — in den meisten Fällen — ausgesprochen patriotisch, und die Intellektuellen jener Zeiten erleben das unmittelbare Gefühl der entscheidenden Augenblicke, in denen die Entscheidung über Wiederaufblühen oder Erlöschen einer Kultur fällt. „Jedes Volk, welches eine Literatur begründet, macht sich wenn auch nicht politisch, wenigstens geistig unabhängig von anderen Nationen, und bleibt, wenn es stirbt, dennoch unsterblich“. (Johann Kukuljevi, Zagreb, 1842).

Erscheint auch der erste erhalten gebliebene Kalender im Jahre 1653 und die erste uns bekannte Zeitung (in lateinischer Sprache) im Jahre 1771, so steigt doch erst Anfang des 19. Jahrhunderts die Anzahl der erschienenen *Periodika* in nennenswerter Weise.

Nach verschiedenen, sei es von der Zensur, sei es von der Konkurrenz der „zentralen“ Veröffentlichungen rasch vereitelten Versuchen, gelingt es nur wenigen Titeln — vor allem Kalendern — das erste Jahr des Erscheinens zu überleben und sich eine ausreichende Anzahl von Abonnenten zu sichern.

Die *Zensur* wurde vornehmlich von Professoren oder Direktoren örtlicher höherer Schulen ausgeübt und hatte sich zwar denselben Regeln zu unterwerfen wie im übrigen Kaiserreich, gab aber dennoch den Kulturschaffenden eine gewisse Bewegungsfreiheit. Erst als die Meinungsverschiedenheiten zwischen den Auflehnungsbestrebungen der Slawen und den ungarischen Behörden heftiger wurden, verschärfte sich auch die Zensur, die jetzt von der Leitung der Professoren für die ungarische Sprache ausging und unter genauer Aufsicht des Wiener Zentrums stand. Im Jahre 1843 verbietet die ungarische Zensur, die innerer schon der Meinung war, daß mit dem Verbot eines Wortes auch der dadurch ausgedrückte Begriff ausgelöscht werde, die Verwendung des Wortes „illyrisch“ selbst in durchaus konformistischen Schriften.

Bei dem Vorgang der *Distribution* der Bücher sowie auch bei der Herausgabe, scheint der Pränumeration eine noch größere Bedeutung zuzukommen als in anderen Kulturen, was sich aus dem großen Einfluß erklärt, dessen sich das lateinische oder deutsche (zeitweise auch ungarische) Buch in den begüterten sozialen Kreisen in Kroatien und Slawonien erfreute. Die Verfasser von Büchern des neuen Typus in kroatisch-kajkavischer oder slawonisch-štokavischer Sprache mußten sich häufig ihr Brot mühsam „in einem bürgerlichen Beruf“ verdienen. Wenn in einer Mitteilung des Jahres 1975 (s. Buch- und Verlagswesen im 18. und 19. Jahrhundert, Berlin, 1977, REŠE, 1978, nr. 3) W. Kessler Subskribentenlisten von 7 zwischen 1818 und 1845 erschienenen Büchern in Verbindung mit deren sozialem und kulturellem Medium wiedergibt, so betont er diesmal besonders das Wesen der Gesellschaften, die beabsichtigten, das Erscheinen von Büchern in slawischen Nationalsprachen durch systematische Pränumeration zu unterstützen.

Wie auch anderwärts erfolgt der Handel mit Büchern eine Zeitlang in Verbindung mit dem Kleinhandel. Anfang des 19. Jahrhunderts erscheinen moderne Buchhandlungen, doch hing die Art der Bücher in den Regalen und ihre Sprache (deutsch, lateinisch, ungarisch, eine der slawischen Sprachen) weitgehend vom Geschmack des Publikums ab, viel eher als von der Einstellung des Buchhändlers, der sich in seiner Vorliebe eher von persönlichen Gesichtspunkten leiten ließ und seine Buchhandlung nur als Geldquelle betrachtete.

Zur Information der Leserschaft erschienen frühzeitig Kataloge von Buchdruckereien und Buchhandlungen, die heute ein unerläßliches Arbeitswerkzeug darstellen.

Serbische oder slawoserbische Bücher in kyrillischer Schrift waren in Kroatien und Serbien auf die Angehörigen der griechisch-nichtunierten Konfessionsgruppe beschränkt. Häufig verschafften sich Slawisten aus verschiedenen Zentren (Leipzig, Wien, Prag, Ofen usw.) eine beeindruckende Zahl von Büchern durch direkten Tausch. Die Schwierigkeiten der Beförderung durch die Post kommen insbesondere beim Versand von *Periodika* zum Ausdruck, bei denen Verspätung gleichbedeutend mit raschem Wertverlust war.

Die für die Leserschaft „der kleinen Leute“ bestimmten Bücher fanden durch Reisende oder durch Verkäufer auf Jahrmärkten Verbreitung.

Büchereien befanden sich entweder im Besitz von Privatpersonen, oder Amtsstellen, Lesegesellschaften oder — vereinigungen.

Bei Privatpersonen schwankte die Größe der Bucherei zwischen der eines Bauernhauses, bei der bereits der Besitz eines Gebetbuches als Luxus betrachtet wurde und derjenigen der städtischen Bevölkerung, wo es neben dem Gebetbuch auch Schriften religiösen oder erbau-

chen Charakters gab, und endlich bis zu den *Bibliotheken* der Angehörigen großer Adelsfamilien (Ende des 18. Jahrhunderts) oder bedeutender Persönlichkeiten des Kulturlebens, die manchmal auch 10 000 Bände in verschiedenen Sprachen und Bereichen überschritten.

Kasinos, Kaffeehäuser, Vereinigungen verschiedener Gruppen und Lesegesellschaften, die Ende des 18. und Anfang des 19. Jahrhunderts ins Leben gerufen wurden, legten sich häufig Büchereien an. In erster Reihe, aber nicht ausschließlich, wurde dabei auf Verbreitung von Büchern in kroatischer, slawonischer oder einer anderen slawischen Sprache geachtet.

Obwohl der überwiegende Teil der großen kroatischen Bibliotheken, sei es aus öffentlicher, sei es aus Privathand Ende des 18. Jahrhunderts in den Besitz der Universitätsbibliothek von Ofen übergingen, gelangte ein Teil der Bücher auch zur Bibliothek der Akademie von Zagreb (1776), die dem Publikum ab 1818 zugänglich war. In anderen Städten der beiden Provinzen gab es noch Buchersammlungen im Besitz der katholischen oder der griechischen — nichtunierten Kirche.

Die dem Publikum zugänglichen Bibliotheken sowie auch die Leihbüchereien, die gegen Einschreibetaxe und eine Kautionsgebühr Romane in deutscher und französischer Sprache anboten, erleichterten zwar den Zugang zu Büchern und Periodika, wandten sich aber ebenfalls an die gebildete Schicht des Adels und des Bürgertums und blieben „dem kleinen Mann“ unerreichbar.

In Kroatien und Slawonien war der sozial — berufliche Status der *Leserschaft* entscheidend für die verwendete Sprache. Die Bauern sowie auch diejenigen Stadtbewohner, die schwere Berufe ausübten, die viel Arbeit aber geringen Verdienst bedeuteten, konnten nur schwer zu Buchwissen gelangen, und auch dann benutzten sie ihre eigene Sprache, also slawonisch-storakisch oder kroatisch-kajkavisch.

W. Kessler führt zeitgenössische slawische Gelehrte an und betont, daß das mangelnde Interesse der einfachen Leute für den in der Schule dargebotenen Lehrstoff nicht auf ihre geringen intellektuellen Fähigkeiten zurückzuführen ist, sondern auf den Fehler, ihnen zuzumuten, sich Kenntnisse anzueignen, die durchaus nicht dazu angetan waren, ihnen ihr Los zu erleichtern. Vermutlich durften in den beiden Provinzen die gleichen Bedingungen wie in den anderen südosteuropäischen Ländern geherrscht haben: Obwohl dem Anschein nach „ungebildet“, hatte die autochthone Bevölkerung ihre eigene Bildung und betrachtete mißtrauisch alles, was mit diesem eigenen Komplex von Antworten auf die Fragen der Welt nicht übereinstimmte. Zum Unterschied von den rumanischen Fürstentümern jedoch — um nur ein Beispiel zu nennen — zogen die begüterten Schichten in Kroatien und Slawonien es vor, sich dem Buchmarkt in deutscher, lateinischer oder ungarischer Sprache anzuschließen. Und so beging man, als sich die Intellektuellen von der drohenden Gefahr der Entnationalisierung Rechenschaft gaben und die Bewegung des Wiederauflebens der lokalen slawischen Mundarten begann, den Fehler, die Schaffung einer „illyrischen“ Zwittersprache zu versuchen.

Die Lage in Slawonien war noch schwerer, denn dort fehlte es an Adel oder einem starken lokalen Bürgertum, die in der Lage gewesen wären, die materiellen Vorbedingungen für eine kulturelle Änderung zu schaffen.

Zwischen 1767 und 1848 durchwanderten die beiden slawischen Provinzen einen Wendepunkt, denn die Entscheidung der begüterten Schichten zugunsten der deutschen Kultur brachte diesen zwar den „Vorteil“, mit allem Schritt zu halten, was in Wien, Leipzig oder Frankfurt (vom Modejournal bis zum Fachbuch) erschien, stellte aber andererseits den Fortbestand der nationalen Kultur in Frage.

Ein unbestreitbares Verdienst gebührt denen, die die Gefahr erkannt haben: „Deshalb ist das Verschweigen des eigenen Volkes und das sklavische Nachahmen des Fremden nicht nur eine zorneswerte Beleidigung der heiligen Asche unserer Vorfahren: man kann es auch mit Recht geistigen Selbstmord nennen“. Den Versuchen der Schriftsteller, ihren Tätigkeitsbereich wieder aufzunehmen und die Nationalsprache zu verwenden (selbst wenn sie Wege einschlugen, die nicht fortgesetzt werden konnten), war bis zum Schluß der Erfolg beschieden, eine eigene moderne Kultur zu schaffen.

Cătălina Velculescu

PRINTED IN ROMANIA

www.dacoromanica.ro

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- ALEXANDRU DUȚU, *Romanian Humanists and European Culture. A Contribution to Comparative Cultural History*, Collection «Bibliotheca Historica Romaniae», Studies 55, 1977, 196 p.
- ADOLF ARMBRUSTER, *La Romanité des Roumains. Histoire d'une idée*, Collection «Bibliotheca Historica Romaniae», Monographies XVII, 1977, 279 p.
- H. MIHĂESCU, *La langue latine dans le sud-est de l'Europe*, 1978, 401 p. Coédition avec «Les Belles Lettres».
- PETRE DIACONU, *Les Coumans au Bas-Danube aux XI^e — XII^e siècles*, Collection «Bibliotheca Historica Romaniae», Études 56, 1978, 158 p.
- ZAMFIRA MIHAIL, *Terminologia portului popular românesc în perspectivă etnolingvistică comparată sud-est europeană* (Terminologie du costume populaire roumain dans la perspective ethnolinguistique comparée sud-est européenne), 1978, 255 p.
- PETRE ALEXANDRESCU, *Histria IV, La céramique d'époque archaïque et classique (VII^e — IV^e s.)*, 1978, 253 p.
- MARIA COJA et PIERRE DUPONT, *Histria V. Ateliers céramiques*, 1979, 169 p.
- C. VELICHI, *La Roumanie et le mouvement révolutionnaire bulgare de libération nationale (1850 — 1870)*, 1979, 231 p.
- ELIZA CAMPUS, *The Little Entente and the Balkan Alliance*, Collection «Bibliotheca Historica Romaniae», Etudes 59, 1979, 207 p.
- EUGEN STĂNESCU et NICOLAE-ȘERBĂN TANAȘOCA (sous la direction de), *Etudes byzantines et post-byzantines*, 1979, 310 p.
- LIGIA BĂRZU, *La continuité de la création matérielle et spirituelle du peuple roumain sur le territoire de l'ancienne Dacie*, 1980, 111 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XVIII, 2, P. 171 — 396, BUCAREST 1980



I. P. Informația c., 2145

43 456

Lei 40.—